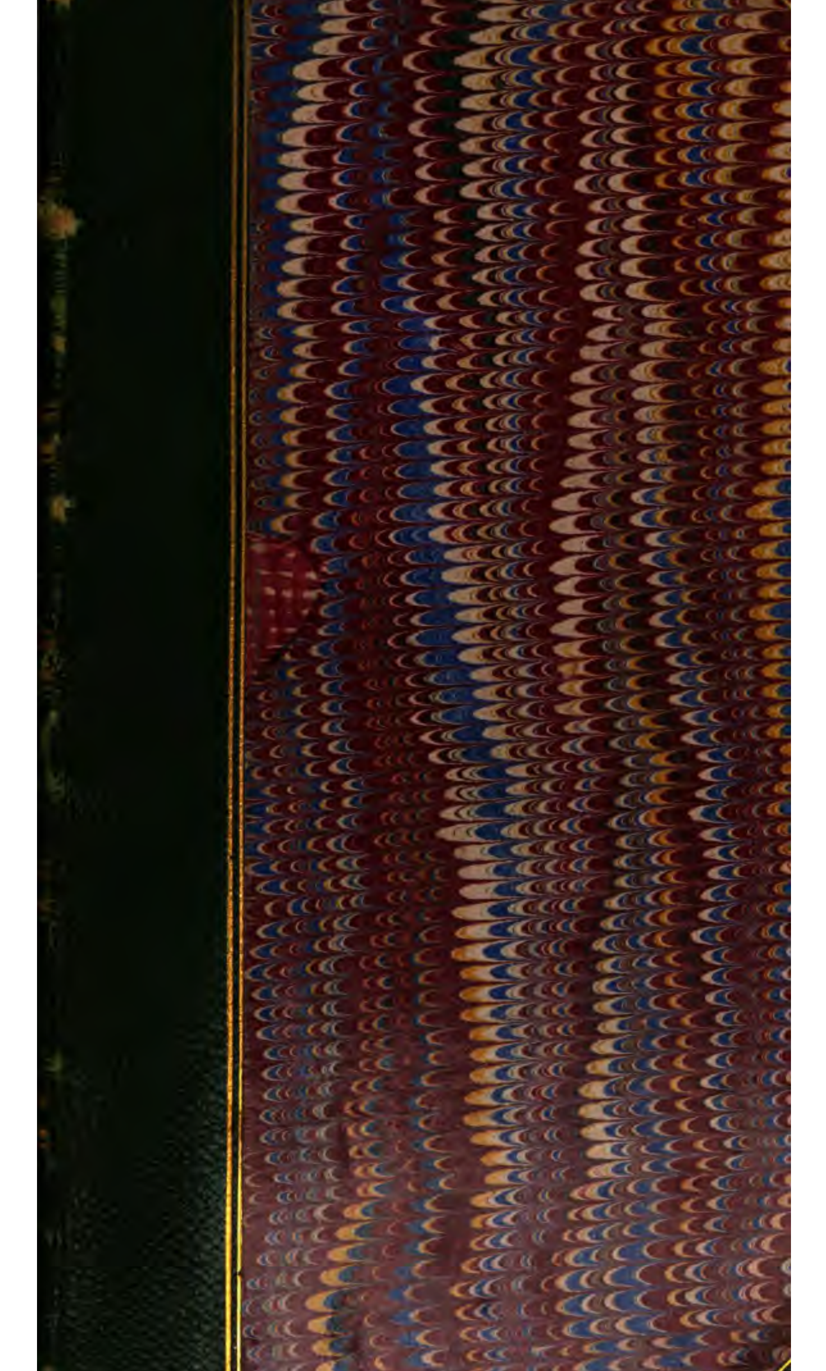



33. c. 14.
157. a. 24^c.
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



OEUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE DESCHAMPS

—

III


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE DESCHAMPS

PROSE

PREMIÈRE PARTIE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-29, PASSAGE CHOISEUL

1873

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Ces deux volumes renferment la plus grande et probablement la meilleure partie des ouvrages en prose d'Émile Deschamps.

Parmi la masse d'écrits anciens et nouveaux que le poëte avait réunis un peu confusément, en vue de cette édition, il nous a fallu choisir. Nous nous sommes acquittés de cette tâche avec la plus scrupuleuse réserve, n'écartant que ce qui, suivant nous, ne pouvait pas rigoureusement être classé parmi des *œuvres*.

En feuilletant les journaux et les revues de la Restauration, et d'autres encore de date de plus récente, on retrouverait sans doute un grand nombre d'articles oubliés par l'auteur, et qu'il eût été intéressant de publier ici.

Voici, au reste, la liste des principaux recueils littéraires auxquels a collaboré Émile Deschamps :

Le Mercure de France au XIXe *siècle, le Journal de Paris, le Journal général de France, l'Écho de France, le Cabinet de lecture, la France littéraire, le Voleur, l'Écho français, le Magasin littéraire, le Journal des Anecdotes, la Tribune académique, la Gazette musicale, l'Encyclopédie catholique, le Musée des familles, la*

Revue coloniale, le Ménestrel, la Revue de Paris, la Revue du Progrès, la Revue contemporaine, la Revue française, l'Artiste, le Livre des Cent et un, le Mousquetaire, l'Union de Seine-et-Oise, etc.

DÉDICACE

Chère morte bien aimée, j'ai pensé à toi en réunissant ici toutes ces pages écrites autrefois sous tes yeux.

C'est à toi que je les dédie.

Ton âme sera-t-elle sensible encore à un si petit hommage ?

É. D.

Versailles, 1870.

PROSE

PREMIÈRE PARTIE

LETTRE A L'ÉDITEUR DU MERCURE

SUR LE CROMWELL DE M. V. HUGO[1]

Vous vous êtes empressé, Monsieur, de rendre compte d'un livre que la curiosité oisive, la critique dénigrante et l'admiration éclairée attendaient avec une égale impatience. Ce grand ouvrage de M. Hugo, dont la franche originalité heurte de front tous nos préjugés littéraires et dérange brusquement nos habitudes dramatiques, n'a pas été, ce me semble, convenablement appréciée par votre rédacteur. *Cromwell* me paraît admirable dans plusieurs de ses parties et *caractéristique* dant toutes.

La destinée des productions hautes et fortes, comme celle des hommes supérieurs, est orageuse et disputée. Quelque chose d'étrange et d'inusité les signale toujours à la malignité ignorante ou au pédantisme vulgaire. Les gens de lettres manqués, les connaisseurs à courte vue ne pouvant saisir les proportions générales d'un grand

1. L'auteur avait oublié ce morceau important dans le classement de ses œuvres. On nous saura gré de l'avoir retrouvé et conservé.

(Extrait du tome XX[e] du *Mercure de France au* XIX[e] *siècle* (1828), p. 289.)

(*Note de l'Éditeur.*)

ensemble, en détachent, avec intention, quelques fragments, qu'ils rendent monstrueux en les isolant, et la foule servile (*servum pecus*), qui ne voit que ce qu'on lui montre, crie et se moque sur parole, et se scandalise par obéissance; cela est sans doute plus facile que d'étudier et de sentir. C'est surtout lorsqu'un ouvrage se présente à la fois empreint de poésie et d'originalité que l'envie est impitoyable et la sottise imperturbable. La *Divine Comédie,* de Dante, la *Jérusalem délivrée,* le *Paradis perdu,* les tragédies de Shakspeare, le *Cid, Athalie,* et, de nos jours, les poëmes de lord Byron et les *Martyrs* de M. de Chateaubriand, ont été, à leur apparition, accueillis par une dédaigneuse indifférence ou par des sarcasmes amers. Des littérateurs d'un certain goût et d'une certaine instruction ont même dit d'assez bonnes choses contre ces magnifiques ouvrages. Qu'importe? Si les *opposants* au génie étaient en force, ses défenseurs n'ont pas reculé; il y a eu combat, et l'on sait à qui est demeurée la victoire. Mais quelle longue et triste guerre!

Vive un ouvrage élégamment médiocre pour prospérer... pendant quinze jours. Il se montre, chacun lui fait politesse : censure administrative, comités de lecture, comédiens, public payé et même payant, il ne contrarie et ne choque personne, il n'éveille ni l'envie ni la colère... ni le plaisir. Tant de gens préfèrent leur ancien ennui à une jouissance nouvelle! Tant de prétendus amateurs ne demandent à la poésie qu'une espèce de ramage sans énergie et sans émotion, et se croient trop heureux si aucun accent mâle et imprévu, si aucun son inaccoutumé ne vient effaroucher le *sybaritisme* de leurs oreilles!... Mais un grand malheur pour les productions vulgairement correctes, c'est que les hommes qui savent penser et parler n'en pensent rien et n'en parlent jamais : leur silence, c'est bientôt l'oubli.

Certes, le *Cromwell* de M. Victor Hugo, ainsi que les belles *Odes* de ce jeune poëte, ne brillera pas impunément à l'horizon littéraire. Ses nombreux admirateurs entendront nier son éclat, verront entraver sa marche

et rabaisser sa hauteur, tant mieux! tant mieux pour l'art et pour le *Cromwell* lui-même. Les discussions animées font la vie des *Lettres* et la célébrité des ouvrages supérieurs. Nous ne pouvons ici éclairer suffisamment aucun point de cette grande discussion. Le temps et l'espace nous manquent pour constater les effets actuels et l'avenir certain d'une œuvre qui doit faire époque.

Nous dirons cependant que la préface dont M. Victor Hugo a fortifié son drame serait, à elle seule, un des livres les plus remarquables du temps; que lors même que certains esprits n'en adopteraient pas toutes les doctrines, telles, par exemple, que la nécessité du *grotesque* mêlé au *tragique* dans le drame moderne (question qui nous paraît affirmativement et définitivement jugée, surtout depuis les représentations du théâtre anglais), il leur serait impossible de ne pas reconnaître combien de vérités grandes et neuves ressortent d'un système dont ils combattraient le principe; que d'ailleurs il y a quelque chose de plus fort et de plus beau que tous les systèmes, c'est le talent, et que le talent surabonde dans cette préface, où la critique est si éloquente, la plaisanterie si vigoureuse, la raison si spirituelle et si poétique! Arrivant au drame même, nous ferons d'abord remarquer que, sous cette désignation, il ne faut pas chercher ici cette espèce de tragédie bourgeoise ou de comédie larmoyante, genre bâtard, qui a quelquefois l'intérêt et toujours le destin des romans vulgaires : M. Victor Hugo a employé le mot *drame* dans sa primitive acception, et seulement comme [redacted] l'expression générique d'une action combinée pour la scène. Nous ferons observer ensuite que si le *Cromwell*, tel qu'il est, dépasse de beaucoup les limites d'une œuvre théâtrale, il serait facile à son auteur, dans le cas où la censure en reconnaîtrait le peu d'inconvénient politique, d'en extraire, ainsi qu'il le dit lui-même, une pièce qui n'occuperait que la durée d'une représentation, mais qui l'occuperait tout entière, comme le *Mariage de Figaro*. C'est dans le désespoir d'être jamais représenté que M. Victor Hugo s'est laissé aller aux fantaisies de la composition

et le lecteur y gagne, en développements riches et curieux, tout ce que le spectateur serait obligé de perdre. Nous dirons encore que cette pièce suppose une étude profonde de l'histoire et des mœurs et une connaissance des hommes et de l'homme, bien rares parmi nos auteurs dramatiques; qu'on y trouve plus de vingt personnages créés ou ressuscités de manière à les croire vivants, et au moins quinze scènes étincelantes de verve comique ou palpitantes de l'accent tragique le plus imposant, surtout la grande scène nocturne du troisième acte entre Cromwell et le juif Manassé, où la terreur et la poésie sont portées au plus haut degré que puisse atteindre l'art. Mais ce que la plus injuste prévention ne saurait méconnaître, c'est « ce style libre, franc, loyal, osant tout dire sans pruderie, tout exprimer sans recherche; ce vers savant et naïf, passant, d'une naturelle allure, de la comédie à la tragédie, du sublime au grotesque; tour à tour positif et poétique, tout ensemble artiste et inspiré, sachant briser à propos et déplacer la césure pour déguiser sa monotonie d'alexandrin; fidèle à la rime, cette esclave reine, cette suprême grâce de notre poésie, ce générateur de notre mètre; inépuisable dans la variété de ses tours, insaisissable dans ses secrets d'élégance et de facture, irréconciliable ennemi des fleurs de collége, de l'ampoule et des lieux communs. » Nous venons d'emprunter quelques lignes de la définition que donne M. Victor Hugo du genre de vers qui convient au drame, et nous ne pouvons mieux les appliquer qu'aux vers même de son drame, qui parcourent avec une souplesse surprenante toute la gamme poétique, sans toutefois faire résonner jamais le ton de l'élégie ni celui de l'épître, qu'on a si faussement prodigués dans la tragédie et dans la comédie depuis que tant d'auteurs ont abandonné la manière large et vraie de Corneille et de Molière. M. Victor Hugo nous y ramène; c'était une grande difficulté, ce sera une grande gloire.

La fidèle couleur des temps, dont le *Cromwell* est imprégné, n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage; quelque part que vous l'ouvriez, vous êtes à Londres, et sous le joug pesant du *protecteur*. Il n'y a que des

talents du premier ordre qui sachent répandre, non pas à la surface, mais au fond, dans le cœur même du drame, cette *couleur locale* qui vivifie tout et que rien ne remplace. C'est ce qu'ont fait de nos jours M. *Lemercier* dans *Agamemnon,* et *M. Soumet* dans *Clytemnestre* et dans *Saül;* trois belles tragédies *antiques* qui vivraient par cette seule qualité, quand même elles n'auraient pas toutes les autres. M. Victor Hugo est le seul poëte français qui, depuis Corneille dans son admirable *Cid,* nous ait étonné par un langage aussi continuellement *juste et étudié,* dans un sujet *moderne* [1].

Après cela, qu'on reprenne avec plus ou moins de discernement, avec plus ou moins de bienveillance, quelques parties défectueuses ou étranges de l'ouvrage de M. Victor Hugo; qu'on reproche à son talent d'outrer et d'exagérer les qualités mêmes qui le caractérisent; de dépasser dans plusieurs endroits le but proposé; d'avoir, dans certaines scènes, laissé trop longtemps dominer le *pittoresque* au préjudice de l'intérêt *dramatique;* d'employer le *grotesque* avec trop peu d'économie, enfin de paraître quelquefois chercher avec complaisance ce qu'il faudrait seulement ne pas éviter... C'est bien; que M. Victor Hugo dédaigne les critiques sottes ou grossières, et qu'il profite des observations judicieuses, c'est encore mieux. Mais qu'on nous permette seulement une remarque : la plupart de nos auteurs, lorsqu'ils veulent faire une pièce de théâtre, pensent d'abord à l'action, à la marche de l'ouvrage, au nœud de l'intrigue, etc., puis ils jettent, dans cette intrigue, dans cette action, des personnages si peu

1. Nous regrettons beaucoup que le *Cid d'Andalousie* de M. Lebrun n'ait pas été imprimé. Ce n'est pas à une représentation aussi orageuse que celle où nous avons assisté, qu'on peut juger sainement du style et de la versification d'un grand ouvrage. Nous pouvons cependant affirmer que le *ton* général du langage nous a paru excellent, surtout dans les scènes d'amours, où il est presque toujours si faux sur notre théâtre actuel. Cette tentative très-remarquable de l'auteur de *Marie Stuart* vers un genre de tragédie plus simple et plus poétique à la fois que nos tragédies habituelles, devait du moins être encouragée ; le peu d'accueil qu'on lui a fait donnerait à penser que le public de Paris n'est pas plus avancé que certaines académies de province. (*Note de l'Auteur.*)

caractérisés, si peu individualisés, qu'aux noms près, ce sont les mêmes gens qu'on a vus et entendus dans cinquante autres pièces; M. Victor Hugo a fait l'opération inverse; on reconnaît facilement qu'à l'exemple de *Shakspeare,* il a commencé par méditer, par composer ses personnages, par les douer chacun d'un caractère, d'un langage, d'une physionomie indélébiles; ces personnages une fois debout, l'action est obligée de marcher comme eux; et l'agencement des scènes et des situations est une conséquence des développements de leurs caractères. De ces deux points de vue si opposés, l'action du drame doit nécessairement se dérouler dans des proportions et avec des formes très-différentes. Les avantages et les inconvénients de ces deux systèmes sont en contradiction perpétuelle. Dans le système *classique,* la fable du drame est plus serrée, plus rapide, plus régulièrement conduite, depuis l'exposition jusqu'à la catastrophe, en passant par la péripétie *inévitable;* mais aussi les personnages ont moins d'individualité, les mœurs moins de vérité, tout l'ouvrage moins de vie; dans le système *romantique,* l'action est moins homogène, la contexture de la pièce moins solidement charpentée, l'intérêt *vulgaire* moins bien combiné, peut-être; mais comme les caractères y sont plus saillants! comme le langage y est plus varié! comme les lieux et les temps nous apparaissent! combien de magnifiques développements qui seraient des longueurs impossibles dans un drame étroitement classique! M. Victor Hugo, en important ce nouveau procédé dans notre littérature dramatique, nous donne tout ce qui nous manquait, ou du moins fortifie toutes les parties faibles de notre théâtre : c'est donc tout bénéfice pour nous. Si l'on voulait discuter la supériorité intrinsèque des deux manières, peut-être les plus entêtés *scholastiques* seraient-ils forcés de reconnaître qu'il est plus conforme aux lois de la nature et par conséquent à celles de l'art, que *l'homme* soit créé avant *ses événements*... Il nous semble qu'il faut *d'abord vivre,* pour avoir toutes les passions, toutes les joies et tous les malheurs de la vie. Arranger l'existence des

gens, quand ces gens n'existent pas et vouloir nous intéresser à des situations sans avoir songé à nous intéresser aux personnages..., cela peut être fort *classique,* mais cela surtout est fort absurde.

Quoi qu'il en soit, il faut bien convenir que chez tous les peuples, les arts, à certaines époques, changent de formes et de moyens, quoique leur but et leurs effets soient toujours les mêmes. Il en est de cela comme des lois. De temps à autre, de nouvelles combinaisons de plaisirs, de nouvelles conditions de succès deviennent nécessaires. Nous en sommes là aujourd'hui pour tous les arts. La révolution musicale opérée par *M. Rossini,* celle qui s'opère en ce moment dans la peinture, d'un côté par un maître aussi célèbre que M. *Ingres,* d'un autre côté par des artistes pleins de flamme, de science et d'imagination, comme MM. *Delacroix, Devéria* et *Boulanger,* sont des preuves irrécusables de cette vérité. On ne peut nier l'immense révolution produite dans la littérature française par le *Génie du christianisme;* pourquoi l'art dramatique n'aurait-il pas son tour? Tout finirait *par s'effacer* et se perdre dans les *pâleurs* de l'imitation et dans les déviations de la routine, si, de loin en loin, de puissants régénérateurs ne venaient ouvrir des voies nouvelles, ou retremper l'art aux sources primitives. Quand ils viennent, indignés qu'ils sont de l'état de décrépitude élégante où l'art est tombé, ils le relèvent rudement et le rejettent bien loin; voilà ce qui explique les écarts, l'exagération qu'une critique superficielle reproche trop lourdement à M. Victor Hugo, sans s'apercevoir que cette surabondance de séve et de jeunesse est un contre-poids nécessaire à la végétation expirante, à la fécondité caduque qui poussent et se perpétuent encore aux quinquets de nos coulisses.

Mais les réformateurs arrivent avec leurs fautes : sans doute, avec *leurs* fautes comme avec *leurs* beautés. C'est déjà beaucoup que ce ne soit pas celles de tout le monde. Et depuis quand la perfection est-elle dans les créations humaines? Croit-on que Virgile même et Racine soient parfaits? Ils ont aussi leurs défauts. Il y

a quelquefois dans leurs ouvrages défaut de force, défaut d'imagination, défaut d'originalité; comme les défauts de Shakspeare et de Dante sont le mauvais goût, l'inconvenance et l'irrégularité. Chez les uns, les défauts sont négatifs, et pour ainsi dire d'omission; chez les autres, ils sont positifs et en relief: voilà tout. Ces quatre hommes n'en sont pas moins quatre poëtes divins. Et puis, ainsi que l'a dit M. de Chateaubriand, qu'il faut toujours citer, il est temps de laisser la critique mesquine des défauts pour la grande et féconde critique des beautés; nous avons assez de gens pour faire très-bien la première. Nous pouvons sans scrupule tenter la seconde. Nous avons vu exposer à la risée du peuple des salons quelques vers du *Cromwell*, comme ridicules et barbares; mais on s'est bien gardé de dire dans quelle bouche et dans quelle situation ils se trouvent. Il nous serait facile d'extraire des *Femmes savantes* ou *de l'École des Femmes* une multitude de vers qui feraient hausser les épaules à tous nos hommes de goût, s'ils ne connaissaient pas d'avance ce que c'est qu'*Armande*, *Trissottin* et *Arnolphe*. Au surplus, on ne saurait trop se méfier des jugements des hommes d'esprit qui ne savent rien, ou des savants qui n'ont pas d'esprit, et on ne s'en méfie nullement. La supériorité dans un juge littéraire est presque aussi rare que dans un auteur, et elle a presque toujours le même sort. Les enthousiasmes et les anathèmes de ces esprits d'élite sont d'abord traités d'oracles insensés par le public aveugle et sourd; mais leur voix a un écho dans les âmes ouvertes aux émotions poétiques; mais, peu à peu, leurs paroles trouvent des bouches pour les répéter, des oreilles pour les entendre, des intelligences pour les apprécier, et ce qui paraît folie et mensonge aujourd'hui sera sagesse et vérité dans quelques années. Vingt personnes voient déjà ce que tout le monde verra plus tard. Ce n'est qu'une question de temps.

M. Victor Hugo ne perdra pas pour attendre. En attendant, nous ne saurions le répéter trop haut, il n'y a rien de vulgaire, rien de bourgeois, rien de commun dans son *Cromwell*, œuvre poétique, toute virile, toute

réfléchie, même dans ses parties les plus attaquées; or, c'est le *commun* seul qui dans notre siècle tue les arts et les lettres, soit qu'il garde la forme *classique* ou qu'il affecte la forme *romantique;* c'est contre le *commun* que toutes les colères de la saine critique doivent être maintenant dirigées, et, si nous avons des voiles pour quelques défauts, du moins n'avons-nous pas de couronnes pour la médiocrité.

DÉNOUEMENT POSSIBLE

BOUTADE PHILOSOPHIQUE

. . . .
« Et tandis qu'à grands frais vous faites de l'utile,
« Et des chemins de fer pour des passants d'argile,
« . . . .
« Ah! le monde est si vieux, que son âme s'en va! »

ANTONI DESCHAMPS. — *Dernières Paroles.*

Or, les peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique se sont dit : Nous sommes tous frères, tous les enfants du même père, tous égaux; nous avons droit chacun au partage égal du patrimoine commun, la terre et ses trésors. Le Lapon glacé, le Cafre brûlant, les contrées les plus misérables jusqu'à nos jours, par la stérilité du sol, l'inertie du commerce ou le sommeil des lumières, doivent se présenter enfin comme parties prenantes à la distribution équitable des richesses générales; l'ordre est ouvert, accourez tous, vos titres d'hommes à la main, et l'on vous payera. Les différences des nations sont effacées, l'espèce humaine se constitue comme une immense famille roturière, qui n'a point d'aînés ni de cadets. Voici le fonds social, l'héritage

paternel; venez du sud, du septentrion, de l'aurore et du couchant, hommes blancs, jaunes, rouges ou noirs; venez, vous tous à qui Dieu donna la parole à la bouche et l'équilibre sur les deux pieds de derrière; car ce n'est pas au poil ou à la couleur que les animaux de même race se reconnaissent pour tels; c'est à la marche et au cri. — La division des propriétés et la répartition du bien-être, qui se sont effectuées dans chaque famille particulière, dans chaque province, il est temps qu'elles s'opèrent sur la grande échelle du genre humain. Il est temps que l'Esquimau participe aux délices de Capoue, et le Samoïède au *confortable* de nos Babylones industrielles. Quelle pitié c'était lorsque les peuples ne communiquaient entre eux que par leurs grands hommes, et ne se communiquaient que les richesses morales et intellectuelles!... C'est le *bien-être* qu'il s'agit de faire pénétrer dans les masses, sous toutes les latitudes, et alors, plus de guerre possible, car les populations étant heureuses et riches ne seront plus poussées vers de meilleurs climats par l'instinct du besoin; et les princes, s'il y en a encore, n'auront plus, dans leurs sujets, des instruments de conquête et d'ambition. L'Aisance et la Raison gouverneront le monde. C'était le dernier mot des siècles, et dès lors, les siècles décriront leur parabole éternelle de repos et de prospérité.

Et les peuples s'étant parlé ainsi, se mirent, de tous leurs bras, à l'œuvre civilisatrice par le moyen de la communication prompte et continuelle. Toutes les mers furent sillonnées par des milliers de bâtiments à vapeur et toutes les terres par des milliers de chemins de fer, où d'énormes et innombrables voitures, mues aussi par la vapeur, et bientôt par l'air comprimé, transportèrent des foules d'hommes d'un pôle à l'autre, avec autant de facilité que d'économie; sans compter les aérostats dirigeables, qui seront venus joindre à tous ces procédés de transport l'indépendance et la rapidité des oiseaux. Et ce ne fut plus qu'une immense visite que se firent et se rendirent les peuplades et les nations entières. Pas une île reculée, pas un vallon sauvage,

pas une cabane solitaire, qui ne fussent explorés par des multitudes de voyageurs, et qui n'eussent enfin leurs routes droites et sûres, et dont les habitants, si casaniers depuis la création, ne se répandissent, à leur tour, daus toutes les cités du globe. Tout le monde alla voir chacun; chacun alla voir tout le monde. Dans un but de commerce et d'intérêts, les uns pour vendre les matières premières, les autres pour revendre ces matières fabriquées... Tout cela va bien jusqu'à présent, et la civilisation semble en effet marcher avec tout le mouvement utilitaire; mais, comme à travers cet industrialisme épais ne pénétrait aucune vue morale, aucune idée religieuse, tout se matérialisa, et rien de grand, en quoi que soit, ne fut mis en circulation et ne fut exécuté. Ainsi les sauvages eurent de petites maisons en plâtre, mais il ne s'éleva plus de palais en Italie; ainsi on joua le mimodrame et des parades au Kamtschatka, mais il ne se joua plus de tragédies dans les patries de Shakspeare et de Corneille. — Quand l'égalité absolue s'établit, elle pose son niveau très-bas. — Puis, à force de migrations, de croisements de races, de mariages lointains, toutes les institutions, toutes les littératures, toutes les mœurs caractérisées s'absorbèrent dans une généralité banale, et les types humains disparurent comme les costumes. Nègres, Chinois, Patagons, Arabes, Allemands, Espagnols ou Français s'habillèrent tous d'une blouse grisâtre comme leur peau, nuance terreuse dans laquelle s'étaient fondues toutes les couleurs primitives des différentes races. Il n'y eut plus également qu'un seul dialecte sans art, espèce de patois tiré çà et là de toutes les langues emmagasinées dans un dictionnaire neutre; et qu'une seule forme de gouvernement, je ne sais laquelle; et je ne sais combien de philosophismes, plus misérables les uns que les autres, en guise de religion, tandis qu'au contraire, la sublime unité chrétienne pouvait s'accommoder de tous les usages des peuples, de toutes les formes de gouvernement. — Bien plus, ils ont fini par changer même la figure de la terre; ils ont comblé les profondes vallées avec les terres et les rochers des

montagnes, afin que la culture fût égale partout et que les chemins de fer n'éprouvassent point de cahots; et les climats ont peu à peu perdu leur variété, comme le sol. Les quatre parties du monde ne furent plus qu'une grande plaine, avec de petites bêtes d'usines languissantes, de quart de lieue en quart de lieue. Rien ne fut plus aisé que de voyager d'un bout du monde à l'autre; mais pourquoi voyager, puisque c'est ici absolument comme là?—D'ailleurs les communications si promptes ont bien quelques inconvénients qui n'apparaissent point tout d'abord; une femme, m'a-t-on dit, a jeté, en riant, un mot très-profond : « Les chemins de fer, c'est très-incommode; on ne pourra plus être loin de personne! »

Encore tout cela serait peu, si les hommes, en devenant plus ternes, étaient devenus plus heureux et meilleurs! mais, dans tout ce commerce, ainsi que nous l'avons vu, on n'a pas échangé une vertu, ni une noble pensée, sous prétexte que ce n'est pas là de l'utile; les mauvaises passions du cœur sont donc restées les mêmes chez tous les hommes, et le besoin du bien-être matériel s'est exalté dans chacun. Ce fut à qui aurait le meilleur vêtement et le meilleur dîner. Les nations ne se détestèrent plus et ne se firent plus la guerre pour l'honneur et l'ambition, puisqu'il n'y avait plus de nation; mais tous les hommes qui s'appelaient frères, furent des frères ennemis, qui s'arrachaient en blasphémant des lambeaux d'étoffe ou de morceaux de viande, et qui s'entre-tuaient pour vivre aux dépens les uns des autres; car, vouloir enrichir tout le monde, c'est systématiser, dans un temps donné, la misère universelle. — Les inégalités sociales, sagement harmonisées, sont belles et nécessaires; les sources qui fertilisent les prairies viennent des hautes montagnes. — Ce ne sera plus enfin qu'un. pêle-mêle de haines étroites et de querelles abjectes et sanglantes à la fois, et comme une multitude de fourmis se disputant quelques brins d'herbe... et si Dieu, en ce moment, vient à regarder son œuvre, il la trouvera laide et mauvaise, et, voyant tout ce drame insipide et tous ces person-

nages monotones d'aspect et de brutalité, il n'attendra pas la fin et laissera tomber sur tout cela le rideau de l'éternité.

UNE SOIRÉE EN 1775

Dans ce bon vieux temps que nous aimons, dans notre ancienne monarchie (jusqu'à Louis XVI, exclusivement, dont la vie fut si pure qu'elle a fini sur l'échafaud), les choses en étaient venues, on ne peut le dissimuler, à un tel point d'habitudes galantes sur le trône, que les rois se faisaient gloire de tous leurs genres de bonheurs, et qu'il n'aurait tenu qu'aux reines d'être fort malheureuses. Espérons qu'elles ne l'étaient pas trop.— Là-dessus, grandes clameurs de nos jeunes puritains. Ils sont dans leur droit. Il ne faut pas transiger avec le mal. Seulement, il ne faudrait pas anathématiser en masse les princes convaincus du péché d'amour. Nous ferons observer que parmi ces grands criminels se trouvent Philippe-Auguste, François Ier, Henri IV et Louis XIV, et que (la chance du saint excepté, chance trop rare!) on pourrait citer de plus mauvais rois à qui on n'a point à faire de semblables reproches. Au surplus ces irrégularités, si elles ne peuvent s'excuser, s'expliquent du moins par un mot tout-puissant en France : la mode. Dans un certain monde, une chose est parce que la mode veut qu'elle soit. Si la mode exige le mal, on fait le mal sans être mauvais; si elle commande le bien, on fait le bien sans être bon, de même qu'on adopte un habillement ou une coiffure sans examiner si cela vous sied, mais tout simplement pour se mettre à la mode.

Ainsi la noblesse de cour, dans les époques dont nous parlons, arrangeait sa vie et ses mœurs *regis ad exem-*

plar, regardait le mariage comme une institution sociale, bonne à renouveler et à entretenir la splendeur des familles et à perpétuer les races, ou du moins les noms; voilà tout. Et de même que, dans les grands théâtres, on disait le côté du roi et le côté de la reine, il y avait dans toutes les grandes maisons l'appartement de *monsieur* et l'appartement de *madame;* le carrosse de *monsieur* et le carrosse de *madame;* les gens de *monsieur* et les gens de *madame;* les amis de *monsieur* et les amis de *madame,* etc., etc.; il n'y avait de commun que l'abbé qui, le matin, faisait de la philosophie et l'esprit fort avec *monsieur,* et le soir des bouts-rimés et de la galanterie avec *madame,* et qui, de temps en temps, disait quelques mots de latin aux enfants. Du reste, la femme ne désobéissait jamais au mari qui ne commandait pas; le mari ne refusait rien à la femme qui ne demandait jamais rien; ils ne se querellaient point, car ils ne se parlaient pas; et l'on ne peut pas dire qu'ils vivaient mal ensemble, car ils vivaient séparés; enfin ce n'était pas un mauvais ménage, car ce n'était pas un ménage.

Mais, tandis que le mariage allait de la sorte à la cour et dans la haute noblesse, il était en grand honneur dans les familles de magistrature, dans les maisons nobles des provinces et des châteaux, et parmi la bonne et saine bourgeoisie, ce pur sang de la nation, cette liqueur généreuse dont la cour est la mousse, et dont la populace est la lie. Et puis, on imprime et on crie partout : « Quelle corruption de mœurs dans la France d'autrefois! et combien nous sommes vertueux à présent! » C'est qu'on ne sait que l'histoire des grands seigneurs et des courtisans d'alors, et que depuis soixante ans, il n'y a pas de cour. Mais, si l'on dressait avec exactitude un tableau statistique des mœurs dans les différents états de la société, pour les deux époques, quel serait notre étonnement à tous quand nous verrions la balance morale pencher en faveur de ce dix-huitième siècle lui-même, tant décrié. Le commerce et la bourgeoisie, en s'acquérant, de révolution en révolution, les priviléges de fortune et l'importance politi

que qui étaient presque exclusivement l'apanage de la haute noblesse, lui ont pris, pour les enlaidir, ses ridicules et ses vices, qui se sont ainsi répandus dans une plus grande masse et qui ont gagné en développement ce qu'ils ont perdu en éclat. Hâtons-nous toutefois de constater que ce progrès de corruption n'est sensible que chez les hommes; les femmes du monde, au contraire, se conduisent en général beaucoup mieux qu'autrefois; cela vient de plusieurs causes: la première, qui dispense de toutes les autres, c'est qu'elles sont beaucoup moins et surtout beaucoup moins bien attaquées. On montre au doigt les jeunes gens qui s'occupent des femmes de la société; nos hommes, au lieu de chercher à brouiller des ménages honnêtes, en ont eux-mêmes de honteux, je ne sais où. L'on ne peut plus dire que les femmes et les maris vont chacun de leur côté. Le mari va de son côté, et la femme reste toute seule du sien. L'esprit de galanterie se perd de plus en plus au profit des conquêtes faciles et cachées. Dans l'ancienne société, il y avait trop souvent scandale de la part des deux époux; dans la nouvelle, il y a cynisme ou hypocrisie de la part du mari. Les dames n'ont presque plus rien à faire. La coquetterie elle-même devient une *sinécure*. Nous avons d'excellents ménages dans la riche et grande société, à condition que nos maris vont se faire, à droite et à gauche, les héros de quelques romans plus que bourgeois, et que nos femmes se vengent en lisant avec rage les quarante-huit romans excentriques qui paraissent tous les mois.

De tout cela, bénéfice nul pour les mœurs, car la dépravation *terre à terre* des hommes entraîne des conséquences qui remplacent très-avantageusement les déplorables effets des intrigues galantes. L'abrutissement de l'espèce vaut bien quelques irrégularités dans les familles. De tout cela surtout, perte réelle pour l'agrément de la société. Et c'est grand dommage, car la France régnait sur l'Europe par ses salons, plus que Londres et Vienne par leurs cabinets.

« Un salon d'aujourd'hui, et un salon de mon temps, me répétait souvent mon père, ne se ressemblent pas

plus que *Mérope* ne ressemble à la tragédie qu'on a donnée hier aux Français. » — Cette tragédie était... non, je ne la nommerai point; mon père avait un goût si sûr que je ne veux pas donner un certificat de médiocrité à l'un des deux cent cinquante principaux auteurs dramatiques de l'époque. Mais je me rappellerai toujours ce qu'il me disait du monde d'autrefois comparé au monde d'aujourd'hui; et j'aime à le redire tout haut; je me figure que c'est lui que j'entends encore, avec son chaleureux accent d'honnête homme et ses manières d'homme poli, comme l'Alceste de Molière :

« C'était le jour de la présidente de N*** ou de la marquise de B***, vers la fin du mois de décembre 1775. Voici la porte cochère toute grande ouverte. Le suisse, dans sa tenue d'ordonnance, frappait de sa hallebarde et se rangeait noblement pour laisser entrer votre carrosse; un des laquais allait souffler la torche sous un des grands éteignoirs du portail, et vous descendiez dans le vestibule au milieu de la livrée qui se levait et se découvrait devant vous, car la politesse commençait alors à partir de l'antichambre et ne vous quittait plus. Au moment où vous entriez dans le salon, la pendule sonnait-elle cinq heures et demie, la maîtresse de la maison vous grondait gracieusement d'arriver si tard. On avait desservi le dîner depuis plus de deux heures, et le *reversis* des douairières était déjà en bon train; vous jouiez ou vous ne jouiez pas, mais à coup sûr vous vous amusiez. Toutes les femmes qui étaient là n'étaient pas jolies, mais toutes étaient gracieuses; tous les hommes n'étaient pas des gens d'esprit, mais tous étaient aimables. Cela ne nous coûtait pas davantage alors qu'il ne vous en coûte aujourd'hui pour être farouches ou dédaigneux, fats ou pédants, taciturnes ou péroreurs, entends-tu ce que je te dis, mon fils? — Vous parlez trop clairement, mon père, répondais-je, en l'embrassant trois fois... — Eh! mon Dieu, reprenait-il je ne dis pas cela pour toi, ni pour personne; c'est... pour tout le monde. Enfin il y avait dans le salon des gens de tout âge, de tout état, de toute fortune, hommes de cour, de robe ou d'épée, hommes de lettres ou de

finances, que l'on reconnaissait d'abord à leur costume et à leur tenue variés, ce qui donnait à la société quelque chose de *pittoresque,* comme vous dites maintenant; mais, au milieu de cette diversité, régnait une égalité parfaite et une aménité de formes, telles que chacun était sûr des autres comme de soi, et qu'on pouvait parler de toutes choses et discuter à cœur ouvert, sans qu'il y eût jamais la chance d'un mot qui blessât une personne ou une convenance. C'était un art plein de charmes et de secrets que la conversation poussée à ce degré entre gens d'éducation *libérale,* dans le vieux et vrai sens de ce mot. Bien entendu que les femmes tenaient le dé à ce jeu de l'esprit et de la grâce, où le profit pour les hommes était un sourire et un regard. Aussi, que ne tentions-nous pas pour obtenir ce prix si doux du tournoi de la parole! Philosophie, poésie, beaux-arts, anecdotes, histoires, souvenirs, on mettait tout en œuvre, après avoir tout réduit aux proportions d'une soirée; et du choc et de la fusion de tous ces éléments jaillissaient mille éclairs que ne suivait jamais la foudre. Car personne n'était là pour jouer son rôle d'homme d'État, de savant, de philosophe, de distrait ou de bourru; le seul rôle à jouer était celui d'homme bien élevé; et J.-J. Rousseau lui-même, cet ours de génie, les quatre ou cinq fois que je l'ai vu dans le monde, je l'y ai vu plus galant que tout autre avec les dames. — Un jour, il répondit à une femme qui lui en témoignait sa surprise : « Madame, « on n'est pas forcé d'aller dans la société; mais quand « on y va, on est forcé d'y être aimable; aussi je n'y « vais pas souvent. »

« A huit heures et demie, arrivait beaucoup de monde à la fois. C'étaient les personnes qui revenaient de l'opéra du jour ou de la tragédie nouvelle. On les entourait, on les questionnait sur ce grand événement, fort grand en effet, car *Tancrède* ou *Orphée* auront sans doute un plus long retentissement que bien des lois qui ont passé à d'immenses majorités. Alors les récits, les discussions, les bulletins de la bataille dramatique!... Et les jolies femmes osaient avouer qu'elles

avaient osé applaudir au génie; et nous, jeunes gens, en bas de soie blancs et en manchettes de dentelles, qui avions été pendant trois heures au parterre debout, tandis qu'avec vos grosses bottes et le poil qui vous couvre le visage, il vous faut maintenant des stalles larges et *dormeuses* comme à des chanoines, nous racontions, avec chaleur et modestie tout ensemble, nos émotions poétiques de la soirée; et presque tout le monde parlait et parlait bien des œuvres et des questions littéraires, parce qu'il y avait alors un grand nombre de connaisseurs-amateurs, tandis qu'à présent il n'y a plus de connaisseurs que les hommes de l'art eux-mêmes, qui sont envieux ou systématiques. — A dix heures, les rangs s'éclaircissaient, il ne restait plus que les personnes à qui la maîtresse de la maison avait dit : Vous soupez avec nous? Et c'étaient ordinairement les personnes les moins ordinaires. — C'est alors que les conversations devenaient plus intimes, que les intimités devenaient plus tendres. Le souper était une sorte de *repas libre*. La porte ne s'ouvrait plus pour laisser entrer ou sortir. On ne craignait plus une désertion ou une visite. Les yeux s'allumaient avec les girandoles de la table; les têtes et les bons mots partaient avec le vin d'Aï; les cœurs se rapprochaient comme les siéges. Les flatteries délicates, les impromptus galants, les couplets sémillants, les déclarations à voix bien basse ou bien haute, pour n'être entendues ou comprises que d'une seule personne; toutes les caresses de l'esprit qui allaient chatouiller l'orgueil de la reine du lieu; cet air chargé d'amour que les femmes respiraient, et ses rires d'enchantement plus encore que de gaieté... Puis on entendait rouler un carrosse sous la porte; c'était le maître de la maison qui rentrait, et l'on se séparait au moment où l'on désirait le plus de rester ensemble. Mais on se retrouvera demain et après-demain, et... s'il devait en arriver malheur... (est-ce malheur qu'il faut dire?), avouez, mesdames, que nous l'avions bien mérité! — Voilà un salon et un souper de 1775. »

« Un salon d'aujourd'hui est tout différent. — C'est toujours mon père qui parle, et il avait quatre-vingts

ans. — Quand j'entre dans un de vos salons, il me semble que le bruit de mes pas va troubler l'empire du silence. La splendeur des dorures et des meubles, éclairés par cent bougies, me paraît obscurcie par autant d'hommes qui se tiennent roides et consternés comme des chandelles noires dans les embrasures des fenêtres et des portes. On se croirait appelé à l'ouverture d'un testament ou à quelque assemblée de famille pour nommer un curateur à une succession vacante, si un double cercle de femmes, couvertes de fleurs et de diamants, ne vous rappelait que c'est une soirée, une fête. Tant de charmes et de parures! pour quoi! bon Dieu, et pour qui? A peine si quelque vieillard, comme moi, ou quelque étranger, arrivé depuis peu, s'approchera de vous, mesdames. Il faut être pour cela d'un autre siècle ou d'un autre pays. et encore la plus simple politesse, la moindre galanterie sera-t-elle censurée comme une *énormité,* par le rire dédaigneux de nos chevaliers du silence et de l'immobilité. Cependant leur consternation s'épanouit un peu : des tables de lansquenet et d'écarté viennent d'être déployées. La moitié des hommes s'y précipitent; l'autre moitié se jette sur des plateaux de sorbets et de babas. Puis quelques hommes graves sont arrivés, et dans les coins du salon, et dans le boudoir, et dans la chambre à coucher on parle très-haut de la Chambre des députés. Mais les pauvres femmes!... Quelques lorgnons sont braqués sur elles, et ce tardif et lointain hommage est le seul prix de tous les frais de toilette et autres. Encore les lorgnons retombent-ils bientôt, et tous ces messieurs rentrent dans leur cravate et dans leurs pensées de jeu, d'intrigues politiques, de chevaux ou de danseuses. Ils ont beau faire pour donner de loin en loin un signe de vie au salon, il est évident que leur intérêt n'y est point. Et toutes les femmes vont se coucher après avoir échangé entre elles les mots les plus insignifiants de la langue française, et la plupart avec le chagrin mortel de n'avoir pas eu la robe la plus riche ou la coiffure la plus fraîche. Et, quant à la maîtresse de la maison, à qui aucun homme n'a dit une parole aimable ou spirituelle,

il ne lui reste de sa fête d'autres souvenirs que cinq ou six taches de punch ou de brioche sur le velours de son meuble. Eh bien, il y avait dans tout cela des femmes charmantes d'esprit comme de figure; d'imagination comme de talent, et fort supérieures à la foule de ces hommes à qui elles cherchent à plaire à force de coquetterie, comme si elles pouvaient jamais être assez coquettes pour eux : fort supérieures même aux femmes de ma jeunesse, ajoutait mon père avec un geste de regret qui voulait dire : Ah! si j'avais seulement soixante ans de moins!... »

C'est au sortir d'une fête de ce genre-là qu'il me dit : « Je ne mettrai plus les pieds dans un salon. » Et il tint parole, quoique sa vieillesse fût bien jeune encore. Les dames et les demoiselles venaient causer avec lui, dans un cabinet, auprès de son grand fauteuil rouge, et toutes avouaient prendre plus de plaisir dans sa conversation instructive et brillante que dans le mutisme des *lions de raout*. Cela se conçoit.

Certes, il y a quelque exagération dans la peinture des deux époques et des deux salons, telle que mon père la faisait avec ses souvenirs de jeune homme et sa petite misanthropie de vieillard; mais la vérité un peu exagérée est encore la vérité. — Somme toute, nous copions aujourd'hui les fauteuils et les canapés du temps de Louis XIV et de Louis XV, c'est très-bien; si nous imitions quelques-uns des hommes qui s'asseyaient dessus, ce serait mieux.

QUESTION D'OCCIDENT

LE CALENDRIER

..... Septembre 1854.

Nous voilà aussi tranquilles à Paris, aussi solitaires que l'étaient les perdrix dans les champs il y a un mois. Tout ce qui peut courir court les bois et les plaines depuis avant l'aurore jusqu'après le crépuscule, car la chasse est enfin permise!... La chasse fermée hermétiquement et législativement pendant six mois éternels! Hommes et chiens, personne n'y tenait plus. Aussi comme ils se précipitent à travers la pluie et le soleil! avec quel plaisir ils se donnent toute cette peine! et comme, en rentrant le soir dans les villes, ils jettent sur le parquet toutes leurs victimes sanglantes, et se jettent eux-mêmes sur tous les canapés en se détirant les jambes et les bras et en disputant encore, à travers de grands bâillements, sur un coup de fusil que chacun veut avoir tiré et sur une pièce que tous veulent avoir tuée. Les dames sont là formant l'éventail à quelques pas de ces messieurs, qui ne tardent pas à s'endormir pour rêver la chasse du lendemain, et recommencer ainsi tous les jours cette bonne vie de château à laquelle les châtelaines ont si peu de part. Que voulez-vous? C'est le mois de septembre...

Septembre! ce mot me choque toujours. Le numéro septième, pour exprimer le neuvième mois de l'année! et ce contre-sens de chiffre continue ainsi, sans interruption, dans notre calendrier occidental jusqu'au mois de décembre inclusivement. On y est habitué; mais c'est une mauvaise habitude. Je sais bien que, dans les premiers temps de la république romaine, l'année commençait au mois de mars et qu'alors le mois de septembre était en effet le septième, octobre le huitième,

et ainsi de suite. Mais pourquoi, lorsqu'on recula au premier janvier la naissance de l'année, n'a-t-on pas changé du même coup des appellations qui devenaient fausses? Pourquoi surtout, lorsque le christianisme, couronné dans l'empereur Constantin, fut le maître des nations et des rois; pourquoi, quand les mœurs, les croyances, les législations, les cœurs étaient miraculeusement bouleversés, avoir respecté le matériel d'un calendrier dont quatre mois portaient désormais des noms absurdes et dont la plupart des autres représentent des noms d'empereurs et de dieux païens? Les Israélites, les Arabes, les Chinois, les Indoux, les Égyptiens, les Musulmans de toutes sectes, tous les peuples de l'antique ou du nouvel Orient ont des calendriers dont les appellations sont en harmonie avec leurs croyances et leur civilisation; et nous chrétiens, nous, hommes de l'Occident, qui dominons l'univers par les lumières ou par les armes, nous en sommes encore à l'almanach de la mythologie et des Césars? — Sans doute le christianisme, sujet, à son origine, de l'empire romain, n'eut pendant longtemps ni le droit ni le pouvoir de renverser les choses visibles et palpables de la société païenne; il s'y infiltra, il s'y infusa en quelque sorte sans rien déranger des apparences, procédant par la transformation intime de l'âme et de l'idée pour arriver graduellement à celle des institutions et de la matière. Il modifia profondément la séve de l'arbre social avant de toucher à l'écorce. C'est ainsi que les chrétiens, qui n'étaient d'abord qu'une petite société dans la grande, qu'une humble colonie morale au sein même de la puissante métropole, durent accepter ostensiblement le calendrier de Rome, sauf à y distribuer, à y introduire, dans un ordre à eux connu, les fêtes, les deuils, toutes les annales de leur foi. L'année chrétienne se continua donc essentiellement sous les formules de l'année païenne; de même que l'on commença par approprier quelques temples de Vénus ou de Jupiter au culte de la Vierge et du vrai Dieu et par façonner quelques demi-dieux de marbre en images de saints et de prophètes. Mais de même aussi que le

christianisme, en s'étendant et en grandissant, finit par rejeter ses langes surannés et par bâtir ses cathédrales inventées et sculpter lui-même ses saintes images; il aurait fallu qu'il se fît également un calendrier à lui, comme il a fait et refait tant de choses, et qu'il répudiât une énorme absurdité que la raison et le sentiment repoussent et qui ne subsiste que par l'irréflexion de la routine.

En vérité, je regrette toujours notre calendrier dit républicain, qui remplaçait par *nivôse, floréal, messidor, vendémiaire,* dont le sens rappelle au moins les neiges, les fleurs, les moissons et les vendanges, tous ces autres noms qui ne rappellent que des choses mensongères ou incohérentes.—Mais, dit-on, les mois républicains ne concordent pas exactement avec les anciens mois, et il en fût résulté mille inconvénients pour les usages de la vie publique et privée. Ce défaut de concordance, né d'un souci exagéré de régularité météorologique, est un tort réel; mais rien de plus facile que d'y remédier en supprimant les jours complémentaires dont on n'a jamais su que faire, et en ouvrant l'année au 1er nivôse, sauf à mesurer également le nombre de jours des mois nouveaux sur celui des mois grégoriens. De cette manière, les fêtes religieuses, civiles et champêtres, tout ce qui se rattache aux coutumes aurait continué de tomber aux mêmes quantièmes que par le passé. Mais, ajoute-t-on, comment déraciner les vieux noms des habitudes routinières du peuple? Certes, il eût été mille fois plus raisonnable et plus facile de s'y prendre mille ans plus tôt. Mais enfin il n'est jamais trop tard pour détruire un abus et créer uue amélioration; et d'ailleurs, comment a-t-on substitué les départements aux provinces, le litre à la pinte, les francs aux livres tournois, les hectares aux arpents, le mètre à l'aune? etc. Mais, dit-on encore, la France pouvait-elle s'obstiner à un calendrier qui n'était celui d'aucune autre nation? Eh! mon Dieu! les différentes puissances on bien adopté nos droits réunis, notre timbre, notre conscription, notre calcul décimal! La France n'avait qu'à persister en opérant

les modifications que je viens d'indiquer, et l'Europe aurait pris les noms de ses mois comme la forme de ses habits..., ne fût-ce que parce qu'ils sont plus jolis et plus élégants. En effet, indépendamment de la justesse de leur signification, quelle euphonie dans leurs consonnances! Ces terminaisons en *al* pour les mois de printemps, en *or* pour ceux d'été, en *aire* pour ceux d'automne, et en *ose* pour ceux de l'hiver... Comme tout est harmonique et harmonieux! comme cela sent le poëte! Aussi est-ce Fabre d'Églantine qui est l'auteur de ce calendrier charmant! Un poëte ne passe jamais quelque part sans y laisser quelque trace de bon goût, quelque rayon de beauté, quelque parfum d'ambroisie, et vous verrez — ou plutôt nos neveux verront — que le calendrier de l'auteur du *Philinte de Molière* sera le calendrier de l'avenir! quand ses expressives et sonores appellations, qui ont en outre l'avantage de n'être point païennes, ne retraceront plus à la mémoire que l'image confuse et pâlie de l'époque terrible où il est né.

Par exemple, je ne parle point de la substitution de la décade à la semaine, substitution ridicule et impie. Neuf jours consécutifs de travail dépassent les forces humaines, et le saint dimanche, le jour du Seigneur, ne sera jamais détrôné par l'insipide *décadi*. D'ailleurs, ce serait un sacrilége impossible que de vouloir effacer des calendriers chrétiens le nombre symbolique des sept jours de la création. Et cependant il y a quelque chose à faire, comme on le répète à tout propos. Notre dimanche ne se trouve-t-il pas bien dépaysé en compagnie de ces *mardi, mercredi, vendredi,* jours de Mars, de Mercure, de Vénus? — Ce sont les noms des planètes, dit-on. Je le veux bien, quoique je regrette qu'on n'ait pas débaptisé, ou pour mieux dire baptisé les planètes. Mais enfin nous en reconnaissons plus de six maintenant! il n'y a donc là nulle exactitude. Ne serait-il pas plus logique, plus biblique surtout de donner à chaque jour de la semaine un nom qui signifiât les choses créées successivement dans les sept grands jours de la création, pour couronner le tout par le jour du

Seigneur ou du repos? — Qu'on me fasse un signe, et ce sera bien vite arrangé. — Alors, mais seulement alors, le monde chrétien aura des mois et des semaines qui ne sentiront plus leur paganisme, et qui seront rationnellement naturalisées dans la société moderne.

Au surplus, je livre ces observations aux habiles; mais j'ai dit naïvement mes répugnances et mes vœux sur cette question d'Occident.

DEUX CHATEAUX

Aux gens de goût qui, par une nécessité quelconque, persistent à habiter Paris tout l'été, sauf pérégrinations dans un rayon de quelques lieues, nous conseillerons surtout une visite au château de Dampierre, appartenant à M. le duc de Luynes, dans la vallée de Chevreuse, près de Versailles. La nature y est splendide et l'art rival de la nature... et il faut voir avec quelle grâce le noble possesseur de Dampierre en fait ouvrir toutes les beautés aux visiteurs qu'il salue courtoisement, quand il les rencontre, sans les suivre ni les fuir!...

Si tous les châteaux ne se ressemblent pas, les châtelains se ressemblent encore moins. — Pas très-loin de de Dampierre, mais pas bien près non plus (je me tiens dans un certain vague topographique, on verra pourquoi), il est un autre château, d'un gothique très-ancien, possédé par une famille très-moderne, et qui contient, dit-on, de grandes curiosités historiques. Je me trouvais, à la fin du mois dernier, dans une maison de campagne des environs, dont les propriétaires sont on ne peut pas plus aimés et estimés dans le pays. On

proposa une excursion à... (je suis décidé à ne dire aucun nom). Nous partons dans deux calèches et sur cinq chevaux. Arrivés à la grille du fameux castel, nous demandons à le visiter comme cela se pratique partout; c'est une charge et un honneur; noble séjour oblige. Un concierge nous demande nos noms par écrit, c'est encore assez l'usage. Les voilà sur le papier. Je me sentais bien fort avec le nom de mes protecteurs, si connus dans la contrée. Le concierge part et ne revient pas. « C'est bon signe, me dis-je, on nous arrange une réception d'élite. » Enfin, le concierge revient avec une figure qui ne nous revient guère. « Monsieur et madame... (ah! mon Dieu, j'allais, je crois, les nommer) vous permettent, dit-il, de visiter les parties du château où ils ne sont pas. — Et sont-ils dans beaucoup de parties? demandai-je. — Dans presque toutes, répondit le concierge, d'un air piteux. » C'était bien la peine d'étudier nos noms pendant une heure et demie! A la fin on nous introduit. A mesure que nous avançions dans les corridors, ce n'était que précipitation de pas et frôlement de robes qui s'enfuyaient, ou portes et verrous que l'on fermait! Le peu que nous pûmes entrevoir du château nous parut très-beau et très-curieux; et nous nous lamentâmes sur ce que nous perdions mais nous n'aperçûmes pas l'ombre du nez d'un châtelain ni d'une châtelaine, et, ma foi, nous y avons toujours gagné cela. Ils se barricadaient d'une manière formidable, comme gens, apparemment, qui ne sont pas bons à voir. C'est pourquoi, en sortant, je crayonnai sur le mur extérieur du péristyle les quatre vers que voici :

J'adore l'hospitalité
De ces seigneurs inaccessibles
Qui poussent l'amabilité
Jusqu'à demeurer invisibles.

Je souhaite qu'ils les aient lus là-bas, ou qu'ils les lisent ici. C'est quelque chose qui n'est pas bien méchant... et pas bien bon non plus.

Mais une jolie jeune fille qui nous accompagnait pour nous montrer les coins très-rares où il nous était

permis d'arriver, rougissait, avec une honte charmante, à chaque porte que l'on nous jetait à la figure, et je pensais : pourquoi cette pauvre enfant n'est-elle pas la maîtresse du lieu? O fortune! Et parmi les petites pièces d'argent que nous lui laissâmes à la grille, je glissai quatre autres vers, au crayon, qui lui disaient quelque chose comme cela, et que je ne me rappelle pas.

LE MANUSCRIT EN VOYAGE

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA *Société bibliographique.*

De la Grande Chartreuse,... octobre 185...

Monsieur,

Je partais pour un long voyage dans le Midi et pour tâcher de remettre une santé qui m'est bien précieuse, car ce n'est pas la mienne, lorsqu'au mois d'avril dernier je reçus de vous le manuscrit de M. l'abbé A. Devoille ayant pour sujet et pour titre : *Voix de la Solitude.* Vous aviez désiré une feuille de ma prose en tête de ces poésies dont la publication devait être prochaine; c'était un moyen sûr de les connaître avant tout le monde, et j'acceptai : le nom de l'auteur, qui se trouvait attaché dans ma mémoire à quelques vers comme en font les vrais poëtes, expliquait assez mon empressement, et je comprenais le vôtre. Par un seul fruit on juge de tout un arbre. Et puis je me disais : je vais avoir du temps de reste dans mon voyage, de grandes heures vacantes, de bonnes journées bien libres, toutes choses que nous ne connaissons guère à Paris; à ma première station, je lirai et j'écrirai si paisiblement que je ferai plus de travail littéraire dans une matinée

que dans un mois de la Grande Ville où le temps est brisé, morcelé, déchiqueté, émietté, de façon à ne mettre à notre disposition que des atomes de durée; enfin j'aurai gagné en vitesse plus que je n'aurai perdu en distance, et la Préface qu'on a la bonté d'attendre de moi à Paris s'y fera réellement moins attendre et aura pris le plus court en venant de plus loin. — Ainsi me disais-je; et nous partîmes, après avoir légèrement emballé le manuscrit dans le sac que l'on ne quitte ni jour ni nuit. La grosse voiture se mit à rouler... (C'était avant les grands chemins de fer). Nous regardâmes à droite et à gauche pendant les premières postes, causant librement et respirant à l'aise, comme des pèlerins qui ont laissé leur fardeau sur les dernières bornes de la ville; ma compagne allait mieux depuis qu'elle allait vers le soleil, et il me semblait que les eaux d'Aix, qu'elle comptait prendre, lui faisaient déjà grand bien. Pour lui en faire davantage et accélérer d'autant ma douce tâche, j'imaginai, puisque nous étions seuls dans le coupé, de continuer à lire tout haut les poésies qui m'étaient confiées...; mais le cliquetis étourdissant des glaces que l'on ne sait pas dans notre bonne France encadrer de velours ou de laine, du moins dans les voitures publiques; mais les claquements redoublés du fouet des postillons qui croient faire acte d'esprit et d'autorité en nous déchirant les oreilles; mais les rudes cahots des roues sur les pavés inégaux et dans les profonds débords de ces routes si bien nommées royales dans leur origine, parce qu'en effet il n'y avait de place que pour le carrosse du roi, et que les autres devenaient ce qu'ils pouvaient; tout cela me cassait la voix, me brouillait les yeux et me secouait le cahier dans la main, de telle sorte qu'il fallut renoncer à cette lecture, après trois vers misérablement déchiffrés en trois quarts d'heure. Et je me dis en moi-même : nous la reprendrons à Tours où nous devons séjourner toute une semaine. — Ce n'est pas précisément le chemin de Paris à Aix en Savoie, mais nous avions trois mois devant nous pour arriver à la saison des eaux, et nous en profitions pour visiter une grande partie de la France

et des amis que le ciel nous y a échelonnés de province en province.

Voici Tours, la ville riche, la ville contente, la ville blanche, dont les pierres blanchissent en vieillissant, comme la chevelure des hommes; où l'existence est douce et molle comme les eaux de la Loire qui baigne ses boulevards, comme l'air tiède et lent qui se promène dans ses jolies rues. Là nous attendaient, avec l'impatience du cœur, des parents hospitaliers, comme les étrangers dans les temps antiques; de ces parents si excellents et si aimables qu'il semblerait qu'on ait pu les choisir. Là, une intimité charmante qui vaut toutes les fêtes; là, des fêtes où nous retrouvâmes tous les hôtels de Paris qui, sur un signe du printemps, deviennent des châteaux de la Touraine; là, de belles excursions à Chambord, qui serait magnifique au milieu des magnifiques palais de Grenade; à Amboise dont les terrasses gigantesques élèvent à deux cents pieds leurs jardins babyloniens; à Chenonceaux, cette histoire de France en pierres de taille, dont aucun feuillet n'est arraché ni dégradé; Chenonceaux

Où l'horloge aujourd'hui nous sonne
L'heure qu'il était autrefois,

comme l'évidence me l'a fait dire dans quelques vers improvisés qui s'effaceront plus vite encore qu'ils ne furent écrits; et Cangé, Saint-Cyr, et tous ces beaux lieux où nous allions et d'où nous revenions, du matin au soir, si bien que je quittai Tours avec de grands regrets, et entre autres celui de n'avoir pas trouvé une minute pour regarder le manuscrit. Et je me dis : C'est à Bourges que j'aurai tout mon temps; Bourges, où j'ai entr'ouvert les yeux et d'où l'on m'emmena criant dans mon berceau!... Étranger dans mon pays natal, je n'y verrai personne que les grands saints rouges et bleus des vitraux de la cathédrale, et une fois entré dans mon auberge, ce sera pour lire sans distraction et sans relâche.

L'aspect de Bourges n'est pas agréable, l'ensemble de sa physionomie a quelque chose de triste et de

pauvre ; mais en cherchant quelque temps sans se décourager on y découvre des grâces et des trésors cachés. Sans parler de Saint-Étienne qui est peut-être la plus belle et la plus étonnante église gothique de France, ni de l'Hôtel de ville, autrefois la maison de Jacques Cœur, qui est sans contredit un des plus curieux monuments du moyen âge, Bourges a un bon nombre d'hôtels particuliers d'une grande et élégante ordonnance, entourés de masures, comme les châteaux du Berry qui s'élèvent au milieu de misérables cabanes. Dans cette partie de la vieille France centrale, les villes et les campagnes semblent être organisées sur le même modèle : une demeure princière, et, tout alentour, de sales habitations de Lapons : c'est le système des nobles et des manants, du seigneur et des vilains, transporté dans l'architecture. — Nous courûmes à la cathédrale, où il faut s'agenouiller deux fois, pour Dieu et pour l'art. Je revis les fonts de mon baptême, où j'avais pleuré bien fort sans savoir de quoi... où je retenais maintenant une larme dont je connais trop la source. — En sortant de Saint-Étienne, je cherchai par la ville la maison où je suis né. Je croyais me rappeler qu'elle était dans la rue d'Auron. Je m'adressai d'abord à un vieillard appuyé sur la borne d'un hôtel d'assez bonne apparence, et je lui nommai mon père comme à un ancien de la ville qui pouvait l'avoir connu. « C'était là sa maison, me dit-il, et j'en étais le concierge ; comment ! c'est vous... Monsieur Émile !... qui étiez si petit ? Mais votre père ?... Hélas ! lui répondis-je. — Et votre mère qui était si jeune ? — La mort ne connaît point d'âge ! — Et votre *bonne* qui l'aimait tant et qui vous a tant soigné ? — Dieu l'a réunie à mon autre mère ! — Et moi ! qui suis misérable, reprit-il, et qui étais le plus vieux, je reste le dernier sur la terre ; mais je ne me plains pas aujourd'hui puisque je puis revoir le fils de mon excellent maître ! » — Il n'y avait personne dans l'hôtel, et j'en visitai tous les appartements, et en traversant les salles et les chambres, je croyais me ressouvenir des fêtes et des joies passées que j'imaginais, et de tout le bonheur que j'avais fait en venant au monde, et de

toutes les tendres et jolies choses qui s'étaient dites, et des gais repas qu'on avait donnés, et des beaux cadeaux qui s'étaient distribués. Et quand je revenais à penser que toutes les bouches et tous les yeux sont fermés qui avaient ri et pleuré tant de fois des heures entières autour de mon berceau, j'étais obligé de m'appuyer sur le bon vieillard, qui se soutenait à peine lui-même, et de repuiser, pour ainsi dire, de la vie dans ses regards mourants, où je croyais surprendre encore un reflet de ceux qui sont éteints pour jamais! Je revins tous les jours à cette chère et fatale maison, et lorsqu'en rentrant je voulais ouvrir le manuscrit, mon attention ne pouvait s'y fixer trois secondes de suite ; je regardais sans voir et j'épelais sans comprendre : toute poésie est glacée devant le drame de la réalité. — Allons, me dis-je, il faut remettre ce plaisir et ce travail à la fin du mois. Nous serons en Auvergne, chez les amis dont je parle toujours et à qui je songe bien plus souvent encore ; nous y serons longtemps, enveloppés d'ombrages et de repos, et comme dans une sorte de forteresse contre les chagrins. Mes facultés et mes idées m'y reviendront, avec le bonheur, dans les charmants entretiens de mes hôtes, et là rien autre chose à penser qu'à s'y laisser vivre délicieusement : et dans les heures de loisir *les paroles de la solitude* me seront la plus douce des occupations.

Nous passâmes par les monts d'Ore, cette petite Suisse qui a pour nous le grand défaut d'être française, et qui alors n'a point une réputation à la hauteur de ses pics et de son mérite, et par le Puy, cette ville fantastique, amphithéâtre escarpé de toits rouges et plats, qui déploie sa courbe élégante et grandiose à faire dire : C'est Naples dans l'intérieur des terres! Enfin, après avoir fait, selon notre système d'itinéraire, quatre fois plus de chemin qu'il ne fallait, nous remontâmes sur la route de Brioude jusqu'à ce château de Chassaignes,

De mon cœur orphelin adoptive patrie.

Nous voilà chez nos amis, nous y voilà libres, tranquilles, heureux. Nous y sommes restés six semaines,

tous les jours je devais lire et travailler *demain,* et je partis sans avoir déployé le poétique rouleau. Quand on n'a rien à faire du tout, la moindre occupation qui se présente vous trouve implacable; on recule devant une lettre à écrire comme devant un monstre. Quand on a le cœur content près de personnes à qui il s'est donné, on craint et l'on fuit jusqu'à la plus agréable distraction, qui vous semble un vol fait à votre bonheur. Ce sera donc définitivement, me dis-je, pour notre voyage en voiture à Châlon et notre trajet de Châlon à Lyon sur la Saône et de Lyon à Saint-Vallier sur le Rhône. C'est une seconde tournée de curiosité que nous voulons faire avant de nous rendre aux eaux d'Aix, et j'abrégerai les longues soirées par la lecture et l'étude des poésies de M. Devoille. La chose est bien arrangée; nous voici dans la voiture. Ah!... mais je ne savais pas que le voyageur à petites journées est comme un soldat qui change de garnison et qui, arrivé à l'étape, n'a que le loisir et le désir de secouer la poussière du chemin, d'essuyer la sueur de son front, de se faire la barbe, de manger et de dormir pour reprendre au point du jour sa marche éternelle. Le voyageur sur terre, en pays civilisé, devient très-vite un homme tout matériel, occupé de ses paquets, de son dîner, de son bain, de son lit, et réduit à l'instinct de *sa* conservation ou à l'esprit du *confortable ;* il n'a pas dans tout son temps un moment pour une idée. C'est ce que nous éprouvâmes jusqu'à Saint-Étienne, cette fourmilière de cyclopes, cette bruyante usine d'une lieue et demie de longueur, et de là jusqu'à Châlon, où l'on s'amuse peu, mais où l'on gagne beaucoup d'argent, ce qui vaut infiniment mieux, dirait un autre. Le bateau à vapeur allait partir pour Lyon; nous y montâmes. Le voyageur par eau n'est plus cet homme hébété par mille soins stupides : c'est un être contemplatif qui se laisse aller au cours du fleuve et de ses pensées, en admirant les villes et les campagnes qui s'enfuient sur les deux rivages. Ce voyageur est d'une qualité infiniment supérieure à son confrère des grandes routes; cependant il n'est pas plus capable de lecture et d'étude; j'en fus

convaincu au premier point de vue. Quand la nature s'ouvre devant vous, on ne peut guère feuilleter un autre livre. La Saône est un immense ruisseau paisible qui s'en va tout doucement au milieu d'un jardin fleuri. Mes regards ont trouvé de bien belles choses sur ses bords. Mais ils n'en cherchaient que deux, Bélair et Saint-Point, car ce sont les habitations de MM. de Lacretelle et de Lamartine. Quand notre bateau approcha de Mâcon, mon œil fouilla tout l'horizon pour y découvrir quelque arbre de ces heureuses retraites, dont le philosophe comme le poëte peut dire : C'est là qu'est mon cœur! Que n'ai-je pu descendre pour aller serrer ces mains amies qui tiennent, de nos jours, la lyre d'Homère et la plume de Platon! Mais la vapeur m'emportait avec la vitesse d'un ballon, et je tendais encore les bras vers mon rêve, que déjà les autres voyageurs apercevaient le faubourg de Lyon. L'entrée de Lyon par la Saône ne ressemble à rien de ce que l'on a vu ni de ce qu'on imagine. Ses belles collines resserrées, toutes plantées de jolies maisons blanches, et, au bas, cet amas de rues sombres et agitées, présentent à la fois un double aspect agreste et industriel qui étonne et qui charme; on dirait d'une jeune bergère dans un comptoir. Qui donc m'avait parlé de la physionomie triste et désagréable de Lyon? J'ai vu son hôtel de ville, d'une architecture exquise de la renaissance, ses ponts majestueux, sa place Belcourt, encore si belle après tous ses malheurs, ses quais royaux, avec un Louvre pour hôpital, toute cette quantité de maisons d'une pierre noire, mais taillée avec art et solidité, et ses cafés, ses magasins, merveilles d'élégance et de luxe, et ses métiers qui n'ont pas de rivaux dans le monde, et ses théâtres toujours remplis, et ses riches équipages, et tout son peuple travailleur et pétulant; puis je suis monté à Fourvières et j'ai contemplé d'en haut l'ensemble de cette grande cité, posée comme une île enchantée entre deux fleuves et environnée d'un cirque de montagnes vertes, rouges, jaunes et bleues, avec la riante fécondité des plaines et des vignes à leurs pieds et le mont Blanc au-dessus de leurs têtes, tout au fond

gnes ou sur le lac; et des toilettes... ah! — Mais à quelle heure est-on donc malade aux eaux? En se levant, un verre qu'on boit, ou un bain qu'on prend, ou une douche qu'on reçoit, comme on se rince la bouche ou comme on se lave la tête et les pieds en état de santé; et il n'en est plus question. Aussi dit-on que les eaux ne font ni bien ni mal, et que c'est la distraction, le plaisir et le changement de vie qui sont les vrais remèdes; et on dit là une grande sottise. Les eaux minérales, gazeuses, sulfureuses, ont au contraire une vertu puissante, surtout prises dans le lieu où la nature les a placées et sous l'influence de leurs conditions atmosphériques. Ce sont peut-être les antidotes ou les palliatifs les plus salutaires pour toutes sortes de maladies. Les distractions et les plaisirs qu'on trouve dans les établissements thermaux ne guérissent que les gens qui se portent bien, mais qui s'ennuient parce qu'ils sont riches. Ils font renaître, pour les mois d'été, Paris, Vienne ou Londres, dans les gorges des Pyrénées, des Alpes ou des montagnes du Tyrol, afin de fournir toute l'année un salon à ces messieurs et à ces dames, et de leur éviter le tête-à-tête avec eux-mêmes ou avec la nature... deux choses pourtant fort différentes; et comme ces hôtes *fashionables* sont en force partout, attendu qu'il faut beaucoup d'argent pour aller si loin chercher son bain, ils imposent leurs mœurs aux autres et oppriment les pauvres vrais malades par leur luxe et leur vacarme. De là vient qu'en effet les eaux opèrent si peu de cures; mais ce n'est pas leur faute, c'est la faute du régime qu'on y suit, de la vie qu'on y mène et du peu de calme et de silence qu'on y trouve. C'est vraiment pitié de voir toutes ces dames passer, follement couronnées de fleurs et sous les déguisements du bal, au milieu de quelques poitrinaires jaunes qui attendent dans le même vestibule leur bain du soir, enveloppés de leur cape de laine brune, comme d'un domino funèbre. Aussi, quand un malade le devient trop pour les règles et le bon ordre de l'établissement, comme on lui fait entendre que l'air de l'endroit ne lui vaut rien, comme on lui conseille vite

d'aller se faire soigner... c'est-à-dire enterrer ailleurs! Hélas! c'était déjà pour cela que le médecin de son pays l'avait envoyé aux eaux; et il tombera probablement, un beau jour, à moitié chemin, comme un volant épuisé que deux raquettes fatiguées se rejettent avec ennui. Par bonheur, ma chère malade avait recouvré la santé de relais en relais, ou plutôt d'amis en amis; et, par un autre bonheur, ceux qui nous avaient si bien reçus en Auvergne et en Dauphiné mirent le comble à notre joie et à notre reconnaissance en venant nous surprendre à Aix, quelques jours avant la fin de la saison. C'était une conspiration concertée entre eux pour nous emmener visiter la *Grande-Chartreuse* près de Grenoble, et revenir tous ensemble à Paris. Nous fûmes aussi ravis de cette proposition que de leur arrivée. Seulement, me dis-je, il faut renoncer à tous mes plans littéraires et manquer à ma parole d'auteur. Je rapporterai le manuscrit comme je l'ai emporté, et ce n'est plus qu'à Paris que je pourrai lire et relire quand mille tracas arriérés me le permettront.

Quelque insignifiante et peu frauduleuse que fût la banqueroute intellectuelle que je vous faisais, monsieur, j'en éprouvais un regret qui allait jusqu'au remords, tant j'ai la religion de l'exactitude, tant je suis obsédé du fantôme des échéances; et les longs détails qui précèdent ne sont que l'explication de ces retards malencontreux; fastidieuses excuses peut-être, qui ont plus besoin d'indulgence que ma faute. L'esprit ainsi absorbé, je me réveillai tout à coup dans la vallée de l'Isère, dont on me fit contempler la magnificence en me secouant rudement par les épaules. Je dois vous confesser que l'admiration l'emporta sur mes remords eux-mêmes. Je ne dirai pas que je n'ai rien vu de pareil; je n'ai pas assez vu de choses pour me permettre cet éloge qui aurait peu de valeur. Mais je n'ai rien rêvé de plus beau;... et j'ai fait des rêves superbes! A quelques lieues avant la Grande-Chartreuse commence, pour ainsi dire, le bout du monde; c'est fini, c'est bouché, on ne peut plus passer; voyez! ce sont comme les décombres du chaos que le grand

Architecte aurait jetés là. Nous passâmes cependant, et à force de temps et de peines nous sommes arrivés hier devant les portes du monastère, à travers un chemin de torrents, de précipices, de montagnes impraticables, et cette antique et lugubre forêt de sapins gigantesques qui suffiraient à tous les cercueils du genre humain jusqu'à la fin des siècles. — Nous frappons, un frère nous ouvre; les dames lancèrent un regard furtivement pieux dans l'intérieur de la redoutable Thébaïde où elles ne peuvent pénétrer, et se retirèrent avec un de nous pour en explorer les dehors et les environs, et aller ensuite nous attendre dans l'asile éloigné qui leur est réservé. — Puis, mes deux autres amis et moi, nous voilà entrés pour vingt-quatre heures dans le silencieux hameau de cellules fondé par saint Bruno; couvent sépulcral, ordre terrible qu'aucune autorité ne pourra supprimer, parce qu'il faudrait supprimer aussi les mystérieux besoins de l'âme, les misères de la vie, les désespoirs du cœur qui y conduisent.

Après avoir examiné l'austère agriculture de ces muets colons, visité l'ancienne cellule de saint Bruno maintenant érigée en chapelle, et avoir bu à la fontaine où il se désaltérait, je suis revenu dans le bâtiment où on m'a servi le frugal repas du voyageur. Puis je me suis rendu à l'église pour l'office de nuit. J'aurai toujours dans l'oreille ces voix graves et ferventes qui ne rompent le vœu du silence que pour prier et louer Dieu; j'aurai toujours devant les yeux ces moines blancs, non pas agenouillés, non pas inclinés, mais prosternés par groupes sur les marches de l'autel, mais couchés en extase sur les dalles du sanctuaire!... Dans quel néant tombent nos intérêts, nos ambitions, nos sollicitudes du monde, à la vue de ces sévères et paisibles héros, qui ont conquis le bonheur suprême par le courageux abandon des moindres jouissances humaines, et la liberté de l'âme immortelle par le volontaire esclavage de la créature périssable! — Rentré dans ma chambre, un tumulte inconnu s'éleva en moi. C'était comme un mélange de honte, d'attendrissement, d'enthousiasme et de terreur. Je cherchai, sans y penser, mes vêtements du sommeil,

et j'aurais voulu trouver des paroles, inventer un langage pour exprimer cet amas confus de sentiments et d'émotions. Le manuscrit de M. Devoille me tombe sous la main, je le déroule... Voilà bien, dès les premiers vers, cette langue mystique, cette lyre accordée à la harpe céleste, seule poésie que puissent entendre les voûtes de la *Grande-Chartreuse!* Tant qu'a duré ma lampe, mes yeux n'ont pas quitté cette lecture, où le soleil me trouva plongé. Combien je bénis maintenant tous ces retards qui me chagrinaient! C'est bien ici qu'il faut méditer sur une pareille œuvre! Le cadre ennoblit encore et complète le tableau. Dieu seul est dans cette demeure, Dieu seul est dans ce livre. L'harmonie est parfaite. Les bruits et les aspects du monde fussent venus partout ailleurs jeter leurs discordances et leurs contrastes profanes à travers les mélodies saintes et les perspectives infinies de ces poésies toutes chrétiennes. — Que ceux qui les liront s'efforcent donc de se faire, pour ainsi dire, une *Grande-Chartreuse* dans leur imagination pour tout le temps de cette lecture. L'ouvrage de M. Devoille ne peut être bien jugé qu'au point de vue de l'éternité et par des esprits évangéliquement prédisposés. Mais alors on y trouve des grâces ineffables et les plus intimes comme les plus hautes jouissances.

C'est sous la vive influence d'une première lecture faite en lieu et temps si opportuns que je vous adresse, monsieur, les impressions dont ce livre m'a rempli et les vues qu'il a fait naître dans mon esprit sur l'art, en général, et sur la destinée et la vocation du poëte dans notre société actuelle. Je suis loin de vouloir donner mon opinion et mes idées comme un jugement ou un système, mais elles sont du moins la franche et entière expression de ma conscience littéraire et philosophique.

Les arts et les lettres sont la plus belle et la plus durable gloire des nations, comme les plus nobles plaisirs des individus. Leur culture est le trait distinctif de la civilisation, et pourtant l'instinct et même le goût en sont innés chez tous les hommes. C'est une éducation

fausse et incomplète qui dénature et détourne, dans les enfants, ces exquises prédispositions, pour y substituer la funeste et facile habitude des jouissances grossières ou futiles. Pourquoi les Grecs appelaient-ils les autres peuples et les Perses mêmes des *Barbares?* Ces peuples avaient pourtant une organisation politique, des armées, des trésors, du commerce; mais ils n'avaient point d'arts ni de littérature, et par cela seul ils méritaient le nom de *Barbares*. C'est ainsi que chaque pays a ses *Barbares* et ses hommes vraiment civilisés, classification indépendante de la fortune, des rangs et même d'une certaine instruction. Nous avons nos *Grecs* ignorants et nos *Barbares* très-savants. Ce qui fait que l'Italie a encore une civilisation plus délicate et plus élevée que bien d'autres nations auxquelles elle est fort inférieure sous les rapports politiques et industriels, c'est que son peuple, dans toutes les classes, est sensible aux douces impressions des arts, qui ne sont ailleurs que les plaisirs exceptionnels de quelques privilégiés. Aussi vous trouverez en Italie des passions et des vices, comme autre part; mais de la grossièreté, de la brutalité, point. Trop de gens y commettent de mauvaises actions (où ne s'en commet-il pas?), mais tous y parlent un langage épuré. Il y faut sans doute autant de prisons que chez nous, mais à peine y est-il besoin de quelques cabarets. Enfin, si vous entrez à Genève ou à Florence, à Venise ou à Rome, vous sentez tout de suite que vous êtes au milieu d'une population intelligente et policée, quelles que soient d'ailleurs ses imperfections et ses misères.

Le Catholicisme, qui est la vérité en tout et qui par conséquent a connu plus vite et plus complétement que toute autre religion les intimes mystères de l'organisation humaine et les suprêmes besoins des sociétés, le Catholicisme a toujours protégé et honoré les lettres et les arts. Il les a même appelés à son secours, il en a fait ses armes ou sa parure; et au lieu de les écarter comme profanes il les a pris par la main, pour les amener et les guider dans la voie sainte. Aussi, dans les temps modernes, les premiers chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture, de peinture, de poésie et de

musique, sont-ils nés sous les regards fécondants des papes, ou sous l'influence des idées religieuses.

Malheur quand il n'y a plus chez un peuple de poésie, de peinture et de musique sacrées! Non-seulement il se retranche ainsi le plus beau genre dans chacun de ces arts, mais il abaisse, sans le savoir, le niveau de tous les autres genres, ou il les fait dévier de leur route naturelle et propice. Les arts ont leur source dans le ciel. Si vous coupez cette source, leur cours va languir misérablement ou s'égarer en torrent dévastateur.

III.

La poésie appartient aux arts autant qu'à la littérature, en ce qu'elle n'agit pas directement et exclusivement sur l'intelligence et les cœurs, mais qu'elle y arrive par le chemin des organes qu'elle doit d'abord séduire et subjuguer, ainsi qu'il est de l'essence de toute beauté. La poésie a l'harmonie comme l'idée, la forme comme le mouvement, la couleur comme le sentiment. Elle est à la fois la plus haute littérature et le premier des arts. C'est de la peinture qui marche et de la musique qui pense. Ses procédés et ses résultats sont ce qu'il y a de plus complet. Toute une époque, tout un peuple, toute une civilisation peut donc se résumer en elle. De là son importance suprême qui toutefois reste presque étrangère dans chaque siècle à la multitude, par la raison même qu'il faut des esprits également complets pour l'apprécier.

Et cependant les plus grands noms à l'enseigne du génie, que les âges se passent les uns aux autres, sont des noms de poëtes : c'est Homère, Sophocle, Virgile, Ovide, Juvénal, Dante, le Tasse, Camoëns, Shakspeare, Milton, Corneille, etc., etc., presque tous proscrits de leur temps, qui ont des trônes dans la postérité. N'importe, ces irrécusables exemples sont une expérience perdue pour chaque génération, qui accepte volontiers les grands talents dédaignés ou persécutés par le siècle

précédent, pourvu qu'elle ne reconnaisse pas ceux qui vivent au milieu d'elle et qui seront sa gloire un jour. Et en cela ce n'est pas tant l'injustice et l'envie que le défaut de goût, de discernement et d'attention. Le goût se forme par l'étude et la comparaison. La poésie sérieuse veut, pour être entendue, le silence des intérêts matériels et des plaisirs mondains. Combien peu d'auditeurs compétents a-t-elle donc, surtout de nos jours! et comment veut-on que le public ait la patience et le loisir d'aller à la pèrquisition d'un livre de haute et belle poésie à travers ce cataclysme de vers médiocres et d'ouvrages imprimés avant qu'ils soient finis d'écrire, dont nous sommes inondés? Le public va au plus facile; il prend en affection, pour huit jours, un roman bourgeois ou un drame prosaïque, se dépêche de les oublier et court après d'autres qu'il abandonnera de même comme des amours où le cœur n'est pas. — Pendant ce temps, quelques hommes qui ont la passion de l'art, et dont la vie est consacrée à la recherche du beau, fouillent avec courage dans ce chaos littéraire et en retirent quelque fleur oubliée; ils s'en emparent, ils la montrent, ils la proclament! d'année en année, de génération en génération, leur voix puissante et chaleureuse éveille des échos qui se multiplient à leur tour, et forment enfin le jugement unanime de la postérité. Et (chose merveilleuse!) ces grandes œuvres poétiques, peu lues d'abord, sont les seules qui survivent, et les siècles futurs disent : C'est autrefois qu'il y avait de beaux ouvrages! comme on dit, en voyant de beaux vieillards : Nos pères étaient plus forts que nous! sans penser à tous les faibles, à tous les infirmes qui sont morts. — Eh bien, malgré tout cela, et après avoir jugé le poëte sans l'entendre, il se trouve encore des gens pour lui refuser son recours à la postérité, qu'ils appellent l'hôpital périodique des amours-propres blessés, mais qui est aussi le temple immortel des demi-dieux sacrifiés; alternative qui demanderait au moins quelque réflexion.

C'est ainsi qu'on dit de tous côtés que notre siècle n'est pas poétique. Voyons un peu ce qu'on entend par

ces paroles. Veut-on dire que la France n'a pas de grands poëtes vivants? Eh! mon Dieu! les plus importantes œuvres poétiques se sont publiées de nos jours; jamais la poésie, chez nous, ne s'était appliquée à de plus hautes pensées et à de plus profonds sentiments; l'ode, le poëme, l'élégie, ces trois genres suprêmes, ont fait des pas immenses sons nos poëtes vivants; les noms se presseraient sous ma plume si je n'avais honte de prêcher l'évidence; jamais non plus l'art de la versification n'a été si répandu ni si perfectionné; tous les secrets du rhythme et de la facture ont été révélés par quelques hommes supérieurs et mis en œuvre par mille mains habiles. — Veut-on dire seulement que notre public n'est pas poétique? Je l'avoue, mais j'affirme qu'il le sera bientôt. La poésie est dans l'air depuis quinze ans; c'est une affection endémique; elle a d'abord frappé les *sujets* prédisposés, les esprits qui en avaient le germe en naissant; puis de ces cas isolés elle se propage déjà et se propagera longtemps dans les masses de la nation. D'ailleurs, une époque doit s'appeler savante, philosophique ou poétique, lorsqu'elle a de grands savants, de grands philosophes ou de grands poëtes, sans qu'on ait égard au nombre des adeptes... Un siècle, une nation, c'est quelques hommes, c'est souvent un homme seul. Les précurseurs inspirés marchent, le reste de l'humanité suit comme il peut. Oserait-on dire (si l'on peut comparer les choses profanes aux choses saintes) que les premières années du christianisme n'étaient pas une époque chrétienne, parce qu'il n'y avait encore qu'une petite phalange de disciples de l'Évangile? C'est la ferveur et non la multitude qui fait la force première. — Donc notre siècle est un siècle poétique, en dépit de tout le prosaïsme de la foule.

M. Devoille vient ajouter, par ses *Voix de la Solitude,* un argument puissant à mes démonstrations. Lui aussi est poëte, et de son premier vol il s'élève aux plus nobles régions de l'art. Il chante Dieu, la Création, le Rédempteur, et la foi inébranlable, et la bienheureuse tristesse du juste méprisé, et les angoisses du méchant

entouré d'hommages; il célèbre les chastes beautés du firmament et de la nature, et lance l'anathème du prophète sur la tête de l'impie et les orgies du voluptueux. Fils tendre, il rappelle les joies du foyer paternel... et, prêtre lui-même, il nous révèle la profondeur du sacrifice et l'abîme de son cœur, et comment une fois marqué du sceau ineffaçable, l'amour de Dieu a combattu et terrassé en lui tous les autres amours. Enfin, son livre me paraît avoir toute la hauteur des vérités éternelles, et le charme intime des *Mémoires* et des *Confidences*. Aussi est-il destiné à charmer les âmes mélancoliques comme à réjouir les esprits les plus orthodoxes. Sans doute, les *Méditations* poétiquement religieuses ne sont pas nouvelles de nos jours; le poëte que tout le monde nomme s'est illustré ainsi; mais les mêmes sentiments changent de forme et de couleur en changeant de cœur; et si c'est toujours la même corde, n'oublions pas que cette corde est celle de l'infini!

Voilà pour l'ensemble, pour la donnée générale du recueil de M. Devoille. Quant à l'exécution, au talent de l'écrivain, au style du poëte, ce sont là des questions délicates en ce qu'elles touchent à l'homme même. Heureusement la plus importante est jugée d'avance. La nature n'a jamais déposé de belles pensées, de grands sentiments poétiques, de riches images dans le cœur et dans le cerveau d'un homme, sans mettre à côté les moyens de manifestation, c'est-à-dire la faculté de les exprimer avec grâce et puissance. Il ne s'agit donc pas ici du plus ou moins de mérite littéraire de M. Devoille; il se trouve tout classé par l'ordre même de ses idées. L'éloge se borne là; et certes, M. Devoille n'a pas à s'en plaindre. Il s'agit seulement — et c'est chose utile et curieuse — de déterminer l'essence, le caractère, la physionomie de son talent, et, à quelle école de style, à quel système poétique il appartient.

La poésie a ses mélodistes et ses harmonistes, ses dessinateurs et ses coloristes, comme la musique et la peinture. Il n'est donné qu'à bien peu de génies de posséder au même degré les deux qualités extrêmes de l'art. Ainsi, Raphaël est supérieur par le dessin, et

Cimarosa par la mélodie, comme Rubens par la couleur et Beethoven par l'harmonie. Cette division existe également dans l'art d'écrire, et surtout d'écrire en vers. Les uns, emportés par l'idée ou la passion, sont peu préoccupés de la forme et du rhythme. Les autres, au contraire, *écornent* quelquefois leur pensée pour la faire entrer dans leurs strophes studieusement balancées, dans leurs moules merveilleusement ciselés. Cependant, aucun talent vrai n'est dépourvu de l'une ni de l'autre partie de son art; ce n'est qu'une question de proportion, et si une qualité domine, l'autre se montre toujours en dose suffisante; sans cela on serait un talent manqué; car dans les arts, si la forme n'est rien toute seule, il n'y a rien sans elle. En effet, pour nous en tenir à la poésie, des moules sonores et brillants avec des pensées vulgaires ne seraient autre chose qu'une liqueur insipide renfermée dans un vase précieux; et, par contre-coup, de fortes idées ballottant dans un vers flasque, dans une strophe débile, ressembleraient à un vin généreux qui s'évapore et perd sa valeur dans un vase fêlé ou mal fermé. Les poëtes de l'école de Voltaire, ayant presque entièrement abandonné la forme, la poésie s'en allait de toutes parts; il en restait à peine une goutte, lorsque nos jeunes poëtes, heureusement réactionnaires, l'ont ramenée dans les canaux dorés de ses rhythmes primitifs, en les fortifiant et les ornant encore, et en y versant à flots les trésors de leur âme et de leur imagination. Coupes savantes et hardies, tours variés, harmonie pittoresque, coloris prismatique, travail curieux et charmant du vers et de la période... toute la magie du style et de l'art a été déployée depuis trente ans parmi nous. Peut-être même quelques adeptes trop fervents, ou quelques talents incomplets, trouvant à leur disposition et sous leurs mains le procédé poétique, la *machine à versification,* les ont-ils imprudemment employés à chanter sans rien dire, à répandre de vives couleurs sur des traits vagues et effacés, si bien qu'ils nous ont donné des palettes au lieu de tableaux. De là — car un excès produit toujours son contraire — cette tendance

qui se manifeste à l'heure qu'il est chez plusieurs beaux talents, vers la manière *lâchée* du XVIIIe siècle. Tout, dans tout, n'est qu'action et réaction. C'est aux esprits sages à tenir un juste équilibre entre ces extrêmes, à ne pas adopter la négligence inélégante en haine de la parure affectée, à ne pas se jeter dans un abîme par la crainte d'un écueil.

IV.

M. Devoille me paraît se présenter sans aucun parti pris de système ou d'école ; mais la nature de son talent et la direction de ses idées ne le portent pas de préférence vers la manière des *coloristes* et des *harmonistes*. Chez lui, la pensée et le sentiment jaillissent de prime-saut, entraînant après eux l'expression poétique et la forme du vers telles qu'un vêtement docile ; et comme ils sont en général grands et forts, le vers et l'expression qui s'y appliquent participent de cette force et de cette grandeur. Cependant, lorsque le sujet ou l'idée est d'un ordre plus tempéré, on sent quelquefois que l'exécution n'est plus assez soignée, et que l'art ne vient pas suffisamment au secours du poëte. Or, c'est précisément dans les morceaux les moins empreints d'émotion qu'il faut suppléer à l'inspiration, qui ne peut être toujours tendue, par ces mille ressources de l'artiste et ces étonnants secrets de facture qui réveillent l'attention du lecteur et complètent le mérite de l'œuvre. Au surplus, si M. Devoille a quelques-uns des défauts de ses belles et nombreuses qualités, on doit convenir que les uns et les autres sont mieux appropriés au genre et au ton de ses poésies. Ce sont de vastes tableaux et non des miniatures qu'il expose ; une manière large et franche était ce qui leur convenait ; et quelques traits ébauchés, quelques parties peu finies, ne constituent que des imperfections presque inévitables auxquelles il ne faut pas attacher trop d'importance sur une grande toile. Le contraire aurait un bien autre inconvénient. Ce n'est pas une raison pour que M. Devoille ne cherche point

à réparer les brèches de sa versification, à remplir les lacunes de son talent; et ce sera chose facile pour lui, car il n'a qu'à faire toujours ce qu'il a fait si souvent. Il n'a pas besoin de chercher des exemples bien loin; il les trouvera tous dans son propre ouvrage. *La Dédicace au Pape, la Résignation, Bossuet, le Remords d'un Sacrilége, une Nuit d'été, l'Amour divin,* etc., etc.: voilà des pièces aussi remarquables et irréprochables par la forme qu'elles sont belles et puissantes d'inspiration et de composition. Je ne balance pas à les placer au niveau de tout ce que notre époque a produit de plus haut ou de plus profond en poésie religieuse et philosophique; et ce qui leur donne un intérêt extrême, c'est qu'il y a un cœur pur, mais ardent, qui bat dans chaque vers, et qu'à tout moment on sent l'homme sous l'écrivain.

Le livre de M. Devoille, comme son âme sans doute, est plein de tendres effusions et de vertueuses indignations; car la droiture et la loyauté ont toujours de saintes colères. Une fois pourtant l'indignation a été bien sévère. Je tiens en ce moment une pièce très-éloquente d'ailleurs et pleine de verve, *l'Abus de la Poésie,* et j'y trouve ce qui suit :

. . . .
Poëtes, répondez! ne lit-on pas vos traces
Au temple où le pouvoir à tout prix vend ses grâces
        Et récompense ses élus?

Oui, l'or séduit leurs yeux, et leurs Muses vénales
Livrent au poids de l'or des louanges banales,
        Haïssant, aimant tour à tour;
Ils chantent à prix d'or ou la honte ou la gloire,
La vertu sans l'aimer et l'erreur sans y croire,
        Au gré des idoles du jour.

Et quand à son autel la déesse impudique
Les appelle et, jetant sur eux un œil lubrique,
        Égare et transporte leurs sens,
Leur délire honteux et leur impure ivresse,
Au temple de Paphos eût fait rougir la Grèce,
        Neuve à leurs lubriques accents!

Peut-être quelque poëte, ivre de sa jeunesse et de la vapeur des festins, a-t-il, un soir, égaré sa muse hors des chastes sentiers où se plaît la fleur de poésie; mais,

à coup sûr, ce poëte et cette coupable erreur sont deux rares exceptions. Ce n'est pas la poésie actuelle, presque toujours pure des spéculations de métier, qu'il faut accuser devant le siècle d'un des plus grands crimes sociaux : un mauvais livre. La littérature *productive,* le roman, le drame, le feuilleton, voilà les vrais coupables, et le poison qu'ils répandent va partout et descend aux dernières intelligences.

Je ne sais si quelque poëte, digne de ce nom, a vendu de nos jours son âme et sa lyre aux largesses des puissants de la terre; mais on peut affirmer qu'à aucune époque la poésie, prise dans son immense généralité, ne fut plus indépendante et plus noble par ses chants et son silence. Quelques égarements, quelques exagérations, quelques contradictions qu'on peut lui reprocher ne sont évidemment que l'effet du caractère impressionnable et passionné des vrais poëtes, et, du moins, la cupidité et l'intrigue, ces deux lèpres de l'époque, n'y sont pour rien. Les faits parlent assez haut. Sont-ce les poëtes qui, sous tous les régimes de notre siècle, se sont précipités à l'ardente curée des places et de l'or? D'autres hommes, d'autres *capacités* moins littéraires que politiques, non contents de l'exclure des honneurs civils, ne disputent-ils pas encore au poëte l'homme d'art et de candeur, ses modestes *sinécures*, son banc dans le sanctuaire, son bon vieux fauteuil! Ils mesurent à l'aigle sa place au soleil! Et tout cela impunément! Et si le poëte laisse échapper une parole hasardée, tente quelque démarche pour sa gloire ou pour son existence, s'il obtient la moindre faveur, la plus humble distinction, ou si, par hasard et comme par méprise, la fortune ou le crédit vient le chercher au milieu de ses beaux rêves, il n'y a pas assez de voix pour crier haro sur lui et lancer l'anathème libéral contre tant de servilité et d'ambition!

Quelle monstrueuse iniquité!... Non, — non; — tout est juste. Que d'autres hommes, que ceux-là mêmes qui se font nos ennemis, trahissent, intriguent, mentent, achètent ou vendent des consciences, c'est bien. Ils fonctionnent dans le cercle de leurs attributions, dans

les conditions de eur carrière et de leur destinée; mais le poëte! — il a une mission presque divine. Tous les regards impies et jaloux sont fixés sur lui, guettant un mot de sa bouche, un mouvement de ses bras, tous les actes de sa vie. C'est à lui de la conserver sans souillure, car rien ne lui sera pardonné, quoiqu'il sache beaucoup aimer. Et cependant qu'il ne se plaigne pas de tant de rigueur. Cette extrême sévérité est un hommage encore, un involontaire aveu de sa supériorité, sous des paroles de haine. Il en est de lui comme du prêtre : on ne lui passe point une faiblesse, parce qu'au fond on le croit, on le veut doué de toute vertu. Le moindre nuage ternit la pureté d'un miroir, la boue ne se salit pas.

Je soumets ces réflexions à M. Devoille, prêtre et poëte, qui les appréciera doublement, et il me pardonnera la chaleur de cette protestation qui s'applique bien plus à ce que j'entends dire partout qu'aux douze ou quinze vers de lui qui n'en sont que le prétexte et dont le reste de la pièce tempère la rigidité.

Une dernière considération, c'est que... Mais la cloche du monastère sonne vivement, et mon compagnon de voyage vient m'avertir qu'il est l'heure de quitter la *Grande-Chartreuse,* et de couper court à cette trop longue épître, dont je ne cherche pas même à expliquer les négligences et la diffusion : j'accepte en toute humilité, monsieur, le jugement que vous en pourrez porter et le sort que vous lui ferez. Je l'ai écrite dans une cellule des enfants de saint Bruno, et ce n'est point là qu'il y a place pour la vanité... et surtout pour une vanité littéraire!!...

Ce dont aussi il m'est impossible de ne pas garder un long souvenir, c'est la poignée de main que me donna Henri Mondeux, en me quittant, pour me remercier de quelques vers dont j'avais noirci son album. J'en ai eu les doigts broyés ; ils étaient sous la pression crampale de son poignet (passez-moi le mot) comme dans les serres d'un vautour ou dans une tenaille de fer. Si sa reconnaissance expansive se fût prolongée quelques secondes de plus, je l'aurais payée d'une profonde ingratitude. Quel enfant cependant! quelle double vigueur intellectuelle et musculaire!

Et maintenant, Monsieur, que faire de Henri Mondeux? que faire pour l'avenir de son génie et de sa carrière? Rien n'est plus embarrassant qu'un phénomène. Et pourtant ce n'est pas la faute de ce pauvre phénomène si Dieu l'a fait ainsi! Vous me demandiez mon avis, mes idées, à ce sujet, vous me demandiez des choses bien difficiles. D'ailleurs il était là, et j'éprouvais une grande gêne à répondre devant lui. En effet, on ne peut séparer la destinée d'un être de l'étude de son organisation, et j'avais cru remarquer chez Henri Mondeux quelques instincts inquiétants et surtout des lacunes fâcheuses dans les régions du cœur et de l'imagination, dont je suis plus à l'aise pour vous entretenir aujourd'hui.

Les fibres du sentiment et de l'enthousiasme ne semblent pas vibrer dans son être. Cette miraculeuse faculté mathématique dont il est doué me paraît l'absorber et le remplir. La poésie, la peinture, la musique, l'esprit même dans ses applications diverses, on sent qu'il ne les comprend pas, qu'il y est étranger, que tout cela lui est parfaitement égal. Il a son génie calculateur, et quand il en sort, c'est évidemment pour quelque jeu grossier; c'est *la bête* qui domine dans tout le reste, et jusque dans ses émotions. Henri Mondeux aura des appétits et point de passions, si ce n'est une ardente cupidité, bien rare chez les enfants, et qui est plutôt en lui une conséquence de sa vocation calculatrice qu'un vice ou un mauvais penchant. Son caractère, on le voit tout de suite, est insociable, de même que son intelligence est antipathique à ce qui n'a point la figure d'un

nombre; de même que son corps et ses mouvements n'ont aucune souplesse, aucune élasticité. La nature d'Henri Mondeux, tout *absolue*, n'a rien de *relatif*. La vie de relation ne sera jamais la sienne. Il est voué à l'isolement par sa supériorité exclusive.

Avec ces conditions, comment s'y prendre pour tirer parti de Henri Mondeux, dans l'intérêt de la science et dans le sien propre, qu'il ne serait pas juste d'oublier?

Et d'abord, rejetons bien loin une pensée impie, que nous avons entendu formuler, celle de le renvoyer garder les vaches dans son village. Dieu n'a pas déposé de semblables germes dans un cerveau, pour qu'ils ne soient pas fécondés. Il ne s'agit pas de savoir si on doit les féconder, mais de quelle manière. — La société, les gouvernements qui en sont la personnification officielle, ont le devoir de protéger, de secourir, de diriger et de mettre en lumière tout ce que la nature a doué d'une force productrice qui resterait cependant inerte sans la culture ou les encouragements. Un pauvre enfant grandit dans la misère et l'obscurité avec un génie qui peut l'étouffer ou être étouffé... Si le fait est dénoncé à l'autorité, elle doit y pourvoir sans regarder à une minime dépense, qui d'ailleurs ne risque pas de se multiplier beaucoup, le génie étant de droit exceptionnel. — Mais, dit-on, ces petits phénomènes avortent souvent. Eh! mon Dieu, vous nourrissez à grands frais des tigres et des singes qui meurent tout jeunes sans avoir rien fait qui vaille.

La difficulté est de reconnaître la nourriture intellectuelle, le régime moral qui conviennent au développement de ces natures phénoménales. — Pour ce qui est de Henri Mondeux, je crois fermement que la plus détestable manière de lui faire du bien serait de lui donner une bourse gratuite dans un collége. Pour une nature à part, éducation à part. Il ne se mêlerait aux autres enfants que pour s'y heurter, et demeurerait seul dans cette foule, ne lui communiquant et n'en recevant rien. Quant aux études, les neuf dixièmes n'iraient pas à son intelligence. Encore une fois, ce sont les mathématiques, et pas autre chose que les mathématiques qui

apparaissent dans Henri Mondeux; et encore, c'en est le génie et non la science. Le système ordinaire des classes appliqué à cet enfant exceptionnel en ferait peut-être un sujet médiocre en toutes choses, et détruirait à coup sûr sa prédominance unique. Cette prédominance n'est même telle que parce qu'elle est exclusive. — Chaque animal a un instinct, une faculté qui n'existe pas isolément au même degré chez l'homme; mais l'homme est le roi de la création, parce qu'il confond dans son intelligence tous les instincts épars dans les autres espèces. Un être comme Henri Mondeux tient de l'animal sous ce rapport; il est immense sur un point, à la condition d'être presque nul sur tous les autres. Ces natures, aussi incomplètes que merveilleuses, sont dignes de pitié autant que d'admiration.

Il y a plus, c'est que, voulût-on restreindre aux mathématiques seules l'enseignement universitaire pour Henri Mondeux, on n'arriverait encore avec lui, dans cette étude spéciale, qu'à de pauvres résultats. Henri Mondeux s'est fait des formules, des règles, toute une algèbre inconnue, dont il a le secret sans pouvoir l'expliquer, et avec lesquelles il parvient rapidement à des prodiges de calculs qui se groupent, se combinent et se dénouentdans sa tête... Il y aurait surtout à craindre que les méthodes classiques ne déconcertassent le mystérieux mécanisme de ses procédés naturels, sans faire accepter par son cerveau aucun autre secours efficace. Un oiseau ne pourrait voler avec des béquilles.

Ce n'est donc pas le collége qu'il faut à Henri Mondeux, mais un maître, un ami, un guide dévoué, qui l'étudie autant qu'il l'enseigne, le suive autant qu'il le dirige, et l'interroge sans cesse pour s'éclairer soi-même; qui tente et abandonne mille expériences, qui invente des méthodes d'enseignement à l'usage de son étrange élève, et qui ait les loisirs et l'indépendance nécessaires pour cette vie consacrée à celle d'un autre. En un mot, Henri Mondeux est un noble enfant à qui la France doit un précepteur. Ce précepteur, il l'a trouvé dans M. Jacoby, et il n'y a plus à chercher, à moins qu'on ne veuille trouver moins bien, ce qui serait très-fa-

cile. Un mince article ajouté au budget, et tout sera dit.

Une autre considération bien forte milite encore, selon moi, en faveur de l'éducation isolée, pour ce petit Archimède rustique. S'il n'était pas incessamment surveillé et conseillé par un homme de moralité autant que de science, comment se retiendrait-il sur la pente de quelques mauvaises dispositions natives, préoccupé qu'il sera toujours d'une seule idée, et avec une insouciance du bien et du mal qui n'est que le résultat même de cette préoccupation? Car il y a plutôt en lui absence de qualités par monomanie que défauts réels. Combien les soins paternels et les ingénieuses leçons de morale, et la continuelle présence d'un semblable tuteur seraient nécessaires à cet enfant si abandonné de lui-même!... et combien la société serait coupable s'il le devenait jamais!... Il y a si peu loin du phénomène au monstre!

Enfin le tempérament nerveux, la santé orageuse de Henri Mondeux ne s'accommoderaient jamais du régime des colléges. Il lui faut le grand air et l'exercice tous les quarts d'heure; il mourrait ou deviendrait idiot sur les bancs des classes...

Pardon, monsieur, de vous dire toutes ces choses que vous vous êtes probablement dites cent fois, et cent fois mieux; mais j'ai cédé au besoin de vous manifester mes convictions, dans l'espoir orgueilleux de fortifier encore les vôtres; et l'intérêt extraordinaire que m'a inspiré Henri Mondeux explique la dimension insolite de cette lettre.

Adieu, Monsieur, pour peu de temps, j'espère; serrez la main du jeune prodige en lui rappelant mon nom, et ne lui dites pas que la mienne est encore tout endolorie de sa dernière cordialité. Si quelque chose d'heureux lui survenait, soyez assez bon pour m'en informer au plus vite; les faveurs qui tombent sur le génie, ou plutôt qui s'élèvent jusqu'à lui, sont un des spectacles les plus nobles et les plus doux à l'âme... et sur lesquels on est le moins blasé. En attendant, envoyez-moi, je vous prie, cette biographie dont j'ai doublement le désir, puisqu'elle parle de Henri Mondeux et qu'elle est signée de vous.

MONSIEUR DUBIUS

Est-il beau? est-il laid? est-il jeune? est-il vieux? a-t-il de l'esprit? n'en a-t-il pas? est-il gai ou triste? est-il blond ou brun? est-il charitable ou philanthrope? est-il Allemand? est-il Français? enfin, est-il gras ou maigre?... Je vous le demande. Tout ce que je crois savoir, moi, qui le vois tous les jours, c'est qu'il s'appelle *monsieur Dubius*.

Il serait né non loin des bords du Rhin, dans une auberge sans enseigne du bourg de... (c'est un mot aussi terrible à écrire qu'à prononcer), qui faisait partie d'une des principautés de l'Allemagne, réunie et enlevée trois ou quatre fois à la France. Son père était un émigré français qui épousa, dans les dernières années de la première République, une très-tendre, très-volumineuse et très-riche Allemande. Le jour même de la venue au monde du petit *Dubius,* le pays fut conquis par nos armées, en sorte qu'il y a du messidor et du juillet sur son acte de naissance, et cet heureux mélange de prénoms : Brutus-Eustache-Rosenkrants-Daniel-Phocion-Wilfrid-Fraternité-Christophe. M. Dubius en a profité depuis pour se faire nommer Jean-Baptiste, ce qui a exigé, dans les différents événements de sa vie, une foule d'actes et de démarches et de jugements pour constater que c'est bien lui qui est lui; et encore cela n'est-il pas clair.

Il aurait eu trois nourrices : une bonne paysanne, un biberon et une chèvre, sans vouloir mordre à la même chose pendant huit jours de suite; de là les équivoques de sa nature; il n'a jamais su à quel *sein* se vouer, avec calembour. Né d'un père gentilhomme et catholique, et d'une mère bourgeoise et luthérienne, il a commencé par ne pas savoir où il en était en religion et en politique, et il a persisté dans cette opinion.

De sa naissance mixte, de sa patrie vague et flottante, il est résulté qu'à l'époque de sa vingtième année

accomplie, il fut appelé en Allemagne pour tirer à la milice, puis en France pour tirer à la conscription... je veux dire au recrutement (ce qui est une chose bien différente, comme chacun sait), et qu'il a fallu lui acheter deux remplaçants. Si donc la guerre éclate, il est tout prêt à se faire casser la tête par procuration pour la République française (nous sommes en 1851) et pour le roi de Prusse : c'est double chance.

Le jeune *Dubius* médita longtemps la carrière qu'il prendrait; après quoi il n'en prit aucune; mais comme il avait horreur de l'oisiveté presque autant que du travail, il se dit : Voyageons. — Les voyages sont une occupation à l'usage des désœuvrés. Ayant perdu ses parents de bonne heure (hélas! on les perd toujours trop tôt!), maître d'une assez belle fortune, *Dubius* se fit touriste. Pendant dix ans il monta dans toutes les diligences, dans tous les wagons et sur tous les bateaux et navires qu'il rencontrait, sans s'informer où ils allaient; cela eût pu le désorienter. De cette manière il est allé partout, et il est un beau jour arrivé à Paris, but central et fatal où tous les chemins mènent bien plus qu'à Rome. Qu'a-t-il recueilli de ses voyages? Je vais vous le dire : il ne sait presque plus l'*allemand*, sa langue natale; il ne sait pas encore le *français*, et baragouine quelques mots d'*italien* avec l'accent *anglais*.

Voilà, sans qu'il y paraisse, plus de quinze ans que M. *Dubius* est dans notre bonne ville de Paris. Où croyez-vous qu'il demeure?... Il avait pris, pour une nuit, deux chambres dans l'hôtel même des Messageries en débarquant; il y est encore. Il a beaucoup cherché, dans tous les quartiers, des appartements à sa convenance, il a toujours trouvé à redire *ceci* ou *cela*... Enfin il ne cherche même plus.

M. *Dubius* sort tous les matins avec une redingote olivâtre à brandebourgs noirâtres, une culotte courte jaunâtre et des bas bleuâtres; il se rend dans un cabinet de lecture quelconque, et, après avoir rejeté presque tous les journaux comme étant de couleurs trop prononcées, il se décide pour l'*Almanach des 25,000 Adresses*. Quand il s'agit de payer, il met sur le comptoir une

très-vieille pièce de vingt sous à peine marquée et qu'on est un quart d'heure à examiner, à retourner, à faire sonner, avant de lui rendre la monnaie de sa pièce. Il s'en va, moitié par une porte, moitié par une autre; il se dirige vers les Tuileries, en s'arrêtant indécis à tous les coins des rues, de manière qu'au bout d'une heure et demie il arrive... au Jardin des Plantes.

On l'attend tous les soirs chez quelques amis pour faire une partie de whist et plusieurs parties d'*écarté*. Il n'y a pas d'exemple qu'il ait jamais gagné; il n'a jamais perdu non plus : c'est le moyen de ne se ruiner ni de s'enrichir. Par une conséquence de son caractère déterminé, il hésite toujours à frapper à la porte des maisons où il est invité. Quand un domestique lui demande son nom, il hésite encore : on le prendrait pour un intrigant, ce pauvre M. *Dubius!* Une fois dans le salon, on lui demande : Fait-il froid dehors? Il ne l'affirmera pas, et il vous gèle les mains en vous les touchant. Il ne sait jamais rien de rien. Du reste, il est fort instruit.

Comment voulez-vous qu'un homme ainsi fait se soit marié? Ce ne sont pourtant pas les occasions qui lui ont manqué : il est riche, M. *Dubius!* voilà ce qui n'est pas douteux; mais c'est lui qui a manqué aux occasions. Pour se marier, il faut dire une bonne fois : Oui; c'est trop difficile. Il ne disait pas non davantage; et ces manières de parler l'ont mis dans plus d'une mauvaise affaire dont il s'est tiré tant bien que mal. Lorsqu'une dame le prie d'aller lui cueillir une fleur, il revient du jardin au bout d'une demi-heure les mains vides, parce qu'il n'a pas su choisir.

La première fois que je le vis, j'étais auprès de lui à un grand dîner; il me parut avoir une assez belle figure. Je le revis quelques jours plus tard à un autre dîner, où j'étais encore près de lui, et je le trouvai presque laid, il est vrai que je le voyais de l'autre côté; ses deux profils ne se ressemblent pas, ni ses deux yeux, ni ses deux oreilles (variété plus rare).

On porte de même les jugements les plus divers et les plus équitables toujours sur ses qualités intellec-

tuelles. Il sera resté une heure avec vous à ne dire que des lieux communs; vous vous dites : C'est un imbécile. La semaine suivante, vous le rencontrerez encore; il parlera fort sensément, il aura même quelques reparties assez fines... Je me suis trompé, penserez-vous, c'est un homme d'esprit. Le lendemain, vous irez lui rendre une visite avec cette bonne idée sur son compte, et vous reviendrez en disant : Décidément il est très-bête. Peut-être que si vous insistiez vous changeriez encore d'avis; mais il n'y a pas nécessité que vous viviez continuellement dans de pareilles alternatives; on a bien assez d'autres inquiétudes dans ce monde. Pour moi, j'ai entendu M. *Dubius* dire dans la même conversation, et presque dans la même phrase, des sottises et des bons mots. C'est à croire qu'il se trompe la moitié du temps. Mais quand? et en quoi?

L'anecdote qui suit est assez amusante, quoique extrêmement vraie :

Une dame (il n'y a que les dames pour oser nous parler de nos ridicules et savoir donner des conseils; le miel de la voix corrige à mesure l'âcreté des paroles), une dame qui s'intéresse quasi à M. *Dubius* lui dit, un jour qu'on remarquait en souriant l'incertitude de ses manières et de son allure dans les visites qu'il faisait, incertitude qui le prenait à la loge du portier, pénétrait avec lui dans l'antichambre et l'accompagnait jusque dans le salon où il se présentait en reculant de trois pas... il entrait comme on sort. La dame l'engageait enfin à se montrer plus homme dans ces grandes circonstances, et elle se montrait bien femme en prêtant à tout cela un bon passe-port de grâce et de gentillesse.— M. *Dubius* s'est piqué d'honneur; et il n'est bruit que de la visite héroïque qu'il a faite à cette dame pour le commencement de l'année.

Il arrive devant la maison vers sept heures du soir : la porte cochère était ouverte; il la force bravement, comme un poltron révolté, sans parler au concierge qui avait la tête dans son poêle; il monte l'escalier tout d'un trait; la porte de l'appartement se trouve entrebâillée, il la pousse du pied sans hésiter... personne

dans l'antichambre ni dans la salle à manger : les domestiques dînaient, apparemment. Il va, il va toujours, traverse en vainqueur le grand salon, et parvient enfin au cabinet du fond, où se tenait la famille. Il ouvre sans frapper; c'était un César. — Obscurité presque complète : un immense paravent, très-motivé par la saison, cachait les lumières et toute la société, groupée autour de la cheminée, en face. M. *Dubius* était lancé; Il n'était plus temps d'arrêter le cours de M. *Dubius*. — Il ne voit rien, il ne prévoit rien, et s'en va donner de la tête dans le paravent, avec une force de quatre chevaux. Le paravent s'abat comme un toit qui croule sur ses tristes propriétaires, renversant les lampes, écrasant les porcelaines (on prenait le café), brisant les glaces et les pendules, jetant par terre les *potiches* et les *magots* de prix, que sais-je? et tout un petit Dunkerque d'étrennes, et en outre deux jolis enfants et une grand'-mère. C'était un vacarme... et des cris de terreur, d'horreur et de fureur, redoublant à chaque ravage du paravent, qui n'était pas tombé tout d'une pièce, et qui poursuivait de seconde en seconde sa carrière de dévastations. Ce cher *Dubius*, qui n'était pas heureux pour sa première expérience de crânerie, ne perd pas la tête (le danger est inspirateur); il juge tout d'un coup la fausseté de sa position, et se sauve sans crier gare, et dix fois plus vite encore qu'il n'était venu. On pensera ce qu'on pourra. Il traverse de nouveau, et comme une flèche, les appartements déserts, non sans entendre derrière lui tomber et se briser encore un tas de choses : c'était le paravent qu'on tâchait de remettre sur pied, comme un ivrogne, et qui faisait encore des siennes jusqu'à la fin. Notre fuyard gagne l'escalier, qu'il franchit en quatre bonds, il est déjà sous le portail... mais la grande porte est fermée; comment évitera-t-il le concierge?... Il se couvre le visage de mouchoirs, comme s'il se fût fait arracher toutes les dents, et crie d'une voix de masque : « Le cordon, s'il vous plaît. » Le voilà dans la rue, et en cinq minutes au chemin de fer de Versailles, comme un criminel qui se réserve le moyen de l'*alibi*.

Le lendemain matin, à son retour de voyage, la première personne qu'il rencontre sur les boulevards... c'est le mari de la dame aux conseils, le maître du paravent, qui arrive droit à lui d'un air de reproche!... Le malheureux *Dubius* frissonne. « Saurait-il?... m'aurait-on reconnu?... »

« Par ma foi! s'écrie le monsieur, vous êtes un joli garçon! (*Dubius* devient bleu.) Ah! vous le payerez! (*Dubius* va s'écrouler en songeant au payement des pots cassés.) Comment! rester quinze jours sans nous donner signe de vie... (*Dubius* renaît.) A l'époque de la nouvelle année, encore! ma femme est courroucée. (*Dubius* est beau d'espoir et de joie.)

— Mon Dieu, répondit-il gaillardement, je voulais vous aller rendre visite hier soir... une affaire imprévue...

— Ah! que n'êtes-vous venu, mon cher ami! reprend le monsieur; que n'êtes-vous venu à la place de ce démon?

— Quel démon?

— Et le sais-je? »

Et *Dubius* est obligé d'entendre le récit de ses propres méfaits, et d'*apprendre* ce qu'il sait trop.

« Qui croyez-vous que ce soit, mon ami? poursuivait l'autre avec anxiété.

— Mais... c'est peut-être le vent... ou un gros oiseau...

— Allons donc! avec votre oiseau! Je vous dis que c'était un furieux... d'une force prodigieuse.

— Et l'on n'a vu personne?

— Personne!

— Mais le portier?

— Le portier a bien tiré le cordon à un homme, mais si empaqueté, si emmitouflé, qu'il lui serait impossible de le reconnaître.

— Ah! quel bonheur!

— Comment! quel bonheur!

— Quel malheur! je veux dire.

— Enfin, mon cher *Dubius,* venez nous consoler en dînant aujourd'hui avec nous et ce qui nous reste de

porcelaines du Japon. Car ce maudit... je ne sais qui, les a mises en morceaux...

— Ah! le monstre!... à six heures donc... »

Depuis ce jour, M. *Dubius*, comme vous pensez bien, est devenu plus *Dubius* que jamais; il n'avait eu aucun agrément à sortir de ses habitudes. Vous le rencontrez faisant quatre pas sur un pavé, traversant et retraversant la rue on ne sait pourquoi, ni lui non plus; et il en est de ses goûts, de sa volonté, de sa vie entière comme de ses jambes : c'est un zigzag général.

Vous savez qu'il est très-facile à certaines personnes (et j'ai l'honneur d'en faire partie) de reconnaître le caractère des gens d'après leur écriture. Nous pourrons causer de cela quelque jour. En attendant, prenez bien garde à boucler vos E et à dessiner soigneusement vos S. Quelquefois un E muet en dit très-long; quelquefois de grandes révélations sont venues d'une petite S... Pardonnez-moi ces calembours involontaires qui, à cause de leur ridicule même, entreront malgré vous dans votre mémoire et y graveront, à votre insu, les prudents avis qu'ils renferment. Je vous expliquerai cela plus tard. Eh bien, pour en revenir à M. *Dubius*, il me serait impossible à moi-même, si expert dans cette science cabalistique, de rien deviner de lui d'après son écriture. Figurez-vous des lignes qui s'envolent vers la lune, et d'autres qui tombent sur le nez, et toutes remplies de consonnes et de voyelles moitié en *ronde*, moitié en *coulée*, tantôt tracées par un professeur de calligraphie, tantôt griffonnées par un chat. — C'est à dérouter tous les somnambules.

Aussi M. *Dubius* fait-il le bien et le mal alternativement, sans qu'on puisse lui en savoir gré ni lui en garder rancune; c'est un homme qui ne paye pas son tailleur et qui donne ses habits au premier mendiant, qui soutient le pour et le contre de chaque chose, comme il s'y trouve disposé, et sans obstination, et dont on peut dire qu'il a pris le parti de n'avoir de parti pris sur rien. S'il était représentant du peuple, il serait bien comique et bien empêtré avec ses deux

boules! Tout cela n'est pas de sa faute, voyez plutôt son écriture.

Mais je crains que M. *Dubius* ne soit fort embarrassant au jugement dernier.

UNE JOURNÉE EN DILIGENCE

Il est nuit; la cloche des messageries a retenti trois fois pour le départ. Tous les voyageurs sont montés dans la lourde voiture, selon leur ordre de numéro, ou plutôt selon le degré de protection que leur accorde le conducteur; car les places (dans les diligences s'entend) ne se donnent guère qu'à la faveur. C'est alors que par toutes les ouvertures du carrosse on voit passer des têtes et des bras qui envoient des adieux et des baisers à la foule béante des amis et des parents... Entendez-vous comme les conversations s'organisent, comme le dialogue s'anime, parmi les femmes principalement? on ne saurait croire comme elles sont en train de s'aimer au moment de se quitter; et tout ce qu'elles ont à se dire quand elles n'ont plus le temps de se parler! Enfin le signal est donné, la machine roulante s'ébranle; vingt phrases restent, pour ainsi dire, un pied en l'air, et vingt questions n'auront jamais leurs réponses. Il y a des pertes plus cruelles que cela. Toutefois un gros homme, qui ne veut pas perdre le fruit d'une grosse plaisanterie longtemps méditée, se dépêche de jeter son mauvais bon mot par la portière, et l'éclat de rire qu'il en attendait lui arrive affaibli par la distance.

C'est une chose curieuse que la première demi-heure d'un voyage nocturne en diligence. Personne ne sait le nom de personne; on ne saura jamais à qui appartiennent tous les pieds que l'on rencontre sous les siens; on fait des efforts surnaturels pour apercevoir le bout du nez de son voisin; une lumière vient-elle à glisser le long des

vitres de la voiture, tous les cols sont tendus, tous les regards sont braqués; on est sur le point de saisir une physionomie, mais la lumière s'est évanouie et toutes les espérances avec elle. L'imagination, alors, achève les figures que l'on n'a fait qu'entrevoir; elle peuple les coussins de jolis fantômes, elle colore les ténèbres de fraîches images, et les voyageurs s'endorment bercés par toutes les illusions du bal de l'Opéra.

Pour moi, qui dors le moins possible, afin de rêver bien mieux, je laissais aller mes pensées avec le roulement monotone de la voiture, qu'interrompaient de loin en loin les claquements du fouet aux approches des villages, la voix impérieuse du conducteur et le choc des têtes assoupies qui se heurtaient à chaque cahot. J'aurais bien voulu pousser mes illusions jusqu'à me croire entre deux fantômes; mais l'état de compression où je me trouvais ne me permettait pas de douter de l'existence de deux corps très-opaques à mes côtés. Quels étaient-ils? je l'ignorais et, n'y pouvant rien changer, j'attendais avec résignation que le jour vînt m'en apprendre davantage. Tout ce que je savais, c'est que j'étouffais; cela me suffisait pour le moment.

Cependant la nuit tirait à sa fin; les plus mauvaises finissent comme les meilleures; — et je ne tardai pas à me convaincre que j'étais flanqué de deux immenses nourrices avec chacune un grand nourrisson qui faisait des dents. Voilà qui va bien, me disais-je en moi-même. Et aussitôt commença un concert de voix aigres et plaintives. C'étaient mes jeunes voisins qui saluaient l'aurore.

Toute la diligence s'éveille en grognant. Nos chanteurs n'en continuèrent pas moins leur bruyant ramage; ils y joignirent quelques coups de pied assez impartialement distribués autour d'eux. Nous les aurions trouvés fort maussades s'il n'était pas reconnu que tous les enfants sont charmants, à peu près comme tous les morts étaient parfaits, à en croire leurs épitaphes. Les enfants sont du moins d'excellents prétextes pour entamer les conversations, et il n'y a, comme on sait, que le premier mot qui coûte. J'étais sur le devant de la voiture, et

j'avais en face de moi un homme d'une quarantaine d'années, d'une physionomie ouverte, et qui paraissait tenir une réponse toute prête sur ses lèvres. — J'allais lui demander quel était ce grand château à droite de la route... « Ah! monsieur, me répondit-il sans attendre ma question, vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à moi. C'est la propriété de M. le comte de L***, mon intime ami. » Et voilà qu'il nous fait l'historique de la terre et l'histoire des maîtres. Il n'en resta pas là : du plus loin qu'il apercevait une tourelle ou un pavillon, il nous faisait tordre le col pour nous les montrer, et il ne tarissait plus en descriptions et en anecdotes. Il est à remarquer que les vicomtes et les marquis étaient en grande majorité dans ses récits, qui n'admettaient que très-peu de barons. Du reste, c'était le meilleur homme du monde, parlant d'un air de connaissance à tous les voyageurs, causant familièrement avec le conducteur, appelant les postillons par leurs noms, offrant des flacons d'odeur aux dames et du sucre d'orge aux enfants, et ne pouvant mettre la tête dehors sans trouver matière à un salut ou à un sourire ; enfin un de ces habitués de diligence qui ont leur domicile sur les grandes routes, et font les honneurs des voitures publiques et des auberges.

Notre conteur était toujours en pleine narration, mais depuis un quart d'heure je n'entendais plus rien. J'avais vu au fond de la voiture une main blanche soulever à demi un voile de gaze, et sous ce voile briller deux yeux... dont je ne pouvais plus détacher les miens. Il y a de ces figures dont le charme est si vrai, l'expression si naturelle, qu'il semble qu'on en ait le type d'avance au fond du cœur. La première fois qu'elles vous apparaissent, on les reconnaît. C'est ce que j'éprouvais à la vue de cette jeune femme. Elle n'était pas belle, elle était divine; je n'admirais pas, j'adorais. Elle se pencha vers sa vieille gouvernante assise à sa gauche, et lui dit quelques mots tout bas avec un sourire dont la grâce se répandit sur tout son visage. Aussitôt (tel est l'effet magique de la présence d'une jolie femme) les hommes s'observèrent entre eux, et chacun s'appliqua pour

paraître avec tous ses avantages. *Notre maître des cérémonies* redoubla d'anecdotes et de marquis; un grand jeune homme blond releva sa cravate, arrondit la gorge de son habit, roula trois fois sa main dans ses cheveux, ne dit rien et n'en pensa pas davantage; tandis qu'auprès de lui un monsieur gros, à l'air sot, qu'il faisait tout son possible pour rendre fat, commença par se plaindre hautement des secousses de la voiture et de la lenteur des chevaux, et finit par avouer qu'il avait six bêtes superbes dans ses écuries, et que ses remises regorgeaient de *calèches* et de *landaus;* il ne concevait pas comment il se trouvait dans une *diligence,* et peu s'en fallut qu'il n'en demandât pardon à tout le monde. Au ton d'assurance dont cet homme disait les choses les plus communes, il était clair qu'il avait quatre-vingt mille livres de rente depuis six mois. Dès ses premières phrases, mes regards, par une sorte de hasard sympathique, avaient rencontré ceux de la charmante inconnue qui dans leur malicieux langage semblait dire : *Pauvre riche!*... deux êtres dont les natures se conviennent, deux âmes sœurs l'une de l'autre, sont avertis de leur affinité par les moindres circonstances. Au défaut de communication plus explicite, on s'entend par un coup d'œil, on se parle avec les discours des autres; on n'a rien dit, on s'est tout dit.

Les heures s'écoulaient rapidement; à droite, à gauche, fuyaient les collines, les bois, les hameaux; et moi, perdu dans mes longues rêveries, je ne voyais rien du monde réel, je n'existais que par les séduisantes chimères de mon imagination. La diligence, en s'arrêtant tout à coup, me tira brusquement de mon voluptueux somnambulisme. C'était l'heure du dîner des voyageurs. *Elle* descendit, ou plutôt *elle* s'élança, svelte et légère comme une sylphide, puis se retourna soudain, tendre et modeste comme un ange, pour aider sa vieille compagne à descendre. — Je sortis de la voiture aussitôt que je le pus, quand mes puissantes voisines m'en eurent donné permission en sortant elles-mêmes. J'allais pousser la portière derrière moi, lorsque j'entendis je ne sais quoi qui remuait encore sur la banquette du fond; c'était

quelqu'un que j'avais pris jusque-là pour quelque chose, tant il était immobile et empaqueté.

Les convives étaient nombreux et variés. Nous nous étions renforcés de tous nos compagnons de la galerie, du coupé et de l'impériale. Je me plaçai à table à côté d'elle; j'avais à lui dire mille choses aussi jolies qu'elle... et tout ce que je pus faire pendant le premier service, ce fut de lui offrir du sel quand elle demandait à boire, et de choisir, pour lui parler, les mots les plus insignifiants de la langue française. Se sera-t-elle doutée que je n'étais pas toujours si gauche? et, dans la sottise de ma conversation, aura-t-elle fait la part de mon émotion? Oh! oui!.. les femmes sentent aussitôt que nous-mêmes l'impression qu'elles font sur nous. — Il fallait encore que je conservasse assez de sang-froid pour m'occuper de mon autre voisin, cet ennuyeux millionnaire, qui ne cessait de me parler des fonds publics et des excellentes spéculations qui l'attendaient en Bretagne, où il se rendait, en grande hâte, pour faire démolir trois châteaux et raser toute une forêt. — « Et vous, monsieur, ajouta-t-il, vous avez sans doute quelque bonne affaire qui vous attend, car on ne se met guère en route que pour gagner de l'argent. » Et il accompagna sa phrase d'un rire de satisfaction stupide. « — Non, monsieur, lui répondis-je; je vais, à quelques lieues de Tours, dans un château qu'on ne démolit pas, et où je ne suis attendu que par de bons amis; je ne connais d'autres intérêts que ceux du cœur, et je ne voyage jamais que pour mon plaisir. » L'homme aux spéculations n'en demanda pas plus long; il ne daigna plus m'adresser la parole, et je suis convaincu qu'il me méprise souverainement. Je me retournai de l'autre côté et je crus surprendre un sourire qui m'eût consolé bien vite si j'en avais eu besoin; il me rendit du moins un peu de hardiesse, et, sur la fin du repas, ma voisine et moi, nous nous faisions part tout bas de nos petites observations critiques. Elle me montra une dame grosse et fraîche, qui allait aux eaux pour reprendre des forces. Je lui fis remarquer trois Anglais qui ne se gênaient pour personne, et qui s'ennuyaient beaucoup; ils étaient là

comme chez eux. A chaque mot plaisant qu'on lançait à la ronde, ils tiraient tous trois un petit dictionnaire de leur poche, le feuilletaient gravement, trouvaient enfin le mot qui avait fait rire, se cotisaient pour le comprendre, et ne riaient point. — Puis ils remettaient le petit dictionnaire dans leur poche. — « Vous voyez bien cet homme sombre, me dit-elle, qui n'ouvre la bouche que pour manger, et qui a l'air de boire ce qu'il mange; c'est un savant; il connaît les livres de tous les pays, et il se tait dans huit langues... quel silence! » — Je lui demandai ce qu'elle pensait d'un officier qui était au bout de la table... « Chut! dit-elle, sans me laisser m'expliquer davantage; c'est un jeune homme d'une fort bonne famille de ma province, il ne faut pas en parler : il s'était marié de peur de la guerre, et un an après il s'est enrôlé de peur de sa femme. » Et elle s'effaça pour me laisser voir une dame en redingote bleue, haute de cinq pieds quatre pouces, ayant les traits prononcés, la voix grave, et au total l'air d'un fort honnête homme. — « A merveille! lui dis-je, tout le monde y passe, et vous n'épargnez personne. » — « Personne! » reprit-elle avec un accent qui pénétra jusqu'à mon cœur. Je n'osai pas répondre, mais je la regardai; et elle rougit et baissa les yeux, comme si j'avais trop parlé.

Heureusement on se leva de table, et notre trouble se perdit dans le tumulte général. Quelques moments après j'entendis les sons d'une voix ravissante, je m'en approchai sans bruit. C'était *elle* qui, dans l'épaisseur d'un petit bois, essayait les refrains d'un air nouveau; les notes s'échappaient de sa bouche, pures et légères comme un collier de perles qui se déroule sur une table de cristal. En la reconduisant à notre diligence, je la félicitai sur la gaieté de ses chants. « Les enfants chantent quand ils ont peur », me répondit-elle; et sa voix tremblait comme sa main. Je ne sais plus quel auteur a dit :

« *Les choses ne sont rien, les personnes sont tout.* » Je ne sais pas même si on l'a dit comme cela; n'importe, rien n'est plus vrai. La voiture, le temps et le

dîner, tout était mauvais... une femme était là, tout fut charmant; et les rois épuiseraient leurs trésors pour se donner des plaisirs qui n'approcheraient pas de mon bonheur! — Fraîches illusions de la jeunesse, ineffables émotions, vagues enchantements, est-il vrai que vous deviez nous quitter avant la vie? et quand vous nous quittez, qu'avons-nous encore à perdre pour mourir?

Un dîner d'auberge et une journée en diligence improvisent d'étranges intimités : les distinctions de rang et de fortune disparaissent, on ne se reconnaît que le titre de voyageur. On pense tout haut, on se parle tout bas, on ne sait plus ce que c'est que l'amour-propre ni la méfiance, l'indiscrétion même paraît sans conséquence : que risque-t-on entre amis?... Les pensées secrètes, les projets favoris, les petites infirmités du cœur, on se confie tout en un jour... sauf à ne pas se saluer le lendemain, si on se rencontre dans la rue ou dans le monde. Du reste, absence totale d'inquiétude et de réflexion, tant que la voiture roule. Il y a comme une espèce de sursis à toutes les affaires, à tous les chagrins. On est là pour être gai jusqu'à nouvel ordre; et la rapidité du char qui vous entraîne occasionne même un ébranlement favorable au développement de la pensée et à la vivacité de l'expression. Le soir nous avait surpris sans que nous nous fussions aperçus de la fuite du temps. La conversation se soutenait sur le ton le plus agréable, et j'étais, pour mon compte, dans mon plus beau moment, lorsque les chevaux s'arrêtèrent. Le conducteur ouvrit la diligence et avertit la charmante voyageuse qu'elle était arrivée à l'endroit où elle devait descendre. Elle descendit sans que nous pussions nous dire une parole : seulement elle chercha longtemps une épingle qu'elle n'avait pas perdue, et que je retrouvai pourtant. Elle me remercia d'un regard à la fois espiègle et triste, et disparut. Un murmure flatteur accompagna sa fuite, et il fallut que je me tinsse à quatre pour ne pas remercier tout le monde du bien qu'on disait d'elle.

Quelle est-elle? où va-t-elle? est-elle libre encore? sait-elle aimer?... pourquoi m'en informerais-je? ce que

j'ignore gâterait peut-être ce que je connais. J'aime bien mieux lui composer en moi-même des sentiments et une destinée selon mon cœur. Quel fut cependant le deuil de mes pensées, quand je me revis seul au milieu de cette foule d'indifférents! ceux qui aiment ne le savent que trop; ceux qui n'ont pas aimé ne le comprendraient pas. Je refermai les yeux pour revoir l'image chérie : c'est toujours cela.

Hélas! la vie de l'homme ne comporte guère que des bonheurs commencés, des plaisirs imparfaits; — il n'y a de complet que le malheur.

Un peu plus loin, la diligence versa, je fus le seul blessé. On me déclara que je ne pouvais continuer ma route de quelque temps; et me voilà dans une détestable auberge, avec mes effets tout abîmés, une côte enfoncée et le cœur pris.

J'ai déjà dit que je voyageais pour mon plaisir.

EFFETS DE BROUILLARD

Hâtons-nous de dire que, malgré ces expressions tout artistiques : *Effets de brouillard,* il ne s'agit point ici de paysages et de peinture, mais de réalités parisiennes. Nous garantissons l'exactitude de l'anecdote dramatique qui suit, dont les premières scènes remontent à quelques années, et dont le dénoûment est d'hier.

I

Or, dans les premiers jours de l'an de grâce 1857, M. et Mme de B*** — couple assez jeune encore — s'en revinrent dîner chez eux, vers six heures du soir, en

compagnie de M. Alfred V***, nouvellement sorti de l'École des mines. Ce jeune savant donnait le bras à la dame, et le mari marchait à côté, tenant sous ses deux bras un gros paquet d'emplettes, un pliant et un petit chien, comme il en avait le droit. Ce *trio,* qui semblait on ne peut plus d'accord, avançait *pianissimo,* sur un mouvement *andante,* faisant quatre pas sur un pavé et avec d'énormes précautions; tout cela trop justifié par les périlleux inconvénients d'un de ces opaques brouillards, que nous eût enviés la *Tamise,* et qui nous paraît à nous, qui ne faisons pas de politique, un des résultats les moins clairs du libre échange. — Voilà bien trois quarts d'heure qu'ils allaient ainsi, sans trop savoir où ils étaient, dans ce *collin-maillard* peu récréatif, lorsque tout à coup, comme au signal d'un machiniste invisible, le bandeau tomba, la toile se leva, le brouillard s'évapora... Enfin, M. de B*** crut s'apercevoir que deux mains se quittaient furtivement, et que le novice ingénieur des mines n'avait pas l'air de parler à sa compagne de la question d'Orient, ni de la fusion dynastique, ni de l'Exposition universelle... Un éclair suffit pour amener tout un orage; les bras du mari se crispent et se dressent de fureur; les emplettes roulent dans le ruisseau; il marche avec tous ses pieds sur toutes les pattes de *Bichon,* qui crie encore, et il va droit à son jeune ami, les poings fermés et la bouche ouverte à l'injure; des échanges pénibles s'effectuent; la dame se sauve en poussant des clameurs; les passants prennent fait et cause sans connaître pour qui ni pour quoi; c'est une mêlée générale, un effroyable tohu-bohu....... On se trouvait, en ce moment, au beau milieu de la *place de la Concorde!* — Le mari, comme cela est heureusement très-fréquent, s'était-il irrité de quelques fausses apparences? ou bien, avait-il trop raison? ce qui n'est pas sans exemple! Une seule chose est certaine, c'est que, depuis l'aventure du brouillard, en janvier 1857, le jeune ingénieur s'était enfui avec *ses mines* à cent lieues de Paris; et que les deux époux ne s'étaient jamais revus!...

II.

La semaine dernière, sur cette place *Louis XV,* qui, par bonheur, n'a plus nom place *de la Concorde,* le jour du grand brouillard, à cinq heures trente-neuf minutes du soir, — c'était le plus beau moment! — les becs de gaz éclairant tout juste assez pour que plus d'un piéton s'aperçût qu'il venait de se casser la tête contre un candélabre de bronze, une rencontre eut lieu entre deux fronts retentissants; embrassement involontaire, s'il en fut! — Après quelques réciproques exclamations d'une courtoisie douteuse, les parties contractantes se reconnurent, à la voix plus qu'aux paroles, pour M. et Mme de V***, les deux époux brouillés à mort, comme vous le savez.

« ... Ah! ma foi! dit l'un, ou l'autre (je ne veux rien affirmer là-dessus), ce qui est fait est fait; et puisque nous nous sommes embrassés sans nous reconnaître, embrassons-nous maintenant, quoique nous nous reconnaissions.

— A merveille! répondit l'autre... ou l'un; car le doigt de Dieu est là! »

Et ils pleurèrent en riant, et ils revinrent dîner ensemble, à minuit sonnant, après s'être promenés tout le temps dans cette purée atmosphérique qui est un peu trop l'ordinaire de nos automnes actuels.

Ainsi le brouillard a réconcilié ce que le brouillard avait séparé. — C'est de l'homœopathie morale. — On dit qu'il n'y a pas eu d'explication entre les époux : voilà le meilleur moyen de s'entendre. Ils ont de grandes chances de ne plus se disputer, s'ils ne parlent jamais de rien.

Cependant nous ne saurions trop recommander aux personnes susceptibles d'éviter le plus possible le nombre trois dans leurs promenades par les temps de brouillards compactes. Il peut en résulter des effets fâcheux qui ne seraient pas toujours corrigés par l'effet contraire; car il ne faut pas se le dissimuler : deux

coïncidences comme celles que nous venons de rapporter ne se trouvent que très-rarement à Paris, et ailleurs.

ET ILS S'APPELLENT MARI ET FEMME!

Un de ces hommes charmants qui ont de si beaux chevaux, un de ces mauvais sujets que tous les juifs apprécient beaucoup et dont toutes les folles raffolent, vient de déclarer qu'il voulait en finir avec les plaisirs : il faut absolument qu'on le marie. — Quoi! sitôt? il est encore bien jeune. — Oui, mais il est déjà si vieux! D'ailleurs, quand on commence à se fatiguer des femmes des autres, n'est-ce pas le moment d'en avoir une à soi? Or, voilà ce qu'il offre en mariage : les restes d'une belle fortune et d'une jolie figure; un nom chevaleresque et des airs cavaliers; un château du xve siècle et des amis d'hier; assez de bonheur au lansquenet; des billets musqués et des portraits à remplir les trois bahuts de sa trisaïeule; quelque esprit cependant, pas trop de remords et aucuns désirs. — Alors on va chercher au fond de son couvent une jeune pensionnaire qui ne s'y ennuyait pas encore; on lui fait entendre qu'elle a seize ans; on la montre à ce *beau monsieur* qui tombe à ses pieds d'un air de protection, et on la lui donne toute rose, toute fraîche, toute riante, et ne prévoyant du mariage que la corbeille...

Une riche héritière est à marier. Tous les jeunes gens qui ont dansé avec elle se croient des droits à sa main. Voyez comme ils sont aimables auprès de sa mère! Cependant la chose se traite plus sérieusement dans le cabinet du père. Il y pleut des maris à toutes les heures du jour; mais là, point de frais d'esprit ou de cœur; il s'agit d'affaires plus graves. « Combien avez-vous? —

Tant. » Voilà tout. Chacun apporte son sac; quand ils sont tous sur le bureau, le père les examine et les pèse scrupuleusement, prend le plus lourd, et va présenter son gendre à ces dames. — Et on les marie ainsi sans s'informer?... — Oh! non pas! on a eu soin de demander aux amants s'ils n'avaient pas d'aversion l'un pour l'autre; et un gros ami de la maison, qui trouve tout bien quand il a bien dîné, a répété d'un ton extrêmement jovial : « Bah! bah! marions-les toujours; l'amour viendra après! » Effectivement, c'est bien là son habitude.....

Rencontrez-vous dans le monde une jeune femme qui parle avec autant d'esprit que si elle n'avait pas un cœur à cacher, et qui a de la grâce comme si elle n'était pas belle?... Soyez sûr que son mari est ce monsieur assez triste là-bas, qui bâille de si bonne foi aux vers de nos grands poëtes et aux jolis mots de nos aimables Françaises, et qui se passionne si ingénument lorsqu'il est question d'une carpe du Rhin ou d'un coup d'écarté.— Cependant c'est un homme qui fait de bonnes spéculations, et qui a ce qu'on appelle l'esprit des affaires; chacun a le sien. Sa recette et sa dépense sont au-dessus de tout éloge, et bien certainement sa femme ne manquerait de rien si le cœur et l'imagination n'avaient pas aussi leurs besoins. Hélas! rien ne lui manquait ce soir-là; elle a trouvé des gens pour la comprendre, pour la deviner, pour lui répondre... mais le carrosse est à la porte, et les maris sont toujours pressés de partir. Pendant la route, madame ne dit pas un mot, de peur de laisser échapper quelque trait spirituel; monsieur, qui n'a rien à craindre, parle beaucoup. Arrivés à la maison, les époux se séparent bien vite, car il est l'heure de se coucher : l'un va rêver à l'argent qu'il gagne, l'autre à sa jeunesse qu'elle perd... et l'on répète partout qu'elle a fait un excellent mariage...

Ah! du moins, rassurée par une indifférence réciproque, elle est à l'abri de ces soins assidus qui sont la plus cruelle des fatigues, à moins qu'ils ne soient la plus douce des voluptés; et si elle n'a pas le bonheur, elle n'est pas obligée de le feindre. Mais combien elle

est malheureuse cette autre femme, adorée d'un mari... qu'elle estime!... Comme elle se déteste de ne pas l'aimer, lui qui ne voit qu'elle au monde, qui ne s'occupe que d'elle, qui lui a tout sacrifié; lui qui a l'âme si belle et le cœur si bon... car ce sont des êtres parfaits que ces maris qu'on n'aime pas!... Encore enfant et ingénieuse en scrupules, elle se reproche sa froideur comme une infidélité, et son ennui comme une ingratitude; souvent même elle affecte toutes les démonstrations de la tendresse, dans l'espoir de ressentir un peu ce qu'elle exprime si fort, comme un écolier s'imagine comprendre quelques mots d'une langue étrangère, en les répétant bien haut. Le pis de tout cela c'est que le mari prend la chose au sérieux; son amour, par une singulière fatalité, s'accroît encore de son bonheur. Alors ce sont tous les jours des surprises, des présents, des fêtes! il redouble à chaque instant de galanterie et de prévenances... et voilà une pauvre femme condamnée aux plaisirs forcés à perpétuité...

J'ai trouvé dernièrement, dans un gros livre gaulois, bon nombre de pensées qui n'ont besoin que d'être dépouillées de leur vieux langage pour avoir un air tout à fait moderne. En voici quelques-unes :

« Le mariage est une porte par où la femme passe pour entrer dans le monde et le mari pour en sortir. La cloche nuptiale sonne la retraite pour l'un et le réveil pour l'autre. »

« Si une femme oublie un moment ses devoirs, n'oublions pas nous-mêmes que les hommes *se marient* et qu'*on marie* les filles. »

« Le contrat de mariage fait plus de tort qu'on ne pense à la bénédiction conjugale. »

« Il y a quelque chose de plus trompeur que l'amour, et de plus incertain que le hasard : c'est le calcul. »

« Le mariage est sans contredit l'acte le plus personnel de la vie des créatures humaines; comment se fait-il que, dans notre France surtout, il soit l'acte pour lequel le vœu, le goût des personnes qui contractent soient le moins libres et le moins consultés? »

« Si, pour prendre une femme ou un mari, on y re-

gardait d'aussi près que pour choisir une écharpe ou un cabriolet, il se ferait bien peu de mariages, et le monde finirait ou continuerait fort irrégulièrement. — Sainte légèreté ! »

Le gros livre contient aussi une pensée rédigée à peu près en ces termes :

« Les malheurs d'une femme sont presque toujours intéressants ; les tribulations d'un mari sont quelquefois risibles. »

Le vieux chroniqueur gaulois prévoyait sans doute M. Godu quand il a écrit la dernière partie de cette phrase. Vous ne connaissez peut-être pas M. Godu? je vais vous en faire l'historique et la description :

M. Godu peut avoir de cinquante-six à cinquante-huit ans; il est assez vert et très-sec. C'est un homme doux, bête et économe. Après avoir passé ses plus belles années dans des entreprises de maçonnerie, il s'est retiré des affaires en 1847, avec deux ou trois millions de fortune. Il épousa donc bientôt une fille de grande maison, ruinée de fond en comble, comme bien vous pensez. A mesure que les billets de part étaient expédiés, le père de la mariée courait vite en demander pardon. — « Il ne se dissimulait pas combien un pareil mariage prêtait à rire; cependant M. Godu est un fort brave homme d'ailleurs; et puis les circonstances sont impérieuses, on a un nom à soutenir, et certainement, sans les deux millions... » Bref, il tenait à honneur qu'on fût bien persuadé que l'intérêt seul l'avait dirigé, et il s'en allait content d'avoir pu s'excuser d'un ridicule par un vice.

M. Godu, sur la demande de sa femme, acheta un magnifique hôtel dans le faubourg Saint-Germain. Madame s'empara du rez-de-chaussée et du premier étage, et on fit arranger pour lui un petit entre-sol, sur une cour de derrière, avec un escalier de service. De là, il voyait arriver à toute heure des carrosses élégants qui s'arrêtaient un moment devant le grand perron et venaient ensuite se ranger sous ses fenêtres, mais il n'entendait jamais parler des personnes qui en étaient descendues. Ce train-là dura pendant plus d'un mois, et il apprit depuis que c'étaient ses visites de noces qu'on lui rendait.

Un jour, il eut un mouvement de joie! On vint lui dire, en grand mystère, que madame faisait faire son portrait. La Saint-Claude approchait, et il devina tout de suite que sa femme voulait lui offrir ce joli bouquet pour sa fête; cela lui expliquait d'ailleurs pourquoi il la voyait si peu. Et, vite, il court de son côté chez un peintre, prend trois séances par jour, et se trouve enfin en état d'opposer surprise à surprise. Il s'était fait représenter en pied, jouant de la flûte traversière (M. Godu est un peu musicien). La veille de la Saint-Claude, il attend de minute en minute le portrait de sa femme : rien. La Saint-Claude se passe; le portrait ne vient pas. Alors il tourne un regard triste vers le sien, et l'accroche au-dessus de son lit dans son alcôve. C'est affreux!

Blessé de ce mécompte et de plusieurs autres procédés semblables, il paraîtrait qu'il entra une fois en vivacité et se hasarda même à demander explication. On ne sait pas ce que lui répondit Mme de Saint-Arbelle (c'est la femme de M. Godu); mais on le vit sortir de l'appartement sans souffler un mot, et regagner humblement son entre-sol. La lune de miel venait de finir. Depuis ce jour-là, M. Godu se tient à sa place. On ne lui demande jamais ses ordres, on ne lui communique aucun projet, et on ne l'invite nulle part. Cependant on fait sa chambre tous les matins, il dîne à table et il ne se passe guère de semaine sans que sa femme lui adresse quelques paroles plus ou moins sèches.

Qu'on n'aille pas croire au moins que M. Godu ait à craindre aucune légèreté!... Les principes et la conduite de Mme de Saint-Arbelle sont à l'abri même de la calomnie. D'ailleurs ce pauvre M. Godu est trop contrarié dans ses goûts et dans ses habitudes, et on lui donne trop souvent tort pour qu'on en ait le moindre envers lui.

Quand il entre dans le salon, où se trouve ordinairement un cercle nombreux et des hommes du plus haut parage, les personnes qui ne sont point au fait se soulèvent un peu de leurs siéges; mais sa femme les contient par un geste qui signifie : « Ne vous dérangez pas, ce

n'est rien, c'est le maître de la maison. » — Quelquefois pourtant, un prince étranger ou un grand seigneur de l'ancienne cour lui prend la main en lui disant très haut : — « Bonjour, monsieur... Godu, » de manière à lui faire attendre son nom pendant deux minutes, et à le détacher ensuite avec un éclat qui en fait ressortir toute la pauvreté.

Eh bien, sa vanité est satisfaite, et il se félicite encore de son mariage. S'il y a un bal dans l'hôtel, il va y faire un tour, se fait nommer les grands personnages qui s'y promènent et revient tout fier dans son logement, où un vieux ami l'attend pour faire sa partie de *triomphe*. On leur apporte les glaces et les sirops qui restent quand tous les salons sont servis; et là, devant un bon feu, les pieds sur les chenets et le verre à la main, ils se rappellent tous deux leur jeune temps, chantent la douce chansonnette, et ont encore le petit mot pour rire...... On ne trouverait peut-être pas tant de joie dans toute la fête.

Quand revient la sienne, M. Godu, qui prend un peu de gourmandise avec les années, va se commander *Aux Frères Provençaux* un dîner pour lui seul, où rien n'est épargné, je vous assure, ni les truffes, ni le gibier, ni le vin de Champagne : oh! il fait très-bien les choses, et se traite en conscience! Et puis il appelle les garçons, renvoie les mets et casse les assiettes, comme un homme qui n'ose pas en demander une chez lui. Que voulez-vous? il ne se permet que cette petite débauche tous les ans!

L'autre jour, un vieux domestique le rencontre sur l'escalier, et lui dit avec effusion : « Ah! monsieur, je voudrais que vous pussiez voir la chambre de madame : c'est de toute beauté. » Il s'en doutait bien d'après les mémoires du tapissier.

M. Godu fait ordinairement ses courses à pied. C'est lui que vous rencontrez avec des boucles d'argent aux souliers et aux oreilles, des bas chinés, un pantalon de casimir noisette, assez étroit et attaché au-dessus de la cheville par des rubans de même couleur, mais plus neufs; un gilet brodé à pois, et un habit vert-pomme,

orné de boutons de métal blanc, légèrement bombés. Toutefois, lorsqu'il pleut trop, on lui envoie le vieux landau pour le ramener. En descendant, il remercie son laquais et donne *pour boire* à son cocher.

Un matin, du fond de son équipage, il aperçut dans la rue un de ses anciens camarades avec une femme sous le bras et tenant un petit enfant par la main; il faisait un temps horrible, et ils n'avaient qu'un pauvre parapluie... mais ils étaient deux pour le porter : il ramena alors ses regards vers la solitude de son carrosse et le secret de sa mélancolie lui fut révélé.

Mais il n'est pas si peu de chose dans sa maison qu'on pourrait le croire; s'il y a des réparations à faire, des comptes à débattre, des fermiers à poursuivre, des procureurs à voir, tout cela le regarde exclusivement. Au surplus, il est logé, chauffé, nourri, éclairé... et toléré. Que peut exiger de plus un homme qui a donné cinquante mille écus de rente à sa femme, et qui l'appelle *mon épouse!*

LE PERROQUET INCENDIÉ

Il m'est arrivé, l'autre soir, une chose dont je suis encore tout ému : l'événement s'est passé à Paris, dans un escalier où j'étais seul... de mon espèce du moins, et cependant peu de drames à cinquante personnages ont fait sur moi une aussi profonde impression. Est-ce à tort? je m'en rapporte à vous, à votre jugement, à votre sentiment surtout... Voici le fait dans toute sa naïveté :

L'autre soir, donc, j'entrais dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré, où se donnait une grande fête, un retour de noce. L'invitation était pour dix heures, et

minuit frappait à toutes les pendules sincères. Personne n'arrivait plus, personne ne sortait encore. Le large et haut escalier ressemblait à ces palais déserts et splendidement éclairés, dont nous parlent les contes d'Orient. — A peine ai-je monté quelques marches, qu'une grosse boule de feu tournoyante passe rapidement devant mes yeux et repasse deux fois en me frôlant presque les tempes, puis remonte et redescend plus lourde. C'était comme un météore rouge, vert et jaune... et de ce météore incompréhensible sortaient des cris aigus, une voix haletante, et cette voix prononçait des paroles saccadées, et ces paroles étaient : *Jacquot, Jacquot... il a bien déjeuné, Jacquot!... il est bien content, bien content, Jacquot!...* Je m'arrête stupéfait, et je reconnais, sous ses voiles de flamme, un pauvre perroquet, dévoré comme par la robe de Nessus. Sans doute qu'échappé de sa cage, il se sera follement approché des becs de gaz de l'escalier; le feu aura pris à son aile et aura gagné son corps avec la rapidité même de son vol... Enfin aux trois quarts consumé, après bien des tours dans l'air, après s'être heurté convulsivement aux quatre murs de stuc, il vint tomber à mes pieds, en articulant toujours : *Il est bien content, Jacquot!* — Ce déplorable oiseau, à qui on n'avait appris qu'une ou deux phrases, et qui était obligé, par routine, de se servir des paroles de la joie jusque dans les tortures de l'agonie, me fendait le cœur, et j'eus la faiblesse, ou peut-être la sagesse, de ne pas entrer au bal. — Il n'en fallait pas tant aux vieux Romains, en fait d'augures, pour rentrer chez eux. — Et, en revenant chez moi, je songeai au pauvre comédien qui doit souvent, lui aussi, grimacer la joie, quand il a le désespoir dans l'âme.

Ne pourrait-on pas faire du *perroquet incendié* une fable qui ne le céderait pas à beaucoup d'autres pour la moralité? — Quel dommage que La Fontaine soit mort sans héritiers!

BIOGRAPHIE D'UN LAMPION

PAR LUI-MÊME

Le 4 février 1850, il avait fait à Paris, selon la coutume immémoriale, un vent âpre et violent qui s'harmonisait merveilleusement avec une pluie froide et continue. Quand minuit eut sonné, quelques gardes nationaux, précédés d'un caporal *postiche* — où était donc le vrai caporal? — hâtaient le pas autour de l'hôtel de ville et renouvelaient, de guérite en guérite, les sentinelles grelottantes. La dernière fut posée devant un tas d'immenses blocs de pierres et d'énormes poutres, avec la consigne, sans doute, de veiller à ce que des amateurs ne les missent pas dans leurs poches. Le voltigeur — c'était un voltigeur, ainsi que l'indiquait l'épais et formidable bonnet qui se balançait lourdement sur sa tête, comme un ours ivre (mais par quel miracle cette coiffure proscrite avait-elle échappé à la désastreuse journée des bonnets à poil ?) — le voltigeur donc qu'on venait de placer là pour deux heures commença, la pluie ayant cessé, par se promener de droite à gauche — exercice fort usité ailleurs — et toujours l'arme au bras, jusqu'aux deux extrêmes limites de sa faction, pendant au moins dix minutes; après quoi, s'apercevant avec surprise que les deux heures fatales n'étaient point écoulées, il grommela un petit air entre ses dents, prit deux onces de tabac, se moucha excessivement, bâilla éperdument, puis, ayant ramassé son fusil qu'il avait couché sur une borne, il voulut recommencer ses tours; mais bientôt, découragé par cette grosse horloge qui n'en marchait pas plus vite pour cela, les chouettes, de leurs trous voisins, le virent soudain renoncer à toute évolution, et se tapir lui-même au fond de sa niche de bois, comme se résignant à son destin, et se courbant sous les quinze cent quatre-vingt-dix-sept

articles de l'abrégé des lois et règlements touchant la garde nationale. Dans cette position, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de reprendre dans sa tête et de polir quelques vers ébauchés la veille ; ou, mieux encore, de songer à quelque bel amour qu'on a au cœur, et d'en évoquer le doux fantôme qui vient nous tenir compagnie et nous parle bien plus tendrement, hélas! que l'objet réel. Ce sont des moyens infaillibles contre l'ennui, et que l'on emploie avantageusement dans les cas de faction, d'Athénées ou de grands dîners politiques. Vous me direz à cela que tous ces moyens ne sont pas à l'usage de tous les gardes nationaux, et qu'il n'y a pas beaucoup d'amoureux poëtes, même parmi les grenadiers; à quoi je vous répondrai que vous avez parfaitement raison. Ainsi n'en parlons plus.

Notre voltigeur, qui, en effet, avait le désert dans la tête et le silence dans le cœur, s'était imaginé — après de longues méditations — d'agacer malicieusement, avec le bout de sa baïonnette, la mèche d'un pauvre lampion qui se mourait là sur des gravois, exposé à toutes les insultes du vent...

Une heure vint à sonner; un éclair froid déchira le ciel noir; un seul coup de tonnerre éclata comme un canon qui crève; tous les yeux jaunes de tous les oiseaux de nuit brillèrent dans les crevasses des vieilles murailles! La sentinelle frissonna dans tout son corps d'une frayeur inconnue... Les poils de son bonnet se hérissèrent d'eux-mêmes; quelque chose d'étrange et de phénoménal se préparait! A peine le voltigeur avait-il ramené son fusil, en se tenant prêt contre je ne sais quel vague ennemi, qu'une plainte, faible comme le soupir d'un rêve, s'éleva et se répandit à l'entour. Le factionnaire, se hasardant hors de sa guérite, cria trois fois : Qui va là? — Point de réponse. Mais la plainte grossissait et semblait se rapprocher; alors il arma son fusil, mit en joue, visa... et ne tira point, car il n'était pas chargé, et d'ailleurs rien ne paraissait. — Un petit éclat de rire, presque aussi triste que la plainte, s'ensuivit. Le voltigeur regarda partout : — rien. Il serait devenu fou, s'il en eût été capable. Une seconde après,

une voix grêle, mais très-intelligible, prononça distinctement : « C'est moi, c'est moi, là... Regarde celui avec qui tu jouais un peu brutalement tout à l'heure. » — Le factionnaire se pencha vers le lampion qui se trouvait dans la direction de la voix... c'est du lampion même qu'elle sortait... Épouvanté de cette chose, et furieux de sa propre terreur, le garde national allait d'un coup de crosse... « Ne m'approche pas, cria la voix avec un accent diabolique, n'appelle pas! car, avant qu'on ne soit venu, avant que tu ne m'aies touché, j'aurai sauté à ton visage et brûlé tes deux petits yeux. » Le voltigeur recula de quelques pas, comme s'il eût marché sur une vipère, et disant en lui-même : Quelle faction ! — « Allons! reprit la voix, assieds-toi sur le bord de ta guérite, ton fusil entre tes jambes, et, pour ta peine, tu vas écouter mon histoire. »

Et le factionnaire fit avec stupeur ce qui lui était prescrit, et le lampion, dont la flamme tâchait de se ranimer, commença ainsi :

« Tel que tu me vois, honnête citoyen, j'ai été gras et frais, et brillant; j'avais un habit élégant; j'étais haut placé, ne hantant que les bonnes maisons, dormant tout le jour comme un conseiller, et passant mes nuits dans les fêtes... un vrai lampion de plaisir. Maintenant, la peau éraillée, le corps à moitié vide, l'œil chassieux, je suis vieux... et cassé, et jeté par terre, comme ceux de mes anciens hôtes qui ne sont pas encore dedans. Examine-moi un peu; sous l'espèce de lèpre qui me défigure, tu reconnaîtras quelques restes de ma beauté première... n'est-ce pas? Tu vois qu'au lieu de cette rude et vile écorce dont mes confrères sont enveloppés, je suis habillé d'une fine porcelaine! Prends tes lunettes, et regarde encore de plus près... n'aie pas peur, beau guerrier!... Eh bien! ne lis-tu pas une date à demi effacée sur ma cuirasse? 16 MAI 1770. — C'est l'époque de mon entrée dans le monde... et du mariage de l'archiduchesse Marie-Antoinette avec le Dauphin, qui fut depuis Louis XVI. Par un raffinement de luxe et de galanterie, on avait commandé pour cette solennité, à la manufacture de Sèvres, une centaine de lampions

comme moi, qui devaient être allumés devant les fenêtres de la royale mariée, au château de Versailles. C'était une attention de M. le comte d'Artois, qui cherchait toujours à faire plaisir, quand il ne trouvait pas à faire du bien. Je suis le seul qui ait survécu (hélas! je me survis à moi-même!); les quatre-vingt-dix-neuf autres ont péri plus ou moins misérablement.

« Je fus donc installé, en ma qualité de lampion royal, vers la neuvième heure de la soirée de ce 16 mai 1770, sur un if de structure gracieusement maniérée, tout vis-à-vis des grands appartements de Marie-Antoinette. Ils étaient noirs et solitaires à cette heure, parce qu'il y avait fête dans la grande galerie, et je pus admirer, tout à mon aise, la magnificence de l'architecture du palais, dont l'attique était alors couronné de trophées, et le dessin pur et correct du parc, autre architecture grandiose, palais végétal, avec ses murs de charmilles, ses colonnades de tilleuls, ses rampes de buis, ses parquets de gazons, et ses voûtes de marronniers; puis toutes ses statues si belles et si blanches, devant les massifs d'un vert sombre; puis ces cascades, ces flèches d'eau, ces jets arrondis, cette poussière de diamants liquides, tombant, s'élevant, tourbillonnant de toutes parts en gerbes prismatiques, colorés par les feux de cent mille étoiles ou lampions. En vérité, me disais-je, rien de plus beau ne peut exister sous les cieux... Je me trompais; car la fenêtre s'ouvrit, et la princesse parut! Il n'y avait plus personne dans les jardins, et elle se montra vive et naturelle, avec la grâce indéfinissable de toutes ses poses qu'une douce majesté accompagnait toujours, et ce sourire enchanté, bienveillant et spirituel, qui jaillissait de ses yeux bleus, entr'ouvrait ses lèvres autrichiennes et se répandait mollement sur son ovale divin. C'était déjà la taille et le port d'une reine, c'était encore la fraîche naïveté de l'extrême jeunesse. Plusieurs dames arrivèrent derrière elle. On ne manqua pas de lui dire tout cela, et de lui parler de son âge, flatterie qui devient sitôt une injure. — « Mon Dieu! « répondit-elle à la comtesse de Noailles, qu'elle appela « depuis *madame l'Étiquette*, je n'ai pas tout à fait quinze

« ans, je suis née le 2 novembre 1755. » — « Jour de « la Commémoration des morts ! jour du tremblement « de terre de Lisbonne ! » murmura je ne sais quelle voix qui me fit froid jusque dans mes flammes.

« Quelques semaines après, on me fit porter à Paris avec mes collègues pour illuminer, sur la place Louis XV, la façade inachevée des bâtiments du Garde-Meuble, lors de la splendide et funèbre fête que donna la capitale pour les noces princières. De mon poste élevé, je vis s'écrouler cet immense échafaud de planches et de poutres qui écrasa tant de spectateurs joyeux... et aucune voix ne me dit alors que sur la même place devait se dresser un autre échafaud!... On sait avec quelle douloureuse effusion de générosité le Dauphin abandonna aux pauvres familles, victimes de cette fête, les arrérages de la pension qu'il recevait de Louis XV. On a vu, plus tard, quelle en fut la reconnaissance.

«Des hommes de service vinrent nous éteindre et nous remporter à Versailles, dans un beau bâtiment où étaient rangés et classés soigneusement toutes les choses des plaisirs royaux. J'entendis, avant de m'endormir, un sous-intendant des *menus* ordonner que l'on mît à part les lampions de porcelaine, avec défense expresse de ne les plus faire servir qu'aux solennités intimes : ces bonnes fortunes des cours.

« Louis XV mourut. On nous laissa fort tranquilles pendant plus d'un an, jusqu'au retour du sacre de Reims, 11 juin 1775. Bientôt les fêtes se succédèrent à Versailles et surtout à Trianon, où la reine menait avec délices la vie de château. Nous étions tous les soirs sur pied, et j'ai vu là descendre de voiture tout ce que la France avait à cette époque, et par conséquent aura jamais de plus élégant, de plus aimable et de plus distingué pour l'esprit et les manières. Et la reine avait encore le sceptre de la grâce et de la bonté.

« Je pris feu aussi plus d'une fois, comme toute la France, pour les glorieux combats de notre marine. Le Bailli de Suffren nous empêchait de dormir...Je n'étais pas loin lorsque M. de Lapeyrouse prit congé de Louis XVI en lui baisant la main. Le monarque et le voyageur devaient

disparaître tous deux dans un orage. . . . . . .
. . . .

« Un soir (onze heures venaient de sonner), je ne sais comment on m'avait mis de garde, moi troisième, dans un des bosquets de Versailles; deux femmes voilées entrèrent, dont l'une traitait l'autre de Majesté; puis survint un seigneur en habit de berger d'opéra, qui se prosterna deux fois avec une sorte de fatuité... Quelques mots furent balbutiés, parmi lesquels celui de *collier*. Du bruit se fit entendre au dehors, et le rendez-vous nocturne fut dispersé... Je reconnus dans le galant le grand aumônier de France, le cardinal de Rohan. Mais celle qu'on appelait *Majesté* n'était pas la reine, je le jure. Ma lumière perça son voile quand elle sortit, et j'aurais voulu que tous les yeux de la cour fussent là pour ne s'y pas tromper plus que moi. De ce moment, l'horizon de Versailles s'assombrit: je n'eus plus grand chose à faire.

« Je ne fus réellement employé à quelque chose qui en valût la peine que le 5 mai 1789. Les états généraux avaient été ouverts le matin dans la grande salle des Menus-Plaisirs. Louis XVI avait été reçu et reconduit au milieu des transports universels, et, le soir, il y avait illumination générale.

« . . . . A quelques mois de là, le 5 octobre, par une nuit sans étoiles et agitée d'un tumulte qui ne ressemblait pas à celui des fêtes, on m'avait allumé sur une borne de la cour du château. Les serviteurs et les officiers allaient et venaient. Tout à coup les grilles sont forcées par une foule ivre de vin et altérée de sang; les escaliers, les corridors, les appartements sont envahis... J'aperçois une femme à demi vêtue se précipitant échevelée par une porte de dégagement... oh! cette fois, hélas! c'était bien la reine! Des gardes du corps se firent tuer pour elle. Des gardes nationaux la protégèrent courageusement; ils illustrèrent ainsi, mon cher auditeur, le noble uniforme que tu portes.

« Le lendemain, on me déballait à Paris avec beaucoup d'autres objets que les commissaires avaient fait empiler dans des paniers; et, le soir même, après

m'avoir donné une petite couche de bleu et de rouge, — me voilà national de royal que j'étais, — on me força de fêter l'entrée du roi dans sa capitale, ou, pour mieux dire, dans sa prison : il fallut bien flamber comme les autres, et prendre un air riant comme beaucoup de personnes qui n'étaient pas gaies.

« J'appartenais à la Commune, qui ne m'employa plus guère, pendant trois éternelles années, qu'en qualité de remplaçant des lanternes que l'on cassait régulièrement trois ou quatre fois par semaine. — C'est ainsi qu'un soir je fus posé sur une haute muraille de la rue du Temple. Il y avait là un grand jardin sans culture, et au fond de ce jardin, une grosse maison bien morne, et à cette maison, une étroite fenêtre grillée, où passait et repassait une ombre pâle et majestueuse. On criait dans toute les rues : Vive la fraternité! vive l'humanité! — Depuis ce temps, je n'ai plus revu la reine. .

. . . .

« Cependant j'étais écorné, endommagé, à défaut des soins qui avaient environné ma première jeunesse, et la nation me vendit moyennant soixante-quinze mille livres... assignats, à un fort épicier de la rue Saint-Honoré... Que dis-je? de la rue Honoré. Dès lors, je ne fus plus occupé que pour des solennités particulières, je quittai la scène politique pour entrer dans la vie privée, et je m'en réjouis dans mon cœur.

« Plusieurs fois pourtant, dans ma nouvelle carrière, je fus mis à d'assez rudes épreuves ; par exemple, lorsque je passai les nuits à la porte d'un bal composé de la meilleure compagnie, et qui avait nom : *Bal des victimes*. Pour y pouvoir danser, il fallait justifier d'un père, ou d'une mère, ou d'un mari, ou de quelques parents un peu proches, tombés sous la hache révolutionnaire. Je faisais toujours des difficultés pour me laisser mettre sur la borne de l'hôtel; car il me répugnait de voir entrer tous ces deuils couronnés de fleurs. On a beau être lampion, cela vous choque.

« Vive le Directoire! Voilà le bon temps, le règne du plaisir, *la régence républicaine,* le triomphe de Tivoli de Frascati, de l'Élysée, d'Idalie, du pavillon d'Hano-

vre, etc, etc. La Terreur était passée... Bien mieux, les terroristes étaient terrifiés. Tous les soirs à la Comédie-Française, le parterre faisait mettre à genoux Dugazon et Vanhove, et les obligeait à chanter le *Réveil du peuple,* en punition du *Ça ira* (ça n'allait donc pas?) qu'ils avaient, dit-on, chanté trop volontiers; les émigrés revenaient, et les écus aussi, ces autres émigrés. Il n'y avait pas de jours que je ne fusse retenu pour un de ces jardins fabuleux. Je rapportais un argent fou à mon épicier, qui me traitait en conséquence. Bien garni, bien nourri, bien lavé, je voyais ma porcelaine reluire comme dans mes plus belles années. Toutes les têtes restées sur les épaules déraisonnaient de joie; une rage de dissipations s'était emparée de la ville. Les maisons n'étaient pas encore rouvertes, et toute la société se donnait rendez-vous dans ces salons neutres, sous ces ombrages publics. Alors, du haut de mon trône de feu, je contemplais ce bruyant pêle-mêle de banquiers, de marquis, de fournisseurs, *d'incroyables,* avec leurs habits courts et carrés, à gros plis dans le dos, au collet montant par-dessus les oreilles; leurs cravates d'organdi aux cornes menaçantes, leurs gilets roses, leurs culottes abricot à larges et longs rubans flottants, leurs bottes molles et pointues à retroussis jaunes, leurs chapeaux à la *Shouvaroff* sous le bras gauche, et leurs lorgnettes de spectacle braquées à l'œil droit. Alors je plongeais sur les plus grasses et les plus blanches épaules du monde. J'ai même vu quelques jolis pieds nus avec des diamants à chaque doigt... J'ai vu de délicieuses femmes divorcées quitter le bras de leur troisième mari pour danser avec les deux premiers, et ceux-ci les faire ensuite asseoir à côté de leurs femmes actuelles; et, tout d'un coup, ces dames se mettaient entre elles à critiquer les toilettes provinciales, et elles ne se séparaient pas sans s'être demandé : Où demeurez-vous donc? — J'ai vu M. de Trénitz danser la gavotte!... et je l'ai entendu, de mes oreilles, s'inquiéter auprès des dames si elles étaient bien placées, « car, « ma *parole* d'honneur, je serais désolé!... que le loup « me croque si je ne suis pas fou de vous toutes! » Le

loup ne l'a pas croqué, mais il est mort à Charenton, après avoir laissé sa raison dans un bal, et son nom à une contredanse.

« Tout finit; l'orgie du Directoire, un beau jour, replia sa nappe souillée devant les victorieux drapeaux du général Bonaparte. Il regarda fixement son père Barras, et la France fut *débarrassée,* comme disent les hommes politiques du temps. Bonaparte, qui avec son œil d'aigle voyait les grains de sable comme le rocher, m'aperçut à une fête de Frascati, et il dit à Mme de Beauharnais, qui était depuis peu sa femme : « Tenez, Joséphine, « voyez donc ce joli lampion avec sa date de 1770! » Et comme il connaissait la puissance des traditions qui lient le passé au présent, il conçut dès ce moment la grande idée gouvernementale de m'attacher à la maison de Napoléon...

« Bref, le jour du sacre, je brillai toute la soirée, de tout mon éclat, sur le balcon des Tuileries, et je fus béni par le pape! Honneur que n'avait reçu aucun de mes prédécesseurs et auquel j'attribue ma longévité. Me voilà donc lampion impérial, de royal et de national que j'avais été, et je rentre dans la politique; mais parlez-moi de cette politique-là, politique toute de victoires et de domination! de sorte que...

— *Qui vive?* cria le voltigeur, en se remettant le moins gauchement possible sous les armes. — *Patrouille,* répondit une voix imposante. — *Avancez à l'ordre,* répliqua le factionnaire avec fermeté (là, u temps de repos; on se parle bas à l'oreille); puis soudain : Une prise de tabac, camarade? — Volontiers, pour vous obéir...— Fameux! Ah! dame, vrai Civette!

« De sorte que, reprit le lampion quand la patrouille fut un peu loin, de sorte que je n'avais pas une semaine de *farniente;* les bulletins de la grande armée y mettaient bon ordre. Un jour Friedland, l'autre jour Austerlitz, et Iéna, et Wagram, etc. Oh! le métier de lampion n'était pas une sinécure avec l'empereur, je t'en réponds : à chaque fois que la mèche de ses canons s'allumait, nous pouvions préparer la nôtre!

« Une nuit cependant, j'eus du chagrin, quoique je

contribuasse à éclairer une bien belle fête à cet hôtel de ville, où nous sommes. J'étais sur la grande façade, à une place d'honneur... Eh bien, la main sur la conscience, j'avais le cœur aussi navré qu'aujourd'hui sur mon tas de pierres. — L'empereur acceptait un grand bal avec la nouvelle impératrice Marie-Louise, et quand je les vis monter l'escalier tous deux, se donnant la main, je pensais à la bonne et aimable et lointaine Joséphine, qui lui avait toujours porté bonheur... Et je ne pus retenir mes larmes... Elles débordèrent et tachèrent le tapis où l'impératrice posait le pied... L'empereur, sans regarder qui j'étais, me fit jeter à bas de la corniche. C'était une disgrâce complète.

« Un chiffonnier me ramassa le lendemain. Il m'emporta tout brisé chez lui, dans un quartier fangeux, et là, pendant quelques années, il m'allumait en guise de chandelle pour éclairer son sale magasin. Cet homme faisait fortune le plus misérablement du monde; et moi!... Où sont les Trianon, les Versailles, les Frascati et les Tuileries? — Être ce qu'on est, cela se supporte dans presque toutes les conditions; ne plus être ce qu'on a été, c'est là l'horrible! Et puis ces conversations ignobles ou grossières, ce langage trivial et dur! — Moi, qui étais habitué, dès l'enfance, aux entretiens spirituels et délicats, aux fleurs académiques ou à l'éloquence de la victoire! On supporte encore mieux les revers de fortune que les changements de mœurs.

« L'empereur tomba; aussi grand et plus heureux que César, il ne vit du moins que des glaives étrangers tournés contre sa poitrine. L'aigle de notre gloire s'envolait... Je trouvai moyen de souffrir davantage dans mon galetas. Les Bourbons reparurent, — un rayon d'espoir traversa mes regrets; ma vie avait été à toutes sortes de gens, mais mon cœur, sauf son infidélité napoléonienne, très-excusable, n'est-ce pas? était demeuré dévoué à ses premiers maîtres. La cupidité du chiffonnier m'avait perdu, elle me sauva. Ces gens-là ont l'instinct du moindre gain. — Chacun restituait aux Bourbons des objets chers ou précieux qui avaient pu leur être conservés, et les princes récompensaient

généreusement ces fidélités. — Mon chiffonnier ne savait de l'histoire de France qu'une seule date, celle du mariage de Louis XVI, parce qu'il avait fait de bonnes affaires, lors de la catastrophe de la rue Royale, où tant de montres et de bourses avaient changé de poches. L'inscription que je portais fut pour lui un trait de lumière; il me recousit, il me débarbouilla bien, se débarbouilla lui-même, et, par l'entremise d'un avocat très-remuant, il put saisir enfin l'occasion de me remettre dans les mains de M. le duc de Blacas, avec l'historique de la manière dont il m'avait préservé en 1789 et gardé depuis par amour pour ses rois, à travers beaucoup de dangers. L'historique était en fort mauvais fançais, comme vous pouvez croire; il n'en parut que plus sincère. Le chiffonnier obtint une bonne gratification pour lui-même et la décoration du lys pour son ambitieux avocat, et me voilà réinstallé aux Menus-Plaisirs, rue Bergère, et lampion royal, d'impérial que j'avais été en dernier lieu. A peine avais-je fonctionné deux ou trois fois, que l'empereur, banni à perpétuité, revint de l'île d'Elbe, et je me laissai refaire lampion impérial. A peine encore avais-je flambé pour le champ de mai, qui s'est tenu au Champ de Mars dans le mois de juin, que les Bourbons, également bannis à perpétuité, rentrèrent eux-mêmes, et me reprirent comme lampion royal, vu que je n'avais pas signé l'acte additionnel.

« De ce moment, et durant dix bonnes années (bien bonnes, en effet!), je m'allumais avec enthousiasme pour tous les mariages, baptêmes et anniversaires quelconques relatifs à la famille, et j'étais toujours un des plus en vue, à cause de ma toilette et de mon exergue; à tel point que plusieurs personnages qui m'avaient remarqué sous tous les régimes (ils avaient de bonnes raisons pour cela) se prirent à plaisanter sur moi. Les petits journaux s'en emparèrent; on m'inscrivit dans le *Dictionnaire des Girouettes,* on m'appela un être vénal, un renégat, que sais-je?... On est vraiment bien injuste pour les lampions; c'est comme pour les poëtes. —Que des hommes politiques soutiennent tous les pou-

voirs qui se succèdent, ils appellent cela servir la France, se dévouer pour le pays. Ils en seront quittes pour quelques épigrammes, puis on les accepte comme ils sont. Qu'ils prêtent des serments à gros intérêts et à courte échéance..., on comprend encore; mais qu'un poëte chante pour le roi après avoir chanté pour l'empereur (deux splendeurs bien chantables, chacune à sa manière); que ce pauvre poëte modifie sincèrement ses opinions en quoi que ce soit, tout le monde lui tombe sur le corps. Je n'aurais pas cru qu'il en fût ainsi des lampions. Au reste cette extrême rigueur est un hommage suprême; on tient la flamme et la pensée pour si nobles et si pures qu'un souffle les ternit.

« Quant à moi, harcelé, tympanisé, *charivarisé* comme e l'étais, je perdis la tramontane; je ne pus me faire à l'idée de l'impopularité; je séchais de honte; il me tardait de trouver une occasion de reconquérir l'opinion publique contre ma propre opinion, tant je tremblais devant les journaux. Cette occasion se présenta; la peur fit de moi un héros. La loi de 1825 sur la presse fut rejetée par la chambre des pairs... Je me lançai sur une fenêtre de l'opposition, rue Saint-Denis, et je pris du service chez un citoyen qui ne savait pas lire, mais qui avait un tel amour des livres et des gazettes, qu'il illumina quatre jours en l'honneur de la presse sauvée. J'eus tort de quitter sitôt la cause de la Restauration. Avec un peu plus de patience, j'aurais pu fêter la conquête d'Alger, ce magnifique adieu! mais mon nouveau maître me tint à l'ombre dans sa cave.

« C'est chez ce grand citoyen, sans contredit le plus désintéressé des hommes... dans la question, que me trouva la révolution de Juillet. Je m'affichai sur toutes les pyramides de pavés du quartier... J'espérais qu'on me chanterait... On me chansonna! Aussi, pourquoi vouloir être un lampion populaire et constitutionnel? — Voici mon couplet dans une chanson... impossible sous quelque liberté de la presse que ce soit, attendu qu'il n'y est dit que des vérités; or, ce n'est pas le but de l'institution. Je veux te faire entendre ce couplet, comme expiation de mon héroïsme hypocrite :

AIR : *Un grenadier, c'est une rose.*

Un lampion, c'est une bêtise,
Aux ordr's de quelques gens d'esprit;
Qui a un' flamm' rouge, bleue ou grise,
Et qui d' tout' graisse se nourrit,
Faut-il fêter la tyrannie,
Fêter la licence impunie,
S'enflammer pour tout c' qu'est succès,
Illuminer tous les excès?
Voilà le vrai lampion français!

« Et toute la chanson continue sur le même ton. — Cette bête de plaisanterie, qu'on répète jusqu'à satiété, ne te semble-t-elle pas plus que rigoureuse? — Encore une fois, le couplet irait beaucoup mieux à M. le duc ***, à M. le marquis de ***, à M. le comte de ***, à M. le vicomte de ***, à M. le baron de ***, à M. de ***, et à tous les gardes nationaux (je t'en demande pardon), qu'à un pauvre diable de lampion. N'importe; je sentis que je n'aurais pas vécu deux mois de plus sous le coup du ridicule, et je pris ma retraite sans pension. Mais je continuais à travailler pour les particuliers; c'est-à-dire que je me retirai chez un entrepreneur qui me signa l'engagement de ne m'employer qu'à des choses où la politique est étrangère... cela est d'ailleurs bien plus amusant, je t'assure, pour un observateur éclairé.

« Sous la charte de 1830, je passais souvent des nuits entières à la porte d'un cercle où il va beaucoup d'Anglais et des Français tout au moins aussi Anglais. Rien n'est comique comme de voir certains de ces messieurs, qui ont englouti du punch et dont le lansquenet a englouti l'argent pendant six heures d'horloge, crier, en attendant leur carrosse : Eh bien! où donc est ce joueur de jockey, cet ivrogne de cocher? — Comment ne voient-ils pas qu'ils ont absolument les mêmes mœurs que leurs laquais, et qu'il n'existe entre eux d'autres différences que celle des louis aux gros sols.

« D'autres fois, je brillais sur la borne de quelque fastueux hôtel occupé par un banquier-modèle : quatre-

vingts personnes y avaient dîné, mieux qu'on ne dîna jamais chez Lucullus ou chez M. de la Reynière, et on dansait frénétiquement dans tous les salons. — Tout à coup trois lourdes voitures bien fermées sortaient du portail, — et, dans la première, je reconnaissais, à travers les fentes, le généreux amphitryon, flanqué de portefeuilles et de sacs... c'était la *Banque* qui faisait *route* pour l'étranger.

« Il y a cinq ans environ, je fus mandé pour la fête d'un grand seigneur du jour, un enrichi de la veille : concert, bal, souper, feu d'artifice, illumination dans les jardins ! Ce sont les meilleures études morales. On nous répète, tous les matins, que ce n'est plus à présent comme dans l'ancien régime ; que nous sommes dans le siècle des mœurs et des bons ménages ; que la galanterie n'est plus de saison ; que les femmes... sensibles et... leurs maris sont supprimés ! Ceux qui disent cela n'étaient pas à cette fête, bien certainement. Pendant la seule demi-heure qu'à duré le feu d'artifice, j'ai su à quoi m'en tenir pour toujours sur toutes ces questions. J'étais posté au pied d'un arbre, à l'angle d'une allée solitaire, et je voyais d'en bas tout le public, quand une bombe ou quelques feux de Bengale venaient à éclairer le jardin. Tu ne saurais croire, mon cher voltigeur, combien de mains se quittaient à chaque lueur indiscrète ! — Il y avait, devant moi, une dame et deux messieurs montés sur un banc ; je n'entendis que trois paroles, c'en fut assez pour me convaincre que l'un était l'amant de la maîtresse de l'autre. — Et ce gros vieux là-bas, dont le ventre tournait un bosquet cinq minutes avant lui, et qui arrivait peu à peu aux soubrettes !... — Après le feu, la maîtresse de la maison embrassa tout haut son mari, en lui disant : « Êtes-vous content, mon ami ? » « — Enchanté... de vous, mon ange... toujours ! » répondit-il en la pressant sur son cœur, et beaucoup de personnes pleuraient d'attendrissement. Je tournais moi-même à l'humidité ; mais au bout d'un quart d'heure, je vis cet excellent mari se diriger vers une charmille et s'y trouver juste en même temps que la prima donna du concert ; et j'aperçus l'ange qui s'avançait de l'autre

côté, vers mon allée mystérieuse, en donnant le bras à un jeune diplomate. Ils se parlaient beaucoup et de fort près, de peur qu'on ne les entendît, apparemment. J'aurais bien voulu voir ce qu'ils avaient à se dire; mais le jeune diplomate, qui ne regardait pas à ses pieds, ou qui me trouvait trop nombreux, moi tout seul, comme témoin, me marcha sur le corps et me creva l'œil. Je n'ai donc plus rien vu, et tu en sais là-dessus autant que moi. — Est-ce à dire que notre siècle et notre pays soient démoralisés de fond en comble? Non, certes. J'ai entendu raconter par de pauvres petites lampes qu'il y avait dans de modestes logis beaucoup de vertus qui ne font pas de bruit, et de jeunes amours aussi purs que des vertus; mais tout cela ne se rencontre guère dans les endroits où les lampions sont de service. C'est tout ce que je puis affirmer. . . . .

. . . .

« Je fus malade à la mort de mon aventure diplomatique; j'eus le délire pendant je ne sais combien de mois, et je ne sais non plus comment je me retrouvai, un soir, tout tremblotant, sur une fenêtre dont les carreaux étaient brisés. Une bande d'enfants parcourait la rue, criant en musique : *Des lampions! des lampions!...* et jetant des pierres dans les vitres qui tardaient trois secondes à s'ouvrir. Un grand diable d'arbre de la liberté, qui s'élevait dans le carrefour, en face, m'expliqua pourquoi on était forcé d'illuminer volontairement. — 1848 avait succédé à 1830 en ligne directe. — Je regardai autour de moi, et je m'aperçus que j'étais misérable et lapidé sur cette même fenêtre de la rue Saint-Denis, où j'avais si insolemment brillé vingt-trois ans auparavant. — C'est bien fait. — Et la réforme, mon brave ?

« Cette dernière émotion ne fit qu'aggraver l'état piteux où je me trouvais déjà. Je ne suis plus présentable en bon lieu, je ne sers qu'à des paveurs et à des maçons, mais, tout démantibulé que je sois, j'ai du cœur encore, semblable aux invalides amputés ou déjetés, mais qui, dans un corps disloqué, conservent une âme ardente et française.

« Et je prie Dieu qu'il me pardonne mes torts, et qu'il m'accorde la grâce de consumer ce qui me reste de forces et de mèche en l'honneur d'une vraie fête de la gloire, de la liberté et de la joie — tout cela un peu durable cette fois — me permettant de grimper sur une des façades de ce Louvre populaire, où la ville doit rivaliser de splendeurs avec toutes les royautés... et dont tu es, mon aimable compagnon, une des sentinelles les plus avancées.

« La gloire et la liberté pures marchant ensemble comme deux sœurs la main dans la main, c'est alors, n'est-ce pas, qu'on serait en droit de crier bien haut : *Dieu protége la France.*

« Mais, mon beau guerrier, ne monteras-tu pas longtemps la garde, avant que...?

— Eh bien! camarade! camarade! sommes nous morts? que faites-vous donc ainsi *accumulé* au fond de votre guérite ?

— Ah! caporal! me voilà! Quelle heure est-il?... ce maudit lampion...

— Ah! ah! ah! il rêve encore le voltigeur... Allons! on vient vous relever... Vous continuerez votre somme au poste.

— Ouf!... il me semble que j'ai dormi quatre-vingts ans. »

Certifié conforme au récit que m'a fait le voltigeur avec qui j'étais de garde le 4 février 1850.

LE GOUVERNEUR DE LA SAMARITAINE

NOUVELLE

Je me rappelle très-bien, attendu qu'il y a très-longtemps, — les souvenirs d'enfance conservent toujours

la vivacité de cet âge, — avoir vu un singulier bâtiment carré, aussi vieux que le *Pont-Neuf,* sur lequel il était construit. Il y avait sur la façade une *pompe-fontaine* qui pleurait à peine quelques gouttes d'eau, une horloge qui retardait de quinze ans, et tout en haut une grappe de clochettes dont les timbres fêlés carillonnaient boiteusement, à certains jours, des moitiés d'anciens airs et de *Noëls* guillerets : c'était la *Samaritaine.* Je vois encore ce joli castel détérioré, assis un peu de travers sur ses pilotis, à la deuxième arche du pont, avec son toit bordé d'une balustrade; son grand bassin à la hauteur du premier étage, et aux deux coins duquel se tenaient les figures de Notre-Seigneur et de la Samaritaine, en plomb bronzé; son large cadran au-dessus, ayant l'air de dire que l'heure fuit comme l'onde; et sur le comble, un campanile de plomb doré tout rempli des clochettes dont je viens de parler, et dans lequel était autrefois un jaquemart de fer représentant un homme armé qui frappait les heures sur la cloche de l'horloge. Il me semble que je lis encore au-dessus du bassin cette inscription :

FONS HORTORUM

PUTEUS AQUARUM VIVENTIUM.

Application heureuse des paroles de l'Écriture, parce que les eaux élevées par la machine renfermée dans l'édifice alimentaient les jets du jardin des Tuileries.

Ce monument, commencé sous Henri III, fut achevé sous Henri IV en 1608. C'était en même temps une pompe, une horloge et un carillon; les mécanismes, fort compliqués et fort ingénieux pour le temps, étaient l'œuvre du célèbre mécanicien flamand Jean Linthaër. La *Samaritaine* avait le titre de gouvernement, et le roi appointait richement le gouverneur. Mais déjà la sonnerie était fort en désarroi sous Louis XIV, comme nous l'apprend une pièce de vers intitulée : *Complainte de la Samaritaine* sur la perte de son jaquemart et le

débris de la musique de ses cloches, par le rimeur d'Assoucy.

Ravitaillé depuis à plusieurs reprises, son joyeux carillon ne cessa, pendant le dernier siècle, d'égayer et d'encourager les plaideurs qui passaient devant elle pour aller au *Palais,* et il tenait les juges éveillés... jusqu'au moment de l'audience. Et moi-même, lorsque, dans les derniers temps de l'Empire, j'allais, pauvre petit écolier, chercher mon savoir quotidien dans le pays latin, je ne manquais jamais de faire un bon détour qui avait le double avantage d'allonger ma route et de la diriger par la *Samaritaine,* dont les échos argentins me ragaillardissaient et me donnaient cœur à l'ouvrage pour toute la matinée. Hélas! un beau jour, après les vacances, c'était en 1813, je reprenais mon chemin du *Pont-neuf*... plus de carillon, plus de *Samaritaine,* l'empereur l'avait fait démolir! ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux... ni de pire; il ne faut rien exagérer.

Pour être juste, convenons que depuis l'empereur, et surtout depuis quelques années, il s'est exécuté dans la ville de Paris un grand nombre de travaux salutaires et de beaux monuments dont les Parisiens jouissent et profitent avec indulgence, et qui font la surprise et l'admiration des étrangers; mais ne cachons pas non plus que d'autres monuments, très-intéressants par leur ancienneté et leur caractère, ont été renversés par la fureur des alignements et un fanatisme de régularité peu éclairé, comme tous les fanatismes. La *Samaritaine* fut une des victimes de ce culte aveugle et une des plus regrettables. C'était un témoignage naïf de l'état des arts mécaniques à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. — C'était une sœur aînée de la machine de Marly; il devrait y avoir pour nous quelque chose de sacré dans ces exemplaires de la science de nos aïeux, dont la comparaison ferait d'ailleurs ressortir davantage les progrès de la science actuelle, et qui formeraient par leur contraste une variété de jour en jour plus rare dans nos cités qu'envahit une belle mais fastidieuse monotonie. Il ne faut pas ôter tous les

vieillards d'une fête : les danses des jeunes filles sont plus charmantes devant les grands-pères; les nymphes n'avaient jamais tant de grâce, dit-on, que lorsqu'elles escortaient le vieux Silène.

I

Quoi qu'il en soit, sous la fin du règne de Louis XV, le gouverneur de la *Samaritaine* se nommait le chevalier de Rancé, ancien major au régiment des dragons de la Reine. Était-il de la famille du fameux abbé de Rancé qui parvint à la sainteté après un pur et fidèle amour, deux exemples aussi miraculeux l'un que l'autre? Ce qui est certain, c'est que le chevalier avait le sentiment exalté de l'honneur, une fille adorable et un bras de moins. C'est lui dont nous avons parlé autre part, qui n'étant encore que sous-lieutenant, à la bataille de Fontenoy, vit son bras emporté par un boulet, et s'écria aussitôt : Ah! ma bague!... et malgré ses soixante-quatre ans actuels et tous ses malheurs passés, il avait toute cette jeunesse de cœur et d'esprit que nous n'avons plus guère aujourd'hui après vingt ans. — Les vieux étaient jeunes, les jeunes sont vieux : quelle est la meilleure philosophie?

Mais laissons le chevalier de Rancé dans son gouvernement de la *Samaritaine,* et jetons un coup d'œil rétrospectif sur sa carrière, en reprenant les choses de loin.

Son père avait une terre et un château en Touraine, la province des châteaux; c'est là qu'après avoir bien servi le roi, il vivait de cette vie simple et noble, également éloignée de la vanité luxueuse des seigneurs et de l'économie mesquine des propriétaires bourgeois ou de ces soi-disant gentilshommes terriers qui n'étaient en effet que des paysans privilégiés. Aucune idée d'ambition n'avait germé dans la tête, aucune plainte ne s'était élevée dans le cœur de ce brave officier qui avait sacrifié au service de son pays une bonne partie de son

sang et de son patrimoine, et qui s'en trouvait largement récompensé par un peu d'honneur. C'est une tradition de désintéressement qui s'est perpétuée de siècle en siècle dans l'armée française, et dont nous verrions encore chaque jour de nouvelles et éclatantes preuves, si nous avions le loisir de regarder. Tandis que toutes les digues se rompent, que toutes les barrières s'écroulent et que toutes les cupidités font irruption dans les différentes classes de la société, il est beau et consolant d'observer à quel point le sentiment du devoir et de la dignité désintéressée est demeuré puissant dans les rangs de nos braves légions. Quand on risque tous les jours le plus grand intérêt — la vie — comment pourrait-il y avoir place pour un intérêt secondaire? Et voilà pourquoi le métier des armes ne pourra jamais déchoir de sa noblesse, malgré toutes les tirades philosophiques qui s'écrivent au coin de la cheminée et qu'on ferait bien de jeter dedans ; même gloire est due au désintéressement du clergé et de la magistrature. Chose digne de remarque! c'est dans les carrières les moins bien rétribuées que l'avidité n'a point pénétré, tant l'habitude d'une vertu en rend l'exercice facile, tant, d'un autre côté, le maniement de l'argent salit l'âme comme les doigts!

Né d'un tel père, le jeune Paul de Rancé ne devait avoir que de nobles instincts!

La générosité suit la belle naissance,

a dit Corneille : et, en effet, les qualités du cœur se transmettent habituellement avec le sang, dont la source est au cœur. Il n'en est pas ainsi des qualités de l'esprit. La génération du cerveau est la plus phénoménale de toutes ; on dirait qu'elle ne procède que de Dieu seul, qui distribue l'imagination et les facultés intellectuelles selon son bon plaisir et sans la participation des parents. Aussi voit-on dans l'histoire des races d'excellents guerriers, des familles d'excellents magistrats; et pas une famille, pas une race de poëtes ou de grands écrivains. Les talents et l'esprit sont choses exceptionnelles et personnelles.

C'est un des innombrables mystères qui confondent l'ignorance des savants. — Donc Paul, qui tenait de son père le germe des vertus, ne tenait que de Dieu les brillàntes facultés de l'intelligence. Le vieux capitaine était un homme d'un sens droit et même d'un esprit assez agréable, mais l'horizon de ses idées ne s'était pas étendu plus loin que celui de sa destinée, et le monde des arts était pour lui une terre étrangère. Son fils avait été doué, faut-il dire plus heureusement? Hélas! tout se paye dans la condition humaine; nous ne recevons un avantage qu'au prix de quelque bonheur. Paul ne connut point sa mère, qui perdit le jour en le lui donnant. Il débuta ainsi dans la vie par le plus grand des maux. Oh Dieu! n'avoir pas eu autour de son berceau les sourires et les chansons d'une mère! Pauvre enfant! n'avoir jamais dit : Maman; n'avoir pas eu le sein maternel pour cacher ses premières larmes et reposer ses premières douleurs! et plus tard n'avoir pas senti auprès de soi cet ange gardien qui conseille, garantit ou pardonne! et qui épie et devine nos passions naissantes afin de les diriger, et qui s'oublie sans cesse et qui n'existe que dans son fils, veillant sur son âme comme sur ses jours! Ah! que l'on doit être indulgent à qui n'a pas eu de mère!

Mais Paul n'avait pas besoin d'indulgence. C'était une de ces natures portées au bien et sensibles au beau, et trop intelligentes pour ne pas être douces. Tout jeune encore, ses occupations étaient l'étude des langues et des sciences naturelles. Dès le matin, il allait dans les prairies voir poindre les fleurs, et le soir il regardait longtemps éclore les étoiles dans le ciel. On le menait à Tours à des leçons publiques qu'il suivait avec ardeur. Ses plaisirs étaient la poésie et les arts. Cependant il se livrait avec conscience aux exercices du corps, parce qu'un homme, un gentilhomme, devait exceller dans l'équitation et le maniement des armes; mais il ne s'en faisait point une passion ni surtout une vanité. Il allait peu aux courses et à la chasse, trouvant à employer mieux son temps dans la journée, et il ne jouait à aucun jeu, aimant mieux abré-

ger la veillée par des conversations agréables avec quelques dames et demoiselles du voisinage qui venaient tenir compagnie à une vieille sœur de son père ; tellement que les autres jeunes gens le raillaient souvent en l'appelant le nouvel *Amadis*, le chevalier des soupirs, le poëte!... Il laissait dire et continuait de faire à sa fantaisie.

Un jour, pourtant, les plaisanteries devinrent si gaies, qu'il crut devoir les prendre au sérieux. Il s'expliqua de telle sorte derrière les fossés du château avec le *plaisant*, que personne n'eut plus envie de rire. On reconnut que, s'il laissait vivre les lièvres, c'est qu'il le voulait bien. Ce fut ainsi qu'il atteignit sa vingtième année. Son père alors lui dit : « Mon ami, voici un brevet de sous-lieutenant; vous allez partir pour le camp du roi et faire la guerre comme je l'ai faite, et comme c'est le devoir de tout gentilhomme. Que Dieu vous soit en aide... En tous cas, vive le roi! »

A cette époque, les paysans tiraient à la milice pour être soldats, et les jeunes gentilshommes partaient officiers. On a trouvé plus tard que c'était une distinction choquante, et on a fait tirer tout le monde : vive l'égalité! Oui, cela est superbe le jour du tirage; mais le lendemain, les riches s'en tirent en payant de pauvres diables qui vont se faire casser la tête à leur place. Quelle égalité! Autrefois, du moins, le noble ne pouvait pas se faire tuer par procuration comme le riche d'aujourdhui ; et s'il n'y avait point parité de grades et de position, il y avait égalité devant le canon. — Où est le progrès ?

Le jeune chevalier de Rancé partit après avoir demandé la bénédiction de son père et un talisman à Mlle Esther de G***. Les deux pauvres enfants s'aimaient bien plus qu'ils ne se l'étaient dit, bien mieux que nous ne pouvons dire. Les deux familles se convenaient et le mariage devait se faire au retour de la première campagne. Il fut permis à Esther de donner une bague de ses cheveux à son fiancé pour lui porter bonheur... C'est cette bague qu'il regretta en perdant son bras à Fontenoy; mais il fit courir à sa recherche, et l'ayant retrou-

vée, il la mit à son autre main et continua la campagne. Quand elle fut terminée, il reprit la route de Touraine, où l'attendaient toutes les consolations. Voici le château : il ouvre la grille. Personne dans les cours ni dans le vestibule; enfin il trouve un prêtre qui lui dit : « Votre père est mort subitement avant-hier; ses funérailles se font en ce moment. » Le malheureux fils s'y traîne presque mort lui-même. Le lendemain il s'informe d'Esther. — « Elle a pris le voile, la semaine dernière, au couvent des *Ursulines* de Tours, lui dit la vieille tante. Depuis votre fatale blessure, ses parents ont changé d'avis. Ils ont voulu la forcer de contracter un autre mariage... Elle s'est réfugiée dans les bras de Dieu. Votre père a succombé au chagrin que vous auriez. »

Eh bien, paye-t-on assez cher quelques avantages de la nature ?

Le chevalier repartit le plus vite possible pour l'armée; les dangers seuls lui souriaient. Mais, quand on est très-malheureux, il n'y a pas de dangers. Il avait déjà obtenu un grade sur le champ de bataille et la croix de Saint-Louis ; il fut fait capitaine à la première occasion, puis il resta vingt ans dans ce dernier grade, voyant passer devant lui tous ses cadets. Le hasard, ou plutôt le choix, avait placé à la tête de son régiment un nouveau colonel, homme médiocre et jaloux de la supériorité d'un de ses inférieurs, et s'en dédommageant par toutes sortes de mauvais procédés et d'injustices. Mais le chevalier de Rancé ne les sentait guère; son cœur appartenait à d'autres chagrins, et son esprit philosophique souriait de ces petitesses dont les autres officiers se fâchaient pour lui. Enfin, à force de vivre, il arriva au grade de major... A cette époque, la France était en paix; les boulets ne s'étaient pas souciés de lui. Il prit sa retraite; mais il ne voulut pas remettre les pieds dans le château de ses pères, qui n'était peuplé que de souvenirs cuisants. Il vendit toutes ses propriétés et vint se retirer à Paris, le grand refuge, la ville d'intelligence, d'hospitalité et de liberté. Les arts et le monde l'environnèrent de leurs prestiges. Il connut ces entre-

tiens délicats, ces élégantes causeries, cette exquise politesse, qui suppléent à bien des choses et que rien ne remplace... Et un beau jour on le maria, l'âge lui rendant la solitude trop vive. Notre propre jeunesse nous tient compagnie comme le feu. *O jeunesse!* il y a dans la délicieuse *Arabelle* de Jules de Saint-Félix quarante vers qui commencent ainsi ; je n'aurais qu'à vous en dire quatre, vous ne voudriez plus entendre autre chose. Tout le cortége des illusions nous quitte au milieu de la vie, et alors il faut quelqu'un pour achever la route. Alors, quand on n'a pas pu se marier selon son cœur, dans la maison où l'on avait un cœur, on se marie par sagesse au moment de prendre ses quartiers d'hiver. Mme de Rancé était une personne d'un vrai mérite, une compagne dévouée et bien essentielle; aussi ne tarda-t-elle pas à être atteinte d'une maladie qui l'emporta... Et voilà encore le pauvre chevalier avec un nouveau malheur : continuation de cette fatalité qui poursuit les personnes *heureusement douées*. Mais, en le quittant, sa femme lui avait laissé une fille au berceau, qui s'appelait Esther : vous savez pourquoi.

II

Ici commence une autre existence pour le chevalier de Rancé. Son cœur si tendre, mais déshabitué d'aimer, retrouva pour sa fille tous ses trésors de tendresse et se ranima comme un foyer longtemps étouffé à qui l'air est rendu. Il lui paraissait même qu'en grandissant son Esther prenait d'étonnantes ressemblances avec celle qui avait été le rêve de sa première jeunesse, qui aurait dû être la bienheureuse réalité de toute sa vie, et qui s'était ensevelie dans le cloître, tombeau terrible où ne peuvent pas même aller pleurer ceux qui survivent. Pendant toute l'enfance de sa fille, le chevalier fut pour elle une mère, et il redevint ensuite le père le plus sérieusement occupé de son éducation... A quinze ans, ce bel âge qui lui vint le jour même de la soixan-

tième année de son père, la jeune Esther savait plusieurs langues modernes, non certes pour le plaisir puéril d'échanger tout haut et avec prétention quelques paroles insignifiantes avec des Anglais ou des Italiens, mais pour étudier et apprécier la poésie des différents peuples; elle savait aussi la peinture et la musique, mais elle en avait l'amour sans aucun mélange d'amour-propre; elle savait surtout être bonne et pieuse, ce qui ne la rendait que plus gaie, dans la véritable acception du mot : car il n'y a pas de gaieté réelle sans sérénité. C'est dans un ciel pur que les rayons du soleil brillent le mieux. Du reste, elle se plaisait beaucoup aux bons spectacles et au bal, quand l'occasion s'en offrait; elle était tout à fait de son âge pour les plaisirs distingués; enfin, quoiqu'elle fût très-habile ménagère et toujours fort bien mise, elle ne parlait jamais emplettes ni toilette (inappréciable vertu!); et quoiqu'elle eût, ou plutôt parce qu'elle avait infiniment d'esprit, elle n'était pas moqueuse : elle trouvait cela trop facile apparemment. D'une bienveillance et d'une confiance naïves, elle sympathisait vite avec les gens qu'elle voyait. Ingénieuse à supposer dans les autres ses propres qualités, il fallait qu'elle connût bien une personne pour ne pas l'aimer.

Le chevalier de Rancé entendait tous les échos des salons retentir des louanges — d'Esther, et son orgueil était du bonheur. — « J'ai donc vaincu ma mauvaise étoile, disait-il un matin, en embrassant sa fille... » Un laquais entre et lui remet une grosse lettre venant de la Suisse. L'enveloppe est à peine déchirée, qu'il en sort une avalanche sinistre de papiers griffonnés sur toutes les marges, et au milieu de tout ce fatras, quelques lignes d'une écriture anglaise qui annonçaient au chevalier de Rancé que le banquier de Genève, dans les mains duquel se trouvait toute sa fortune, venait de faire une banqueroute effroyable.

Le chevalier de Rancé fut atterré, pour la première fois, d'un malheur qui n'était pas la perte d'un être chéri. Les injustices des hommes, les rigueurs du sort, son corps mutilé, sa carrière manquée et bien d'autres

pertes d'argent dont nous n'avons point parlé ! il avait foulé tout cela aux pieds, ou du moins l'avait déposé au pied de la croix; et il en eût été de même de cette nouvelle catastrophe, si elle n'eût frappé que lui; mais sa fille !... l'avenir de son Esther brisé au moment où il se présentait si riant ! mais renoncer pour elle aux beaux projets d'établissement dont elle avait le choix, une heure encore auparavant; mais souffrir dans son enfant chérie et s'accuser soi-même d'imprévoyance... c'en était trop ! Esther, le voyant pâlir et trembler, le crut sous le coup d'un mal subit et mortel !... « Tiens, mon enfant, lui dit-il, prends cette lettre, et vois ce qui nous accable. » Esther la parcourut des yeux, et un sourire angélique se répandit sur son visage... Ce n'était que sa ruine, elle n'avait pas à craindre pour les jours de son père !

« Ah ! mon père, s'écria-t-elle en lui sautant au cou avec amour et gentillesse, ne pleurez pas ainsi... le vrai malheur dans tout cela, c'est votre chagrin. Écoutez : nous allons quitter tout de suite ce bel appartement et tous nos domestiques, excepté ma *bonne*, qui voudra nous suivre sans gages, j'en suis sûre; nous irons nous loger bien loin... et avec les débris de votre fortune... et ce que je gagnerai...

— Ce que tu gagneras, ma fille ! ah ! voilà mon désespoir !... mais non, non, il me reste des ressources; j'ai des amis, et des amis puissants. Il y a dans le royaume des places que peut occuper un pauvre manchot... »

Une heure après, le chevalier de Rancé, qui de sa vie n'avait fait une démarche, qui avait en horreur de demander quoi que ce soit, frappait de porte en porte comme un solliciteur de profession. Que ne peut l'amour paternel ! Il commença la tournée d'amis par un lieutenant général fort bien en cour.

« Vous me désolez, mon cher chevalier, j'ai précisément un des parents de ma femme qui vient d'éprouver le même malheur que vous, et pour qui je sollicite un emploi tout pareil à celui qui vous conviendrait... je m'occuperai de vous lorsque j'aurai obtenu pour ce parent... les deux démarches se nuiraient... mais je

crains que ce ne soit long, — les amis ont si peu de zèle aujourd'hui ! »

Un président lui dit : « Nous verrons, nous verrons... mais je vous conseille de vous retirer au plus tôt dans quelques lointaines provinces où l'on vit à bon compte; allez, et nous saurons bien vous trouver là !... » C'est comme un médecin qui envoie aux eaux un malade dont il ne sait que faire.

L'ami de cœur, le camarade du ministre de la guerre, qui était intimement lié avec le chevalier de Rancé, prit une grande part à son malheur, en causa longuement et avec effusion, lui serra toutes les mains avec toutes les siennes : « Quant au ministre, dit-il, Son Excellence a tant de bonté pour moi, que je me suis fait une loi de ne jamais rien lui demander... c'est un vœu sacré... qu'il m'est bien cruel de tenir aujourd'hui... Mais vous comprenez !... »

Le chevalier continua cependant son cours de démarches et d'expériences philosophiques. Quelques personnes avec qui il était dans les meilleurs rapports de société mirent tout de suite entre elles et lui la distance d'une pétition sur grand papier. — L'homme qui demande quelque chose à son égal obtient, pour commencer, un brevet d'infériorité. — D'autres personnes, plus chaudes de ton, assurèrent le chevalier qu'elles allaient se mettre au feu pour lui. Ce qui est synonyme de : Votre très-humble et très-obéissant serviteur, au bas d'une lettre.

Bref, le chevalier et sa fille, au bout de quelques mois, étaient dans deux petites chambres derrière le Luxembourg, avec la vieille *bonne,* et n'entendant plus parler du moindre ami... Je me trompe : quelques dames, qui n'étaient pas heureuses elles-mêmes, et le poëte Lemierre n'avaient pas abandonné les pauvres exilés, et s'étaient donné mille soins pour trouver à Esther des élèves de chant et de dessin. Bientôt Laure Pigal (c'est le nom qu'elle avait pris) put suffire par ses leçons aux nécessités du ménage et aux besoins de son père; elle portait légère son fardeau de douleurs, comme Diane son carquois. Mais le chevalier ne pouvait s'accou-

tumer à cette idée et à la vie que menait sa fille, et il dépérissait de jour en jour. Esther s'en aperçut; alors elle se cacha pour pleurer, et le découragement la prenait au cœur... Un dimanche qu'ils passaient tous trois sur le Pont-Neuf, la bonne fit remarquer à Esther que la *Samaritaine* carillonnait un air lugubre, et qu'une grande foule était amassée devant le bâtiment. Ils s'informèrent : c'était le gouverneur qui, dans un accès subit de fièvre chaude, s'était jeté de sa fenêtre dans la rivière : et la foule était beaucoup moins triste que le carillon de la *Samaritaine;* car ce gouverneur, disait-on, devait faire une mauvaise fin après sa mauvaise vie. — Quelquefois... dans ces temps-là, les ministres faisaient de détestables choix pour les places importantes. — Le front d'Esther s'illumina d'une pensée soudaine. — A peine rentrée, elle se rendit, en toute hâte et en secret, à un couvent voisin, où depuis trois semaines elle donnait des leçons; et là, se jetant tout à coup aux genoux de la supérieure : « Madame, dit-elle, exaucez une fille qui vous implore pour son père! — Qu'y a-t-il, ma chère Laure? — Madame... d'adord, je ne m'appelle point Laure Pigal, c'est un nom emprunté... mon père est d'une des premières familles de la Touraine... un ancien officier supérieur... qui a perdu un bras... — Qui a perdu un bras, dites-vous, reprit la supérieure, et il est de la Touraine!... — Oui, madame. — Et... son nom? — Le chevalier de Rancé. — Le chevalier de Rancé! — Qu'avez-vous, madame, est-ce que ce nom? — Rien, rien, ma fille... Eh bien, votre père!... — Il a été entièrement ruiné, madame, et il se meurt, je le vois, de la peine que je lui cause... C'est une faiblesse, sans doute, car moi je ne me plains pas, et s'il me croyait heureuse, je le serais... mais cette faiblesse vient de son amour pour sa fille... Ah! madame, vous avez, je le sais, un neveu qui peut tout auprès du roi... et si une pauvre enfant pouvait quelque chose sur vous! — Parlez, parlez, ma fille, que faut-il faire?» Et Esther raconta en peu de mots à la supérieure ce que le hasard venait de lui apprendre. « On ne sait pas encore cet événement à la cour, ajouta-t-elle; si vous demandiez pour

mon père!... vraiment je suis insensée; mais pardonnez et bénissez-moi. — Allez, mon enfant, et reposez-vous en Dieu. » Il y avait une telle douceur dans la voix de l'abbesse, qu'Esther ne put s'empêcher d'espérer; et quand elle fut seule, se jetant sur la pierre du parloir: O mon Dieu, s'écria-t-elle, si j'obtiens de votre miséricorde la grâce que j'implore pour mon père, s'il revient à la santé, au bonheur, je fais le vœu, au pied du crucifix, de prendre un jour, dans ce cloître, le voile de vos bienheureuses servantes; à moins, ô mon Dieu, que vous ne m'appeliez dans votre éternité avant mon père... car je lui dois mon amour, mes soins, ma joie, tant que vous le laisserez sur la terre! »

Quatre jours n'étaient pas écoulés qu'un brigadier du guet apportait au chevalier de Rancé sa nomination au poste de gouverneur de la *Samaritaine*. Le chevalier croyait rêver.

« Mon père, dit aussitôt Esther, je vous expliquerai ce miracle; mais, avant tout, venez avec moi glorifier et bénir l'ange mortel à qui nous le devons. » Et tandis qu'ils prenaient la route du couvent, elle lui raconta son entretien avec la supérieure. « Oui, ma fille, c'est sans doute un ange; les anges seuls font ainsi le bien sans se montrer; excepté celui que j'ai là près de moi. »

Arrivée au couvent, Esther fit prévenir l'abbesse que deux personnes avaient absolument besoin de lui parler un instant; elle ne voulut pas qu'on les nommât, de peur que, par un sentiment d'humilité, la bienfaitrice ne songeât à se dérober aux témoignages de leur reconnaissance. L'abbesse vint au parloir. « Ah! madame, dit la jeune fille, recevez mes bénédictions et celles de mon père! » L'abbesse, sans lever les yeux, balbutia quelques paroles... « Esther! » s'écria le chevalier, et il ne regardait pas sa fille... son cœur avait reconnu à travers les grilles celle dont l'image depuis tant d'années ne s'y était jamais effacée. « Madame, continua-t-il en se reprenant, je savais bien que ce talisman me porterait bonheur! » Et il avançait la main pour

montrer qu'il avait encore cette bague... et deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux; deux grosses larmes roulèrent en même temps dans les yeux de l'abbesse... et ils firent ensemble le signe de la croix. La jeune Esther, stupéfaite de ce qu'elle devinait, baissait son front couvert de rougeur... L'abbesse rompit enfin ce long silence de quelques minutes : « Adieu, dit-elle, soyez heureux... Je vais prier pour vous... priez aussi pour moi. » Et elle s'éloigna sous les noirs arceaux du cloître.

Le lendemain, la petite garnison de la *Samaritaine* était en grande tenue et sous les armes devant la façade, et le maréchal de Soubise installait le nouveau gouverneur; le carillon sonnait tout son joyeux répertoire. Quelques heures après tous les *amis* vinrent féliciter le chevalier de Rancé, et plusieurs firent entendre qu'ils n'étaient pas étrangers à cet acte de justice. Le chevalier et sa fille sourirent le moins malicieusement qu'il leur fut possible. Au surplus, il faut encore être fort reconnaissant qu'on vienne visiter notre bonheur et regarder nos succès! car l'Envie nous abandonne autant dans la prospérité que l'Intérêt dans l'infortune.

De ce moment, le chevalier de Rancé retrouva toute cette gaieté d'esprit qui s'allie si bien avec la douce mélancolie du cœur. L'étendue de ses connaissances et le charme de son amabilité, les brillants talents et les grâces modestes de sa fille, attiraient tout ce que Paris avait de distingué dans le monde et dans les *lettres*. Le luxe et l'orgueil n'avaient pas encore inventé les *rout* et le *spleen;* et c'était à qui se ferait engager aux fêtes intellectuelles du *gouverneur de la Samaritaine.*

On ne nous a pas raconté ce que devinrent plus tard la fille et le père, et comment ils ont fini. Hélas! il n'y a qu'une manière de finir : elle est bien triste!

L'HOTEL DE CLUNY

Si vous êtes quelquefois fatigués des petites choses, des petites gens, des petits meubles, de la petite existence d'aujourd'hui, montez en voiture avant deux heures et dites au cocher : *A l'hôtel de Cluny, rue des Mathurins-Saint-Jacques.* C'est comme si vous disiez : Menez-moi dans le quatorzième siècle. Cet hôtel tout féodal fut bâti, ainsi que l'ancien couvent des Mathurins, sur une partie de l'emplacement des Thermes de Julien, dont il ne reste plus qu'une salle... Le *gothique* sur le *romain,* le moyen âge sur l'antiquité, le présent sur le passé, et bientôt l'avenir sur nous! Et puis il y a des hommes qui portent la tête très-haute! Il faut qu'ils n'aient rien dedans. Quoi qu'il en soit, la grande porte de l'hôtel de Cluny est ouverte, la cour est déjà pleine de carrosses, entrez. Mais avant de mettre le pied à terre, regardez en face, un peu à droite, cet escalier en tourelle, svelte et gracieux comme les pages et damoiselles qui n'y montent plus depuis si longtemps. Et vite, regardez sur votre gauche la façade latérale de l'hôtel avec les ogives de ses fenêtres et la dentelure de son toit. A présent, faites-vous descendre du même côté dans l'angle au fond de la cour. Là est l'escalier d'honneur. Arrivés au premier étage, frappez à la porte, ou plutôt entr'ouvrez la portière de tapisserie et nommez-vous à la personne qui se tient dans la salle des gardes. Quelques secondes après, viendra le maître de la maison, et vous passerez avec lui dans la galerie, le salon, la chambre à coucher, la salle à manger et l'oratoire, où rien n'a l'air d'avoir bougé depuis quatre cents ans. Ameublements, tentures, vitraux, vaisselles, armures, ustensiles et joyaux, tout a été miraculeusement retrouvé et conservé; vous marchez au milieu d'une civilisation disparue : vous êtes comme

enveloppés des bons vieux temps chevaleresques, et la cordiale hospitalité du maître complète l'illusion.

Que de soins, que d'années, que d'argent, me disais-je, il a fallu pour découvrir, rassembler et réparer tout cela! Qu'il est heureux que dans ce siècle où l'on pense beaucoup au jour présent, presque point au lendemain et jamais à la veille, un homme se soit trouvé qui ait science, conscience et patience pour renouer les anneaux épars des mœurs anciennes, et nous en représenter la chaîne d'or et de fer! car, magnificence et force, ces deux mots sont l'épigraphe du moyen âge écrite sur ses monuments, sur ses meubles et ses costumes, comme à chaque page de ses annales. — Voilà le jeu d'échecs de saint Louis, tout en cristal incrusté de pierreries; voilà le lit de François Ier, dont les quatre colonnes sont quatre chevaliers sculptés en chêne; voilà les lourds gantelets qui ont peut-être serré le poignet de la duchesse de Guise; voilà un des grands miroirs de Venise, que les Médicis apportèrent à la cour de France; voilà le couteau qui servit à découper le cerf au gala du sacre de Charles VI; voici la *virginelle* d'ébène et d'ivoire dont jouaient les filles d'honneur dans le château des Valois; voici la première fourchette qui ait paru, ce fut dans un festin donné par Henri III; voici la longue épée et l'armure damasquinée de La Hire; voici les petits saints de plomb que Louis XI priait si dévotement, et le grand verre hospitalier qui circulait à la table de Charles V, et qui pouvait désaltérer trente convives; voilà encore le prie-Dieu et le magnifique *bahut* de la reine Blanche! L'imagination et le souvenir donnent un prix incalculable à ces antiques objets, mais ils sont par eux-mêmes d'une grande valeur. Où voit-on maintenant que le bois, l'ivoire et les métaux soient sculptés ou ciselés avec autant de goût et de perfection? Certes, à ne considérer toutes ces choses que comme des produits de l'industrie d'alors, ce sont de redoutables rivales pour l'exposition de nos produits actuels. Et qui sait ce que seront dans trois ou quatre siècles tous les chefs-d'œuvre industriels de la nouvelle fabrique? Et encore, je ne parle

point des peintures sur verre, dont nous ne faisons plus que de pâles contre-épreuves, ni de cette délicieuse figure de marbre que j'aperçois là couchée mollement; petit chef-d'œuvre que Jean Goujon a créé sous le même ciseau qui a donné la vie à ses gigantesques et immortelles *Cariatides!* Nous finîmes par visiter la chapelle; c'est toujours par là qu'il faut finir. J'eus toutes les peines du monde à ne pas m'y prosterner deux fois. Dieu et l'art y demandent un double culte. L'architecture n'en a pas éprouvé le moindre dommage; c'est un parallélogramme peu spacieux, mais d'une imposante élévation. Rien ne surpasse l'élégance hardie des piliers gothiques et de la voûte dentelée, ni la grâce de cette vigne qui règne tout autour des murs en forme de corniche, ni la légère découpure des deux poternes qui en décorent deux des angles, et dans chacune desquelles tourne un escalier de pierre qui descend à l'église souterraine. Quand donc n'aurons-nous plus d'architectes, mais des maîtres maçons à qui l'on dise: Copiez-nous cela pierre à pierre? Le possesseur actuel, ou plutôt le créateur de ce musée unique en France et peut-être en Europe, a réservé pour cette chapelle toutes les recherches du goût, toutes les splendeurs du luxe. L'autel qui est dans l'embrasure de la fenêtre principale est surmonté de trophées guerriers et entouré de vitraux et de fresques qui décoraient sans doute les vieilles basiliques. Le lutrin, les stalles, les flambeaux, les lampes, sont d'un travail merveilleux, tout anciens qu'ils soient, ou plutôt parce qu'ils sont anciens; et je ne sais où l'on a pu retrouver tous ces bas-reliefs de marbre et d'ivoire, toutes ces processions de cuivre ou de bois peints et dorés qui cheminent sur les hauts entablements des murailles; et toutes ces chasubles, ces mitres, ces crosses, ces dalmatiques, ces croix, ces encensoirs, qui, sous leur magnificence usée, attestent encore l'opulence des royales abbayes. Je n'eusse pas été surpris de voir quelques vieux abbés de Cluny sortir d'une des poternes avec ses diacres, ses quatre enfants de chœur et ses deux valets de chambre pour officier épi-

scopalement, et nous bénir avec ses doigts éblouissants d'émeraudes et de rubis.

En repassant dans tous les appartements pour sortir, notre hôte nous a rappelé très-complaisamment les différentes anecdotes dont ce lieu fut témoin. — C'est à l'hôtel de Cluny, sous le règne de Henri III, que s'établit une troupe de comédiens; mais leur théâtre fut fermé le 6 octobre 1584, en vertu d'un arrêt du parlement, qui maintenait avec respect les priviléges des *doyens et maîtres de la Passion,* baladins des mystères. C'est dans l'hôtel de Cluny, en 1565, que le cardinal de Lorraine se réfugia la nuit, à pied, avec son neveu, après son désappointement dans la rue Saint-Denis. Il n'y dormit pas tranquille; car les gens du maréchal de Montmorency passèrent plusieurs fois sous les fenêtres en poussant des cris de mort. L'hôtel de Cluny servit encore d'asile, en 1625, aux religieuses de Port-Royal, qui s'y retirèrent avec leur vénérable abbesse, madame Arnauld, pour échapper aux persécutions des jésuites.

Mais la scène la plus intéressante dont l'hôtel de Cluny fut le théâtre est celle qui se passa dans les premiers mois du veuvage de Marie d'Angleterre, troisième femme de Louis XII, qu'elle perdit presque aussitôt qu'elle l'eut épousé.

Après la mort de ce roi, qui ne laissait point d'enfant mâle, le trône revenait au jeune comte d'Angoulême, petit-fils du duc d'Orléans, qui devait être François Ier. — Marie d'Angleterre, pour accaparer la régence, fit aussitôt courir le bruit qu'elle était grosse, et toutes les précautions étaient prises pour donner du crédit à cette supposition, qu'elle comptait bien mener à bon terme. Or, comme toutes les veuves de rois, si on les laissait faire, accoucheraient toujours d'un *prince,* surtout si elles ne sont pas grosses, la mère de François, qui voyait qu'il y allait trop de bon pour elle et pour son fils, comme dit Brantôme, n'avait d'autre idée que de faire suivre et surveiller, à tous les moments, celle qui voulait jouer le rôle de reine mère! Un jour elle apprit que Marie devait se rendre vers la nuit tombante à l'hôtel de Cluny, sans doute pour quelque mystère de

galanterie, car la princesse anglaise était aussi tendre qu'ambitieuse. Il faut vous dire que c'est le jeune François que Louis XII avait envoyé à Boulogne pour recevoir la nouvelle reine à la descente du vaisseau. C'était la femme la plus belle et la mieux faite de son temps, et personne aussi n'était *mieux fait* que François pour en sentir tout le prix. Il paraît qu'ils se fussent aimés plus que de raison, si on leur en eût laissé le loisir. Cette flamme n'avait cessé de couver sourdement dans le cœur du prince. Sa mère trouva moyen de lui faire apprendre comme par hasard que Marie serait à telle heure à l'hôtel de Cluny, *pour une pieuse conférence*. François y vole et se fait ouvrir de force tous les appartements; il allait peut-être jouer la couronne de France contre un baiser d'Angleterre... Heureusement il surprend celle qu'il aime dans les bras d'un autre!... La mère du jeune prince, qui l'avait suivi secrètement, et qui n'attendait que l'instant fatal, entra aussitôt avec quatre des plus grands seigneurs de la cour (grande confusion, comme on peut le penser), et elle exigea que, séance tenante, l'abbé de Cluny donnât la bénédiction nuptiale, dans la chapelle que nous venons de quitter, à Marie d'Angleterre et à Charles *Brandon*, fils de sa nourrice, son premier amant, et depuis duc de Suffolk. On obtint facilement de Marie l'aveu de son stratagème; et c'est peut-être à cette galante anecdote que la France est redevable de son roi-chevalier. Cette cérémonie eut lieu dans la nuit du 31 mars 1515, et de ce mariage improvisé naquit l'infortunée Jeanne Gray. — Quelquefois on n'est puni que dans ses enfants!

Mais quatre heures viennent de sonner, le jour s'enfuit, il faut faire de même. Cependant, avant de rentrer dans le Paris de boutiques et d'agiotage, tel que le *progrès* l'a fait, je voulus me remplir encore les yeux et la pensée de toutes ces grandes images des siècles écoulés, que notre fatuité dédaigne, et j'allais enfin sortir lorsque le maître du lieu me pria fort obligeamment d'inscrire mon nom sur le registre des visiteurs. J'aurais voulu lui accorder toute autre chose pour toutes ses

bonnes grâces, mais je ne pouvais qu'obéir, et j'obéis trop même, car ces quatre vers tombèrent de ma plume, et le registre en resta gravé; il y a de plus grands malheurs que cela :

Monument de la vieille France,
Passé plus frais que l'avenir,
Où trouverai-je une espérance
Égale à votre souvenir?

Et je partis tout honteux, mais en me promettant bien de revenir à l'hôtel de Cluny, si toutefois on ne l'abat point pour l'alignement de quelque rue marchande ou l'embellissement du quartier, qui n'a rien de plus beau.

LE CHATEAU DE VENDOME

« Ne me parlez pas, à moi voyageur, de ces pays de plaines riches et fécondes; cela est bon pour les propriétaires; mais est-il rien de plus insipide pour un homme qui a le bonheur de ne pas jouir de ses droits de citoyen que cette éternelle grande route, bordée de cent mille livres de rente à droite et de cent mille livres de rente à gauche, pour tout point de vue? — des blés et puis des blés; de la paille debout, de la paille couchée, des cabanes aux toits de paille, des bergères en chapeaux de paille; mais quelle paille et quelles bergères!... En vérité, il y aurait de quoi faire prendre Cérès en grippe par Hésiode, qui l'a, je crois, inventée. Et voyez à quel point la nature vivante est toujours en harmonie avec la nature morte; à quel point les personnages semblent faits tout exprès pour le paysage! tandis que les montagnards sont déliés et aventureux, subtils et hardis comme les torrents, les

chamois et l'air de leurs montagnes ; tandis que les hommes des côtes marines sont graves, mélancoliques et passionnés comme la mer ; les laboureurs de la plaine sont épais et lourds de corps et d'esprit, et ont dans toute leur personne quelque chose de morne comme les lignes de leurs horizons, et de terreux comme les mottes de leurs sillons. C'est la différence des gnomes aux sylphes ou aux ondins. — D'où il suit, qu'il faut avoir de bonnes fermes en Beauce, pour en semer les revenus sur les sentiers des Alpes et les rives de la Méditerranée. »

Voilà ce que je disais au sortir de Chartres, en courant la poste vers le sud-ouest, à la très-aimable femme d'un mien parent, lequel emplissait les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la calèche, avec son gros ventre et son gros rire, se moquant de moi, comme d'habitude, et du reste m'aimant beaucoup, par habitude aussi. Son fils, écolier de douze ans, dormait dans un des coins, et de temps à autre se réveillait en sursaut comme si les spectres de tous les professeurs lui étaient apparus. Nous le ramenions en effet à son collége de Vendôme, les vacances et les joies étant finies.

Après ma belle harangue, nous nous endormîmes tous comme l'enfant, c'était bien la moindre des choses. Je rêvai, je rêvai..., c'est autant de gagné. Enfin, je me sentis frapper doucement sur l'épaule, je rouvris les yeux et je vis la lune et ma cousine qui luttaient de blancheur et de beauté. Elle me dit, — ma cousine, bien entendu : « Mettez la tête à la portière, et regardez si cela ne vaut pas votre rêve. » Et comme je continuais à la regarder elle-même, elle insista en m'indiquant du doigt un point à l'horizon ; j'obéis, et j'aperçus très-loin, mais très-distinctement, de hautes ruines sur une haute montagne, qui se détachaient noires et largement déchirées sur le fond transparent d'une nuit toute percée d'étoiles. Je me fis descendre sur le chemin. Il m'est impossible d'admirer assis. Je marchais tête levée et chapeau bas, m'enivrant déjà de la tiédeur de l'air, des regards de la lune et de la magie de cette lointaine décoration qui se rapprochait d'instants en instants, et

aussi de tous les divins souvenirs, de toutes les sublimes espérances que les grands spectacles de la nature éveillent en nous, quand nous sommes seuls à seuls avec elle... « Eh, mon Dieu ! que ne parlais-tu ? me cria une voix trop connue. Je serais tout de suite venu te tenir compagnie. Est-ce que tu es incommodé ? — Beaucoup..., depuis une minute, » aurais-je pu lui répondre.

Cet excellent parent a toujours peur que je m'ennuie. Depuis quinze ans, toutes les fois qu'il m'a vu, le soir, m'enfoncer avec mes songes dans quelque allée solitaire, et vite il est accouru pour ne me rien dire ou me dire des riens, traînant les pieds et soufflant à côté de moi. Avec ses attentions, il gêne tant et plus mes pas et mes pensées, et *il m'empoisonne tous mes clairs de lune,* comme disait une dame d'infiniment d'esprit, de quelqu'un qui en a infiniment moins. Je vous jure qu'il ne sait pas un mot de ce que j'ai dans le cœur ou dans la tête, et que nous échangeons ensemble les paroles les plus insignifiantes de la langue française. Nous avons le même parrain, c'est notre seule sympathie ; il me tutoie et je le tutoie, voilà toute notre intimité. Qu'il est aride et glacé ce tutoiement de routine qui ne signifie pas l'amitié ! c'est comme un deuil où manque la tristesse. Hier encore, j'espérais qu'il ne se doutait point que j'eusse fait un vers de ma vie ; mais l'ayant rencontré sur le boulevard Italien, il m'a crié d'un ton protecteur : « Eh bien, comment gouvernes-tu Pégase ? »

Tel est le bon parent, le parfait propriétaire qui vint brusquement m'accoster, par cette belle nuit, et me faire tout à coup tomber du ciel sur le pavé de la grande route. Cependant, je ne fus pas trop étourdi de la chute, et je l'interrogeai bien vite touchant le château ruiné que nous apercevions là-bas. Il est assez instruit dans la statistique de son département, et j'aime beaucoup quand il se souvient ; c'est quand il pense que cela se gâte :

« Notre bonne et ancienne ville de Vendôme, me dit-il, ne fut dans l'origine que ce château-fort dont la

construction primitive est l'œuvre des Romains, qui lui donnèrent le nom de *Vendocinum*. Dans plusieurs anciens actes il est nommé *Vendus-nisus* et *Ventorum Dunum* (château des vents), dont a pu se former la dénomination de *Ventorum-Domus* et enfin *Vendôme*, en langue française. Ce château, situé sur une montagne escarpée, et d'où l'on découvre la cathédrale de Chartres, à seize lieues de pays, est en effet exposé à toute la violence des vents. De cette hauteur orageuse, il domine le cours paisible du Loir. Il n'en reste plus que des ruines. Il était autrefois environné de fossés profonds, de murailles élevées, et flanqué de six tours... A cet aspect formidable a succédé l'aspect riant de *villa* et de maisons élégantes, entourées de jardins agréables. »

Ayant ainsi parlé comme un livre, car il lisait dans sa mémoire, mon parent allait s'abandonner à d'aimables plaisanteries sur mon amour de la lune et des ruines; je jugeai donc qu'il y avait urgence de remonter dans la calèche, où, cette fois, je fis semblant de dormir, afin de couper court à la conversation, en me promettant bien de visiter religieusement ce qui reste du château de Vendôme, et de rechercher toutes les traditions historiques qui peuvent encore exister sur les lieux ou dans les souvenirs des habitants.

Donc, le lendemain, lorsque le pauvre petit élève de *cinquième* fut écroué dans son collége, mon parent alla voir des notaires et des fermiers dans les murs et hors des murs, et moi, je montai au château avec ma cousine, qui a besoin aussi de se réfugier dans le passé contre les ennuis et les tracasseries prosaïques du présent. C'est un charme indicible que d'étudier ou d'explorer en la compagnie d'une femme qui sent comme nous. L'algèbre y perdrait sa sécheresse et le *grec* sa pédanterie. Arrivés sur la crête du mont, nous restâmes immobiles et muets d'admiration en contemplant à nos pieds toute cette vaste et riante campagne, semblable à la terre promise, et, près de nous, ce grand squelette de pierre, dont les siècles n'ont respecté que les ossements noircis et les côtes énormes qui commencent à se

dégrader et à s'écrouler de jour en jour. Mais les ravages naturels du temps ont encore leur grâce et leur noblesse. Les pierres tombent comme elles doivent tomber pour l'effet pittoresque du monument. A chaque éboulement, le géant séculaire varie d'aspect et d'attitudes. Hier, il semblait se pencher tout entier sur l'abîme comme un roi malheureux dont la tête va suivre la couronne abattue. Aujourd'hui, on dirait d'un vieux moine qui élève ses grands bras au ciel pour bénir les armées qui passent dans la plaine. Et demain, en s'écroulant davantage, on le prendra de loin, peut-être, pour une mère accroupie qui garde avec amour le sommeil de son enfant. Il y a dans les dégradations du temps quelque chose des formes fantastiques des nuages... Ce que les hommes abattent n'a rien de cela. Partout des lignes sèches, des angles coupants, des débris carrés. Rien ne ressemble moins à une ruine qu'une démolition...

Je n'avais pas fini mes réflexions, que ma cousine avait déjà grimpé comme une chèvre, de pierre en pierre, de ronce en ronce, sur le plus haut point de la ruine. A peine si elle peut, à Paris, monter nos escaliers d'entre-sol. Mais on ne marche pas avec les jambes, on n'agit point avec les bras, on fait tout avec le cerveau. Je la suivis péniblement, et nous voilà tous deux assis sur les derniers créneaux de ces anciens comtes et ducs de Vendôme, de ces bons seigneurs ou de ces hommes de proie, qui tantôt veillaient de là sur le bonheur de leurs vassaux, et tantôt s'en abattaient comme des vautours pour y rapporter les dépouilles des étrangers et les jolies filles des vilains. Et déjà nous rassemblions nos souvenirs historiques, lorsqu'un léger bruit nous fit retourner, et nous aperçûmes à quelques pas de nous, parmi les décombres, un homme jeune entouré de vieux livres et de vieux manuscrits. C'est bien le cas de dire qu'il y a du monde partout. — L'étranger nous salua fort poliment. La conversation s'engagea. Je reconnus au troisième mot que c'était un homme très-spirituel, et à la troisième phrase, qu'il était cependant très-érudit. Le discours tomba, comme

de raison, sur le château de Vendôme ; et il nous en dit des choses pleines de goût et de science, et qui, dans sa bouche, avaient un charme particulier et un intérêt tout dramatique. Nous n'avions pas assez d'oreilles pour l'écouter... Je ne serais pas étonné que ce fût le bibliophile Jacob.

« En vérité, ma cousine, c'est la source au désert, que Dieu fait jaillir tout à coup aux yeux du voyageur altéré. — Un homme de talent et de mérite est toujours chose rare, me répondit-elle ; mais le rencontrer ici, le voir si haut placé !... cela tient du phénomène. » A mesure que l'étranger parlait, j'enregistrais sur mon carnet les dates et les faits, de sorte que je puis rétablir ici sa narration, moins sa manière qui est tout.

Nous avons vu plus haut que ce château de Vendôme (*Vindocinum*) date du temps des Romains, dont il était une des plus fortes citadelles dans les Gaules ; nous ne reviendrons donc point sur cette première époque.

Plus tard, d'après notre savant *cicerone,* Vendôme, sous la race des Carlovingiens, fut une pièce du partage des rois d'Orléans, aussi longtemps que l'Empire gaulois a été divisé entre les descendants de Charlemagne. Tellement, comme le rapporte Grégoire de Tours, que le roi Gontran, demandant au roi de Paris le rétablissement de toutes les places qui lui étaient dues pour son royaume orléanais, il fut arrêté, d'un commun accord et ferme délibération entre eux, que les châteaux de Dunois et de Vendôme, et tout ce que le roi Cherebert avait tenu ès terroirs d'Étampes et de Chartres, serait et demeurerait en perpétuelle possession de Gontran et de ses successeurs. — Depuis, le château de Vendôme tomba dans la main des Normands, auxquels l'ôtèrent les comtes d'Anjou qui le remirent, du temps de saint Louis, aux premiers comtes vendomois, leurs alliés et descendants, desquels est sortie la seconde et illustre maison de Vendôme, qui, par ses alliances, est du sang royal de Bourbon. Aussi Vendôme fut-il érigé en duché-pairie, le quatorzième mars 1514, par le roi François Ier qui y séjourna quelque temps, ainsi que Charles VII.

Le château de Vendôme soutint plusieurs siéges mémorables, investi successivement par les comtes de Blois, par les Anglais, les huguenots et enfin par Henri IV. Ce fut en 1589 que ce grand roi, étant à Châteaudun, envoya sommer Vendôme qui tenait pour la Ligue. Il se présenta lui-même, le 14 novembre, devant la forteresse où commandait le sieur Maillé Benehard. Il fit battre deux tours du château dont les défenseurs se sauvèrent dans la ville, où ils furent suivis de si près, que les gens du roi y entrèrent pêle-mêle avec eux. Sa Majesté fit grâce à tous, excepté audit sieur Maillé Benehard et à un cordelier qui furent exécutés. La ville fut pillée, et tout rentra dans l'ordre.

L'ancien Parlement de Paris s'est rassemblé deux fois au château de Vendôme : en 1227, pendant la minorité de saint Louis, et ensuite pour le procès de Jean II du nom, duc d'Alençon, surnommé *le Beau*. C'est aussi là qu'Antoine de Bourbon, le prince de Condé, son frère, l'amiral de Coligny et autres seigneurs mécontents se réunirent pour y concerter le plan de la conspiration d'Amboise. — Enfin, la cour des rois de France ayant peu à peu absorbé dans sa gloire et entraîné dans son tourbillon toute la noblesse des provinces, les demeures et les institutions féodales s'écroulèrent ensemble, et le château de Vendôme, comme toutes les citadelles suzeraines, n'est plus, depuis deux siècles, qu'un témoignage en ruines, qu'une médaille effacée des temps chevaleresques.

C'est sous la possession des comtes d'Anjou que ce château acquit son plus haut degré de splendeur ; mais sés plus beaux ornements et embellissements lui vinrent surtout de Geoffroy ou Godefroy Martel, qui s'y était retiré durant le règne de Henri Ier, après avoir vaincu Guillaume, comte de Poitiers, et conquis sur lui la ville de Saintes.

Et, à ce sujet, la chronique rapporte : « Que peu de temps après ces batailles, tout le pays étant sans aucune émotion de guerre, il advint qu'une nuit où le comte Martel et Agnès de Bourgogne, son épouse, étaient couchés dans leur château de Vendôme, le

comte, quelque peu avant le matin, se leva de son lit, parce qu'il ne pouvait dormir; et comme le temps était paisible et sans menace de pluie ou orage, il ouvrit une fenêtre et s'y accouda, regardant le ciel tant clair et azuré, et si magnifiquement diapré de resplendissantes étoiles, qu'on eût dit à peu près la lumière du soleil. Mais il n'y eut guère été que la comtesse, sa femme, s'éveilla; et quand elle ne le trouva plus au lit, elle l'appela, et le comte lui répondit que, parce qu'il ne pouvait dormir, il s'était levé et mis à une fenêtre à laquelle, pour la douceur et attrempance de l'air, il prenait merveilleuse délectation. Lors, la bonne dame se leva, et sa robe de nuit prise, vint à cette fenêtre tenir compagnie à son seigneur. Comme ils étaient ensemble, tenant propos de plusieurs choses, et regardaient vers la ville et la belle plaine qui est au delà avec une belle fontaine d'eau vive au milieu; et comme ils admiraient la sérénité du ciel qui semblait passer dans leur cœur, voilà qu'ils virent une grande étoile, en forme de lance militaire, tomber des cieux dedans cette fontaine, dont fort s'émerveillèrent. Et tandis qu'ils en parlaient, ils virent, tout de suite après, une autre étoile de la même forme que la première, tomber dans cette même fontaine, dont ils furent tout ébahis. Et ils se demandaient l'un à l'autre ce que cela pouvait signifier, lorsqu'ils virent une troisième étoile, de la même façon, clarté et grandeur que les deux premières, tomber encore au même lieu. Si bien que le comte et la comtesse en furent de plus en plus émerveillés, se disant entre eux que telle vision n'était pas sans grande importance. Lors, ils s'ôtèrent de la fenêtre, et s'apprêtèrent pour aller ouïr la messe. Et cependant le jour vint. Ils descendirent de leur château de Vendôme, et entrèrent en l'église de monseigneur Saint-Martin, située près de cette fontaine, et là ils firent devant eux célébrer une messe de la Trinité, en mémoire des trois étoiles qu'ils avaient vues choir, ainsi qu'il est dit ci-dessus.

« Le comte déclara sa vision à plusieurs prélats et gens lettrés, lesquels furent tous d'avis qu'il devait, à

l'endroit même où il avait vu tomber les étoiles, faire construire une église en l'honneur de la glorieuse et sainte Trinité, et de manière que l'autel fût érigé sur la fontaine même, en instituant en ce lieu des religieux de bonne vie, qui jour et nuit célébreraient le divin service, et prieraient Dieu pour les âmes de lui et de la comtesse, son épouse, et de leurs parents ; ce que fit le comte. L'église fut construite, et, à l'entour, tout ce qu'il fallait pour une abbaye, en maisons et jardins. Puis le comte y logea des religieux de Saint-Benoist, tirés du monastère de Marmoutiers, et il investit cette abbaye non-seulement de plusieurs belles autorités et prérogatives, mais encore l'enrichit de cette Larme, tant célèbre par toute la chrétienté, que Notre-Seigneur pleura sur le Lazare, et que ledit comte Geoffroy avait apportée d'outre-mer, enclose et tremblotante, dans un petit vase si merveilleux pour n'avoir ni soudure ni ouverture aucune.

« Et c'est pourquoi le comte et la comtesse vécurent de longs jours, adorant Dieu et s'aimant entre eux comme il est peu de maris et femmes, et n'éprouvant jusqu'à la fin aucunes calamités ni infirmités. Puis, ils moururent tous deux à la même minute, sans avoir à pleurer la mort l'un de l'autre, et se retrouvèrent ensemble dans le paradis où seulement ils s'aperçurent qu'ils avaient quitté la terre, tant doux et insensible avait été leur passage de vie à trépas.

« Cette abbaye a été de tout temps connue pour ses prééminences, et hors de toute juridiction et reconnaissance épiscopale ; et le pape Innocent III la gratifia encore de cette grandeur, peu commune en France, que quiconque présiderait sur elle, se pourrait dire et qualifier de cardinal, du titre de Sainte-Prisce.

« De son côté, et afin de n'être point en reste avec son époux, la comtesse Agnès fonda tout en haut de la montagne, dans le château même de Vendôme, l'église collégiale sous l'invocation de monsieur Saint-Georges, et voulut qu'elle fût appelée chapelle le Comte ; ce qui ne fut pas non plus sans grande utilité pour la longue et heureuse vie du comte et de la comtesse. »

Ainsi parle la chronique, ou à peu près.

En 1563, ces deux églises de la Trinité et de Saint-Georges furent envahies par les protestants qui renversèrent les images et les autels, et même rompirent les sépultures de la maison de Vendôme; les sectes les plus différentes se ressemblent toutes par le fanatisme. Et si le cardinal de Bourbon n'eût un peu d'avance fait transporter la sainte Larme à Paris, puis à Chartres, pour la sauver de la rage des huguenots, les Vendomois eussent été privés de cette divine relique.

Il existe un livre fort curieux, imprimé en 1751 à Amsterdam, et ayant pour titre : *Dissertation sur la Sainte Larme de Vendôme,* par M. J.-B. Thiers, curé de Vibraye. C'est un procès en règle fait à cette relique, attaquée et niée par ledit curé, et défendue et proclamée par le père Mabillon. Ce dernier explique par quelles circonstances et quelles routes merveilleuses la sainte Larme est arrivée en la possession des comtes d'Anjou; son antagoniste réfute toutes les preuves avancées en faveur du miracle, et dans cette diatribe sacrée, l'aigreur, le sarcasme et les invectives ne sont pas ménagés. La question portée au jugement des évêques est demeurée indécise. M. Alfred de Vigny l'a tranchée depuis par sa poétique fiction d'*Eloa,* en faisant naître de cette larme de Jésus-Christ une ange femme, l'ange de la pitié, qui console l'enfer même.

Un beau nom de poëte nous en rappelle un autre. Pierre de Ronsard, surnommé dans son temps l'Homère gaulois et le *premier Vaticinateur Apollin,* naquit à Vendôme d'une famille d'ancienne noblesse, qu'il anoblit bien autrement par son génie. C'est dans une fête donnée en ce château de Vendôme que lui fut adressé ce distique louangeur :

« Ou bien Homère grec écrivant ronsardise,
« Ou que Ronsard françois en chantant homérise. »

Hélas ! la renommée du poëte avait été démolie comme le château par le temps et surtout par les vandales; mais elle s'est relevée à son juste niveau sous la main puissante et magique de M. Sainte-Beuve; et nous

commencions à fêter la réhabilitation du célèbre Ronsard sur les ruines mêmes de son berceau, en nous récitant à nous trois quelques-unes de ses vieilles poésies si fraîches, dont notre ami inconnu avait la mémoire magnifiquement meublée... lorsqu'une voix nous cria d'en bas : « Eh bien ! que faites-vous donc là-haut ? voilà deux heures que je vous attends ! » C'était mon cousin qui se mourait de faim. Nous remerciâmes l'aimable étranger de sa complaisante érudition, et nous courûmes à mon excellent parent qui se moqua de nous, de Ronsard et du château de Vendôme pendant tout le dîner, qui fut long.

LE CHATEAU DE VINCENNES

Lorsque j'ai une journée à moi, une journée libre d'affaires qui ne sont jamais des plaisirs, et de plaisirs qui sont trop souvent des affaires, je me lève comme le soleil, c'est-à-dire en même temps que le soleil, et je traverse Paris sans rien regarder, m'acheminant vers quelque barrière; et, à peine dehors, une grande joie me prend, comme un écolier en vacances; et en voilà pour jusqu'au soir, à courir les prés, ou à *m'esbattre* aux bois, ou à me coucher le long des ruisseaux, avec mon rêve favori, sous la verdure bleue des saules qui semblent pleurer ma peine secrète; car toute cette joie, c'est un éclair dans un ciel sombre, c'est une fleur brodée sur un noir canevas.—Quelques personnes sur la terre, quelques autres dessous... Tâchez d'y penser sans avoir beaucoup de chagrin ! ou plutôt tâchez de n'y pas penser, et, si vous y parvenez, je vous en fais mon bien sincère compliment; vous êtes aussi heureux qu'une huître, et ce n'est pas peu dire. Quoi qu'il en soit, me voilà parti, lancé, échappé sans bride, à

travers champs, ayant conclu un armistice avec les ennuis et les exigences de la vie et du monde, mais bien sûr que la guerre recommencera demain.

Et ne croyez pas que je sorte par toutes les barrières indistinctement. Je n'aime que celle où la campagne commence tout de suite, à la grille, au gros pavillon de l'octroi, tel que cela se pratique encore aux barrières de l'*Étoile,* de *Monceaux,* du *Maine,* du *Trône*. Je hais, à l'égal de toutes les continuations possibles, les longs faubourgs de plâtre, les villages ou *villettes* collées au splendide Paris, comme un manche de bois informe à un bassin d'argent.

Jamais, non plus, il ne m'arrive de sortir de Paris pour me mêler aux fêtes prétendues champêtres, ni aux élégantes promenades du bois de Boulogne. Hommes soûlés ou hommes blasés, il n'y a de différence que dans la mise en scène. La grossièreté qui s'amuse, ou la vanité qui s'ennuie... J'en donne le choix pour une épingle... qui n'aurait pas attaché certaine ceinture. Mon bonheur à moi, c'est de m'en aller de belles collines en belles forêts, à la recherche des vieux monuments historiques, sans m'arrêter devant la misère des chaumes, où tout parlerait à mon âme de besoins, hélas ! que je ne puis apaiser, ni surtout devant le luxe bourgeois de nos maisons de campagne, où rien ne parle à mon imagination. Mon bonheur, c'est de passer incessamment des splendeurs de la nature, toujours nouvelles, aux magnificences de l'art ancien; c'est de m'égarer, de buisson en buisson, de ruine en ruine, en répétant avec Victor Hugo cette ode si religieusement française :

O murs ! ô créneaux ! ô tourelles !
Remparts ! fossés aux ponts mouvants !
Lourds faisceaux de colonnes frêles !
Fiers châteaux ! modestes couvens !
Cloîtres poudreux, salles antiques,
Où gémissaient les saints cantiques,
Où riaient les banquets joyeux !
Lieux où le cœur met ses chimères !
Églises où priaient nos mères,
Tours où combattaient nos aïeux !
Etc., etc. . . . .

C'est pourquoi, l'autre matin, 14 juillet, jour de très-populaire mémoire, m'étant acheminé tout le long du très-populeux faubourg Saint-Antoine, les gendarmes et les commis, qui se tiennent là, me virent franchir les deux lourdes colonnes de la barrière du Trône, ainsi nommée parce qu'autrefois les ambassadeurs étrangers y faisaient leur entrée pour se rendre à l'audience royale; et, tout en regardant fuir à droite et à gauche les arbres de la vaste avenue de Saint-Mandé, ma tête allait, allait comme mes jambes, et je causais avec moi-même, faute d'un plus aimable interlocuteur, et je me disais entre autres choses : Il faut convenir que les lunes de juillet ont toujours eu d'étranges influences sur les destinées de la maison de Bourbon. — A pareil jour, le 14 juillet 1789, les pioches des fédérés, en cognant sur la Bastille, ébranlent jusqu'en ses fondements le trône de saint Louis; le 8 juillet 1815, Louis XVIII rentre dans sa capitale après le fabuleux épisode des Cent-Jours, et tout promet à sa dynastie un avenir aussi long que son passé... Mais voilà le 29 juillet 1830 qui arrive, et la branche aînée est abattue pour la troisième fois! et je me disais encore : Tout cela s'est fait en l'honneur de la liberté, car chaque siècle a son mot de ralliement; le mot de notre siècle est liberté! c'est au cri de liberté que la *Constituante* a poursuivi son œuvre; c'est au nom de la liberté que s'est écroulé le colosse impérial; c'est aussi pour la liberté qu'on a fait les trois journées de 1830 et les trois heures de 1848, sans compter les barricades de juin, et le courant! Toujours la liberté! et, en effet, quand on pense, continuais-je à me dire en continuant de marcher, que du temps de nos pères il y avait des bastilles menaçantes jusque dans les campagnes et des hommes d'armes qui vous barraient le chemin des bois, ces fraîches citadelles de l'indépendance!... tandis qu'à présent tout citoyen français peut aller partout sans que jamais... « PASSEZ AU LARGE, » me cria une voix de tonnerre, presque dans mon oreille droite. Je tournai la tête, et je vis un soldat bleu et vert qui apprêtait son fusil; je la levai, et j'aperçus la forteresse de Vincennes et ses

remparts hérissés de canons; car mes rêves de liberté m'avaient conduit droit au grand guichet de cette ancienne et assez récente prison d'État, et j'allais me briser la tête contre une poterne, sans l'avertissement un peu brusque du chasseur d'Afrique. Je rendis grâce à la consigne, et je passai *au large,* en réfléchissant qu'il n'y a que les esprits bien crédules qui croient, dans ce monde, à une autre liberté que celle des oiseaux et de la pensée.

Comme je m'éloignais, en regardant toujours, un homme qu'à sa tournure et à sa mise je reconnus pour étranger vint à moi et me dit : « Monsieur, je suis colonel dans l'armée prussienne, et je désirerais beaucoup visiter le château de Vincennes : on me répond qu'il faut une permission; peut-être êtes-vous à même de me la procurer, et je venais... — Je puis du moins vous y accompagner, lui répondis-je, car j'y ai quelques bonnes protections. — Lorsque j'étais officier dans la landwehr, reprit l'étranger, il y a trente-huit ans de cela, j'arrivai tout près du château avec quarante mille hommes, et nous avions, certes, bonne envie d'y entrer; mais le général Daumesnil y commandait, et la chose était plus difficile qu'aujourd'hui... — J'étais moi-même enfermé avec *la Jambe de Bois,* répliquai-je, et, quoique bien jeune alors, comme vous pouvez le voir, je détestais déjà les Prussiens, autant que vous détestiez les Français. Mais qu'on ait échangé entre soi des boulets ou des billets, ce sont toujours des relations. Une vieille haine est déjà une espèce d'intimité; touchez là, colonel, et entrons. — N'entrons pas encore, me répondit-il; faisons d'abord le tour de la forteresse par le bois; et, tout en explorant les dehors du château, recherchons-en dans notre mémoire les origines et les souvenirs historiques qui donnent de la vie aux pierres. »

Nous convînmes donc de mettre notre érudition en commun, et je m'aperçus bientôt que je faisais un excellent marché. J'avais affaire à un de ces hommes qui sont des dictionnaires encyclopédiques, à un de ces savants qu'on peut feuilleter à coup sûr. Aussi, dans le

résumé que je vais donner de notre entretien, c'est lui, bien plus que moi, qu'on entendra.

L'histoire connue du bois de Vincennes remonte à près de mille ans. Dans un titre de l'abbaye de Saint-Maur-les-Fossés, on le trouve désigné sous le nom de *Vilcennes,* dont on fit *Vilcenne,* puis *Vicenne,* puis *Vinciennes,* et enfin *Vincennes.*

On ignore en quelle année et sous quel roi fut construit le premier château de Vincennes; mais il est avéré que Louis VII y fonda, en 1164, un monastère pour les religieux de Grandmont, remplacés depuis par les Minimes, et que Philippe-Auguste, en 1180, fit entourer le bois de murailles, pour le plaisir d'y chasser les cerfs, daims et chevreuils; ce qu'apprenant, Henri, roi d'Angleterre, lui envoya, par la Seine, de ses duchés de Normandie et d'Aquitaine, un bon nombre de ces bêtes fauves, petit cadeau qui n'entretint pas longtemps l'amitié des deux monarques. On sait encore que, vers l'an 1274, Philippe le Hardi élargit l'enclos du bois, amena différentes sources dans les viviers, et s'occupa de réparations et d'embellissements. Cependant, le château de Vincennes, au siècle suivant, était en fort mauvais état, car Philippe de Valois, en 1357, fut obligé de le faire raser, et posa les premières pierres de celui que l'on connaît encore sous le nom de Donjon. Jean II, dit *le Bon,* et Charles V, dit *le Sage,* achevèrent les travaux commencés par leur père et aïeul, et y ajoutèrent huit tours carrées, sur les quatre faces des remparts. Ce fut encore ce dernier roi qui bâtit la sainte-chapelle dans la seconde cour, élégant chef-d'œuvre d'architecture gothique. Enfin, Louis XIII fit construire les deux beaux corps de logis qui encadrent la cour d'honneur, du côté du parc. Depuis, à l'exception de quelques constructions intérieures, en plâtre et en moellons, telles que des corps de garde et des ateliers d'artillerie, les rois et les gouvernements, quels qu'ils soient jusqu'en 1814, ne se sont occupés de Vincennes, en fait d'architecture, que pour ordonner des démolitions, qui, sous la fin de l'Empire, ont fini elles-mêmes pas la destruction totale de la plupart des tours impo-

santes que le génie artiste aurait dû protéger contre le génie militaire.

Le parc ou le bois de Vincennes, au milieu duquel est assis le château, a plus de 1460 arpents de superficie. C'est une futaie d'ormes, de charmes et de chênes, dont les plus vieux ne datent plus que de 1731, attendu qu'à cette époque les anciens arbres furent arrachés pour faire place à la plantation qui existe encore, comme il est constaté par les inscriptions gravées sur un obélisque de style *Pompadour*, qui s'élève au rond-point du bois, où neuf routes viennent aboutir.

En approchant de Nogent-sur-Marne, il est un site délicieux d'où l'œil domine et découvre un vaste horizon. Des noisetiers et des églantiers sauvages s'y mêlent aux arbres de la forêt. Un peu à mi-côte, un grand amas de pierres et quelques pilastres brisés roulent parmi de hautes herbes et des fleurs de murailles. C'était autrefois la demeure favorite d'Agnès Sorel,

> Aussi, le bois, de ce côté,
> S'appelle-t-il : *Bois de Beauté!*

On passe rarement par là sans effaroucher quelques ramiers. Et c'est non loin de là cependant que Papavoine assassina de nos jours, deux pauvres enfants contre lesquels il n'avait pas de haine... Mais il aimait le meurtre. Par quel crime atroce notre siècle a répondu, sur les mêmes gazons, aux tendres erreurs d'un autre siècle!...

Mais le canon gronde au midi du château, sur l'immense esplanade où l'école d'artillerie a son polygone. Si nous n'avons plus les belles amours du palais d'Agnès, nous avons toujours des armées dignes de Jeanne d'Arc. Les Français, si changeants, ne se déshabitueront jamais du courage et de la gloire. « Regardez, colonel, criai-je à mon compagnon, voici cette esplanade où le général Drouot préludait avec les canonniers de la garde impériale aux immortelles journées d'Austerlitz, de Wagram et d'Eylau. — Merci, me répondit le Prussien, de n'avoir pas parlé d'Iéna. En revanche, je proclame avec vous qu'il n'existe dans aucune armée,

même dans celle Frédéric-Guillaume, un plus habile capitaine, un plus intrépide soldat, un plus noble caractère que le général Drouot. — C'est de cette même esplanade, repris-je, qu'en 1814 les élèves de l'école polythecnique partirent pour les buttes Chaumont, avec les canons qu'ils manœuvraient comme de vieux artilleurs... Hélas! ils ne revinrent pas tous, ils étaient trop braves pour cela.

« Mais la gloire n'est pas toujours pour le vainqueur. »

— Il en a bien sa part, » interrompit l'étranger avec vivacité. Je m'aperçus que, pour éviter une querelle d'Allemand, il était temps de rentrer dans l'histoire ancienne.

Il saurait bien des choses de notre vieille histoire celui qui connaîtrait tout ce que les murs du château de Vincennes ont caché. Là séjournèrent Philippe-Auguste, saint Louis, Charles V, Charles VII, Louis XI, Louis XII, François Ier, Henri II, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV. Là, par conséquent, habitèrent aussi Isabelle de Hainaut, Blanche de Castille, Marie de Brabant, Blanche de Navarre, Anne d'Autriche; et, par conséquent encore, Agnès Sorel, Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées, madame de Lafayette, madame de La Vallière, et toutes ces beautés qui furent aimées de nos rois plus qu'il ne fallait pour le bonheur des reines.

C'est dans le château de Vincennes que moururent Louis le Hutin, Charles le Bel et cet infortuné Charles IX, fanatisé par sa mère jusqu'à l'assassinat de son peuple, et dont la dernière nuit fut visitée par mille fantômes sanglants, que les gardes et les épais remparts du donjon ne purent empêcher d'entrer. Vincennes fut aussi le tombeau de Henri d'Angleterre, qui osa se faire proclamer roi de France, quand LA PUCELLE n'avait pas encore ordonné aux Anglais de laisser tout le royaume à son vrai maître Charles VII. Là aussi moururent Jeanne de France, épouse de Philippe le Bel, et ce monstre ayant nom Isabeau de Bavière, qu'il fallut enterrer la nuit, et sans cortége; et plus tard le car-

dinal Mazarin, l'astucieux successeur du redoutable Richelieu.

Saint Louis est le prince qui se plaisait davantage à Vincennes, à tel point, nous apprend Joinville, qu'il rendait lui-même la justice à ses sujets dans le bois, comme tout seigneur haut-justicier. « Maintes fois avint que, en esté, il allait seoir au bois de Vincennes, après la messe, et se accostait à un chesne, et nous faisait seoir autour li; et tous ceux qui avaient à faire venaient à parler à li, sans destourbier de huissier ne d'autre. »

C'est au château de Vincennes qu'à son arrivée de Sens, en 1239, le même roi déposa d'abord la couronne d'épines; c'est de ce château qu'accompagné de ses frères, il la transporta, pieds nus, jusqu'à Notre-Dame de Paris; et, au moment de partir pour son voyage d'outre-mer, en 1250, il voulut s'arrêter à Vincennes pour y prendre congé de sa femme, Marguerite de Provence.

C'est là qu'après la victoire de Rosbec, il y a plus de quatre siècles, furent enfermées et, pour ainsi dire, *enchaînées* elles-mêmes les chaînes de fer que les Parisiens insurgés avaient préparées pour leurs premières barricades.

C'est là que Philippe le Hardi, fils de saint Louis, épousa en secondes noces Marie, fille du duc de Brabant.

C'est là, dans le temps du siége de Paris par les Bourguignons, qu'eut lieu l'entrevue de Louis XII et de Charles le Téméraire, avant de conclure la paix signée à Conflans.

C'est là que Jeanne d'Évreux, troisième femme de Charles le Bel, accoucha dans les larmes, deux mois après la mort de ce prince.

C'est là encore que le connétable de Saint-Paul fit le serment de sa charge, serment si mal gardé, parjure si impitoyablement puni.

Le château de Vincennes fut pour les rois une maison de plaisance et d'*esbattements*, jusqu'au règne de Louis XI; mais, depuis 1472, ce prince en fit une prison d'État, une autre Bastille... c'étaient là ses plaisirs à lui. Les princes continuèrent bien à s'y rendre quelque-

fois, mais ce n'était plus une résidence royale, et leur présence passagère dans les pavillons modernes ne changea en rien la destination terrible du donjon. Sous l'ancienne monarchie, Richelieu et Mazarin furent les plus ardents pourvoyeurs des cachots de Vincennes. Comment permet-on que ces nobles et antiques demeures dégénèrent en lieux de torture et de désespoir!.. Ah! mon beau cheval, qui m'as conduit à toutes les fêtes du printemps, je ne pourrais jamais voir ta vieillesse attelée à la charrette du bourreau! à toi les lentes promenades dans les prés savoureux, et les loisirs sans fin devant la crèche abondante; à toi les soins et les flatteries du maître et des serviteurs! — Pourquoi ne pas respecter de même la vieillesse des monuments!... Quand Vincennes, et Bicêtre, cette autre antique demeure des rois, se regardent des deux côtés de la Seine, par les barreaux de leurs geôles élevées, qu'ont-ils à se dire ces deux frères, qui, durant tant d'années, n'ont échangé entre eux que des soupirs de douleurs et des cris de rage?

Depuis 1780, le donjon de Vincennes était vide, lorsque, le 28 février 1791, le peuple s'y porta en foule pour l'abattre, parce qu'on parlait d'y enfermer de nouveaux prisonniers politiques. Mais la garde nationale, et surtout une indestructible solidité, s'opposèrent à l'exécution de ce projet. Eh! mon Dieu! à quoi servent toutes ces démolitions philanthropiques? On aura détruit un vieux monument de l'art, et vingt prisons toutes neuves se bâtiront à l'entour. — A la Bastille, où, le 14 juillet, on délivra trois prisonniers fort doucement traités, succédèrent bientôt *le Temple, Saint-Lazare, les Carmes,* tant d'autres cachots, toujours vidés par la mort et toujours pleins. — Cependant l'Assemblée nationale avait fait cesser les travaux commencés au donjon de Vincennes, qui fut jusqu'en 1791 le lieu de reclusion des femmes de mauvaise vie. L'Empire lui rendit sa sinistre destination de prison d'État. Mais le souvenir des deux siéges de 1814 et de 1815 est comme un manteau de gloire jeté sur tout le reste. La postérité se souviendra que l'héroïque Daumesnil, pressé par toutes les armées

de l'Europe, conserva et reconserve encore à la France tout son matériel de guerre, avec plus de sollicitude que les geôliers eux-mêmes n'avaient gardé leurs captifs.

Nous ne pouvions nous lasser d'admirer l'extérieur du château de Vincennes. Mon compagnon m'assura que c'était la plus régulière et la plus grande forteresse du moyen âge qu'il eût vue. L'enceinte, qui présente un vaste parallélogramme, est bordée de profonds et larges fossés, d'épaisses murailles et de hautes tours quadrangulaires (du moins, il en était ainsi avant 1812), au-dessus desquelles domine le fameux donjon aux quatre angles arrondis en tourelles. Dans les intervalles de ces sévères constructions, jouent à l'œil les délicates dentelures de la chapelle dont l'aspect console l'âme comme le regard. Le château-fort a deux entrées : l'une au nord, sur le village de Vincennes; elle consiste en un bâtiment énorme d'élévation et de surface, chargé et précédé de ponts-levis, de herses, de poternes, de meurtrières, de mâchicoulis, etc., etc. L'autre, au midi, sur l'esplanade du bois; c'est une porte moitié gothique, moitié moderne, dont l'intérieur est sculpté et décoré d'après les dessins de Lebrun. — Au moyen de mes protections, nous entrâmes par cette porte, non sans regarder tristement au fond du fossé, à droite, dans l'angle de la tour, le saule qui pleure toujours là depuis que le duc d'Enghien y fut amené, par une nuit terrible. La première cour, dite cour royale sous la monarchie, est fermée à droite et à gauche par les deux pavillons à colonnes doriques construits sous Louis XIII. Sur les deux autres côtés, devant et derrière, règnent ou plutôt régnaient d'élégantes arcades, dont les moellons des ingénieurs ont bouché les jours depuis quelque temps. La beauté évidente est donc encore une fois sacrifiée à la sécurité douteuse. Le pavillon de gauche, *pavillon du Roi,* est transformé en une belle caserne qui a vue sur Paris. Dans le pavillon de droite, celui *de la Reinè,* on monte par un escalier grandiose. Une partie était affectée au logement du gouverneur; mais les grands appartemens, donnant sur le bois, et enrichis de dorures et de peintures précieuses, avaient

été abandonnés depuis la première révolution, jusqu'au moment où M. le duc de Montpensier en fit son habitation officielle, en qualité de colonel général de l'artillerie, dans les dernières années du règne de son père. Un luxe, plein de goût, avait rassemblé là, en armes et produits industriels de tous les pays, comme en sculptures et en tableaux de nos plus célèbres artistes vivans, un riche et délicieux musée dont le prince faisait courtoisement les honneurs aux officiers de l'armée, et à ses conviés de toutes classes. — Nous passâmes dans la seconde cour à travers des lignes formidables de canons, de mortiers, de caissons et de pyramides de boulets, tout ce qui constitue enfin le parc d'artillerie.

A gauche, dans cette seconde cour, s'élève le donjon qui plonge ses racines dans des fossés de quarante pieds de profondeur. On y arrive par deux ponts-levis, puis on passe trois portes, après lesquelles se trouve une cour intérieure, et au milieu le donjon ! Trois autres portes en ferment encore l'entrée. Vingt gros canons de siége le défendent du côté de Paris. Ce donjon, avec ses quatre tourelles flanquées à ses angles, est divisé en cinq étages, dont chacun est composé d'une grande salle carrée soutenue, à son centre, par un fort pilier, et de quatre cabinets dans les coins où sont les tourelles. Un escalier de pierre dure, hardiment construit, tourne en vis jusqu'au comble qui forme une terrasse cintrée d'où l'on voit se déployer un magnifique panorama.

La salle du rez-de-chaussée s'appelait autrefois *chambre de la Question*. Les siéges de supplices, les anneaux de fer, les lits de charpente, où l'on faisait reposer les victimes entre deux tortures, tout cela y était encore, quoique fort inutile, en 1790. Aujourd'hui, on y fabrique des cartouches et des bombes ; et le grand magasin à poudre s'étend dans les immenses souterrains qui se prolongent jusqu'à moitié chemin de Saint-Mandé, et qui, dit-on, communiquaient, dans l'origine, avec les souterrains mêmes de la Bastille. — Une étincelle, et tout le pays sautera en l'air à plus de deux lieues à la ronde !...

La salle du dernier étage était nommée *salle du Conseil.* C'était là que Louis XI délibérait sur les réponses qu'arrachait la torture dans la *chambre de la Question.* Les cellules des quatre tourelles latérales, à tous les étages, sont disposées en cachots, où le jour ne pénètre que par des fentes étroites qu'obscurcit encore une triple grille de fer. A mesure qu'on nous les ouvrait, il nous semblait voir se lever les spectres de leurs anciens hôtes, pâles et désolés : ici, Vendôme, Ornano, Gonzague et Jean de Vert ; là, Jean Casimir, Linglanren et Beaufort ; plus loin, Chavigny, Retz, Longueville et Fouquet ; plus loin encore, le dernier des Stuart et le Grand Condé. Puis Diderot, le créateur de l'Encyclopédie, qui faillit en devenir fou ; puis Mirabeau, qu'on y retint trois ans, et qui eut la force d'esprit d'y écrire sa traduction de Tibulle, son ouvrage sur les lettres de cachet, et ses *Lettres à Sophie,* et qui en sortit pour faire la révolution. — Il ne faut jamais enchaîner un lion qu'on doit lâcher plus tard.

Les lugubres inscriptions dont les murs sont couverts témoignent du morne désespoir des prisonniers. Presque tous appelaient la mort ; ils ne pensaient même plus à une autre délivrance.

Nous nous rappelâmes aussi tous ceux qui habitèrent le donjon pendant les premières années de ce siècle ; les complices de Georges et les cardinaux opposés au concordat, et que l'on nommait Cardinaux noirs ; et le marquis de Puyvert qui, de prisonnier du donjon, passa gouverneur du château ; et MM. de Polignac, et tant d'autres ! On nous montra enfin les chambres où, durant leur procès, étaient gardés les quatre futurs prisonniers de Ham... L'un d'eux, M. le comte de Peyronnet, à l'exemple de Mirabeau, sut adoucir sa prison par des travaux historiques et littéraires qui ont fait reconnaître en lui autant de courage que de talent. Depuis cette dernière époque, Vincennes ne s'est fermé sur aucun nouveau prisonnier ; nous souhaitons qu'il continue de s'en tenir à son noble rôle de château-fort et d'arsenal.

Du donjon, nous traversâmes la cour pour nous ren-

dre à la chapelle ; nous en avions besoin. Il n'y a que les célestes espérances pour consoler des sombres souvenirs du monde. L'architecture intérieure de cette chapelle est d'un gothique simple et svelte. On y remarque de superbes vitraux peints par Jean Cousin sur les dessins de Raphaël. On y voit aussi le monument élevé à la mémoire du duc d'Enghien. Le ciseau de Deseine a parfaitement compris l'horreur et la mélancolie du sujet. — Mais combien un cachot est plus triste qu'une tombe !

Derrière la chapelle est la salle d'armes, dans un grand bâtiment neuf ; c'est une des plus considérables et des mieux distribuées qu'on puisse voir. Rien n'est majestueusement pittoresque, à mon sens, comme ces murs de fusils, de carabines et d'espingoles, ces piliers de couleuvrines et de canons, ces corniches de pistolets et ces voûtes d'épées et de sabres recourbés ; et puis tous ces trophées, ces chiffres, ces arabesques composées avec des armes de fer, aussi gracieusement qu'avec des fleurs ; et puis ces casques, ces brassards, ces armures alignées sous lesquelles on croit encore sentir battre des cœurs guerriers, et puis la pensée qu'il y a peut-être là des baïonnettes qui étaient à Fontenoy, à Lodi ou à Wagram !... C'est une magie complète !

Le soir tombait ; les trompettes de l'artillerie sonnèrent la retraite ; il fallut songer à la nôtre. Nous passâmes par les quartiers des troupes de la garnison. Tous les cavaliers étaient immobiles, debout à la tête de leurs chevaux. La discipline et l'uniformité ont toujours quelque chose d'imposant. Et, après avoir côtoyé les petits jardins de quelques jolies maisons d'officiers, qui étaient autrefois celles des chanoines du chapitre de Vincennes (car ce château est comme une ville), nous sortîmes par le pont-levis de la grande porte du nord, sur le village. Tous les feux s'éteignirent, tous les bruits se turent ; la lune se leva large et ronde, et je regrettai plus que jamais les huit tours qui, à sa blanche lumière, projetaient naguère leurs noires et gigantesques ombres sur les chemins et sur la campagne. — Le colonel

prussien, à cette occasion, me cita quatre vers de Gœthe, je lui répliquai par quatre vers de Lamartine, et nous nous séparâmes quittes et bons amis.

VINCENNES ET LE GÉNÉRAL DAUMESNIL

. . . .

Voici toute l'Europe en armes dans Paris. L'empire tout entier frémit sous ce vaste réseau de plomb. Vincennes seul est resté France, pendant les cinq mois de la première occupation, la terre de Vincennes est demeurée vierge d'étrangers. Daumesnil les a tenus hors de la portée de ses canons. Longtemps, pour dire : Allons à Vincennes, on a dit : Allons en France. Des commissaires alliés viennent sommer la place de se rendre, car avec sa faible garnison et ses fortifications inachevées, elle ne peut pas tenir huit jours contre les innombrables troupes qui l'investissent. Daumesnil les conduit dans les profonds souterrains du donjon : « Si vous m'envoyez une seule bombe, leur dit-il, je mettrai le feu à tous les cent milliers de poudre que vous voyez, et votre quartier général sautera comme nous. » Une autre fois un corps prussien avec de l'artillerie voulut passer sur le territoire de Vincennes, Daumesnil fit une sortie avec trois cents invalides, jambes de bois aussi, et comme il le disait : *C'était un jeu de quilles contre lequel l'ennemi n'oserait pas lancer ses boules.* Tous s'arrêtent stupéfaits devant tant d'héroïsme ; et Daumesnil prit de sa main quelques canons prussiens qui ont peut-être rendu les derniers devoirs à sa tombe. Plus tard, désespérant de s'emparer, par la force, de ce grand trésor militaire, Blücher essaya de la corruption. Des offres magnifiques furent faites au gouverneur. Il ne s'indigna même pas, et se contenta de dire : « *Je*

suis assez riche, je laisse mon refus pour dot à mes enfants. »

C'est ainsi que Daumesnil sauva plus de cent millions à sa patrie, n'emportant lui-même, pour toute fortune, dans sa retraite de quinze années, que son sabre d'honneur reçu en Égypte, et une épée d'or que la reconnaissance des habitants de Vincennes lui décerna.

Né dans l'année 1775, à Périgueux, Daumesnil s'engagea volontairement, lors des premières années de la République, et, comme on l'a vu, parcourut rapidement toutes les contrées et tous les grades, jusqu'à ce que l'empereur le fit, en 1811, général de brigade et gouverneur de Vincennes, bien jeune encore, mais vieux d'exploits et de cicatrices. Cet avancement et cette position considérables furent compris et approuvés de toute l'armée : une jambe de bois, jointe à la plus brillante bravoure et au génie naturel de la guerre, équivaut presque à un bâton de maréchal. Ce fut peu de temps après qu'il épousa une des filles de M. Garat, directeur de la Banque de France, très-jeune fleur parmi ses lauriers, charmant bonheur de sa gloire. C'est alors que je commençai à le connaître, à l'admirer, à l'aimer. Je venais de faire imprimer *la Paix conquise,* une ode, mes premiers vers d'écolier, tout brûlants pour la grande armée et le grand empereur. — Jugez de mon orgueil adolescent, le jour où j'approchai un des lieutenants de César ! il était encore dans toute sa puissance et toute sa splendeur, et je le voyais peu, je me trouvais bien *lycéen,* pour hanter si haute compagnie, pour côtoyer un habit si brodé de palmes d'or ! cependant, les quelques minutes où j'avais échangé quelques paroles avec lui avaient suffi pour m'apprendre tout ce qu'il y avait de candeur et d'esprit natif dans cette âme de guerrier. Bientôt, arrivèrent les glorieux désastres de nos armées, les malheurs de la France, les défections, les trahisons, toutes les ruines... 1814 enfin ! les naufrages rapprochent. Les relations devinrent plus fréquentes entre le château et le bourg de Vincennes, que j'habitais momentanément. La forteresse arma tout ce

qu'il y avait de valide dans le pays, et ce fut entre la garnison et la garde nationale du lieu un concours de zèle et de service patriotiques. Soldats et citoyens allaient faire, toutes les nuits, des reconnaissances à plusieurs lieues au-devant des armées alliées qui s'avançaient par tous les chemins. De jour en jour, le cercle de fer se rétrécissait autour de nous, jusqu'à ce qu'un matin nous apprîmes que les Prussiens et les Russes occupaient Montreuil, Fontenay-aux-Bois, Nogent, Charenton et Saint-Mandé, et qu'ainsi Vincennes se trouvait cerné et bloqué de toutes parts.

Le général ne songea plus qu'à se défendre dans sa forteresse, et à sauver tout ce matériel de l'armée, qui était sous sa garde, et tout le pays compris dans la portée de ses canons. Nous avons vu plus haut comment il y réussit à force d'intrépidité et de présence d'esprit; mais bien des détails restent à faire connaître. — Daumesnil avait embrigadé les bourgeois armés avec sa faible garnison, composée, ainsi qu'il a été dit, d'invalides pour la plupart amputés, et de quelques débris de différents corps poussés par les alliés et qui s'étaient réfugiés dans la place. Au bout de quelque temps, après de vaines attaques toujours refoulées par de courageuses sorties, et plus encore par la force morale du gouverneur, on en était venu, Français et ennemis, par suite d'un compromis tacite, à ne plus se tirer de balles ni de boulets, et on se contentait d'allumer des feux et de poser des vedettes et des sentinelles respectives qui se regardaient de près à quelque distance de la place.

C'est pendant les deux ou trois mois de ce blocus que je pus connaître particulièrement et apprécier le général Daumesnil; mon service journalier et des rapports de famille m'en donnaient tous les moyens. Par une singularité, qui n'était pas très-rare à cette époque, après avoir coûté à mes parents beaucoup plus que je ne valais pour m'acheter un remplaçant dans l'armée, qui se mourait, et pour me racheter de la garde d'honneur et du premier ban, il me fallait servir moi-même, comme garde national plus ou moins mobile; et par une autre singularité, beaucoup plus exceptionnelle, je me

trouvais dans le château de Vincennes sous les ordres immédiats de mon remplaçant, sergent-major d'artillerie, un de ces trois ou quatre cents militaires qui s'y étaient jetés en battant en retraite devant les alliés, — et je vous assure qu'il ne m'épargnait pas. Je n'étais pas encore quitte envers lui, je lui payais une somme tous les mois, et il me donnait des salles de police et des corvées pour mon argent. Je me rappelle que cela faisait beaucoup rire le général Daumesnil, et que je le trouvais un peu trop gai à cet endroit... Mais il me fit lieutenant (c'est plaisir comme on avance dans la garde nationale), et j'échappai à cette anomalie de discipline.

Un soir, il fut prévenu que le lendemain, dans la matinée, des officiers parlementaires se présenteraient dans la forteresse, je ne sais plus sous quel prétexte; mais le général ne doutait pas que ce ne fût pour s'assurer de la quantité des canons et de la masse exacte du matériel qui encombraient les cours du château, afin d'agir ou de traiter en conséquence; et comme il ne voulait pas leur donner cette satisfaction, il nous occupa toute la nuit à couper des branches et des feuillages dans le bois, et nous les fit étendre sur les pièces les boulets et les fourgons, dont le nombre se trouva masqué, comme celui des soldats de Malcolm, sous les rameaux, dans le *Macbeth* de Shakespeare, en sorte que les parlementaires vinrent dire leurs riens sans rien voir.

Un autre jour, je dînais avec plusieurs de mes camarades chez le général, et il n'y avait pour boisson, sur la table, que du vin et du rhum, et pas une goutte d'eau. Quelques-uns en firent l'observation, sans se plaindre. — Alors, le général, ayant fait retirer les domestiques, nous dit : « Messieurs, ce n'est point par galanterie militaire, mais bien par impossibilité absolue que je ne vous ai pas fait servir d'eau pendant tout le repas! Le château n'en est alimenté que par quatre puits, qui s'alimentent eux-mêmes par quatre sources venant d'un peu loin, et dont quelques filets vont se répandre dans le village. Eh bien! voilà deux heures que l'eau n'arrive plus dans nos puits, et il doit en être

de même dans vos habitations. Je viens d'apprendre que le général prussien, commandant le blocus, a fait intercepter toutes les sources et veut nous prendre par la soif, désespérant de nous prendre autrement... Endossez vos habits de paysans ou de bourgeois, rassemblez des femmes, des enfants, des vieillards, entassez des meubles sur des charrettes, attachez-y par derrière vos animaux domestiques, et allez ainsi, dans un pêle-mêle effarouché, jusqu'au quartier général des alliés, établi à Saint-Mandé, et là, en leur disant de moi tout le mal que vous n'en pensez pas, j'espère, vous les prierez en grâce de vous donner des saufs-conduits jusqu'à Paris, où vous avez hâte de vous retirer avec ce que vous possédez de plus précieux, attendu que si l'eau n'est pas rendue au château de Vincennes demain matin avant huit heures, vous savez que ce *sacripant de bonapartiste* (c'est moi) mettra le feu à toutes ses poudres et qu'il fera sauter avec lui la garnison, le château, le village et le quartier général de Saint-Mandé. Ajoutez, continua le général, en me regardant spécialement, ajoutez que les militaires de tous les pays sont des braves qui affrontent tous les genres de mort ; mais que vous, pauvres habitants, si vous devez perdre la meilleure partie de vos biens, vous tenez à conserver la vie et celle de vos mères, de vos sœurs, de vos enfants... quelque chose comme cela... Allez, ne me répondez point et agissez promptement. »

Trois heures après, nous étions, avec la mise en scène voulue, au quartier général de Saint-Mandé. Il faisait nuit close et un froid d'avril très-rigoureux. Nous trouvâmes Blucher, je crois, entouré d'un grand nombre d'officiers, sous un vaste hangar où brûlaient des croisées, des portes et des toitures entières et où ruisselaient nos meilleurs vins, sans eau, je vous jure, quoiqu'ils l'eussent toute gardée. Nous leur parlâmes, très-effarés, amplifiant encore sur le discours que nous avait dicté le général Daumesnil ; mais on nous refusa brutalement le passage à nous, à nos gens et à nos bêtes, et un des chefs nous dit en mauvais français : « Allons, poltrons, retournez chez vous et tâchez de n'avoir pas

peur. *Ce sacripant de bonapartiste* n'a pas plus envie de se faire sauter que de mourir de soif, et il capitulera demain comme un Gascon qu'il est. Hors d'ici, pékins ! allez vite dormir sur les deux oreilles, si vous ne voulez pas que nous vous les coupions. » Tout cela était lardé de gros mots que les prononciations allemandes grossissaient encore. Il n'y avait guère à répliquer. Nous revînmes dans le même ordre, ou plutôt dans le même désordre, rapporter la triste réponse au général Daumesnil, qui ne témoigna rien et nous engagea doucement à nous retirer. Nous voulûmes insister un peu, mais il n'accepta aucune conversation. Nous passâmes tous une nuit blanche... et très-noire (ce sont les mêmes), et, quand huit heures du matin sonnèrent, chacun de nous attendait avec angoisse la première détonation de la poudrière. Au lieu de cela, quatre petits bruits, frais et gazouillants, s'étaient fait entendre dans les puits du château, et le général fit tambouriner que l'eau venait d'être rendue. Le quartier général prussien avait fait bonne contenance devant nous ; mais l'invention de Daumesnil avait eu un plein succès.

Enfin, une dernière circonstance, où le général se montra aussi bon politique qu'il avait toujours été vaillant soldat, est celle-ci. Vers le mois de juillet 1814 (autant que je m'en souvienne), le traité de paix avec les alliés venait d'être signé. Quelques articles étaient en réserve. Il était à craindre que les alliés demandassent la remise de tout le matériel de Vincennes, c'est-à-dire de l'armée française. Le gouvernement du roi, très-désireux sans doute de conserver ce trésor militaire, avait peu de force pour résister à de telles exigences. Daumesnil embrasse d'un coup d'œil toutes les difficultés de la situation. Que fait-il ? Dégagé de son serment envers l'empereur par l'abdication, général français sous un nouveau gouvernement, il n'a plus qu'une ambition, celle de soustraire à l'avidité très-concevable des étrangers toute cette artillerie formidable dont il est le gardien. Que fait-il donc ? Instruit avec adresse de tout ce qui se passe, il saisit au vol le seul moment propice entre la signature du traité et la

signification qui va lui en être faite, et, tandis que les diplomates peuvent encore penser qu'il ignore la chose, il m'envoie à Paris avec mon uniforme d'officier de la garde nationale, qui circule partout, et j'arrive, muni de ses instructions verbales, chez le général Maison et le général Gouvion Saint-Cyr, nommés l'un gouverneur de Paris et l'autre ministre de la guerre, et je leur dis que le général Daumesnil (qui sait tout cependant) croit, dans l'intérêt national, devoir tout ignorer ou tout nier ; qu'il garde le drapeau tricolore, qu'on ne cessera de voir flotter sur le donjon, et qu'il refuse de se rendre au gouvernement du roi comme aux alliés. Qu'ainsi le gouvernement n'a aucune prise sur le matériel de Vincennes, et que l'on craint avec raison que Daumesnil, si on le presse, même au nom du roi, ne se porte aux dernières extrémités, dont il avait plus d'une fois menacé les alliés... Le ministre comprend au premier mot tout le parti que le gouvernement peut tirer de la proposition du général Daumesnil, et il me renvoie lui dire de tenir bon comme il l'entendait, qu'il a imaginé le seul moyen de salut, et qu'on lui saura gré de sa *révolte combinée*. Fort de cet assentiment, le général traîne son opiniâtreté en longueur jusqu'au jour où, les alliés s'étant éloignés, il peut enfin remettre la place et tous ses canons aux seuls commissaires du roi de France.

J'ai cité ces trois faits d'habileté diplomatique et m'y suis un peu étendu, parce que je les possède bien, y ayant été acteur moi-même, et parce qu'ils dévoilent une face peu connue du caractère et des qualités du général Daumesnil.

C'est alors que les habitants de Vincennes, le maire en tête, M. Segond, homme d'une rare intelligence, d'une volonté ferme et d'un cœur ardent au bien, se réunirent et votèrent au général Daumesnil cette épée d'honneur dont j'ai déjà parlé. Comme j'allais souvent à Paris, on me chargea d'en suivre la confection chez le fameux armurier Pirmet; je l'apportai à Vincennes dès qu'elle fut prête, et, dès le lendemain, nous nous présentâmes en grand nombre au château pour l'offrir au général. Nous le trouvâmes agité et soucieux pour

la première fois. Tout était en désarroi dans ses appartements. Il venait de recevoir l'ordre de quitter sur-le-champ Vincennes, dont il perdait le commandement, et une vente inopinée de ses meubles avait lieu... C'est à travers toute cette émotion et tous ces embarras que passa notre hommage reconnaissant. Le général se remit bien vite pour nous témoigner sa sensibilité... Puis il me dit : « J'ai bien peur qu'on ne vous poursuive avec cette épée dans les reins, vous et quelques-uns des plus compromis. » Il disait vrai. A peine étions-nous sortis du château que des gendarmes m'emmenèrent, moi cinquième, devant M. le préfet de police, pour rendre compte d'une démarche qui avait un caractère séditieux, puisque nous avions choisi, pour honorer publiquement le général Daumesnil, le jour même de sa disgrâce officielle. Je fis observer que cette coïncidence était tout à fait fortuite; je produisis la facture de l'armurier portant la date précise de la livraison, j'invoquai bien d'autres témoignages plus clairs et plus concluants les uns que les autres. N'importe, il me fallut aller redire tout cela tous les jours, de midi à une heure, dans le cabinet du préfet de police, qui se fatigua sans doute d'apprendre si souvent la même chose, et qui, un beau jour (bien beau vraiment!), me dispensa de la visite du lendemain... et je n'entendis plus parler de rien. Je bénis cette petite proscription, qui resserra nécessairement mes liens d'amitié avec le général Daumesnil et sa famille.

En 1830, lorsqu'il fut ramené triomphalement dans son cher Vincennes, Daumesnil y trouva l'occasion d'une gloire nouvelle. La guerre étrangère n'était plus, les discordes civiles renaissaient; et le général sut résister aux barbares de l'intérieur comme il avait résisté aux barbares du Nord. — Quelque temps après sa réinstallation dans le commandement de Vincennes, les ministres de Charles X furent amenés dans le donjon pour y attendre le jugement de la cour des pairs. Une multitude armée et hurlante accourt, un matin, des faubourgs de Paris et se présente devant le château qu'elle veut forcer en demandant *les têtes* des ministres. — Ce cri

n'est pas varié; il se reproduit avec une stupide et horrible monotonie à toutes les révolutions. — Le général fait baisser les ponts et ouvrir toutes les portes, et vient recevoir, d'un front tranquille, cette foule écumante. « Que voulez-vous, mes amis? — Les têtes des ministres! — Vous ne les aurez pas. — A bas le général Daumesnil! — Vous ne les aurez pas plus, vous dis-je, que les Russes et les Prussiens n'ont eu les canons que vous voyez là. » Et il se range pour démasquer toute une batterie en ordre de bataille, avec les artilleurs mèche à la main. « Avant qu'un seul d'entre vous, ajouta-t-il, ait touché à un seul cheveu des têtes que vous demandez, tous ces canons auront grondé. Les ministres sont sous ma garde, et vous savez si *la jambe de bois* cède facilement les dépôts qui lui sont confiés.

— Vive le général Daumesnil! s'écrie-t-on d'une seule voix.

— Allons, mes amis, venez visiter avec moi tout le château comme de bons Français que vous êtes, et je vous donnerai quatre tambours et deux clairons pour vous reconduire à Paris avec les honneurs de la guerre. »

Ce qui fut dit fut fait; et ces bandes sauvages, qui auraient été bientôt suivies d'autres bandes plus nombreuses et plus atroces sans la *bonne* réception du général Daumesnil, revinrent disciplinées et riantes comme une troupe de conscrits, jusqu'à la barrière du Trône.

Une faiblesse, une imprudence du gouverneur, et Vincennes avait son massacre des prisonniers.

Aussi ai-je vu, bien des années après, et chez moi-même, M. le comte de Peyronnet, qui avait si noblement souffert sa captivité, parler avec effusion à Mme la baronne Daumesnil de sa gratitude et de son admiration pour le général, dont il avait apprécié tous les nobles et délicats procédés, et qu'il regrettait comme un ami. — Un pareil éloge, dans une pareille bouche, en dit plus que des volumes.

Mais, avant d'arriver à cette période de 1830, où le le général Daumesnil trouva sa réhabilitation et bientôt,

hélas! sa tombe, quinze années de retraite, d'inaction, d'oubli se passèrent, durant lesquelles il ne manifesta aucun ressentiment, aucune impatience, aucune plainte. Les heureux ne purent faire naître en son cœur une seule pensée d'envie; les mécontents ne purent en arracher aucune parole de colère. Il resta simple et calme au milieu de tous les bouleversements, et si l'on veut y bien regarder, c'est peut-être pendant ces quinze années que le général Daumesnil fut le plus héroïque; lui, si jeune encore, si bouillant, si fort, il sentit que son rôle militaire était fini, et il se renferma dans les bonheurs de la famille, en déplorant seulement de ne pouvoir répandre plus de prospérité sur elle. Et quand les faveurs revinrent à lui, en 1830, il les accepta sans enivrement, et avec le seul désir et le seul espoir de réparer le sort des siens, qu'il avait entraînés dans les désastres de sa fidélité. La mort ne lui en a pas laissé le temps..., mais nous avons vu comment la France y a suppléé.

RENÉ-PAUL ET PAUL-RENÉ

Pour leurs deux petits corps, Dieu ne forma qu'une âme.

JULES DE RESSÉGUIER.

I.

Vers la fin du mois de décembre 1807, par une nuit sans lune et sans étoiles, toute la ville de Bourges, — déjà si calme le jour, étant morne et déserte comme ces villes frappées d'immobilité sous le chemin d'un volcan, — par une nuit de givre et de bise glaciale, un carrosse pesant, mais légèrement traîné, s'arrêta devant les marches de Saint-Étienne, cette merveille du

Berry, cette cathédrale comme il y en a deux dans le monde catholique. Ce carrosse appartenait sans doute à quelque famille étrangère au pays, et très-riche, car les portières étaient chargées d'un large écusson aux armes de comte de l'empire; deux grands laquais se tenaient derrière avec leurs chapeaux galonnés, une peau de tigre couvrait le dos des chevaux, et un ours tout entier enveloppait le cocher.

Quelques secondes avant que la voiture se fût arrêtée, les deux laquais se précipitèrent en bas presque aussi rapidement que des conscrits montent à l'assaut. L'un ouvrit la portière et fit tomber le marchepied couvert d'un tapis turc, tandis que l'autre secouait une torche de résine pour éclairer le perron de l'église.

Alors descendit un homme jeune encore, qu'à sa mise et à ses manières tout le monde eût reconnu pour le maître de l'équipage; puis un vieillard poudré, ayant la figure vineuse et de grosses mains, et l'air respectueusement familier d'un ancien domestique; puis une femme plus âgée que son âge, en robe de soie violette et en bonnet de dentelle, puis une autre femme, fraîche et laide paysanne, portant avec précaution, dans ses bras, quelque chose d'épais et de blanc; puis enfin un ecclésiastique vêtu de noir sous une redingote marron; — en tout, cinq personnes... au moins.

Le carrosse alla se ranger plus loin, et les cinq personnes, suivies des deux laquais, entrèrent dans la cathédrale sous un petit porche où les attendaient un suisse et un bedeau en grande toilette, qui les précédèrent d'un pas majestueux pour les guider à travers l'obscurité des nefs, faiblement combattue par quelques lampes qui se mouraient çà et là.

Tout ce cortége était triste et ne cherchait à rien voir en marchant, pas même la miraculeuse hardiesse de la grande voûte, dont les piliers inégaux, alternativement forts et minces, donnent à la nef principale une physionomie à part, une attitude plus svelte, une perspective plus *fuyante* qu'à aucune nef d'aucun autre temple gothique. Cependant la colossale lampe d'argent qui veille au *Saint des Saints* en rendait l'effet complet

et plus magique, et les vitraux du chœur qu'elle éclairait à moitié reflétaient vaguement sur la pierre des murs, en teintes vertes et rouges, les manteaux et les chapes de leurs mages et de leurs évêques. Personne ne songea davantage à plonger son regard dans la mystérieuse profondeur des quatre bas côtés qui vont se rétrécissant et se courbant, jusqu'aux soixante-dix chapelles latérales, splendide encadrement de cette gigantesque et magnifique église.

Ils marchaient, ils marchaient en silence, et l'on n'entendait d'autre bruit que le retentissement de leurs pas sur des dalles sonores, et, de loin en loin, quelque sourd gémissement de l'orgue qui se plaignait à la nuit. Enfin, le suisse frappa deux fois de sa hallebarde sur le pavé et se recula gravement pour laisser entrer dans la sacristie les personnages que vous connaissez.

On s'approcha d'un petit feu de sarments perdu dans les ténèbres de la vaste cheminée, comme un ballon lumineux dans le ciel noir, et, tandis que le prêtre se couvrait du surplis et de l'étole, une voix lui dit :

« Je vous amène en toute hâte, monsieur le vicaire, mes deux fils nouveau-nés pour que vous en fassiez des chrétiens. Il ont plus besoin que d'autres enfants du bienfait de vos prières et des eaux salutaires du baptême. Qui sait s'ils vivront jusqu'à leur premier sacrement... et s'il est à désirer qu'ils continuent de vivre après... »

Et des larmes roulèrent dans les yeux de ce père, et, quand la nourrice écarta les langes et les voiles brodés pour la sainte cérémonie, il se détourna et cacha sa tête dans ses mains...

Tous les assistants virent à la lueur des cierges deux enfants couchés côte à côte sur le dos, et remuant ensemble leurs quatre petites jambes avec cette grâce gênée, cette gaucherie pleine de charme que nous avons déjà perdues à six mois. Mais on ne leur voyait que deux bras, et ce n'est qu'en les regardant de près qu'on s'apercevait qu'ils se tenaient enlacés par derrière avec les deux autres... Bientôt aussi l'on apercevait quelque chose d'étrange dans les mouvements toujours

simultanés et parallèles des deux frères; on remarquait avec étonnement que, dans quelque position qu'ils se trouvassent ou quelque attitude qu'ils prissent, leurs deux corps conservaient toujours entre eux la même distance : quatre pouces; jamais plus, jamais moins. Enfin on découvrit (et c'est alors que toutes les larmes du père s'expliquèrent en un instant), on découvrit qu'ils étaient attachés l'un à l'autre par un lien de chair au-dessus de la hanche... Ainsi un isthme étroit enchaîne et joint deux continents. Rompez l'isthme, et les deux mers, se ruant et se heurtant, retomberont avec fracas sur leurs rivages, et les terres seront noyées au loin. Essayez de couper le nœud vivant qui unit ces deux pauvres êtres, et leur sang s'échappera par torrents, et leur petite vie périra submergée!

Un frémissement douloureux circula dans l'assemblée, et le prêtre lui-même sentit sa voix et ses mains trembler en prononçant les paroles sacramentelles et en accomplissant les rites divins. Quand il fallut nommer les deux jumeaux, le vieux serviteur et la gouvernante, parrain et marraine, se tournèrent du côté de leur maître, qui, sans lever les yeux, dit seulement : « *René-Paul* et *Paul-René;* René-Paul est celui qui a le collier d'ambre. »

René-Paul et Paul-René furent baptisés par le vicaire *au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit,* et le cortége se remit en marche dans le même ordre et la même tristesse.

Le lecteur comprend maintenant pourquoi tout ce mystère et ce baptême clandestin. Il y a des malheurs qui sont de la honte, et la honte est le plus grand des malheurs. Ces deux jumeaux, avec leur monstrueuse jonction, nés de parents pauvres, eussent été, phénomènes lucratifs, étalés et expliqués sur toutes les places; enfants du comte et de la comtesse de B..., si bien établis dans l'estime et à la cour de l'empereur, il faudra les séquestrer du monde et les cacher à tous les yeux. Richesse comme pauvreté, tout est fléau pour ces petits malheureux; il n'y a qu'un seul espoir, c'est qu'ils n'arriveront pas à l'âge où il leur serait révélé qu'ils

sont des êtres misérablement exceptionnels. Si l'exception du génie et de la gloire est déjà un symptôme et une source de proscriptions et de calamité, à quelle destinée doit être en proie l'exception de l'infirmité et de l'ignominie !

« A l'hôtel, » dit un laquais, et le carrosse partit au au grand trot. Le cocher, pour abréger, voulut prendre un autre chemin; mais la nuit était si sombre qu'il s'égara dans un dédale de rues qu'il connaissait peu. Il revint trois fois des grands jardins de l'archevêché à l'ancienne maison de *Jacques Cœur,* maintenant l'hôtel de ville, et des ruines du palais des ducs de Berry aux ruines de cette énorme tour qui servait de forteresse du temps de Louis XI, *le roi de Bourges;* enfin, le cocher reconnut la pauvre demeure où naquit l'illustre Bourdaloue, car on en avait fait un cabaret; il fouetta vivement ses chevaux, et, en moins d'une minute, tout le baptême entra dans une grande porte qui se referma aussitôt.

Le comte et la comtesse de B..., en revenant d'un voyage dans le midi, s'étaient un peu détournés pour venir passer quelque temps à Bourges, chez d'anciens amis qu'ils n'avaient pas vus depuis leur retour de l'émigration. C'était un bon temps que ces premières années de l'Empire. Toutes les mille nuances d'opinion s'effaçaient et disparaissaient dans la gloire et la splendeur du chef, comme les pâles étoiles dans les rayons d'or du soleil. La comtesse, qui était grosse à peine de six mois et demi, avait tout le temps de revenir faire ses couches à Paris; elle ne songeait pas encore à quitter ses hôtes, et ses hôtes inventaient mille raisons pour prolonger la visite, lorsqu'au bout de quinze jours elle se sentit prise de fortes douleurs, et mit au monde deux jumeaux venus à sept mois... et qui seraient toujours venus trop tôt ! Les médecins déclarèrent qu'il y aurait danger de faire connaître à la mère l'horrible état de ses enfants, dans l'état de contrariété violente où elle se trouvait elle-même. On trouva donc moyen de lui cacher la chose quand elle les demanda pour les embrasser, et il fut convenu qu'ils partiraient immé-

diatement après le baptême avec une nourrice qui était employée comme concierge dans la maison de campagne des amis du comte, à une petite lieue de la ville. La comtesse adopta facilement cette idée, parce que son mari lui promettait que, lorsqu'elle serait relevée de couches, ils emmèneraient à Paris leurs deux fils avec la nourrice. Le tout était de gagner du temps.

La paysanne emporta donc ses deux nourrissons, avec les instructions très-détaillées des médecins, qui devaient d'ailleurs aller tous les jours en surveiller l'exécution. Le comte annonça ce départ à sa femme dès qu'il lui fut permis d'entrer, et on ne s'occupa plus que de l'intéressante accouchée. Mais, malgré tous les soins et toutes les précautions, une fièvre inflammatoire se déclara le troisième jour, et la comtesse y succomba... Voilà dix ans qu'ils accusaient tous deux le ciel de ne pas leur envoyer d'enfants! Le malheureux mari était comme fou. Il prit congé de ses hôtes, sans vouloir embrasser ses enfants, mais il voulut mettre auprès d'eux cette gouvernante qui était déjà leur marraine, et lui ordonna d'y rester, jusqu'à nouvelle détermination, pour les soigner et les élever! Il savait à quelles mains il les confiait... puis il se mit en route pour Paris, afin que les cris de détresse de son pauvre cœur fussent étouffés dans les chants de fête et de victoire, afin de puiser de l'héroïsme dans les regards du héros, afin de se sauver du désespoir par l'enthousiasme. Pour les gens qui ont besoin de fortes secousses et de puissantes émotions, il faisait bon vivre en 1808. Le comte de B... suivit l'empereur dans les belles et grandes guerres de l'époque; il fut envoyé en mission de la Pologne au Portugal, et du Portugal à l'Illyrie; après quoi il fit encore la campagne de Russie et celle de Dresde, et ne revint en France qu'à la fin de 1813... Triste fin!

Cependant sa tendre sollicitude pour ses fils ne s'était jamais démentie; il veillait, des extrémités de l'Europe, à leurs besoins et à leur bien-être, et il en recevait des nouvelles souvent et partout. On les avait fait visiter par les premiers savants et les plus grands docteurs anatomistes, qui tous avaient décidé chaque fois qu'ils

mourraient la semaine suivante, et de semaine en semaine, et de condamnation en condamnation, René-Paul et Paul-René étaient arrivés à l'âge de cinq ans, fort gais et fort bien portants et se tenant toujours embrassés. Heureusement qu'ils s'aimaient beaucoup. Au dire des hommes de l'art, le phénomène de leur naissance n'était rien auprès des phénomènes de leur vie. Ils ne s'expliquaient pas qu'ils ne fussent pas morts vingt fois; en effet, d'après toutes les règles de la science et toute la législation physiologique, leur existence était une absurdité, une iniquité. Elle ne pouvait s'expliquer que par un miracle, et les savants ne croient pas aux miracles. Voilà donc pourquoi ils ne se l'expliquaient pas, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

Moi, je vous l'expliquerai, moi qui ne sais rien et qui crois à tout, excepté à certains savants.

Vous vous rappelez cette *Bonne* que le comte de B... a laissée chez la nourrice avec ses enfants. Or c'était une fille extraordinaire pour le cœur et la vertu. Elle n'avait jamais aimé que sa pauvre maîtresse, à qui elle s'était donnée, bien avant son mariage, la première année de la révolution, un jour qu'on l'avait demandée comme ouvrière dans la maison. La future comtesse de B... demeurait alors à Bourges, chez des parents riches qui l'avaient recueillie, orpheline et sans fortune. Marie Gareau (c'est ainsi que se nommait l'ouvrière) la vit si gentille, si gracieuse, si gaie d'esprit et si triste de cœur, qu'elle ne voulut pas s'en aller le soir, ni le lendemain, ni jamais. Elle obtint de rester, sans gages, auprès d'elle, passant les jours à raccommoder le linge de la maison, et les nuits à faire de jolies robes et toutes sortes de parures à sa jeune maîtresse, pour qu'elle fût aussi belle que les autres dans les réunions de demoiselles où elle allait quelquefois. — Oh! la charmante robe! quelle fraîche toilette vous avez là, ma chère, disaient ces demoiselles, avec un certain air piqué. — Mais combien en avez-vous donc? ajoutaient-elles avec un ton de surprise qui signifiait : car enfin vous n'êtes pas riche comme nous. — Que voulez-vous? c'est ma

femme de chambre qui... — Comment, votre femme de chambre? — Et pourquoi non, mesdemoiselles! et une femme de chambre qui ne l'est et ne veut l'être que pour moi : Marie Gareau, qui me protége et qui travaille comme une fée! c'est peut-être une fée!

Et elle venait raconter tout cela en riant à Marie Gareau, qui ne se fût pas changée pour la reine de France... On n'était cependant qu'en 1789! Marie Gareau, quoique fort jeune alors, ne sortait que pour aller à la messe et aux vêpres, et tous les soirs elle lisait quelques pages d'une Bible de Royaumont, dont elle ne se lassait pas de regarder les grandes images. Cette vie pieuse et un peu mystique, en lui exaltant l'imagination, lui donnait des idées au-dessus de sa sphère. On la consultait toujours avec fruit, et même elle prédisait des choses étonnantes, étant quelquefois prophète, à cause de sa grande pureté.

C'est ainsi qu'elle dit un jour : « Mademoiselle Amélie, vous êtes belle, modeste et bonne chrétienne; vous ferez bientôt un beau mariage comme Esther, et j'en sais qui ne vous regardent pas et qui seront jalouses. »

Un mois après, le jeune comte de B... passant par Bourges, conçut un amour profond pour cette charmante demoiselle, mit à ses pieds quatre-vingt mille livres de rentes, obtint sa main, et emmena dans sa voiture la femme de chambre avec la maîtresse.

Depuis, elles ne s'étaient point quittées ni à Paris ni en voyage... et voilà qu'elles venaient de se quitter pour toujours! Marie Gareau serait morte elle-même, si par religion et par passion elle ne se fût point vouée au sort des deux pauvres êtres en qui revivait leur mère, à ses yeux. C'est elle qui les berçait sur ses genoux, qui les nourrissait et les élevait par artifice; ils n'avaient pas voulu teter leur nourrice. Les précautions les plus ingénieuses, les soins les plus *spirituels*, elle les inventait... puis elle faisait de longues prières et des jeûnes de trois jours, et elle brûlait beaucoup de cierges et payait des messes, afin que Dieu laissât vivre ces petits innocents, même tels qu'ils étaient; qu'importe? pouvu qu'ils vécussent.

Après cela, étonnez-vous qu'ils ne soient pas morts, malgré l'arrêt des médecins ! La prière d'une pauvre femme vertueuse est plus forte que tous leurs oracles.

II.

René-Paul et Paul-René avaient donc miraculeusement grandi et prospéré, et, comme ils ne sortaient jamais et qu'ils ne voyaient pas d'autres enfants, ils n'avaient point la conscience de leur infirmité, et ils jouaient et riaient parce qu'ils ignoraient, et quand ils disaient ensemble : « Ma *Bonne,* je t'aime bien, baise-moi, » elle était aussi heureuse et aussi gaie qu'eux-mêmes, oubliant que leur avenir était horrible, et que, s'ils vivaient âge d'homme, ils mourraient de honte et de chagrin. Parfois, cependant, quelque circonstance fortuite venait lui rappeler affreusement leur affreux malheur et refouler toute joie dans son cœur. Un jour surtout, elle eut l'âme navrée ; c'était au mois de novembre 1812, par une douce et belle matinée d'automne. Il y avait une fête de mariniers au confluent de l'Auron et de l'Ièvre, qui coulent à peu de distance de l'habitation que le comte de B... avait louée pour y cacher ses fils. Un domestique avait imprudemment laissé entr'ouverte la grille du jardin qui donne sur le chemin ; et les deux enfants eurent la curiosité de sortir pour voir ce qui faisait courir tout le monde. A peine eurent-ils fait quelques pas dehors que deux autres enfants un peu plus âgés les examinèrent avec un étonnement stupide, puis, tout à coup, se prenant à rire d'un rire grossier, se dirent entre eux : « Tiens, tiens, c'est les deux petits monstres de là. » Et ils crièrent de toutes leurs forces : « Eh ! eh ! les autres, venez donc voir les petits monstres ! » La foule s'approchait déjà hurlant et ricanant ; les pauvres jumeaux en furent effrayés, et ils se sauvèrent tout en larmes ; et, en rentrant, René-Paul dit à sa *Bonne :* « Si tu savais, il y a deux enfants qui ont dit en nous voyant : *Tiens, voilà les petits monstres,* et ils nous ont montrés au doigt, et ils riaient ;

cela nous a fait pleurer. Qu'est-ce donc, des monstres, ma *Bonne?* » La pauvre Marie ne répondait pas et pleurait comme eux; mais Paul-René reprit à son tour : « Ma *Bonne*, ces deux petits paysans dont se plaint mon frère, moi, je crois que ce sont des enfants qui n'ont pas été sages et que Dieu a voulu punir, car ils étaient séparés bien loin, bien loin l'un de l'autre. C'est qu'ils ne s'aimaient pas comme nous, mon frère! » Et les petits infortunés s'embrassèrent longtemps et tendrement.

Il y avait des analogies surprenantes et des contrastes non moins frappants entre les deux jumeaux; ils étaient une anomalie pleine d'anomalies. Ainsi, nulle ressemblance dans leur taille ni dans leurs traits : René-Paul avait les yeux et les cheveux noirs, le nez aquilin, le teint brun, la poitrine large et bombée, les mains fortes et de larges épaules; Paul-René avait les cheveux blonds et bouclés, les yeux d'un bleu clair, les joues blanches et roses, les membres délicats et la poitrine un peu rentrée; mais les facultés intellectuelles, la nature des idées, les penchants, l'homme intérieur, l'âme enfin, et le son de voix qui en est une des plus irrécusables manifestations, tout cela était d'une inconcevable parité dans les deux frères. Les maîtres qu'on leur donnait croyaient n'avoir qu'un élève, tant ils apprenaient les mêmes choses dans le même temps et de la même manière; enfin on avait observé qu'ils n'étaient jamais malades l'un sans l'autre et qu'ils guérissaient ensemble. On eût dit une seule vie pour deux êtres, une seule âme pour deux corps. Voyez deux becs de gaz hydrogène, très-différents de forme, que joint un même tube et qu'alimente un réservoir commun, c'est l'image de René-Paul et de Paul-René.

Tous ces détails, tout ce qui concernait les études ou la santé de ses enfants, étaient régulièrement transmis au comte de B..., qui répondait, à chaque mois. de longues pages remplies de conseils, de tendresse et de chagrin. Il ne pouvait s'accoutumer à l'idée d'avoir des fils hors de la nature et de la société. Et cependant Marie Gareau redoublait de prières et de dévotion;

depuis quelque temps, elle allait tous les soirs dans l'église du village s'agenouiller devant la sainte Vierge, et là elle pleurait des larmes abondantes, comme ayant l'air d'implorer avec ferveur quelque chose d'impossible.

Un soir, vers la fin d'octobre 1813, elle pleurait encore, mais ce n'étaient plus les mêmes larmes, et elles suspendit au-dessus de l'autel deux guirlandes de feuillages et de fleurs, l'une à droite, l'autre à gauche. En rentrant, elle jeta une grande lettre à la poste, et respira librement comme soulagée d'un énorme fardeau. Que s'était-il donc passé?

Un mois, deux mois s'écoulèrent... point de réponse à cette lettre. Elle ne s'avait qu'imaginer, elle ne savait que dire aux enfants qui lui demandaient : Et mon père, as-tu de ses nouvelles? Jamais pourtant elle n'en avait si vivement désiré.

Le 1er janvier 1814, elle aperçut par la fenêtre de sa chambre une calèche de voyage sur la grande route; elle crut reconnaître la livrée du comte. En effet, la voiture entra dans la petite avenue de la maison. « Mes enfants, voici votre père; courez embrasser votre père! »

Et, trois minutes après, Marie Gareau ouvrait la portière de la calèche, et jetant dans les bras du comte un bel enfant blond : « C'est Paul-René, monsieur, c'est Paul-René! » dit-elle en suffoquant d'émotion.

Le père cherchait, regardait encore, et croyait ne pas voir. Enfin, avec un accent indéfinissable de stupéfaction, de joie et de remords, il s'écria : « Et René-Paul ?

— Et René-Paul? demanda-t-il encore comme dans un rêve, après avoir couvert de baisers la jolie tête blonde qui souriait sur son épaule.

— Monsieur n'a donc pas reçu ma lettre d'octobre ? répondit la *Bonne*, je l'avais bien adressée au quartier général.

— Il n'y a plus de quartier général! et je n'ai rien reçu. Mais René-Paul? demanda-t-il une troisième fois avec terreur.

— Mon frère, cria Paul-René à un enfant qui accourait, c'est papa qui t'appelle! »

Et une petite figure brune et vive sauta dans la voiture et mangea de caresses le visage du comte.

Le comte ne pouvait suffire à tout ce qu'il ressentait, ni croire ce qu'il voyait. Tantôt il en posait un ici et l'autre là, et il les contemplait alternativement avec une adoration inquiète, comme un sauvage qui voit du feu pour la première fois; puis il les enlevait et leur riait avec orgueil; et puis, les remettant sur leurs pieds et croisant les bras, il disait à leur *Bonne* : « Sont-ce bien mes enfants?

— Venez, monsieur, descendez de cette voiture qui a dû vous briser par nos mauvais chemins, et dans la maison, devant un bon feu, je vous dirai tout ce que je vous écrivais. Les honnêtes gens finissent par triompher, et il y aura des envieux qui seront punis; le vice ne prospère pas longtemps, et Dieu relève les petits quand...

— Eh bien! eh bien! Marie, nous voilà devant ce bon feu; j'écoute.

— C'est pourtant vrai, monsieur, que les honnêtes gens... que Dieu... Sans le bon Dieu où en serions-nous? Il faut vous dire, monsieur, que depuis quelque temps ces messieurs se plaignaient de là, et ils étaient tout singuliers, comme s'il se passait en eux quelque chose d'extraordinaire, une révolution. Ils tombèrent dans une espèce de langueur, suivie d'un grand assoupissement, comme une léthargie. J'appelai les médecins de Bourges; ils secouèrent la tête et dirent :

« Que voulez-vous? C'est ainsi qu'ils devaient finir. »

Je priai la sainte Vierge et je fis dire des messes, et je brûlai des cierges comme après leur naissance. L'assoupissement continuait et leurs corps maigrissaient et dépérissaient à me faire mourir. Je me décidai à faire un vœu, si bien qu'un matin, de très-bonne heure, comme j'allais, selon mon habitude, auprès de leur lit pour les regarder dormir, Paul-René me tendit ses petits bras et se souleva jusqu'à moi sans que son frère se remuât et se dérangeât de son sommeil. Je me crus folle. Je regardai, plus rien, qu'une petite plaie au côté et une longue trace de sang noir. J'appelai encore les méde-

cins. Ils regardèrent à peine et dirent que cela ne se pouvait pas. C'est égal, je pleurais de joie; je remerciai le bon Dieu, et je vous écrivis cette lettre qui ne vous est point parvenue. Ah! mes pauvres enfants, beaux comme des rois! les neveux peuvent venir à présent, on leur dira : Voilà les fils de la maison! ils vivront plus que nous, et vous n'aurez rien! »

Le comte, à l'aspect de cette félicité inattendue, avait peine à retenir ses sanglots : il suffoquait en répétant sans cesse : « Ah ! si ma pauvre Amélie vivait! qu'elle serait heureuse! » Et ses sanglots recommençaient.

Quand nous avons perdu des êtres chéris, et qu'il nous arrive un bonheur, nous ne le goûtons qu'avec amertume et en nous le reprochant; notre cœur n'ose pas s'y abandonner, parce que l'autre cœur n'est plus là pour le ressentir; on s'est déshabitué de l'espérance et des douces émotions; il faut du temps pour s'y remettre. L'aveugle à qui l'on rendrait tout à coup la lumière n'éprouverait d'abord de ce bienfait qu'une douleur cuisante.

« Pourquoi pleures-tu, mon petit père? Je ne veux pas que tu pleures, disaient ensemble les deux enfants.

— Soumettez-vous, monsieur, à la volonté de Dieu, ajoutait leur *Bonne,* et vivez pour ces petits anges qui ont tant besoin de leur père. »

Elle n'osait pas pleurer.

« Oui, vous avez raison, la *Bonne ;* oui, mes enfants, consolez-moi de notre gloire perdue! et de la France envahie. »

Puis, le temps venu, il mit ses deux fils au collége, en se réservant le rôle de répétiteur. Ils firent des progrès extraordinaires; mais, ce qui l'était encore plus, c'est la ressemblance parfaite de leurs *devoirs* et de leurs *compositions :* même tour de style, mêmes fautes, mêmes *beautés* écolières... et même écriture! leurs cahiers avaient l'air de deux copies d'un seul manuscrit faites par une seule main. Pendant toute l'année ils avaient les mêmes *points* et les mêmes *places,* et méritaient les mêmes punitions; et au jour solennel, quand

la voix du maître appelait René-Paul pour un prix, on était sûr que Paul-René allait être nommé pour le partager. C'étaient alors des trépignements d'enthousiasme sur tous les bancs et des acclamations universelles; car élèves et professeurs, qui avaient ri d'abord de cet *ex-æquo* continuel, peu à peu en étaient venus à la surprise, puis à une sorte d'admiration craintive et presque respectueuse, entrevoyant là quelque mystère de l'organisme humain, quelque phénomène de nature dont la cause inconnue réveillait dans les esprits ce vague besoin du *merveilleux*, cet instinct sacré de terreur qui sommeille en nous, comme un germe impatient que le premier souffle fait éclore.

A la chapelle du collége, quand leurs deux voix fraîches et pures chantaient les hymnes et les psaumes, on eût dit deux flûtes de cristal qui vibrent à l'unisson. Dans les promenades, ils marchaient toujours côte à côte, et bien souvent, par un reste de douce habitude d'enfance, ils se passaient l'un l'autre un bras derrière leurs corps; et lorsqu'on faisait une halte, il était rare que Paul-René ne posât pas tendrement sa main autour du col de son frère. C'est ainsi, dans cette molle attitude, que le ciseau antique a déifié les images de Castor et Pollux.

Cette surprenante conformité d'intelligence et d'organes, cette tendresse si également passionnée qu'ils se portaient entre eux, les avaient rendus au bout de quelques années un objet de vénération pour tout le collége. Ils étaient d'ailleurs si bons, si modestes, que leurs petites peines et leurs grands succès avaient cinq cents échos autour d'eux. Leurs camarades ne les traitaient jamais avec cette brusquerie joyeuse, cette familiarité un peu sauvage qui consistent à se caresser à coups de poing; c'étaient, au contraire, des égards, des petits soins, une sorte de prévenance presque galante qui n'ont jamais existé dans les classes et qui n'existeront bientôt plus dans les salons, si le *progrès social* continue.

En 1822, à l'âge de quinze ans, ils firent une longue maladie; tout le collége était triste et inquiet; leur père

et leur *Bonne* venaient deux fois par jour, et quand ils sortaient de l'infirmerie, une foule d'élèves les entouraient pour savoir des nouvelles. Un matin, le docteur Gall vint lui-même à l'infirmerie pour voir un élève qui lui était recommandé. Comme il passait devant les lits des deux frères, on finissait de leur raser la tête par ordre des médecins. Le docteur Gall s'arrêta tout à coup et ne put s'empêcher de s'écrier : « Quelle étonnante ressemblance ! » Les gens de service crurent qu'il plaisantait ou qu'il était fou, car vous vous rappelez que nos deux jeunes gens n'avaient rien de pareil dans les traits et la physionomie. Mais le docteur Gall persistait. Qu'est-ce que cela lui faisait, à lui, des yeux, une bouche, un nez ? Il méprisait souverainement tous ces petits détails et n'y regardait jamais. Ses regards vous sautaient tout de suite au crâne et s'y établissaient, et s'y promenaient avec délices, montant et descendant des heures entières sur les protubérances ou dans les cavités du cerveau, comme un voyageur enthousiaste qui court, sans se fatiguer, des collines aux vallées.

Le célèbre anatomiste s'approcha des deux malades avec un intérêt marqué, et, quand il eut observé de près et touché de la main ces deux têtes, ou plutôt cette double tête, il recula comme effrayé de leur miraculeuse conformité, et murmurant entre ses dents : « Voilà des cerveaux qui peuvent accumuler d'étranges et terribles sympathies sur leurs destinées ; car, ajouta-t-il à un jeune médecin qui l'accompagnait, tous nos événements sont en nous, et notre avenir se formule sur notre organisation, laquelle est tout entière dans le cerveau. Si, par exemple, ces pauvres enfants, une fois dans l'âge des passions, devenaient... » A ce mot, le docteur entra dans une autre salle de l'infirmerie, et les deux frères, qui n'avaient pas perdu une parole de ces réflexions, tant ils s'étaient appliqués à écouter, n'entendirent plus que le bruit sec et sourd de la canne qui s'éloignait. Ils se regardèrent entre eux avec une sorte de terreur, et comme s'ils étaient prédestinés par un oracle à quelque bizarre et affreuse catastrophe. Ils

désiraient et craignaient de connaître toute la pensée du docteur Gall; mais ils ne le revirent plus, et cette anxiété n'eut pour résultat que de retarder leur guérison de quelques jours.

Leur santé se trouvant un peu ébranlée et demandant des soins particuliers, le comte crut devoir les retirer du collége, quoiqu'ils eussent à peine quinze ans. Qui fut heureuse? C'est Marie Gareau.

Ils continuèrent avec beaucoup de distinction leurs études dans la maison paternelle, et ils y acquirent cette éducation de *gens comme il faut,* ce savoir-vivre qui supplée quelquefois à l'instruction, et que celle-ci ne remplace jamais. Le comte les mena de bonne heure dans le monde; il voulait faire de ses fils des hommes pour la bonne compagnie, et on ne saurait s'y ennuyer trop tôt, pour ensuite s'y plaire toute la vie. La société des femmes est un grand avantage et même un préservatif pour les jeunes gens, quand ils en font un charme. Il en peut bien advenir, par-ci par-là, quelques inconvénients pour certaines personnes, et de certaines irrégularités dans quelques ménages; tout a son danger et chaque chose a deux faces. Mais d'abord, les fautes de ce genre sont beaucoup moins communes dans le *monde* que ne le pensent les personnes qui n'y vont pas; et puis, toutes déplorables qu'elles sont, si elles dérangent l'ordre social, au moins elles ne dégradent pas *l'espèce.* Les jeunes gens qui vivent entre eux n'évitent d'ordinaire les écarts de la galanterie que par les excès de la débauche. Sans doute il serait plus moral de ne pas faire la cour aux dames ni aux... autres femmes; il serait plus moral d'être un saint; mais la chance du saint étant très-rare, le mieux que puisse faire un jeune homme, c'est de parler aux dames.

C'est ce que le comte de B... savait fort bien, comme beaucoup d'autres bonnes choses. D'ailleurs, laissant de côté ces hautes considérations, il faut bien reconnaître que l'esprit et le langage, les pensées et les sentiments ne peuvent jamais atteindre leur degré d'énergie et de grâce, de profondeur et de délicatesse, que dans le commerce habituel des deux sexes. Les femmes

réduites à elles-mêmes deviennent futiles et frivoles; ce n'est qu'un ramage d'oiseaux. Les hommes, loin des femmes, sont bientôt lourds et grossiers. Dans cette alternative, on semble passer d'une volière à une taverne. — Rapprochez ces éléments divers, mêlez ces notes en apparence discordantes, et l'accord s'établira :

« Car, où l'on voit la force à la douceur unie,
« De ce contraste heureux naît la pure harmonie. »

C'est pourquoi l'ancienne société française était la première société de l'Europe. Et puis, on apprend à nos écoliers qu'il n'y avait autrefois en France que des *poupées* et des *muguets*. Quels muguets que les douze cents députés à la Constituante! quelles poupées que les vingt-quatre mille héroïnes des prisons et de l'échafaud !

Donc, René-Paul et Paul-René, quoique fort instruits, étaient encore fort aimables. Aussi les recherchait-on de tous côtés. Les mois et les années s'écoulaient rapidement entre les plaisirs et l'étude, le plus réel des plaisirs. Quand ils travaillaient près de leur père, dans son cabinet, leur *Bonne* entrait, plus d'une fois, sous un prétexte quelconque, mais sans autre raison véritable que de les voir tous trois si calmes et si unis, et de s'en aller en bénissant Dieu de les avoir vus. Quand ils revenaient de quelque fête, bien avant dans la nuit, c'était toujours cette *Bonne* qui les attendait et leur ouvrait la porte en souriant, malgré ses souffrances et ses infirmités précoces, car les veilles, les fatigues et le besoin avaient doublé ses années ; et bien souvent ils auraient pu être inquiets pour elle, mais de quoi s'inquiète-t-on à vingt ans? Ils l'embrassaient tous les soirs après avoir embrassé leur père ; elle les tutoyait parce qu'ils étaient seuls, et ils trouvaient ses livres de piété sous leurs oreillers : tout était bien.

Puis, tous deux tenaient de leur père la passion des vers; et leur talent poétique était une charmante ressource dans la société. On le mettait à l'épreuve le plus qu'on pouvait, et l'on se plaisait à leur

donner séparément les mêmes sujets pour comparer la manière dont chacun d'eux s'en acquitterait. La plupart du temps la comparaison était bien facile à faire, car ils rapportaient à peu près les mêmes vers. C'étaient alors des cris : Au miracle! au phénomène! — En voici un exemple bien frappant : dans un salon où ils étaient fort aimés, une dame leur avait *commandé* dix vers *très-nobles* sur une écrevisse. Tous deux revinrent, chacun de son côté, au bout d'un quart d'heure, avec cette strophe, absolument la même strophe :

Le génie, autre solitaire,
Dédaigné comme la vertu,
Loin des possesseurs de la terre,
Passe d'un vil manteau vêtu.
Mais, au flambeau du siècle immonde,
S'il est enfin brûlé, le monde
Voit l'éclat que sa mort lui rend ;
C'est l'écrevisse humble et mulâtre,
Qui revêt, au brasier de l'âtre,
Sa robe de pourpre en mourant.

Tous les assistants (et eux-mêmes) en furent stupéfaits, à l'exception d'un homme qui avait l'air étranger et qui murmura en sortant : « Cela ne m'étonne pas, on en verra bien d'autres avec ces crânes-là. » C'était le docteur Gall. Les deux frères se regardèrent encore avec une sorte d'effroi.

Ils s'étaient liés avec tout ce qu'il y avait à Paris de poëtes éminents de tous les âges et de toutes les écoles, et le salon de leur père était comme un terrain neutre où le rendez-vous général se donnait. René-Paul et Paul-René se distinguaient entre tous dans la lice. Les vieux ans du comte rajeunissaient de plaisir et d'orgueil, et la *Bonne* écoutait à la porte et croyait ouïr déjà les concerts et les joies du paradis.

Après un de ces soirs si courts, qui se prolongeaient bien avant dans la nuit, les deux frères s'étaient retirés dans leur chambre, tout électrisés de poésie, lorsqu'ils entendirent un grand bruit dans celle de leur *Bonne*... Cette pauvre femme venait d'être frappée d'apoplexie ; elle ne se releva pas. Et, dans cette même

année 1829, le comte de B... mourut... Leur père et leur seconde mère morts dans la même année ! et ces malheureux jeunes gens, qui n'étaient que fils, dans ce monde !...

III.

C'est alors que la réalité de la vie nous saisit ; c'est alors que la grande péripétie s'opère ; c'est alors que le jeune homme dépouille la chlamyde pour revêtir la robe virile ; c'est alors qu'il se trouve face à face avec la destinée, et que le spectre de l'avenir se dresse devant lui, et que sa propre liberté l'épouvante.

Ils pleurèrent longtemps, appuyés l'un sur l'autre, les bras entrelacés et leur chevelure entremêlée, comme deux saules penchés sur une rive déserte.

Ils avaient érigé deux tombeaux ; sur l'un ils avaient inscrit ces vers de Ducis :

On remplace une sœur, une épouse, une amante ;
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des cieux.

Sur l'autre ils avaient récité, à genoux, ce fragment d'Antoni Deschamps, vrai poëte, quoiqu'il soit mon frère :

Nous fûmes élevés par une sainte femme
Qui de belles leçons ensemença notre âme
Et qui, depuis trente ans étant dans la maison,
Soigneuse, cultiva notre jeune raison.
Quand il vint à Paris elle suivit mon père :
Avant lui, toute jeune ayant connu ma mère,
Elle avait traversé le temps de la Terreur,
Et nous disait souvent qu'elle aimait l'Empereur,
Parce qu'il rétablit, après les jours de crises,
Le culte du Seigneur, et rouvrit les églises.
. . . .
. . . .

Puis ils s'étaient relevés et s'étaient dit : Allons maintenant à Bourges nous agenouiller sur la tombe de

notre mère, ce troisième ange que nous ne devions pas voir ici-bas, mais qui nous voit de là-haut. Ils partirent donc.

Pendant près de deux ans ils voyagèrent, et personne au monde ne sait ce qu'ils devinrent. Enfin ils arrivèrent à Bordeaux. Les deux frères furent trouvés charmants. Le chagrin, *comme un nuage sur le front du ciel,* les avait embellis. La physionomie forte et animée de René-Paul s'était tempérée d'une expression mélancolique pleine de douceur, et les traits délicats et juvéniles de Paul-René s'étaient empreints d'une mâle sévérité; puis l'âge avait passionné leurs regards, et le feu de la jeunesse bouillonnait dans leurs veines.

Voilà quinze jours qu'ils auraient dû quitter Bordeaux pour continuer leurs voyages, et ni l'un ni l'autre n'en parlaient. Ils se parlaient même beaucoup moins et se quittaient beaucoup plus.

Un soir qu'il n'y avait point de spectacle, René-Paul entra, pâle de colère, chez Louisa, la danseuse, et en entrant : « Madame, dit-il d'une voix tremblante de menace, un homme est caché ici, et certes je n'aurais jamais cru cela de vous... le cinquième jour !... Ne cherchez pas à nier; point de pleurs, point de serments. Vous venez de recevoir un homme, il n'y a pas trois minutes... Vous ne m'attendiez pas ce soir; mais je l'ai vu entrer, vous dis-je, et j'ai forcé toutes vos consignes. Par le ciel, madame, où est-il? où est-il? Songez qu'il y a une épée dans cette canne, et s'il est là, dans ce cabinet, je vais...

— René-Paul! René-Paul! cria une voix tout au fond.

— Paul-René! Paul-René ! » cria l'autre voix.

Et les deux frères sortirent du cabinet, se tenant embrassés et riant à gorge déployée de l'aventure, de la fureur, de l'épée et de Louisa. En se retirant ils lui dirent : « Nous vous baisons les pieds, Sylphide. »

Ils riaient encore dans la rue, puis leur joie devint moins bruyante, puis elle s'éteignit par degrés, tellement qu'ils étaient fort sérieux en rentrant à leur hôtel. Quand ils furent au moment de se coucher, l'un

dit à l'autre, ou l'autre dit à l'un, car la même pensée les obsédait tous les deux :

« Mon frère, à y réfléchir, ne trouvez-vous pas l'aventure plus grave que plaisante? Tout est phénomène dans notre destinée. Que des jeunes gens se prennent de passion pour une déesse de théâtre, ce n'est rien; qu'une femme ait deux amants, ce n'est guère; que les deux amants se rencontrent un beau jour, c'est dans la règle du hasard : mais que René-Paul et Paul-René, pour leur première folie, deviennent en même temps épris, et soient agréés en même temps de la même femme; que cette combinaison sympathique se noue et se dénoue à point nommé après tant d'autres coïncidences surnaturelles... Tenez, mon frère, notre passé nous enseigne notre avenir. Nous avons grandi à travers les mêmes idées, les mêmes goûts, les mêmes succès, les mêmes maladies; voici maintenant que nos sens, longtemps endormis, sont ardemment éveillés par la même beauté... Nous aurions pu nous percer le cœur si nous ne nous fussions pas reconnus et appelés... Dieu du ciel! que serait-ce donc si l'amour lui-même, l'amour-passion, l'amour incurable s'abattait sur nous! si cet amour qui brûle et s'agite au fond de mon cœur, s'agite et brûle au fond du vôtre, s'élançait, un jour, vers le même objet, vers la fiancée de la vie entière! Et je n'en doute pas, mon frère, cela nous arrivera, cela nous arrivera... demain, peut-être, si nous ne prévenons pas ce fléau. Mon Dieu! mon Dieu! que ferions-nous de cet amour avec notre amitié!... Il faudrait que l'un de nous en mourût de chagrin. Et n'est-ce pas là cet effroyable dénoûment que le docteur Gall lisait sur nos fronts? n'est-ce pas là cette prédiction inachevée dont les premiers mots ont suffi pour nous glacer de terreur!... Et puis, Paul... René... nous avons des noms que l'amour et le malheur ont consacrés. Tous les aspects de notre vie sont des vues providentielles... Une seule voie de salut nous est ouverte : quittons-nous, séparons-nous, mon frère, il en est temps; mettons cinq cents lieues entre nous, et ne nous rejoignons que lorsque nos deux cœurs auront fait chacun

leur choix irrévocable, et alors ne nous quittons qu'à la mort. Je pleure des larmes de sang en donnant ce conseil; mais, voyez-vous, mon frère, quelque chose me dit que nous pourrons ainsi, et seulement ainsi, échapper à notre destinée bizarre et aux dernières conséquences de notre nature. Certes, j'adore notre bonne *bonne fortune* de ce soir comme un avertissement d'en haut, comme un symbole visible de ce que l'amour véritable nous réserve si nous l'affrontons ensemble. Adieu, — adieu, mon frère. Je ne regarde plus une femme tant que vous pouvez la voir. »

Ils prièrent et pleurèrent toute la nuit, mais leur pensée venait toujours aboutir là : ces merveilleuses conformités, cette organisation sympathique, qui ont fait le charme de notre vie, en feront le désespoir et l'horreur si nous attendons l'amour... et l'amour est en nous, il est autour de nous, il est dans l'air! fuyons!

C'était un spectacle touchant et bizarre à la fois que ces deux frères se séparant pour trop s'aimer, pour trop se ressembler.

René-Paul partit pour Naples, et Paul-René pour l'Angleterre, en se jurant de s'écrire tous les jours et de se raconter l'histoire de leurs cœurs, d'où dépendait leur prompte ou tardive réunion... Cette séparation fut ce qu'elle devait être : ils avaient moins souffert la nuit où leurs deux corps-enfants se séparèrent avec un sanglant déchirement.

Il y avait quatre mois que Paul-René habitait Londres, lorsque se trouvant à dîner, le jour de Pâques, chez l'ambassadeur de France, il poussa un cri, et portant la main à son côté, au-dessous du cœur, s'évanouit après avoir pu dire à peine : « Ah! mon Dieu, mon frère vient d'être blessé d'un coup d'épée. »

Trois semaines n'étaient point passées qu'on lui remit cette lettre de René-Paul :

« Naples, le .. avril 1832.

« Mon cher ami, j'ai reçu, le jour de Pâques, un coup d'épée au-dessous du cœur. La blessure est profonde, mais sans danger. Je serai bientôt sur pied et

l'on me permet de te rassurer moi-même. C'est un duel avec un rival; car l'amour ne s'est pas fait attendre dans ce pays du soleil et des volcans. Une jeune veuve espagnole (et qui faut-il adorer si ce n'est une Espagnole?)... je suis trop faible pour te conter cela. Mais mon Elvira m'écrit de France, où il a fallu qu'elle rejoignît sa mère depuis deux mois que notre amour est agréé, que tout s'arrange selon nos cœurs, et que le plus heureux mariage de la terre sera célébré, dans les derniers jours de juillet, au maître-autel de l'église métropolitaine de Burgos. Cela valait bien un coup d'épée. Je t'y donne rendez-vous, mon frère, mon seul ami. Puisses-tu avoir à m'annoncer quelque bonheur semblable pour toi! Jamais je n'ai tant désiré un effet de notre sympathie, etc., etc.

« Ainsi donc, à Burgos, la Bourges de l'Espagne! »

Paul-René répondit:

« Londres, le .. mai 1852.

« Je savais ta blessure, mon cher frère, j'en avais ressenti le contre-coup au même instant, en criant: Mon frère est blessé! Ma lettre d'alors s'est croisée avec la tienne. Vois quelle organisation identique Dieu nous a donnée, et combien nous avons sagement agi en nous séparant pour quelque temps! Merci de ton bonheur. Je t'écrirai plus tard très-longuement. Mais je veux te dire, dès aujourd'hui, que l'amour m'a découvert et saisi dans les brouillards de la Tamise, comme toi sous le ciel embrasé de Naples. Oui, mon frère, voilà neuf jours et neuf nuits que je vis dans le paradis de l'enfer. Une belle étrangère (de quelle étoile du firmament descend-elle?) m'est apparue à Drury-Lane, à la chapelle catholique, à Hyde-Park, en tous lieux. Je n'ai pu savoir encore qui elle est, mais je sais que je suis à elle pour ma vie de ce monde et de l'autre. J'étais hier au spectacle, près de sa loge, et je l'ai entendue qui disait *en français* à un vieillard que je n'ai pu rejoindre, qu'elle s'embarquait demain sur le brick *le Nageur* qui fait voile pour Smyrne. Je vais me jeter dans ce bâtiment, et j'irai au bout du monde s'il

y va. C'est sans doute une jeune Grecque; oh! je lui parlerai de son pays sur le pont lisse et brillant, le soir, quand la brise fraîchit, quand la lune se suspend et se balance aux frêles cordages, comme la pâle figure d'un ami captif qui cherche à nous voir à travers le grillage de sa haute prison. Oh! je lui parlerai! Et mes premières paroles la toucheront, car je l'aime tant! Et puis, si son dédain me répondait... j'en demanderais l'oubli à l'Océan! Non, mon frère, non, j'irais encore à Burgos au rendez-vous que tu me donnes, et ta félicité me rendrait peut-être la force de vivre. Adieu, adieu; guéris-toi vite. Je t'écrirai je ne sais d'où, et je ne sais quand, mais bientôt; et, quoi qu'il arrive, je ferai des miracles pour te rejoindre à la fin de juillet sur cette belle terre d'Espagne. J'aime déjà ton Elvira comme ma sœur. Aimeras-tu jamais comme la tienne ma jeune Orientale? Que Dieu le veuille et soit mille fois béni!

« *P. S.* J'allais ployer ta propre lettre dans cette enveloppe et la jeter à la poste, tant j'ai la tête perdue, tant aussi nos écritures se ressemblent! C'est effrayant! »

Le lendemain, il monta dans *le Nageur* et vit arriver bientôt sa belle étrangère avec une dame âgée dont elle soutenait les pas. Un vieillard, le même qui leur avait parlé dans la loge, les accompagna jusque sur le brick et leur dit en les quittant: « Ne craignez rien, il est tout à fait dépaysé... Un vaisseau pour Smyrne... vos deux noms grecs... il faudra qu'il vous laisse en paix, ayant perdu vos traces. Mais beaucoup de prudence jusqu'au port. Adieu. »

Paul-René n'avait entendu que des mots entrecoupés, et il en formait une auréole de mystère autour du front de sa divinité. Il se promettait une traversée délicieuse; mais, soit caprice, ou crainte, ou fatigue, les deux étrangères sortaient très-rarement de leur *cabine*, et il pouvait à peine se faire apercevoir de Zéila, comme il l'entendait nommer. On se trouvait déjà en vue des côtes d'Espagne qu'il n'avait pas encore échangé un mot avec elle, et tout le monde était muet ou ignorant sur son compte dans l'équipage.

« Irons-nous donc ainsi jusqu'à Smyrne ? » se dit Paul-René en lui-même avec une rage d'impatience. Il avait cru s'apercevoir que Zéila le regardait quelquefois avec un intérêt que n'obtenaient point les autres passagers. Enfin, il se décida un soir à lui adresser, sans les signer, douze vers brûlants d'amour, mais qui n'avaient aucun rapport à elle ni à lui. Le fait même de l'envoi de ces vers serait assez clair pour elle, et cependant le vague du sens lui permettrait de dire à sa mère (car c'était sa mère) qu'ils étaient copiés de quelque poëme, s'ils étaient surpris dans sa main. Il écrivit donc ces vers, et un matelot se chargea de poser le papier, secrètement, sous l'oreiller de Zéila.

Toute la nuit et la matinée du lendemain se passèrent dans une grande anxiété pour Paul-René. Zéila n'avait point paru. Mais, après la prière du soir, il la vit monter sur le pont, tenant un papier qu'elle avait l'air de dévorer des yeux : c'étaient ses vers ! Elle ne pouvait se lasser de les relire avec des signes de la plus tendre émotion et de la plus grande surprise. Le bonheur qu'elle éprouvait semblait tenir du prodige. Paul-René, caché à quelques pas de Zéila, était ivre de joie et d'amour, il se croyait deviné, compris, et il s'avançait pour se déclarer, lorsque la mère accourut et la prenant par le bras : « Allons, mon enfant, dit-elle, tu devrais être couchée. » Paul-René n'eut que le temps de saluer profondément ces dames, et quand Zéila lui rendit son salut avec grâce, il vit des larmes dans ses yeux et un céleste sourire sur sa bouche.

Tant d'illusions dansaient aux côtés de Paul-René que le sommeil ne l'approcha point pendant les heures brûlantes de cette nuit. Seulement, vers le matin, un engourdissement voluptueux pénétra tous ses sens et il s'assoupit pour retrouver ses pensées dans ses rêves, et en murmurant : « Demain ! demain ! comme demain sera beau ! »

Quand il s'éveilla, il était grand jour ; il courut vers la cabine des deux voyageuses. Elle était vide ; il s'informa. Il apprit qu'au lever du soleil une chaloupe les avait conduites à la Corogne, ainsi qu'elles l'avaient

demandé lorsque ce brick était passé devant ce port d'Espagne. Il entra dans leur cabine, y ramassa quelques papiers qui semblaient avoir été oubliés, et pria qu'on mît sur-le-champ une autre chaloupe à la mer pour le transporter vers des barques de pêcheurs qui se trouvaient à peu de distance, et qui le jetteraient en peu de temps sur la côte. Pendant qu'on faisait les préparatifs: « Ces deux Grecques ne vont donc pas à Smyrne? » demanda-t-il. Tout ce qu'on put lui répondre, c'est qu'elles avaient payé le prix de la traversée entière, et que cependant, arrivées en vue de la Corogne, elles avaient voulu y être débarquées.

Paul-René sauta dans la chaloupe, qui atteignit bientôt un bateau-pêcheur, lequel, à force d'argent, le débarqua en trois heures sur la côte d'Espagne. Mais, durant le trajet, il s'arrachait la poitrine avec ses ongles. « Comment me suis-je laissé enchaîner par ce sommeil de plomb? Je te jure, Zéila, de ne plus dormir que je ne t'aie retrouvée, ou de dormir mon dernier sommeil! »

Puis il dépliait d'une main convulsive les papiers qu'il avait emportés de la cabine. C'étaient, pour la plupart, des enveloppes, des adresses, des chiffres; mais, en fouillant partout, il y trouva ses vers. Avaient-ils été égarés au milieu des embarras du départ? ou bien les avait-elle oubliés exprès? Paul-René ne douta point de cette dernière intention, quand il lut au bas ces mots: « Que l'ange du ciel qui m'apporta miraculeusement ce billet chéri retourne vite parler de mon amour à celui... » On n'en avait pas écrit davantage; mais c'était trop pour ne pas jeter Paul-René dans l'extase.

Débarqué à la Corogne, il courut dans toutes les hôtelleries. Nulle part on n'avait vu deux dames grecques. Il apprit seulement que la marquise de Balmudez avait, le matin même, traversé la ville avec sa fille, prenant la route de la Biscaye. Il se souvint avoir lu ce nom de Balmudez sur un des papiers. Il rapprocha diverses circonstances dans sa mémoire et se convainquit que ses deux Grecques n'étaient autres que les deux Espagnoles, qu'une raison importante avait obligées

de se déguiser; et, bien sûr maintenant de les retrouver, il prit, triomphant, des chevaux de poste pour la Biscaye. Après quelques heures de chemin, il versa et se fracassa la jambe contre un rocher. Il fallut rester près d'un mois dans un pauvre village, sans autre chirurgien que le barbier. Il fit mille ans d'enfer en ce seul mois. Quand il put se remettre en voyage, le mois de juillet tirait à sa fin. « A Burgos! à Burgos! » cria Paul-René à son guide.

Il espérait y arriver à temps pour le mariage de son frère, et y trouver des informations précises sur les Balmudez.

En effet, comme il entrait à Burgos, par une belle nuit, la cathédrale était illuminée pour la cérémonie. C'était un mariage aux flambeaux. Il y vola en habit de voyage; la noce ènsortait. Il n'eut que le temps de serrer la main de René-Paul, qui lui dit: « Ah! mon frère, comme tu manquais à mon bonheur! Dieu soit loué. Embrasse ta sœur. » Et Paul-René embrassa la mariée dans l'ombre du portail, et un frisson brûlant courut dans tout son corps. « Zéila! s'écria-t-il, aux lueurs des flambeaux. — Non... Elvira, reprit en souriant René-Paul; mais vous ferez plus ample connaissance tout à l'heure. Nous t'attendons, mon frère, au palais Balmudez. » Et toute la noce monta dans cinquante équipages.

Paul-René regarda défiler ce brillant cortége, d'un œil farouche, stupide. — Mais, ces vers du vaisseau, se disait-il, ces larmes de joie de la perfide étrangère. Ah! les deux malheureux frères n'ont-ils pas la même écriture! Tout s'explique trop bien! Puis, rentré à son hôtellerie, l'hôtesse lui dit: « Nous avons ici quelqu'un qui est moins heureux que vous de ce beau mariage. C'est un Italien qui, après s'être battu avec le marié, à Naples, poursuivit en France dona Elvira et sa mère, tellement que ces dames, afin de se soustraire à de si opiniâtres persécutions, passèrent en Angleterre et changèrent de noms. Mais il les poursuivit encore à Londres, et, ayant découvert leur départ pour l'Espagne, il s'embarqua sur le premier navire qu'il put trou-

ver, et il est descendu ici trois heures avant vous. Or, ayant vu partir la noce, il nous est revenu fou à lier... Oui, monsieur, c'est la grande nouvelle! Vous avez l'air de ne pas m'écouter; mais demandez plutôt à son domestique qui vous en dira bien plus long.

— Je vous crois, je crois tout, madame; mais faites-moi conduire dans la chambre que j'ai retenue. »

Il s'y renferma, les cheveux hérissés et les yeux hagards.

« Ainsi, s'écria-t-il, nul ne peut fuir son sort; nous étions prédestinés. Notre organisation a été plus forte que toutes nos combinaisons. D'un bout du monde à l'autre, Elvira, Zéila sont la même femme, et ne pouvaient être que la même femme! C'est la fatalité antique. Toutes les monstruosités n'ont-elles pas dû suivre une naissance monstrueuse! Mon frère, je t'aime bien plus que moi-même; mais j'aurais peur de t'aimer moins que je n'adore Elvira. Mon frère, vis heureux toujours! »

Et l'on entendit la détonation d'un pistolet dans l'hôtellerie; puis on n'entendit plus rien.

Au palais Balmudez, lorsqu'on entra, le lendemain matin, dans l'appartement des nouveaux époux, dona Elvira était tout en larmes devant un corps glacé.

Paul-René, en se tuant, avait tué René-Paul.

PRIÈRE.

Dieu puissant, nous vous prions pour ces deux trépassés. L'un s'est envolé des marches de l'autel dans votre saint paradis; l'autre est sorti du monde par son propre crime. Mais, Dieu juste, que serait pour René-Paul ce paradis désert où Paul-René n'entrerait pas! Dieu clément, votre justice n'est pas la justice des hommes. Les témoins que vous entendez, ce sont les pensées muettes, les intentions cachées, les penchants de nature, les mystères de l'organisme. Les cœurs sont ouverts devant vous comme un livre. N'y lisez-vous pas quelquefois l'excuse du péché? Seigneur, vous savez *le pourquoi des choses*. C'est là le grand secret de votre

miséricorde infinie. Seigneur, vous n'aviez fait qu'une âme et qu'une vie à ces deux pauvres enfants; vous avez voulu les attacher l'un à l'autre dans leur berceau; voudrez-vous les séparer dans votre éternité?

MEA CULPA

D'autres sont fous... mais moi,
je suis la folie même.
(*Le Roi Lear.*)

I.

Un jeune officier d'artillerie, en revenant d'Alger dans un bateau à vapeur, se glorifiait de cette prompte et sûre navigation qui se joue des courants et des vents contraires, et pour laquelle il n'y a plus une seule chance de naufrage dans les airs ni dans les flots.

— C'est que nos pères, disait-il, en se riant à lui-même, et les pères de nos pères ingénieurs peu ingénieux, avaient imaginé de faire entrer l'eau et l'air dans leur système de navigation. De là ces triples rames, que les anciens agitaient comme des nageoires aux flancs de leurs navires; de là toutes ces voiles rondes, carrées, triangulaires, que les modernes, presque aussi arriérés que les anciens, ont attachées, comme des ailes, aux mâts de leurs vaisseaux. Tous ces savants d'autrefois ne savaient donc pas que solliciter le concours de *Borée* et de *Neptune*, c'est en appeler aussi les caprices et en accepter d'avance les périls? Honneur à notre siècle, qui déchire les voiles comme d'autres avaient brisé les rames! — Un feu intérieur, caché dans les ténèbres du navire, comme l'âme de ce grand corps, lui donne la vie et le mouvement : c'est cet organe unique et invi-

sible qui précipite ou ralentit sa marche, qui le lance à la mer contre la volonté de la marée montante, et le pousse droit au nord à travers les refus grondants de l'aquilon. Les sciences industrielles ne reconnaissent plus qu'un moteur de toutes choses, un agent universel, un seul ministre d'un seul Dieu : le feu ! Il est la pompe et le canon ; il vivifie et tue. On ne lui avait pas ordonné encore d'animer et de conduire les vaisseaux; c'était le dernier mot de la civilisation ; notre siècle l'a prononcé. Honneur à notre siècle ! Tout est changé ou tout va changer : l'art du navigateur comme la figure du navire, la manœuvre comme la construction. Toute cette vieille complication de cordages, de mâts, de vergues, de voilures, d'antennes, a disparu devant la grande unité du tube enflammé. Les poëtes regretteront peut-être encore l'ancienne méthode. (Qu'est-ce que les poëtes ne regrettent pas?) Et cela parce qu'ils ne pourront plus dire :

« C'est une jeune Grecque de l'Archipel ! Oh ! je lui parlerai de son pays sur le pont lisse et brillant, le soir, quand la brise fraîchit, quand la lune se suspend et se balance aux frêles cordages, comme le pâle visage d'un ami captif qui cherche à nous voir à travers la grille de sa haute prison. »

Ou bien :

« Une flotte ionienne, aux lueurs des étoiles,
« Entrait dans Coronée en abaissant ses voiles;
« Comme, au tomber du jour, un essaim passager
« De colombes, voguant vers un ciel étranger.
« Pour dérober son vol aux ombres infidèles,
« Sur un rivage ami, ploie, en jouant, ses ailes. »

Ou bien... que sais-je encore? Ils feront *du grotesque;* ils diront que les armes parlantes du siècle, le symbole de l'époque, c'est une marmite surmontée d'un tuyau; qu'on aperçoit au loin des flottes *cheminant* comme une forêt de cheminées; que les bâtiments à vapeur ont une grosse pipe et qu'ils fument comme leur équipage, et qu'ils crachent des nuages noirs sur le front clair et bleu du ciel italien; puis, ils finiront par prendre la chose au sérieux et par en découvrir le côté poétique,

car la poésie est dans tout. Et vous verrez qu'un jour ces nouveaux navires seront des fantômes de brume, des géants vaporeux avec une aigrette de flamme au front, ou peut-être des volcans sous-marins, détachés de leur base par leur propre éruption et courant sur le dos des vagues avec leurs entrailles bouillonnantes et leur cratère fumant. Puis... et puis rien. Les poëtes diront et feront tout ce qui leur plaira.

Je ne sais pas pourquoi je m'en occupe, l'important c'est que la science marche; c'est qu'on ne veuille et ne fasse que de *l'utile;* c'est que l'humanité progresse et que nous touchions déjà du regard, et bientôt de la main, les limites du *possible.* L'important, c'est qu'on puisse, grâce à la vapeur, arriver d'Alger à Marseille, par tous les vents, dans toute saison, à point nommé, en moins d'heures qu'il n'en faut à un bateau ordinaire pour aller de Rouen à Paris et sans la moindre crainte du moindre accident, quand bien même la mer serait aussi mauvaise qu'elle est belle et calme, ce soir. Honneur donc, trois fois honneur au siècle...

L'officier d'artillerie en était là de son enthousiasme *polytechnique,* lorsqu'une effroyable détonation fit sauter en l'air le bâtiment et tout l'équipage. Personne n'échappa que lui seul, qui se trouvait sur l'extrême bord de la poupe, et qui eut le bonheur de tomber dans la mer, à cent cinquante pieds de profondeur. Il revint promptement à la surface de l'eau, et, en habile nageur qu'il était, il gagna un bateau pêcheur qui le jeta sur la côte de Gênes, à quelques milles de *la Superbe*... Sauvé par un bateau à deux voiles et à huit rames! c'est un peu dur. Cependant, il prit son parti en brave et remercia Dieu et les rameurs.

Il faisait nuit close, et, comme dans cette maudite Italie, il n'y a pas même une misérable auberge partout, l'officier se dirigea vers une hauteur que couronne un vieux monastère, où les voyageurs reçoivent, nuit et jour, une hospitalité somptueuse et gratuite. — Pas si maudite Italie!

Le lendemain matin, tandis que les moines étaient à l'office, il visita tout le couvent, cellule par cellule, sous

la conduite d'un frère lai. A l'angle d'un corridor étroit, devant lequel son guide passait sans s'arrêter, il entendit, de très-loin, comme un bruit de coups sourds et répétés, suivis de gémissements profonds. Par un instinct d'humanité ou de curiosité, il courut vers ce bruit, malgré les supplications du frère, qui criait :

« Signor, par ici! Excellence, on ne va pas par là! »

Il eut donc le temps de voir, par la petite grille d'une porte basse, un vieillard agenouillé au milieu d'une chambre de huit pieds carrés, dont les murs étaient couverts de figures de femmes assez bien peintes et miraculeusement semblables entre elles; c'était comme un seul portrait multiplié à l'infini. Ce vieillard, qui n'avait pas l'habit de l'ordre, se frappait du poing la poitrine, de minute en minute, avec une sorte de fureur passionnée; puis à chaque fois il contemplait stupidement les figures tracées sur la muraille, en criant d'une voix creuse et sans timbre : — *Meâ culpâ! meâ culpâ!*

L'officier, tout ému, approchait sa tête pour examiner plus attentivement ce bizarre spectacle, lorsque son guide vint le tirer par le bras en le priant, au nom de la sainte Vierge et de tous les saints, de ne pas rester davantage :

« Car je serais sévèrement puni et peut-être chassé du couvent, ajoutait-il, si le père supérieur venait à savoir que nous nous sommes égarés du côté de la cellule du frère *Meâ-Culpâ.* Au reste, seigneur français, ne me faites aucune question; tout ce que j'ai appris et tout ce que je pourrais vous apprendre, c'est qu'on l'appelle frère *Meâ-Culpâ,* et qu'il nous arriva, il y a plus de vingt ans, d'un couvent de Vérone, qui avait été détruit par les guerres. »

Le jeune capitaine d'artillerie prit congé des bons moines sans avoir rien su de leur hôte étrange. A son retour en France, il en parlait souvent avec une tristesse mêlée de terreur et un vif regret de n'avoir jamais rien pu savoir de tout ce mystère. Un jour, je me trouvais là, et, l'interrompant dans son récit :

« Est-il vrai, monsieur, lui dis-je, que le frère *Meâ-*

Culpâ existe encore? Son histoire est mon plus ancien souvenir. Elle repose ou plutôt elle vibre dans ma mémoire avec les contes de ma nourrice, avec la chanson favorite de ma mère. Je n'aime pas à raconter; j'ai peur quand on m'écoute, mais, puisque vous en êtes si curieux, je vous dirai ce que je sais du frère *Meâ-Culpâ.* »

L'officier me serra cordialement la main; les autres hommes s'étendirent d'un air déjà ennuyé dans les quatre coins du salon, et les dames se pressèrent autour de moi, car elles entrevoyaient qu'il y avait de l'amour au fond de cette histoire. Je commençai :

« Vers l'année 1780, par une chaude soirée de mars (nous sommes en Italie), deux longues files de carrosses brillants sortaient de l'antique et sombre cité de Vérone, se dirigeant du côté d'un bâtiment neuf, construit sur une petite colline, loin de toute autre habitation, et dont quelques larges fenêtres s'illuminaient intérieurement à mesure que le ciel brunissait. Les voitures, qui, sur la route plane et unie, se traînaient avec mollesse en se balançant sur leurs doubles ressorts dorés, prirent tout à coup le grand trot pour escalader la colline, et entrèrent victorieusement dans la première cour. Dames et cavaliers étant tous descendus, nous les suivrons à travers un vestibule, des corridors et des escaliers assez tortueux, jusqu'à une salle de spectacle élégante, mais peu spacieuse.

« Le parquet et les balcons furent envahis promptement, mais sans tumulte, par une foule de jeunes gens polis, portant les bas et l'habit de soie, le chapeau sous le bras, l'épée damasquinée et la tête poudrée. De moments en moments, les premières et les secondes loges ouvraient leurs rideaux cramoisis à franges d'argent, et se montraient toutes parées de girandoles, de femmes et de bouquets; dans le fond, quelques hommes fort distingués de tournure et de manières, et qui avaient l'air très-prévenants et très-prévenus pour les dames. Ces dames étaient en toilette de bal ou d'opéra ; les épaules nues, de longs corsages de satin très-busqués, avec beaucoup de rubans; des gants amadis; des jupes de gaze ou de linon, avec des guir-

landes de fleurs ou de pierreries en biais; et sur la poudre de leurs cheveux crêpés, tout là-haut, une toute petite couronne de roses ou bien un croissant de diamant, selon qu'elles voulaient être Vénus ou Diane. Mais, dans tous les cas, une palette de rouge et de blanc sur la figure, et deux mouches noires, deux mouches assassines, l'une au bas de l'œil, l'autre au coin des lèvres, et on les adorait ainsi! On a toujours raison de les adorer! Les topazes, les rubis, les regards des femmes, comme tout cela rayonnait, en se penchant dans la salle, sans lustre, éclairée seulement par les bougies des loges! A chaque instant les lunettes braquées découvraient un astre nouveau dans ce firmament étincelant. Alors, c'étaient des saluts, des sourires, des signes de tête, gracieusement échangés du parquet aux loges, et des loges aux balcons. Une telle urbanité régnait parmi tout ce monde, et même entre les personnes qui n'avaient pas l'air de se connaître, qu'on eût dit une seule société réunie dans un des palais de la ville.

« Et cependant, à regarder de près les figures, à écouter les différents groupes, on s'apercevait sur-le-champ qu'à peine un quart de l'assemblée était italien... tout le reste venait de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne et de Russie. C'est que partout la bonne compagnie est la même, et qu'autrefois la bonne compagnie seule allait au spectacle. A présent, c'est un peu mêlé, je crains même que bientôt ça ne le soit plus. Or, n'est-on point compatriote lorsqu'on a les mêmes mœurs, les mêmes idées, les mêmes goûts et le même langage, sinon la même langue?... Quand reconnaîtra-t-on (en réservant le cas de guerre) qu'il n'y a dans toute l'Europe qu'une seule patrie par chaque couche d'éducation? patrie intellectuelle et philosophique qui ne se démembre ni ne s'allonge au gré des caprices de la diplomatie, et où l'on obtient le privilége de la naturalisation en justifiant seulement du cens moral. Certes, un ruisseau, une cloison quelquefois, séparent plus les hommes que ne font les Alpes et les mers. — J'ai un voisin qui ne croit pas en Dieu, qui

ne croit pas à l'amour ni aux arts, ou plutôt qui n'a jamais pensé à ces misères-là; quand je le rencontre, je ne sais que lui dire, et il ne sait que me répondre; nous avons pourtant le même dictionnaire, mais nous n'y puisons pas quatre mots pareils... N'importe; cet homme est mon compatriote, mon frère en nation.

« Je me suis trouvé dans les salons avec un habitant de Madrid ou de Berlin: au premier coup d'œil, nous avons éprouvé le besoin de nous parler; au premier mot, nous avons reconnu la nécessité de ne plus nous taire, tant nos paroles éveillaient en nos deux âmes des échos sympathiques! Cela ne fait rien; c'est un étranger, il ne sera jamais qu'un étranger pour moi, et demain peut-être, nous serons ennemis. Je voudrais vivre avec lui, et je devrais me faire tuer avec mon voisin. Je ferai mon devoir; mais il faudrait être d'une innocence granitique pour y mettre de l'enthousiasme.

« Donc, ce soir-là, le public du petit théâtre près de Vérone était un choix de cette belle patrie *de droit,* prélevée sur toutes les patries *de fait.* Déjà l'orchestre des musiciens se remplissait, et cependant il n'y avait encore personne aux troisièmes loges et à l'amphithéâtre. Les baignoires grillées, qu'un espace inaccoutumé séparait des bancs du parquet, se trouvaient également vides. Au premier coup d'archet, les places vacantes se garnirent comme par enchantement, mais tous les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Un mouvement indéfinissable de curiosité inquiète se manifesta dans l'assemblée. Trois cents lorgnettes furent dirigées vers les nouveaux spectateurs, et principalement vers les baignoires, dont les grilles fort serrées ne se baissaient point. On n'écouta point l'ouverture, on ne faisait que se demander ou se communiquer des indications à voix basse. Enfin, la toile se leva, et la préoccupation de la salle changea d'objet, mais il était facile de voir qu'elle s'attachait à la pièce beaucoup moins qu'aux acteurs. Qu'était-ce donc que tout cela?

« Les acteurs, comme leur public, étaient de tous les pays, et ils jouaient la *Zaïre* de Voltaire, avec tous les accents de l'Europe, moins l'accent turc pourtant, qui

d'ailleurs eût été fort dépaysé en pareille poésie. C'est une des gloires de la France que l'universalité de sa langue, et Voltaire y a concouru plus que tout autre; car, si sa haute poésie est souvent prosaïque, son vers flasque et décoloré, en revanche, la nature du poëte perce avec éclat au milieu de toutes ces lignes mal rimées, comme dans ses rôles de chevaliers, par exemple; et puis Voltaire est un maître inimitable dans la poésie dite *légère,* probablement parce qu'elle vole avec ses ailes de colombe à travers l'espace et le temps; enfin il a cinquante volumes d'une prose admirable d'esprit philosophique et de grâce naturelle, qui embrasse et remue des millions de pensées, sans jamais les brouiller ni les heurter, tant son style roule et se précipite, comme le Rhône profond et clair. Il a débordé sur toute l'Europe civilisée ; tous les cerveaux s'y sont abreuvés, et voilà pourquoi la grande société de chaque nation parle *français;* voilà pourquoi, pour plus de clarté, la diplomatie européenne rédige ses protocoles en langue française (que serait-ce donc, bon Dieu! s'ils étaient écrits en *allemand!*); voilà pourquoi enfin nos acteurs cosmopolites jouaient *Zaïre* en français. Les hommes ne s'en tiraient pas trop bien, mais Zaïre était ravissante de jeunesse, d'organe et de beauté; sa voix et son regard avaient quelque chose de si suave et de si douloureux, son attitude était si mélancolique et son geste si imprévu, qu'on se sentait pleurer à sa première parole et rien qu'à la voir. L'effet qu'elle produisait ne ressemblait point à l'illusion ordinaire du théâtre; on s'intéressait à l'actrice pour elle-même, et non pour son rôle; c'était la personne qu'on aimait, on oubliait le personnage, tellement qu'on lui savait mauvais gré de sa mémoire; on eût voulu qu'elle improvisât et qu'elle parlât de ses propres chagrins, sans penser davantage à son galant Orosmane, qui n'avait jamais paru si froid, si faux, si fade, avec sa:

Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée,
Etc., etc.

Et cela continue sur le même ton. — Ce Turc!!!

« Par-dessus le bruit des applaudissements qui arrivaient à la charmante actrice de tous les coins de la salle, on entendait distinctement les *very well* et les *ho! ho!* d'un jeune Anglais, qui avait son grand menton britannique appuyé sur la rampe de la scène. Sir Edouard faisait scandale avec son admiration extatique. Du reste, la tragédie était représentée avec cet ensemble de médiocrité que nous retrouvons encore dans certains théâtres de Paris quand les premiers sujets sont de service. Seulement, de temps en temps, un acteur se prenait à débiter des choses inconcevables ou tombait dans une immobilité stupide, un musicien de l'orchestre faisait grincer son archet derrière le chevalet de son violon ou soufflait de toutes ses forces dans une trompette criarde au milieu d'un *adagio amoroso;* et des parties supérieures de la salle sortaient des rires, deshoquets, des voix inouïes, auxquels répondaient les hurlements et les rugissements des baignoires. Alors des hommes robustes arrivaient qui emportaient le musicien, l'acteur et les spectateurs en contravention; le rôle était repris par une *doublure,* et la pièce continuait jusqu'à nouvelle scène pareille. — Le printemps produit son effet, disait-on de toutes parts; les fèves sont en fleur...

« C'est que nous sommes (il est temps de vous apprendre ce que vous avez sans doute deviné), nous sommes dans une maison de fous. Les acteurs sont fous, l'orchestre est fou, le souffleur est fou, les deux tiers des spectateurs sont fous. Les fous tranquilles et point dangereux sont aux troisièmes loges découvertes ou à l'amphithéâtre, selon leur degré dans l'échelle sociale, car l'inégalité des rangs et des fortunes les a suivis jusque-là; les fous furieux, les frénétiques sont enfermés et gardés comme des bêtes féroces dans les loges grillées, sans aucune distinction, toute inégalité de naissance ou de richesse s'étant effacée sous le niveau de l'abrutissement et dans l'écume sanglante de la rage. — Toute infraction violente à l'ordre naturel, toute exception, même hideuse, à la règle commune, toute monstruosité enfin, aura le privilége éternel

d'attirer par l'effroi, de captiver par le dégoût. C'est ce qui fait que les gens sensés ou censés tels se portaient en foule, des deux bouts de l'Europe, à ce gymnase de la folie, à ces jeux de l'infirmité!

Étrange empressement de voir des misérables!

Comme a encore dit Voltaire, mais dans un de ses bons moments.

« Quels chefs-d'œuvre, quelles solennités des arts pourront jamais lutter de vogue avec un théâtre dans un hôpital, avec le malheur et la dégradation en spectacle? Un opéra de Meyerbeer ou de Rossini, les drames si poétiquement passionnés d'Alexandre Dumas soutiendraient à peine la concurrence.

« Un abbé italien, qui s'était toujours occupé des phénomènes de la maladie mentale, dirigeait depuis quelques années cette maison, si mal nommée *de santé*. Après bien des méditations, et de tentatives en tentatives, il en était venu à imaginer, comme traitement curatif ou du moins palliatif, de faire jouer la comédie aux aliénés les plus dociles devant les aliénés les plus rebelles.

« La folie, se disait-il, se divise en deux catégories bien évidentes, ou plutôt il n'y a que deux folies, quoique mille accidents matériels, mille influences morales, multipliés par mille prédispositions ou conditions physiologiques, puissent déterminer l'égarement de la raison; et, quoique cette aliénation se manifeste ensuite par autant de symptômes différents, affectent autant de formes contraires, se modifie enfin en autant de façons qu'il y a de tempéraments, de caractères et de causes déterminantes. Ces deux natures de folie sont : l'une la folie divergente ou le vertige, l'autre la folie convergente ou la monomanie. La première, comme un prisme à mille facettes, décompose à l'infini les nuances de la pensée et disperse incessamment les rayons de l'intelligence, qui ne peuvent plus se prendre et s'incorporer à aucun objet; l'autre, comme un miroir bombé, ramène toute la lumière de l'esprit, toute la flamme du cœur, tout *le moi* humain vers un centre

unique, vers un point fatal qui reste seul éclairé, seul échauffé au milieu des ténèbres glacées du cerveau. En effet, dans le vertige, il s'agit seulement (et c'est bien assez pourtant) de démêler et de remettre en ordre tous les fils brouillés de l'écheveau nerval ; tandis que, dans la monomanie, il faut renouer les cordes brisées de la harpe, faire vibrer les cordes amollies, et, chose plus difficile, faire taire cette corde opiniâtre qui résonne et se lamente sans cesse comme un oiseau funèbre dans le silence des nuits.

« La forte préoccupation du jeu scénique, comme acteurs ou comme spectateurs, selon que les malades sont plus ou moins profondément affectés, n'agirait-elle pas favorablement et par des effets contraires, nés d'un même procédé, sur les deux espèces de folie, quand l'organe pensant n'est pas tout à fait perdu ou atrophié ? La monomanie ne sera-t-elle pas ainsi contrainte à sortir de sa pensée immobile pour rentrer dans le cercle des idées et des passions étrangères ? Ne faudra-t-il pas en même temps que le vertige opère un mouvement concentrique de toutes ses facultés éparses et morcelées pour les appliquer à l'action ou à l'audition d'une chose aussi logique, aussi unitaire qu'un drame ? »

« Voilà quel enchaînement de réflexions avait conduit le philanthrope abbé à son système de traitement dramatique.

« Entre les plus curieux voyageurs, sir Robert N... se singularisait par un acharnement continuel. Tous les soirs de spectacle, il arrivait le premier prendre sa place tout près de la rampe, et il inventait journellement de nouveaux prétextes pour passer une grande partie de ses matinées dans la maison. Tantôt, c'étaient quelques renseignements dont il avait besoin pour répondre à une lettre qu'on ne lui avait pas écrite ; tantôt, un livre, un manteau, qu'il avait eu soin d'oublier la veille ; tantôt, des étrangers qu'il avait la complaisance d'accompagner malgré eux ; quelquefois, c'était pour entendre professer le bon abbé, dont il n'écoutait pas un mot... C'était toujours et uniquement pour

entrevoir ou rencontrer, peut-être pour effleurer en passant cette *jeune et belle Zaïre,* la divine folle aux joues si pâles, aux yeux si noirs, au front si mélancoliquement penché, à la taille si voluptueuse. Oh! comme toutes les heures de ses nuits se perdaient à caresser d'espoir ou de souvenir cette félicité d'un instant! et comme dans cet instant de hasard divin, il dérobait habilement à tous les Argus de la maison la trace de cette première extase du jeune homme, en masquant sous l'hypocrite impassibilité de son visage les tumultes de son cœur et les ardentes révoltes de ses sens bouleversés!

« Sir Robert, seul enfant d'un lord catholique et présomptif héritier d'une belle fortune, avait passé une enfance et une première jeunesse très-austères dans un grand château du pays de Galles, entre son père, veuf depuis longtemps, et triste bien auparavant, et un vieux gouverneur qui lui parlait *latin* au déjeuner et *grec* au dîner.

« On ne lui connut guère d'autres plaisirs jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. Lord N... voulait faire de son fils un savant et un sage : point de chasses, parce qu'un renard en Angleterre peut vous mener bien loin, et c'est autant de perdu pour la science ; point de bals, parce que deux yeux de femme peuvent vous mener plus loin encore, et la sagesse reste en chemin. Est-ce un bon système, pour vous y faire prendre goût, que de vous fatiguer d'érudition et vous ennuyer de vertu? c'est fort contestable. Sir Robert était d'ailleurs un enfant chéri, et sur quinze paroles que disait son père, toutes les semaines, il y en avait douze pour lui, moitié conseils, moitié réprimandes. Comme il approchait de sa vingt-troisième année, lord N... pensa qu'il était temps de le faire voyager, et il l'embarqua pour l'Italie avec son éternel gouverneur. Le jour du départ, le père essuya une grosse larme qu'il n'avait pu retenir, mais qu'il cacha bien vite. Et, dès ce moment, il trouva moyen d'être plus triste encore. On ne l'aurait jamais cru.

« A peine débarqué à Gênes, le vieux gouverneur mourut. C'est une perte : les honnêtes gens sont rares, s'il

reste encore beaucoup d'ennuyeux. Sir Robert le pleura, comme on pleure une première mort. Il fit graver sur sa tombe une épitaphe grecque et latine, et il écrivit à Lord N... pour lui demander ses ordres. Son père lui répondit qu'il eût à se rendre à Naples dans l'espace de deux mois, pour y joindre une famille anglaise, qui le ramènerait à Londres, après avoir parcouru ensemble une partie de la France et de l'Allemagne.

« Sir Robert, pour utiliser ses deux mois, avait d'abord désiré visiter Venise, en passant par Vérone; or, voilà six semaines qu'il était enchaîné dans cette dernière ville, écrivant à son père des lettres qu'il datait de différentes résidences, et que des voyageurs se chargeaient de jeter à la poste sur leur passage. Personne ne lui avait enseigné ces ruses, et il ne savait plus un mot d'Euripide ou de Cicéron. Ce qu'il savait, c'est que l'air était brûlant, c'est que le monde avait changé d'aspect, c'est que la femme était apparue, c'est qu'un songe du ciel ou de l'enfer avait instruit aux suprêmes délices la virginité de son cœur; c'est que l'espérance, le bonheur, l'amour, la gloire, la vie, le paradis, tout cela était une jeune fille qu'on appelait Judith parmi les folles. La première fois qu'il l'aperçut, il s'était écrié : « Je la reconnais ! » et ses yeux burent à longs flots le poison, dont il était toujours plus altéré. — Mais il n'a donc pas réfléchi une minute? Comment ne pas se raisonner!... amoureux d'une folle! — Mais, puisque je vous dis qu'il est amoureux fou!...

« Un soir, quelque temps après la représentation de *Zaïre,* Judith jouait au naturel le rôle de l'ingénue dans *l'Épreuve nouvelle.*

« Il y a dans ce petit chef-d'œuvre de Marivaux (qui, par parenthèse, serait un grand chef-d'œuvre aujourd'hui) une scène délicieuse entre toutes, où la pauvre enfant détache et renverse son bouquet à mesure qu'elle ne se croit plus aimée, et le laisse enfin tomber à ses pieds. Le bouquet de Judith était à peine tombé qu'il disparut, emporté par une main qui sortit de l'avant-scène et qu'on ne revit plus. Judith regarda de ce côté, puis elle porta les mains à son front, et elle

s'approcha pour regarder encore. Au même instant, la porte d'une petite loge sur le théâtre se ferma et on entendit des pas dans le corridor. Voilà tout.

« Le lendemain, sir Robert était avant l'heure accoutumée à la grille du jardin, qui s'ouvrit par la force de l'habitude; il s'enfonça dans de sombres allées, plongeant son visage entier dans un bouquet encore frais, comme un jeune cerf dans les herbes savoureuses.

« Quand il fut bien loin, il vit soudain tout près de lui, dans un taillis épais, quelque chose de blanc qui se baissait et se relevait. C'était Judith, qui ramassait tous les brins de paille pour se les mettre dans les cheveux... Pourquoi les folles, depuis Ophélia, et sans doute bien auparavant, ne peuvent-elles pas s'empêcher de se coiffer avec de la paille?

— Pauvre épi, sans tête toi-même, soupira-t-il. Quel orage a courbé ta tige et dispersé dans la poudre des chemins l'espoir doré de ta moisson prochaine? Oh! viens t'appuyer sur moi : je fais aussi d'une paille oubliée ma parure et mon amour!

« Elle vint dans l'allée et se plaça devant lui, droite, blême et souriante à faire pleurer. Robert regarda de tous côtés... personne! personne! un frisson brûlant parcourut son corps.

— Là-bas, là-bas, dit-elle; allons, allons .. cette roue tourne toujours... me suis-tu?

« Et il suivait, comme un oiseau fasciné par un miroir magique.

— Bien! assieds-toi là, plus près; c'est comme un mur de feuilles... et j'entends cette roue qui tourne toujours, mais je ne la vois plus. Si vous n'aviez pas volé mon bouquet... oh!... oh!... et puis, ils diront que vous ne m'aimez pas... ce n'est pas votre main qui dit cela. Comme je vous ai... cette roue tourne toujours... reconnu tout de suite! partageons-le, ce bouquet. Tenez, toutes les fleurs à vous... à moi toutes les feuilles noircies et les tiges séchées. »

« Robert couvait une main glacée dans ses deux mains de feu. C'était la première fois qu'une main de femme

tremblait dans les siennes, et il n'osait dire une parole, de peur d'effaroucher la belle vision...

— Judith ! Judith ! appela une voix.

— Malheureux ! comment l'avez-vous quittée? disait une autre voix.

« Et des pas approchaient.

« Robert se leva.

— Eh bien !... oh ! à demain !... ou je meurs. Cette affreuse roue...

« Il n'entendit rien de plus. Il s'était glissé sans bruit dans l'épaisseur des buissons et il se trouva bientôt dans la partie opposée du jardin. Il vit de loin Judith, que les gardiens ramenaient. Rentré à son hôtel, on lui remit une lettre de son père. C'est à Naples qu'elle avait été adressée, et des amis trop complaisants qui, de ville en ville, prenaient ses lettres à la poste, la lui avaient renvoyée à Vérone. »

Cette lettre disait :

« Je veux, mon fils, que la première chose que vous trouviez à Naples soit un souvenir de moi. Je ne serai tranquille que lorsque je vous saurai au milieu de cette autre famille. Je vous remercie des belles descriptions que vous me faites de tous les sites... Votre lettre de Florence m'a surtout ravi. En vérité j'y suis comme vous. »

« Pauvre père !

« Et puis suivaient deux pages de tendresses caressantes qu'on n'aurait jamais attendues d'un père aussi grave et aussi froid. Il y a des gens — et ce ne sont pas les moins sensibles — qui n'osent pas être tendres en face. Je ne sais quelles timidités viennent paralyser leurs caresses, quel scrupule craintif leur interdit tout épanchement de paroles. Peut-être ont-ils peur de paraître des comédiens de sensibilité, ou que leur voix émue ne trouve pas d'écho fidèle, et de trouver eux-mêmes la preuve qu'on les aime moins qu'ils n'aiment, ou de donner trop de prise sur eux par la manifestation de leurs sentiments. Quoi qu'il en soit, ils renferment leur amour comme d'autres leur amour-propre. On dit de ceux-ci : Quelle modestie! on dit de ceux-là : Quelle froideur ! On dit deux grandes faussetés.

« Lord N... était ainsi fait. Ce père timide, ce poltron de cœur, cet hypocrite d'insensibilité, reprenait courage de loin et redevenait lui-même. Comme il se rattrapait dans ses lettres! comme il était heureux que sa plume pût faire à son fils de ces déclarations d'amitié, de ces démonstrations de tendresse, dont aucune parole ne serait jamais sortie de sa bouche, fût-ce à l'heure de la mort!

« Robert lut cette lettre avec des yeux et un cœur distraits. Insensé! relis-en donc vingt fois toutes les phrases! inonde-les donc de baisers et enivre-toi d'amour filial, le plus pur des amours, celui qui ressemble à l'amour de Dieu! Ce sont là de saintes voluptés que tu ne retrouveras peut-être jamais! Non. Il jeta la lettre dans un tiroir; puis, ayant pris son manteau et ses pistolets, il sortit, fit trois fois le tour extérieur des remparts de la ville, haletant, sans fatigue, courant après rien, seul avec sa pensée unique, et il arriva enfin avec la nuit sous les grands murs de la maison des fous. Il chercha quelque tertre d'où il pût apervoir la chambre de Judith, et il l'aperçut elle-même, qui passait et repassait derrière les barreaux de sa fenêtre, inquiète et gracieuse comme une biche captive, et, quand elle se fut retirée, lui, demeura toujours l'œil ouvert et ardent, comme tous les yeux du ciel; tantôt se tenant fier et debout comme un nouveau chevalier qui fait sa veille des armes dans les cours du castel, en songeant à la fille du roi; tantôt, marchant à grands pas tourmentés, comme un infant déguisé qui attend ses paresseux amis pour enlever la maîtresse du vieux corrégidor. Il se croyait tout cela. Il était tout orgueilleux d'avoir une peine d'amour, il relevait la tête comme pour dire : Voyez comme je suis malheureux! Et il confiait aux vents nocturnes toutes les poésies d'amour qu'il savait : *le Songe d'une nuit d'été, la scène du balcon,* les bouillants monologues d'Othello, tout cet adorable Shakespeare, cet Italien d'Angleterre, ce philosophe du Nord au cœur méridional, le seul poëte complet des temps modernes, avec Dante le catholique. Et le nom de Judith prenait dans tous ces vers la place de tous les noms aimés. C'est

dans ce chaos de rêves enchantés, de projets monstrueux, de pensées insaisissables, de désirs exorbitants que s'écoula pour lui cette nuit de délire. Les premières blancheurs de l'aurore le mirent en fuite, comme l'orfraie des donjons, comme l'assassin des routes. Il y a donc du crime au fond du plus chaste amour pour qu'il se cache ainsi! A chaque pas qu'il faisait loin de Judith, il lui semblait que sa vie s'en allait, que l'air lui manquait, et que les ténèbres qui fuyaient du ciel entraient toutes dans son âme. Il ne pouvait plus sortir de son absurde amour : cet amour était devenu son existence et pouvait devenir sa mort.

« A peine il franchissait le seuil de sa porte (comment avait-il fait pour retrouver sa porte, tout égaré qu'il était?), un domestique vint à lui :

— Ah! monsieur... vous ne savez pas... votre oncle est depuis hier au soir... »

« Il n'avait pas achevé que l'oncle se présenta lui-même.

— Je ne vous fais pas de reproches, Robert; ne faites pas de résistance. Votre père a su enfin que vous n'aviez pas quitté Vérone; quelle que soit la cause de cette inexcusable conduite, soyez prêt à me suivre demain à la pointe du jour.

« Sir Robert demeura muet et immobile comme le convive de pierre. L'oncle pensa qu'il était atterré de surprise et de honte, et il le laissa pour aller prendre quelque repos. Ils ne se revirent plus de la journée; tout se passa en courses et en apprêts de départ. A la nuit tombante, l'oncle voulut entrer dans la chambre de Robert qui était revenu pour écrire. La porte résista; on entendait un bruit étrange, et on entrevoyait des clartés extraordinaires. On appela; personne ne répondit, et le bruit continuait. L'inquiétude saisit tout le monde : on enfonça la porte.

« Plus de trois cents petites bougies brûlaient autour de la chambre; le secrétaire sur le lit, trois souliers dans une cuvette pleine de vin, et au milieu de tout cela, un homme en faction avec une pelle, et n'ayant pour tout vêtement qu'une espèce de mitre d'évêque

sur la tête, un grand sabre de cavalerie en travers du corps, et un mauvais hibou sur l'épaule gauche.

— Robert! Robert! cria le pauvre oncle.

« L'homme nu fit avec sa pelle un geste qui lui ôta toute envie de renouer la conversation.

— C'est une fièvre chaude, un accès de délire! » disait-on en s'éloignant.

« Et déjà un carrosse à quatre chevaux courait chercher l'abbé-médecin.

« Dès que l'abbé fut arrivé, dès qu'il eut regardé fixement l'effrayant malade, et qu'il lui eut adressé quelques paroles avec autorité, le furieux s'adoucit et se jeta, comme un enfant, à son cou, en suffoquant de sanglots.

— C'est toujours ainsi, dit le bon abbé; ils nous reconnaissent à je ne sais quoi.

« Et, lui ayant tâté le pouls et le front:

— Point de fièvre! Point de fièvre, ajouta-t-il en secouant tristement la tête. Miséricorde! c'est la folie même!

— La folie même! s'écrièrent, d'une voix épouvantée, les assistants.

— Il faut que ce jeune homme vienne dans ma maison, reprit l'abbé.

— Il est à vous, monsieur, répondit le malheureux oncle. Mais songez qu'un père, déjà malade, mourra si...

— Trompez-le pendant quatre mois, mylord; j'ai bon espoir ensuite... à moins qu'il ne se fasse un épanchement sanguin dans la moelle céphalique, à travers les tissus extérieurs du cerveau, ou que les cases de l'intelligence et de la mémoire, démesurément dilatées par l'action crampale des nerfs, ou comprimées par le poids des humeurs séreuses...

— Oui, monsieur l'abbé, vous avez bon espoir, à moins que vous n'en ayez aucun... Je comprends. »

« Et deux voitures prirent le chemin de la maison de santé.

« Le secret avait été recommandé à tous les domestiques, qui l'avaient eux-mêmes recommandé à tant de monde, que, de mystère en mystère, et de discrétion en discrétion, ce fut le lendemain l'entretien unique de toute la ville. Les jeunes gens disaient : « Cela n'est

pas étonnant, il fuyait les cafés et les parties de plaisir, pour vivre seul comme un loup, c'est ainsi qu'on devient fou. » Les dames disaient : « On ne lui connaissait pas une seule intrigue d'amour! Vingt-trois ans, et pas de maîtresse! Pauvre jeune homme! c'est le trop de sagesse qui l'a rendu fou. » Le bon abbé se disait : « Pourquoi l'avais-je admis si imprudemment dans l'intérieur de la maison? Il n'en faut pas davantage avec une tête exaltée et une complexion nerveuse; beaucoup de gens raisonnables deviendraient fous au milieu de tout ceci, en moins de temps que mes meilleurs fous y redeviennent raisonnables. » Pour l'oncle : « C'est moi, se disait-il, qui ai provoqué ou avancé cette catastrophe, en lui annonçant sèchement notre départ subit. Il a été comme frappé du tonnerre. Je l'ai bien vu, et toute la machine s'est désorganisée! Je devais penser qu'à cet âge il y a toujours quelque passion, qui est bientôt de la folie, si, par une brusquerie coupable, on la refoule violemment comme j'ai fait. » Et, disant cela, il parcourait des yeux, avec avidité, quelques brouillons de lettres amoureuses que sir Robert adressait à une comtesse Antonia, qui semblait être partie de Vérone depuis peu de jours.

« Ainsi, chacun bâtissait sa fable sur cette histoire.

— Bien! cherchez, cherchez tous; creusez-vous la tête pour découvrir ce qui l'a fait perdre à sir Robert. Vous êtes plus insensés que lui!

. . . .

« Arrivés à leur destination, l'abbé fit conduire son malade dans un petit appartement qui donnait dans le sien, et pria l'oncle de ne revenir que huit jours après, un isolement complet étant nécessaire au jeune homme jusque-là.

— Il ne doit voir absolument que moi seul dans ces premiers instants, ajouta l'abbé.

— Ce n'est pas sa faute si je ne suis pas encore fou, grommela quelqu'un entre ses dents.

— Comment? écoutons... que dites-vous, mon ami?

— Ce n'est pas sa faute si je ne suis pas à *Corfou*, répéta la voix d'une manière très-intelligible.

— N'insistons pas, dit l'abbé, c'est le vertige qui revient, adieu, mylord. »

« Resté seul avec deux gardiens dans sa chambre matelassée, murée, grillée, sir Robert ne put s'empêcher de sourire en lui-même de tant de précautions; après quelques simagrées fort bien exécutées, il consentit à se mettre au lit et à s'endormir d'un sommeil excellent, bercé par la fatigue et l'espérance, les deux meilleures berceuses.

« Quand il se reveilla, il vit l'abbé auprès de son chevet; il le regarda d'un air hébété qui charma toute l'assistance.

— Il est plus calme, beaucoup plus calme, dirent les gardiens.

— Encore quelque temps de séquestration, dit l'abbé, et nous pourrons...

— Des arbres! de l'air!... de l'air! des arbres! cria tout à coup le malade en se précipitant hors du lit pour chercher une issue, j'étouffe! »

« Et sa poitrine était haletante comme si la respiration allait lui manquer.

« Il fallut le porter au jardin. A peine fut-il sur la première terrasse que ses forces revinrent. Judith vint à passer, elle s'arrêta quelques moments, l'examina très-attentivement... et s'éloigna en répétant :

— Cette roue tourne toujours!

« Lui, ne la regarda pas; trop de gens le regardaient. Mais une rougeur soudaine lui monta au visage, comme un incendie, et son cœur et ses artères battirent avec une grande indiscrétion.

— Bon! dit le savant abbé, voilà le sang qui reprend son cours. Décidément, ce n'est point la chambre et la solitude, mais la promenade et la distraction qui lui conviennent; c'est singulier pourtant... dès le premier jour!

« Prenez un grand jeune homme blond, timide et discipliné comme un soldait russe, sage comme une jeune fille qui est sage, n'ayant rien vu et rien appris que ce que lui a montré son précepteur; portez ce grand jeune homme sous le soleil d'Italie, et qu'un bon

amour lui tombe dans le cœur... le voilà qui part, qui s'enlève, qui vous échappe... Courez, courez, vous ne l'aurez pas, la fusée était droite et tranquille aussi avant qu'on n'y eût mis le feu... Tel est Robert. — Ah! l'on veut que je retourne demain en Angleterre! Ah! je ne verrais plus le soleil! je ne verais plus Judith! Allons! cette mitre sur ma tête, ce grand sabre à mon côté, ce hibou sur mon épaule, ces fausses lettres à une fausse comtesse, et menez-moi vous-même à Judith pour ne la plus quitter, pour demeurer là, toujours, auprès d'elle, ou pour n'en sortir qu'avec elle!... — Amour, amour, tu es le serpent et le lion.

« Pendant la première semaine de son séjour, il ne chercha point à s'approcher de Judith, quoiqu'il eût fait mille lieues pour presser cette main de satin. Il cherchait seulement à s'établir dans une folie convenable, qui inspirât assez de confiance pour que l'abbé renonçât bientôt à le faire suivre et garder à vue. Il profita de cette semaine pour lier connaissance avec ceux de ses compagnons qui entendaient et parlaient juste quelquefois, pour s'attirer les bonnes grâces des surveillants; enfin, pour étudier à fond les habitudes et les habitants, le personnel et le matériel de la maison. Que ne pourrait point ensuite tenter et accomplir, au milieu de cette population folle et de ces gardiens aveuglés, un homme qui porte en soi l'amour et la raison, ces deux flambeaux divins?...

« Il reconnut que toutes les femmes, à bien peu d'exceptions près, étaient folles d'amour, d'amour impossible ou trahi..., folles pour un enfant trépassé dans leurs bras ou pour un amant passé dans les bras d'une autre ; folles pour un soupçon ou pour un remords; pour une contredanse manquée ou pour un mari assassiné dont le corps leur fut apporté sanglant quand elles achevaient une toilette de fête, en se mettant au doigt cette bague favorite qu'il ne leur avait pas donnée; folles pour une idée noire ou pour un cheveu blanc, qui leur sont poussés ensemble à la tête; folles enfin, folles toujours, pour quelque chose de cœur ou de nature... Bravo! mesdames, nous n'en pourrions pas dire au-

tant. Et vous, Judith, quelle était votre folie? Dieu le savait. Quand vos parents vous amenèrent de France, voilà bientôt un an, ils n'en purent rien dire. Cela vous prit la veille de votre mariage projeté. Depuis, vous voyez toujours une roue qui tourne à côté de vous. Souvent une larme tombe de vos yeux, rarement une parole de votre bouche. Vous lisez cependant, mais vous ne pouvez pas écrire. C'est tout ce que l'on connaît de vous. Il est certain que, dans toute l'année, elle n'avait pas dit tant de paroles que dans cette rencontre avec sir Robert, l'autre jour, dans le petit bois.

« Quant aux hommes, il y avait dix philosophes allemands qui s'étaient rendus fous pour avoir voulu comprendre eux-mêmes leurs propres leçons de métaphysique; quatre princes russes qui avaient perdu la raison après avoir perdu au jeu tout ce que les princesses de l'Opéra leur avaient laissé; quatre Polonais qui n'avaient pu être Russes; un grand seigneur de la cour de France, dont le fils s'était déshonoré à la guerre; et cinq autres Français qui avaient mené trop joyeuse vie; huit Espagnols qui étaient fous, parce qu'ils avaient manqué une vengeance; cinq Italiens, parce qu'ils étaient poëtes; et soixante-trois Anglais, parce qu'ils étaient Anglais.

« Du reste, sir Robert, qui avait visité plusieurs maisons de ce genre, en Angleterre, où elles sont très-bien tenues comme toutes les maisons possibles, était frappé des améliorations et perfectionnements que présentait celle-ci. C'est que le chef de l'établissement distribuait la parole qui console en même temps que le remède qui soulage; et, quand le médecin désespérait, le prêtre n'abandonnait pas encore. Il faudrait que les prêtres fussent tous médecins, nous serions plus souvent et plus vite sauvés dans nos maladies, qui offrent tant de réactions du moral sur le physique, des passions sur les organes. La médecine et la religion devraient être indivisibles comme notre double nature. Car nous ne sommes pas un corps ou un esprit, mais un esprit et un corps, dans ce monde du moins. La vie, c'est l'hymen de l'âme et de la matière. Leur divorce est la

mort. C'est ce qui rend si pédantesquement futiles les plus profonds systèmes des philosophies spiritualistes ou sensualistes. Chacun de ces systèmes ne voit qu'une moitié de l'être. *Dieu fit l'homme à sa ressemblance :* voilà pour l'âme. Plus tard, *Dieu se fit homme;* l'essence divine revêtit à son tour notre ressemblance; voilà pour le corps. L'œuvre, dès lors, fut complète : ces deux mystères expliquent l'énigme de l'organisation humaine et de la destinée. Un déluge peut submerger par milliers tous les livres de métaphysique et d'idéologie, sciences vides. [1] Tous les enseignements qui doivent vivre se sont d'avance réfugiés dans les pages sacrées de la Bible et de l'Évangile,[2] comme dans l'arche de la sagesse éternelle.

« C'est ainsi que Robert allait pensant et méditant; car les principes d'une éducation grave et religieuse nous suivent encore comme des flambeaux vacillants au milieu du chaos de nos actions ténébreuses. Et cependant que de gens l'auraient jugé plus fou dix fois s'il eût pensé tout haut ces choses !

« Son état paraissait s'améliorer. L'abbé donnait beaucoup d'espoir à l'oncle, qui avait écrit en Angleterre que Robert s'était gravement foulé le pied et le poignet, de telle sorte qu'il ne pouvait se mettre en voyage ni écrire lui-même de quelque temps. La prolongation de l'absence se trouvait donc motivée, sans que le pauvre père en conçût la moindre inquiétude sérieuse. Pour Robert, au bout de quinze jours, il avait arrangé sa folie de manière à ce qu'on lui laissait une grande liberté dans la maison, sans que l'on pût songer à le mettre en liberté. C'est *une moyenne proportionnelle* que l'amour avait su tirer avec une justesse qui aurait fait honneur à un plus grand mathématicien.

« L'abbé ne crut pouvoir mieux faire que de le nommer, sous sa haute inspection, directeur des exercices

1. Ainsi que tous les cahiers de subtilités ou d'énormités prétendues théologiques.

2. Et aussi dans quelques chefs-d'œuvre des grands philosophes moralistes de tous les temps, qui sont comme les précurseurs inspirés ou les éloquents et immortels auxiliaires des Livres saints.

dramatiques. Robert consentit froidement à la chose qu'il désirait avec le plus d'ardeur. Le voilà donc maître des répétitions et acteur lui-même. — Le voilà donc maître de contempler Judith, de lui parler tous les jours et longtemps, de se jeter à ses pieds, de lui serrer cette main enivrante; car les rôles de son emploi étaient ainsi faits. Mais pourquoi donc Judith semblait-elle n'avoir jamais vu Robert, ou plutôt ne pas le voir à présent? tête de femme... et de folle! double mystère! —Chose étrange! avec la faculté d'apprendre par cœur et de comprendre par le cœur les tirades, les dialogues et les répliques de ses rôles, elle demeurait dans une nuit profonde pour tout le reste; et si Robert, pendant quelque distraction des surveillants, tentait quelques mots de la conversation du petit bois, nul écho ne lui renvoyait même le dernier son de ses paroles. Seulement, quelquefois, Judith répondait : Cette roue tourne toujours. — Quoi! ne plus rencontrer jamais le hasard de cette émotion... machinale peut-être, qu'importe! qu'il avait sentie, un instant, dans les yeux, dans la voix, dans les mouvements de Judith! Quoi! n'être plus même reconnu d'elle!... ou la voir éternellement passer sous ses grands arbres, comme Énée rencontra, dans les forêts du Tartare, l'ombre dédaigneuse de Didon! — En sera-t-il ainsi? se disait Robert.

« Un matin, il arracha et il broya dans ses mains toutes les fleurs d'une allée.

— Pourquoi déchirez-vous mon bouquet? cria une voix de femme; vous n'avez pourtant que cela de moi.

« Un charme enchaîna les pas de Robert quand il vit Judith écarter les branches voisines et venir se placer devant lui, comme le jour du premier bouquet. Était-ce l'effet d'une sympathie organique, ou plutôt d'un souvenir mystérieux? Aurait-elle donné à un autre le bouquet préparé pour cette noce qui ne s'est pas faite? Sa raison, disparue avec des fleurs, pouvait-elle être ramenée par des fleurs?... Quoi qu'il en soit, Robert a trouvé le talisman, le ressort inconnu, le rameau magique : il n'en cherche pas l'explication. Quand le bonheur nous vient, pourquoi savoir pourquoi?

« Comme des yeux l'observaient à quelque distance, il prit le bras de Judith, et, marchant nonchalamment avec elle, il murmura tout bas :

— Oh! tu seras guérie à force d'être aimée! Galatée avait un cœur de marbre, et ce marbre palpita. L'amour rallumera l'intelligence. Merci, mon Dieu, qui m'avez envoyé dans cet enfer pour délivrer votre plus bel ange!

— Dis-tu vrai? reprit-elle; irons-nous bien loin, tout là-bas? Où étais-tu donc hier? Oh! ne t'en vas plus!

— Jamais, jamais, Judith.

— Jamais! ce mot est triste, et tu me le rappelles toujours.

« Et elle se prit à pleurer beaucoup. Robert sentit qu'il était temps de se séparer. L'accès de raison tirait à sa fin.

« Le soir même, il devait, pour ses débuts, jouer avec Judith un acte de l'*Armide* de Gluck. Robert, excellent musicien, tout bon Anglais qu'il était, avait imaginé de varier les spectacles par quelques scènes d'opéra, car il espérait trouver dans la musique un interprète plus éloquent et plus passionné. Cette représentation faisait grand bruit dans Vérone, et tout le beau monde s'y était donné rendez-vous.

« De quelle honte sir Robert fut saisi, en paraissant sur ce théâtre de misérables fous, devant cette salle remplie des heureux du siècle, remplie de ses pareils!

— C'est lui! le voilà!... Comment! c'est sir Robert! cria-t-on de toutes parts.

— Oh! Judith! Judith! répétait-il en lui-même, comme une prière, que l'amour de ta beauté, que l'espoir de ton amour me soutiennent! Si tu pouvais comprendre ce que je subis pour toi, comme tu m'aimerais pour me payer mon sacrifice! Quand tu auras ta raison, ma Judith, tu chercheras dans tous les siècles un exemple d'amour comme celui que je te donne, et tu ne le trouveras pas!

« Pour ne point jeter au vent le casque de Renaud, pour ne point s'enfuir par toutes les issues, il eut besoin de se bien rappeler que la folie seule ne le rap-

procherait pas assez de Judith sans l'intimité du théâtre, et que, dans la maison même, ils seraient comme étrangers l'un à l'autre sans leurs relations dramatiques. Certes, il était dans une situation plus dramatique cent fois que les héros qu'il représentait. La vue de Judith triompha de l'impossible, et jamais le fameux duo : « *Aimons-nous, tout nous y convie* », ne fut chanté avec plus d'ensemble et de chaleur. Judith, c'était M[me] Saint-Huberti pour le talent, quelque chose de plus tendre encore. Robert tenait à la main des roses, qu'il avait sans doute cueillies dans les jardins d'Armide. Ce duo eut les honneurs du *bis*. Quel charme de se confondre ainsi avec son rôle, et de pouvoir dire et redire tout haut et devant tous ses plus secrets aveux! Robert oubliait tout pour cet enchantement, et il se figurait que Judith en comprenait et en ressentait une partie. Mais aussi, lorsque se fit entendre cette magnifique et terrible phrase musicale : « *Votre général vous appelle!* » il se réveilla comme d'un songe divin : il tomba du ciel; plus de Renaud, plus d'Armide; il lui semblait que c'était réellement à Judith qu'on l'arrachait; que c'était à lui, à lui-même, sir Robert, que s'adressait l'ordre terrible, et il n'osa lever les yeux du côté de la voix, dans la crainte de reconnaître le fantôme de son père absent... En ce moment, il crut voir... et il vit au fond d'une loge, par la fente des rideaux à peine entr'ouverts, une tête de vieillard, à moitié cachée dans deux mains tremblantes... Il quitta la scène dans un désordre qui parut *un effet de l'art*. Des applaudissements unanimes accompagnèrent sa sortie. Ainsi, dans la grande et forte tragédie de Soumet et de Belmontet, les Romains applaudissent Néron, jouant les fureurs d'Oreste avec ses propres remords.

« La nuit, il eut des rêves affreux; il se levait et parlait en dormant. On en prévint l'abbé, qui le saigna sans miséricorde et malgré ses réclamations, qui étaient toutes interprétées comme autant de symptômes. Ce remède lui fit tout le mal possible. On connaît les graves conséquences de la saignée sur les personnes très-nerveuses. Il en eut le cerveau momentanément

très-affaibli et très-irrité à la fois; sa passion s'irrita encore sans s'affaiblir. Quand il fut sur pied, deux jours après, il chercha Judith, comme un cygne altéré cherche son beau lac. On se disposait à mener en promenade dans les campagnes voisines une vingtaine de malades des plus tranquilles. Judith était de cette petite excursion. Sir Robert se servit de toute sa raison pour se faire mettre de la partie. Les voilà tous dehors avec leurs gardiens...

« Au bas de la colline, à l'entrée d'une forêt de pins, dans une niche de marbre blanc, fermée par un grillage d'or, est une madone en grand renom dans le pays. Nul ne passait devant son bel enfant rose, chargé de raisins noirs, sans s'agenouiller, le temps au moins de chanter un saint cantique et de lui demander quelque grâce, qui n'est jamais refusée. Toute la caravane s'agenouilla donc et chanta. Robert soupira très-bas à l'oreille de Judith :

— C'est notre mariage, chut!

« Et tandis qu'on se relevait avec une grande dévotion, il l'attira doucement derrière la madone, en lui montrant un bouquet de fleurs d'oranger, qu'elle suivit, comme une chèvre un panier de feuillages. Puis, tout à coup, il l'emporta dans la forêt, comme un tigre une gazelle. Les gardiens, au bout de quelques minutes, s'aperçurent de leur disparition, et quatre d'entre eux battirent la forêt dans tous les sens. Cependant, les deux jeunes gens avaient rencontré l'abri d'une roche ténébreuse.

— Ah! bénissons le Ciel qui nous unit! murmurait Robert.

— Ils l'ont donc permis? murmurait Judith. Comme le bruit de cette roue s'éloigne!... Entends-tu?

« Mais Robert ne répondit rien. Sa bouche n'eût pas trouvé un seul mot; il était stupide d'émotion et de plaisir. Tout le bonheur de la terre semblait s'être réfugié entre un idiot et une folle... Enfin :

— Repose sans crainte dans mes bras, pauvre être divin!... Tu ne possèdes pas ta volonté; la lumière manque à ta flamme... Va, la force ne triomphera pas

de la faiblesse... la raison n'égarera pas la folie. Je t'aime trop pour désirer plus.

« Et un chaste baiser effleura les lèvres de Judith... Deux hommes passèrent à l'entrée de la roche.

— Vois-tu, qu'il n'était pas fou!

— Plus bas! il va entendre, répondit l'autre gardien.

. . . .

« Oh! ne simulons rien! ne figurons pas une plaie sur notre jambe saine! n'imposons pas une grimace à de nobles traits. Montrons-nous à toute heure tels que Dieu nous a faits. Le masque, à la fin, pourrait devenir le visage.

« Les deux surveillants, qui avaient si mal surveillé, se gardèrent bien de raconter l'épisode de la roche; seulement, ils prévinrent l'abbé qu'il y avait nécessité de suivre et d'examiner attentivement sir Robert, dont la maladie leur paraissait inquiétante ou suspecte, ajoutant qu'ils ne se chargeraient plus de l'accompagner dehors, parce qu'il leur échappait de mille manières. L'abbé, séparé de toute idée d'intrigue et d'amour par toute une vie de pureté, devint cependant rêveur et très-observateur. Il craignait sans savoir ce qu'il craignait, et il se mit à étudier de nouveau son embarrassant malade. Sir Robert s'aperçut facilement qu'on l'entourait de filets invisibles. Toute sa peur était que ses gardiens eussent à peu près découvert la vérité et ne finissent par la dévoiler. Il s'agissait de les rejeter dans le doute et de rabattre et d'épaissir sur leurs yeux ce bandeau d'erreur qu'ils commençaient à soulever. Avec sa passion insensée n'avait-il pas trop ressemblé à un homme raisonnable? Il était temps d'interrompre violemment la prescription de la folie.

Depuis ce moment, tantôt il se redressait avec une rapidité convulsive, comme un arc dont la corde s'est brisée; tantôt il tombait dans une immobilité automatique, plus effrayante encore; tantôt, il se mêlait à tous ces maniaques épuisés, qui vivent à côté les uns des autres, comme des poissons muets, à ces malheureux qui se rassemblent comme on s'isole, à cette *foule de solitaires* qui vont traînant, dans les longs corridors et

dans les longues allées, leur tristesse sans chagrin, leur mélancolie sans charme, leur silence sans rêverie.

Au reste, il ne prononçait plus le nom de Judith, ne la cherchait jamais et ne la voyait point si elle venait à passer près de lui, et elle passait insouciante, car il n'avait point de fleur à la main.

Cependant, le soir même de cette fameuse promenade, Judith, à peine rentrée dans la maison, avait écrit à sa mère une lettre de douze lignes. Voilà plus d'un an qu'elle n'avait pu écrire un mot et qu'elle ne s'était occupée de sa famille. L'abbé en pleura de joie et en sourit d'orgueil. Cette lettre ressemblait à celles que les enfants écrivent de l'école! « Maman, je t'aime bien, je me porte bien... je voudrais bien te voir... je m'ennuie bien sans toi. » Toujours *bien*. N'importe; c'était un pas énorme, dont l'abbé avait hâte de se glorifier... — O profonde ignorance des savants! ô puissance magique d'un baiser! Et la lettre partit pour Toulon, où habitaient les parents de Judith.

« Une semaine de huit siècles s'éternisa ainsi pour Robert, au milieu de crises et de phénomènes qu'il échelonnait habilement; après quoi, le traitement fort nuisible qu'on lui fit subir étant censé l'avoir soulagé beaucoup, il se réinstalla dans cette espèce d'état moral d'aliénation intéressante et sans paroxysme qui faisait qu'on le gardait et qu'on le regardait de moins près. Il se rapprochait de l'abbé plus souvent qu'autrefois, en lui tenant les discours les moins sensés qu'il pouvait, mais les moins inquiétants aussi, et en le consultant sur des questions de clinique ou de théologie dont il avait l'air de s'appliquer à bien comprendre les solutions. Si ce n'était pas un sage, c'était presque un saint. Mais le diable n'y perdait rien; il y gagnait même quelque chose.

« Aucun mot d'aucune langue ne pourrait exprimer la confuse émeute de remords cuisants, de désirs plus cuisants encore, de plans absurdes, de sentiments contraires qui roulaient en lui, comme un orage sous-marin, et qui battaient incessamment les parois de son cerveau, comme l'Océan ronge ses rivages. Les souve-

nirs de la famille, l'amour de son père, des extases de jeune homme, des images du monde ou de la solitude l'assiégeaient à la fois. Il portait dans la tête une double pensée. Il y avait un Robert spectateur et juge d'un autre Robert. Il entendait intérieurement un bruit semblable au bruit des grandes eaux. Ses oreilles sonnaient de minute en minute comme un tam-tam qui se déchire, et deux éclairs marchaient devant lui dans les ténèbres; et cependant, du milieu de ce flux et reflux, du fond de cette tempête désordonnée de l'âme et des organes, la figure de Judith s'élevait fraîche et pure comme autrefois Vénus du sein orageux des ondes.

« Quel jeune homme, s'il n'est pas quaker anglo-américain, n'a pas eu la tête tournée par une femme?... Qui ne connaît les effrayants vertiges du veuvage des sens, les étranges hallucinations du jeûne d'amour? Sir Robert, à travers toute cette fantasmagorie de son être, méditait, préparait, poursuivait d'heure en heure le triomphe complet de sa passion, flamme opiniâtre que l'ouragan vivifie et qui dévore l'obstacle. Où donc est ce candide écolier, ce blond et timide Anglais, si parfaitement heureux de contempler et d'applaudir la charmante Zaïre, ou d'une nuit perdue platoniquement sous la fenêtre de sa folle, ou d'une main frémissant dans sa main? Qu'est devenu cet amant chevaleresque, si fier de sa pénitence dans ce lieu de malheur, trop payée par la présence de l'objet aimé ou par le hasard d'un sourire? qui nous rendra même ce vainqueur si clément, dont l'ambition n'a exigé de sa conquête que le tribut d'un baiser pudique? Maintenant, oh! maintenant, c'est Judith elle-même, Judith tout entière; ses cheveux d'ébène, ses yeux de velours, ses lèvres de corail, ses deux bras d'ivoire, ses deux seins de neige, toute la femme, toutes ses caresses!... Il faut bien le dire une fois pour toutes : l'amour le plus chaste est celui qui, de degrés en degrés, arrive le moins vite du sentiment à la sensation; celui pour qui la possession n'est pas un but avoué, mais une conséquence inévitable, celui qui ne sait pas où il va, mais qui va toujours comme un aveugle ardent, jusqu'à ce qu'il ait fait sa

proie de sa divinité. Ce qui distingue l'amour élégant de l'amour brut, c'est le point de départ et le chemin... Voilà tout. Ah! conservons du moins dans sa beauté primitive cette route divine où l'homme seul doit passer, et dont la connaissance même est interdite à toute autre créature! Jetons-y des tapis de gazon et des mélèzes qui ne meurent point, et des fleurs qui vivent une nuit. Entretenons la fraîcheur des arbres de ses bords, creusons des ruisseaux où nous puissions nous désaltérer comme eux; élevons-y des chapelles où quatre genoux puissent prier, et marchons lentement et arrivons longtemps! Mais quand on vous parlera de ces amours séraphiques, de ces impalpables hymens des âmes, de ces voluptés mystiques qui n'admettent rien de terrestre et de sensuel... n'en croyez pas un mot. On dit quelquefois de ces choses-là aux jeunes femmes pour les tromper et pour les prendre, et elles s'y laissent prendre... sans s'y tromper.

« Voilà quelle courbe charmante et fatale l'amour de notre pauvre ensorcelé avait décrite presque à son insu; et, après chaque étape, il était poussé plus invinciblement vers le terme inconnu, mais certain...

« Enfin, sir Robert ayant regagné la confiance à force de folie, l'abbé voulut qu'il recommençât son traitement dramatique et musical.

— Signora Béatrix, dit le jeune Anglais à l'antique surveillante qui gardait l'appartement de Judith, voici des airs que je dois venir répéter, ce soir, avec votre maîtresse, comme les autres fois, par ordre de M. l'abbé. Portez cette musique sur le clavecin de Mlle Judith et priez-la de l'étudier.

— Très-bien, très-bien, signor Robert, répondit la duègne en agitant de plaisir ses vieux os, car, depuis trop de jours, elle était privée de ces petits concerts qui jetaient un rayon de joie dans la prison de la geôlière, et ravivaient peut-être dans sa mémoire je ne sais quelles lointaines émotions mal éteintes.

« Pauvre jeune homme, ajouta-t-elle pourtant, comme il est changé! Sa figure fait peur: il ne reprend pas comme la signora Judith.

« De retour dans sa chambre, Robert écrivit plusieurs lettres qu'il déchira, puis se mit à genoux et pria; puis, ayant serré dans la poche de son habit une petite fiole blanchâtre, il se promena longtemps, de la fenêtre à la porte, en poussant du regard, à chaque seconde, les aiguilles trop lentes de la pendule. L'heure approchait enfin, et il se disposait à courir au pavillon de Judith quand l'abbé entra, tenant par la main un vieillard tremblant d'émotion plus que d'âge. C'était lord N..., ce pauvre père, qui, malgré toutes les précautions, avait tout appris, et qui, malgré toutes les défenses des médecins, était venu d'Angleterre pour savourer, à longs traits, l'amertume de son malheur. C'est bien lui que nous avions entrevu dans cette loge fermée, le jour d'*Armide*, et depuis, à cause de la recrudescence du mal, on ne lui avait pas permis de voir son fils.

— Mon fils ! mon Robert, cria ce père en lui ouvrant ses bras comme il n'avait jamais fait...

« Robert y vint, mais ne s'y précipita point. Le croirait-on ? son premier mouvement, à l'arrivée de son père, fut un mouvement de contrariété, presque d'impatience. Il n'y voyait qu'un obstacle, ou du moins un retard à son seul désir.

« Ah! décidément, la passion d'amour a quelque chose de féroce. Elle dessèche tout autre sentiment, rend impossible tout devoir sacré, et, en présence même des pères, pourrait faire naître d'étranges souhaits dans le cœur des enfants. C'était pitié que de voir ce malheureux père, si malade, s'épuiser en tendresses et en pleurs sur le sein glacé de son fils, qui eût craint, lui, de prolonger la visite par une larme ou une tendresse. Et cependant, au fond de son cœur, il pleurait, il sentait et il se maudissait : mais le vertige amoureux !... il n'y a rien à dire, il n'y a rien à faire contre cela. On mit tout sur le compte de la maladie ; et c'est bien en effet une maladie que l'amour ainsi exalté. Oui, vieillard, oui, votre fils est fou ; les enfants sont fous quand ils sont ingrats. Ne doutez pas de la folie de Robert, n'ayez du moins que cet horrible chagrin ; ce serait de quoi faire mourir sur le coup un pauvre père, si ce

n'était pas de la folie que cette insensibilité dénaturée.

— Adieu donc, mon Robert; demain tu me reconnaîtras mieux, n'est-ce pas? et tu t'accoutumeras encore à être aimé de ton père... Adieu!

« Et il sortit. Robert était sur le point de tomber à ses pieds.

. . . .

« La leçon de musique est en pleine activité : l'abbé, après avoir battu les premières mesures, est allé à ses autres occupations, en recommandant à la surveillante de ne pas quitter d'un instant. — C'était une de ces tièdes soirées d'Italie, où l'air est chargé de langueur et de volupté. Les rayons de la lune glissant à travers les jalousies et les croisées entr'ouvertes, se disputaient avec la lumière des bougies dans les glaces, sur les grands sofas, sur les parquets brillants. L'œil étoilé de Vénus plongeait dans la chambre et scintillait sur le front de Judith, comme dans un pur miroir. Et les suaves mélodies de Pergolèse, soutenues de l'harmonie des accords, s'élevaient du clavecin sonore et des lèvres enflammées des deux virtuoses. Leurs genoux se touchaient, leurs mains s'entrelaçaient comme les touches blanches et noires; les brises nocturnes faisaient voltiger les cheveux de Judith sur le visage de Robert; leurs haleines, plus fraîches que les brises, et leurs regards et leurs âmes se mêlaient, comme leurs voix; l'amour et le chant s'enflammaient l'un par l'autre, et un bouquet composé, un vrai *sélam* oriental, venait de tomber là, comme par miracle...

« Oh! si dans ce moment la duègne eût disparu comme une mauvaise fée, certes, l'univers aurait disparu aussi pour les deux beaux enfants! Mais la vieille avait les yeux fixes et flamboyants comme une chouette.

— J'ai bien soif! dit Robert.

« Et Judith se leva et rapporta un petit cabaret de cristal avec du sirop d'orange.

— A votre santé! dit-elle; moi, je vais mieux, mais vous, vous souffrez, je le vois.

— Il faut, reprit Robert, que Béatrix se rafraîchisse

à son tour. Tenez, ma bonne, je viens de l'arranger moi-même.

« Béatrix but et fut prise subitement d'un lourd sommeil : une petite fiole venait de voler par la fenêtre. Robert roula le fauteuil avec la duègne dans un cabinet voisin, poussa tous les verrous, et, revenant à Judith :

— Ma Judith ! ma femme ! c'est notre nuit des noces ! Tu sais, devant la madone... Ils sont tous partis, viens.

— Oui, je sais... Mais pourquoi donc ma mère ne m'a-t-elle pas conduite ici? Elle consent, pourtant, puisque vous voilà!

« Et, venant avec lui sur le sopha, et jetant ses beaux bras autour de son col, et s'y suspendant comme une voile à son mât :

— Voyez-vous, reprit-elle, j'ai eu trop de chagrin; personne ne le connaissait mon chagrin, pas même vous, je crois, à moins que vous ne l'ayez deviné; car j'aurais fais mourir ma mère... Mais, je ne l'ai pas épousé ce mari. Je me suis échappée la veille... vous savez... cette voiture... Comment ai-je fait déjà ?... Attendez... non... Il y a des moments où je me crois folle, vraiment... et si nous n'étions pas là tous deux avec ce bouquet... Mais je ne m'explique plus rien. Mon ami, embrassez-moi ! je suis tout autre alors ! Il me semble qu'une toile se lève, et que je vois des aspects du monde qui n'existaient plus. Oh ! qu'il est beau l'amour que Dieu permet !... Je suis bien malade, et ils sont tous des ignorants. Il n'y a que toi !... On dira donc Charles et Judith !

— Charles !

« Un coup de vent éteignit les deux bougies: c'était un ouragan terrible qui s'annonçait là-haut.

« La même tempête s'éleva dans l'âme de Robert. Judith avait un autre amour ! un amour ignoré de tous ! car, chez cette vierge adorable, la pudeur avait conservé ses mystères jusque dans les égarements de la raison. Et lui ! que lui restait-il? un quiproquo de la folie! un escamotage de caresses !... Le spectre de son père lui apparut, aux lueurs des éclairs, grave et douloureux...

Ses oreilles bourdonnèrent encore ; il voulait parler... il disait des mots pour d'autres.

— Eh bien ! qu'avez-vous donc, mon ami? Vous me feriez presque peur, dit-elle en lui baisant le front et les yeux.

— Oh ! oui, trompe-moi, tu es si belle ! Trompe-moi ; tout est faux, rien n'est réel sous la lune que les éclairs du plaisir ! Rien ! rien ! La maison se balance et roule comme un navire... Ce sont les sages qui sont les insensés... Mais c'est un crime affreux, pourtant !... Mais pourquoi es-tu si belle ?...

« L'orage roulait sur le pavillon. Le ciel était en feu. Le tonnerre tomba devant la fenêtre. Une bouffée de soufre entra comme par un soupirail de l'enfer. La grande lampe, qui pendait au plafond, mourut asphyxiée.

— Judith ! Judith ! criait une voix avec ivresse et fureur.

— Charles ! Charles ! répondait mollement une autre voix.

« Et alors des soupirs d'anges et des rires de damné !

. . . .

« Dans *Zémire et Azor,* cette naïve fable du génie, quand cette pauvre BÊTE fut aimée, elle ne fut plus la BÊTE.

« Le prince Hamlet (et c'était par piété filiale) avait osé feindre la folie, et la folie arriva elle-même !

« Minuit ne sonnait pas encore ; le ciel resplendissait d'étoiles ; la foudre avait épuré l'air. Un feu céleste avait aussi fondu les nuages, trop longtemps épaissis dans le cerveau de Judith. Mais Robert !... Ah ! le malheureux !...

« Si deux oiseaux, qui vinrent s'abattre, en se becquetant, sur la rampe de la fenêtre, ont pu s'occuper d'autre chose que d'eux-mêmes, il auront vu dans l'angle de la chambre, à droite, une forme toute blanche qui s'échappait de deux bras convulsifs. Elle s'envolait sereine et légère en jetant sur l'autre son fardeau de rêves insensés ; et lui, retombé du ciel et gardant assez de raison pour sentir qu'il la perdait, il poussa trois fois le cri de Roméo, ce cri commençait

par l'extase, et que le désespoir achève, lorsque le jeune *Montagu,* voyant ressusciter Juliette, sent tout à coup en lui-même la première morsure de poison.

— Où suis-je, et qui êtes-vous? cria aussi Judith. Au secours! un homme est dans ma chambre!

— C'est moi! c'est moi!

— Qui, toi?... Je ne te connais pas, reprit-elle avec un effroi plein de noblesse... Car Dieu, en lui rendant l'intelligence, lui avait ôté la mémoire.

« Bonté céleste!... Il n'y a point péché tant qu'il y a folie, et quand revient la raison, vous n'envoyez pas le remords... Suprême justice!

— Au secours! au secours! cria-t-elle une seconde fois en ouvrant tous les verrous et en se précipitant dans le cabinet. Elle heurta Béatrix, qui ne se réveilla pas encore de son sommeil de plomb. Robert avait fui.

. . . .

« Le lendemain, une voiture de poste s'était arrêtée devant la maison des fous. L'abbé, en accompagnant une dame française dans la grande cour, lui disait:

— Vous ne pouviez arriver plus à propos. Voici une nouvelle lettre que votre fille m'a remise ce matin pour vous. Voyez, madame, c'est la raison, le cœur et la grâce mêmes, c'est une cure miraculeuse; je viens de causer deux heures avec Judith, et il ne faut pas qu'elle reste un jour de plus parmi nous. Reprenez votre enfant, madame, ajouta-t-il en voyant accourir Judith, qui se jeta dans les bras de son heureuse mère.

« Et cependant, à l'autre bout de la cour, quatre hommes (dont le plus misérable des pères) contenaient avec peine un fou, qui tendait le cou et les mains vers celle qu'on emmenait. Quand il ne la vit plus : *Meâ culpâ! meâ culpâ!* se prit-il à dire en tombant pesamment sur ses deux genoux et en se frappant la poitrine comme un pénitent désolé, et depuis, il ne prononçait jamais d'autres paroles que ces mots : *Meâ culpâ! meâ culpâ!* On disait que Dieu, en lui égarant le cerveau, lui avait laissé la conscience de sa dégradation et de sa faute. Oh! l'effroyable folie! Quant à la guérison subite et calme de la jeune folle, et à la folie soudaine et

furieuse du jeune Anglais, tout cela par un seul coup du soleil d'amour, je laisse aux docteurs la gloire de comprendre et d'expliquer ce double et contraire phénomène psychologique et physiologique, dont je ne suis que l'historien ému et sincère.

« La maison finit par décroître et se fermer. C'est alors que Robert fut transporté dans un couvent de Vérone et reçut le nom de frère *Meâ-Culpâ*. Je l'espérais mort, et j'apprends qu'il continue sa vie (si c'est une vie) dans un monastère près de Gênes, insensé comme le Tasse, sans l'excuse du génie.

« Hélas! comme dit si admirablement notre grand poëte Jules Lefèvre :

L'arbre, avant de mourir, vieillit dans ses rameaux;
Le vent peut d'une tour renverser les créneaux,
Et la tour demeurer debout dans ses racines;
La voûte d'un château croule, et de ses ruines
Elle encombre longtemps les plafonds écrasés;
Le vaisseau vogue encor quand ses mâts sont brisés;
Et l'homme que dévaste une longue infortune,
N'en achève pas moins sa carrière importune.

« Oh! mes amis, plaignons le frère *Meâ-Culpâ;* priez pour lui, mesdames; il faut bien pardonner à ceux qui vous ont tant aimées! »

PANTOUFLES! PANTOUFLES!

Encore un fou!
GŒTHE.

I.

— Tenez, ma mère, sont-elles à votre goût? et ne puis-je les offrir en bouquet à mon parrain pour sa fête? Ces arabesques de fil d'or et d'argent, brodées sur ce

velours bleu Haïti, ces nœuds de petites pierreries sur le cou-de-pied, cette moire blanche qui garnit tout l'intérieur, et jusqu'à cette semelle fauve si délicate et si moelleuse, voyez, est-ce bien? et me gronderez-vous encore de ma bougie que j'éteignais si tard? Je laissais croire que j'écrivais tous les soirs à des amies de pension, ou que je lisais des romans, ou que je faisais des vers; que sais-je ce qu'on a dit ou pensé de moi! Point du tout; cette pauvre Antoinette faisait des pantoufles pour son bon parrain Antoine, et elle y passait une partie de ses nuits; car elle voulait que ce fût une surprise pour tout le monde et même pour vous, ma mère. C'était un petit mystère d'amour-propre que vous me pardonnez maintenant, n'est-ce pas? Mais voyez donc comme elles sont riches et pourtant comme elles sont jolies! Qu'il me tarde de les voir à ses pieds! Que va-t-il dire, lui qui en a toujours de si vilaines!

Et la blonde Antoinette mit son beau chapeau de paille, et, suivie de sa *bonne* qui tenait un petit paquet à la main, elle traversa les rues les plus étroites et les plus anguleuses de Valenciennes, qui n'en a pas d'autres; elle arriva enfin essoufflée sur la grande place, et elle frappait trois coups à la porte d'une vieille maison en briques, comme sept heures du matin sonnaient à l'horloge voisine, qui n'est pas jeune non plus.

— Mon parrain, c'est moi qui venais vous embrasser pour votre fête et vous prier d'accepter cette paire de pantoufles qui n'ont d'autre prix que le bonheur que j'ai eu en les faisant... Et le vieux marchand retiré imposa un froid baiser d'oncle et de parrain sur les plus jolies joues de toute la Flandre, et il examina longtemps les pantoufles d'or et d'argent avec un regard où il y avait de l'admiration, de la concupiscence et de la terreur mêlées et battues ensemble.

— Ah çà, ma chère nièce, tu arrives bien matin et bien vite, et de bien loin. Tu dois avoir besoin de te rafraîchir et de prendre quelque chose. A ton âge on a faim en ouvrant les yeux. — Mon oncle, je vous assure... — Allons, allons, point de façons. N'es-tu pas ma fille unique, puisque je n'ai pas d'enfants? Ta tante n'est pas

encore de retour de son petit voyage, mais le ménage n'est pas encore trop désorganisé pour cela. Et parlant ainsi, le vieillard souleva une tapisserie plus poudreuse que la perruque d'un président de comédie n'est poudrée, et il prit sur un rayon, encombré de livres de commerce et de paperasses, une bouteille de bière à moitié bue la veille, et en versa lentement et avec précautions les trois quarts d'un verre qu'il présenta d'un air satisfait à sa nièce, et en se souriant à lui-même, comme quelqu'un qui vient de faire une bonne action; puis (car ce n'est pas tout), il ouvrit un grand cornet de prunes confites et dit : — Voyons donc, Antoinette, prends, ne fais pas la petite bouche, prends-en... une, et tu la partageras avec ta bonne, car vous devez avoir besoin aussi, la bonne, n'est-ce pas? Il y eut un moment de silence. — Maintenant que vous voilà lestées, reprit le bon oncle, vous pouvez vous remettre en route, et moi je vais essayer mes belles pantoufles. Embrasse bien ta mère, ma chère filleule, et ne reste pas si longtemps sans revenir déjeuner avec moi.

Un jeune homme qui était là, dans un coin, à compulser des papiers, ne put s'empêcher de sourire tristement ou de soupirer gaiement, si vous le préférez; et comme Antoinette rentrait chez elle, auprès de l'Arsenal, elle aperçut le jeune homme qui attendait sur une borne, traçant avec sa canne je ne sais quels dessins ou quelles lettres sur le sable. La jeune fille ouvrit et referma la porte un peu plus doucement que de coutume, et quelques minutes après l'inconnu était au milieu des papiers du vieux qui n'avait pas même remarqué son absence. Il suait à faire rentrer ou plutôt à ne pas faire entrer son gros pied de molleton gris dans ses délicieuses pantoufles.

Ce M. Antoine R... (que nous ne désignerons que par une initiale à cause de ce qui va suivre, et attendu qu'il existe encore), ce M. Antoine R..., après avoir fabriqué aux moindres frais possibles et vendu le plus cher qu'il pouvait, des dentelles et des linons pendant quarante-cinq bonnes années, s'était retiré du commerce avec une très-grosse fortune, et il continuait à

vivre de privations, afin de ne jamais manquer de rien. Ainsi que M. Godu, que j'ai chanté autrefois, c'était un homme doux, bête et économe. Il avait pris à loyer une maison qui pourrait être belle si elle n'était pas délabrée, et qu'à cause de cela on lui avait louée presque pour rien. Il avait mis dedans des meubles qui répondaient à peine de la location. Il ne voulait pour tous serviteurs qu'une femme de ménage dont la dépense lui était plus que payée par la pension que lui donnait un jeune homme qui apprenait chez lui la théorie du commerce. Il habillait lui-même Mme Antoine, malgré les grandes difficultés occasionnées par une corpulence exagérée; et il la faisait coucher comme le soleil, c'est-à-dire en même temps que le soleil, par économie de bouts de chandelles. Aussi, Mme Antoine, qui aurait aimé à se donner des jouissances sur la fin de ses jours, faisait de fréquents voyages dans sa famille, à Maubeuge, où l'on jouait le boston tous les soirs jusqu'à neuf heures et un quart. Du reste, le vieux marchand ne traitait jamais personne, si ce n'est de temps à autre sa nièce et filleule, ce qui ne le ruinait pas, comme on a pu s'en convaincre. Enfin, il était parvenu jusqu'à son âge sans avoir dépensé un sou pour son plaisir. C'était là son bonheur.

II.

Oh! pantoufles! pantoufles! il en avait rêvé tout le jour; il y avait pensé toute la nuit : c'était comme une première passion! et le lendemain matin, il les retournait entre ses doigts et les baisait comme fait un amant du portrait de sa maîtresse. Jamais il ne s'était rien vu de si beau, et l'amour-propre s'éveillait en lui comme un nouveau sens. Ce fut au point qu'il voulut avoir un pantalon neuf pour aller dans ses pantoufles et avec ses pantoufles. Voilà onze ans que pareille chose ne lui était arrivée : un tailleur entra chez lui! Pendant qu'on lui prenait la mesure, un frisson... est-ce d'orgueil? est-ce d'effroi? courait dans tout son corps :

l'avarice et la coquetterie se livraient bataille. La coquetterie du vieux marchand Antoine! et le jeune homme riait et soupirait toujours dans son coin. Deux jours après, le pantalon fut apporté. C'était un tricot bleu avec des broderies sur les coutures et des trèfles sur les cuisses comme en ont les hussards hongrois, le tout rappelant les dessins des pantoufles. A peine l'eut-il essayé qu'il s'aperçut que son gilet de peau de lapin devenait absurde. Allons, vite, un gilet de satin broché. Alors, la redingote en guenilles qui lui servait de robe de chambre jura d'une manière atroce avec le beau gilet, il en fallut une de toile de perse pour l'été et une autre de velours pour l'hiver. Mais comment garder un bonnet de coton de soie noire, avec cette magnifique robe de chambre! Il fut remplacé par un bonnet grec brodé d'or et d'argent comme les pantoufles, mais la tête n'y était presque plus. Lorsque M. Antoine, ainsi vêtu, s'assit pour la première fois dans son grand fauteuil de travail, il éprouva quelque chose des émotions du trône. Puis regardant son trône, il en vit la pauvre basane usée et les pieds vermoulus, et comprit qu'il ne pouvait pas décemment continuer d'y siéger avec son nouveau costume. L'antique siége fut donc jeté au feu, et dès le lendemain M. Antoine se renversait dans un fauteuil de maroquin rouge et d'acajou incrusté. Mais le bureau de bois peint ne répondait plus au fauteuil ; allons, vite, un bureau de ministre ou de dentiste; puis il fallut un sofa et tout un meuble pour le bureau, puis une tenture de papier satiné et velouté pour les rideaux; puis une bibliothèque bronze et acajou pour la tenture, puis des livres composés n'importe par qui, mais reliés par Thouvenin, dans cette bibliothèque; puis trois glaces à encadrements gothiques et un lustre de cristal pour réfléchir et éclairer toutes ces belles choses; puis un parquet en mosaïque sous ce lustre, au lieu du carreau à moitié pilé sur lequel on avait toujours marché dans le cabinet de M. Antoine; puis il fallut peindre les portes dans le style de la mosaïque du parquet; puis... puis... Tous les proverbes sont vrais : *un poltron révolté ; un avare qui se met en frais ;*

il n'y a que le premier pas qui coûte; petite cause, grandes choses, etc. D'ailleurs, quand une bête a une idée, comme il n'aura que celle-là pour longtemps, il devient monomane. C'est ce qui explique cet inexplicable acharnement de ce bon M. Antoine, ce *crescendo* de dépenses et de luxe dans une maison où l'on s'était toujours tout refusé. Pantoufles !... pantoufles! vous le mènerez loin. C'est comme un vieillard amoureux pour la première fois de sa vie. Cela lui paraît suave, sucré, succulent; cela lui paraît tout jeune, il n'y a pas d'extravagance qu'il ne fasse pour rattraper son temps perdu. Or, des artistes de Bruxelles peignaient des oiseaux superbes sur la porte du cabinet de M. Antoine, quand Mme Antoine arriva de Maubeuge.

III.

Le mari fut d'abord un peu embarrassé; il avait tort, car les premières paroles de sa femme furent celles-ci : « Enfin, mon bon ami, voilà un cabinet digne de vous; je vais donc avoir une chambre digne de moi, et je vous en remercie d'avance. Il y a longtemps que j'aurais voulu vous en remercier. » Le vieux marchand n'avait rien à dire, et Mme Antoine eut *un amour de chambre.* — A présent que le cabinet et la chambre sont si frais et si beaux, il est impossible, mon bon ami, que nous gardions cet horrible salon comme il est, le salon qui est la pièce la plus essentielle d'une maison! Va pour un salon splendide et pour un boudoir, et pour une salle à manger en marbre, que sais-je encore?

— Avouez, ma chère amie, qu'une femme de ménage est quelque chose de bien mesquin pour un appartement comme le nôtre. Certes, mon bon ami, j'espère bien que nous aurons des laquais à livrée. Et les laquais arrivèrent : dans les laquais se glissa un cocher; les voitures et les chevaux s'ensuivirent.

A présent que nous avons une maison montée, il ne nous coûte guère de l'ouvrir à la belle société de Valenciennes. — Oh! oui, dit le jeune homme souriant et

soupirant, et vous devriez l'ouvrir par un bal, c'est ce qui donne le moins de peine et ce qui coûte le moins cher. Le bal! Toute la ville s'y rend. Quand il s'agit d'un plaisir on ne demande jamais chez qui. Antoinette y vint... le bal, pour le jeune homme, c'était Antoinette. Quand elle rentra le matin chez elle, il était encore là, sur une borne, à écrire avec sa canne sur le sable.

On avait trouvé la fête magnifique, mais on s'était beaucoup moqué de l'extérieur délabré de la maison et de la vétusté ridicule de l'escalier. Ces moqueries vinrent aux oreilles de l'excellent M. Antoine, et vite il supplie son propriétaire de lui permettre de faire peindre et restaurer toute la façade de la maison et de faire construire un nouvel escalier. Permission du propriétaire. Oh! ces messieurs consentent gracieusement à toutes les réparations, lorsque les locataires en font les frais. Mais voilà qu'en donnant le premier coup de marteau, tout un pan de mur s'écroule, et ainsi de suite, si bien que d'encore en encore, il a fallu rebâtir presque toute la maison pour la peindre. Tous ces travaux finirent le bail, et le complaisant propriétaire mit M. Antoine à la porte et sa maison en adjudication.

M. et Mme Antoine furent obligés de se réfugier avec tous leurs meubles dans le premier appartement venu, en attendant qu'ils trouvassent un domicile à leur convenance. Mais les comptes!

IV.

Oh! les comptes! Deux cent vingt-cinq mille francs! et emprunter à gros intérêts! et vendre à vil prix quatre bonnes fermes! c'est une ruine complète. Ah! pantoufles! pantoufles! Vraiment il faudrait s'en consoler et même en rire, si Antoine, le marchand retiré, était seul ruiné. Il n'avait jamais profité, ni fait profiter personne de sa fortune; il la perd la première fois qu'il en use : c'est à merveille! Mais cette gentille blonde Antoinette qui n'avait d'autre dot que la succession de son oncle!

Hélas! la pauvre enfant, elle se disait dans la candeur de son âme : « Quelle bonne idée que ces pantoufles! merci, mon Dieu, qui me l'avez inspirée. Le plaisir et le bonheur sont entrés avec mes pantoufles dans la maison de mon oncle. Mais elles doivent être usées depuis bientôt un an qu'il les porte. Ne cherchons pas d'autre bouquet, n'inventons pas d'autre surprise. Rien ne vaudrait de nouvelles pantoufles absolument pareilles. » — Et elle travaillait jour et nuit. et elle ne s'arrêtait que pour crier : « Bravo, bravo! ne dirait-on pas les mêmes! »

Et la veille de la *Saint-Antoine,* comme sept heures du matin sonnaient, elle était avec sa *bonne* et son petit paquet à la porte de l'appartement provisoire de son oncle. Elle entre... il y avait là plus de trente personnes, des hommes et des femmes debout et en cercle, avec de grands papiers à la main. Ce sont des compliments et des couplets de fête, pensa d'abord Antoinette. Mais les *airs* et les *paroles* étaient sombres. On entendait de tous côtés : voilà mon petit mémoire : 27,500 fr., 12,300 fr. 15,000 fr. Ou bien, voilà un commandement de la part du peintre, ou une saisie de la part de l'ébéniste, etc., etc. — C'est moi, monsieur, qui suis le maçon. — Moi, le serrurier. Et cependant Antoinette, comme un petit ange au milieu de ces démons, disait : « Mon bon parrain, je vous souhaite une bonne fête; voici mon petit ouvrage. » — A peine le bon oncle eut-il vu les pantoufles, qu'il se leva brusquement de sa chaise, comme poussé par un ressort caché. Ses yeux étaient hagards, ses cheveux hérissés, il avait une jambe nue. Il courut à la cheminée, en tira tout le charbon ardent au milieu de la chambre (par bonheur un clerc d'huissier ouvrit la fenêtre), puis, parcourant rapidement le cercle des assistants en leur mettant tous les mains dans les mains, il leur fit danser de force une ronde effrayante, un branle funèbre autour du brasier, où il jeta les pantoufles l'une après l'autre avec des malédictions et des imprécations inarticulées; seulement on distinguait de minute en minute ces mots : Pantoufles! — Pantoufles! Exécrables pantoufles!...

Antoinette était renversée sur un sofa auprès de sa tante, et, à leurs pieds, un jeune homme les conjurait de ne point se désoler. Il était riche, très-riche. Il venait d'acheter la maison, si bien embellie par M. Antoine, où il avait vu Antoinette pour la première fois, où il voulait passer ses jours avec elle, à condition que sa tante et son oncle s'y regarderaient encore comme chez eux.

. . . .

Le mariage s'est fait il y a quelques mois, et ce serait un bonheur complet, si le vieil oncle n'était pas fou à lier. A présent, l'imbécillité ne dispense pas de la folie. C'est décourageant...

Ne donnez jamais de trop belles pantoufles à un vieux marchand retiré, après quarante-cinq ans d'avarice, de bonnes affaires et de bêtise.

UNE MATINÉE AUX INVALIDES

> On sent qu'une nation qui bâtit de tels palais pour la vieillesse de ses armées, a reçu la puissance du glaive ainsi que le sceptre des arts.
>
> CHATEAUBRIAND.

Il y a de cela neuf mois environ, le 20 février, jour anniversaire de ma naissance, je sortis de très-grand matin, quoique je fusse rentré fort tard d'un de ces bals étincelants, d'une de ces opulentes féeries que le carnaval, chaque année, jette en foule, à travers les révolutions et les pestes, comme pour oublier d'avoir peur. Il est vrai que sur trois heures au plus que j'étais resté au lit, je n'avais pas fermé l'œil trois minutes; j'avais passé ce qu'on appelle une *nuit blanche;* je puis vous affirmer qu'il n'y a rien de si noir. C'est ce qui m'arrive

régulièrement chaque nuit d'un 19 à un 20 février. Ces nuits-là, je rêve tout éveillé; je rêve de cette vie où je fus lancé presque mourant, de ceux qui me l'ont donnée et à qui Dieu l'a retirée sitôt!... Je rêve d'enfance riche et fêtée, de jeunesse laborieuse, de famille et de fortune dispersées; puis aussi, de rires éclatants, de longs cortéges d'amis, de sérénades espagnoles, de poésie passionnée et de passions poétiques; et encore, de la paix du foyer, de ses joies intimes, des chagrins que l'on fait aux êtres qui ne nous font que du bonheur; puis, d'amour trahi, et enfin de travaux jamais achevés, de renommée à peine commencée, et cependant du temps qui fuit, de la vieillesse qui s'approche, de la mort qui la devance peut-être, et du monde invisible et de l'éternité là-haut... ou là-bas!... toutes choses à vous faire hurler dans vos rideaux, comme une bête fauve, ou plutôt à vous faire reployer vos draps sur votre face, comme un suaire, pour n'en plus bouger, si votre bon Ange ne vient pas vous arracher de ce tombeau, et ne vous pousse pas dehors, avec ses ailes, à l'air froid du matin, afin qu'il soit prouvé que vous n'êtes point encore un fantôme. — Et c'est pourquoi, le 20 février (jour de ma fête, comme on sait), les laitières du quartier m'ont vu tout levé, avant le soleil, tout habillé sur le seuil de ma porte, et adorant et remerciant des yeux et des mains quelqu'un qui venait de s'envoler!...

Et moi, pauvre mortel, je me mis à marcher comme à l'ordre d'un maître, en suivant le bout de la rue de la Ville-l'Évêque, de la rue d'Anjou, de la rue de Suresnes, et presque toute la rue de la Madeleine; c'est du reste un chemin que mes pieds font quatre ou cinq fois chaque jour, par un mouvement machinal, dont ma volonté ne se mêle pas le moins du monde. Et, tout cheminant ainsi, je me dégageai des infernales visions de ma nuit, les tortures de mon âme se relâchèrent de leur cruauté, et j'arrivai, pas à pas, à cet état de mélancolie qui est comme la convalescence du désespoir. C'est encore de la douleur, ce n'est plus de la rage; aux grincements de dents et aux cris ont succédé les pleurs

qui ne peuvent couler et les soupirs suffocants. C'est une amélioration notable. Or, il me vint au cœur de pleurer et de soupirer sur le destin du poëte, et mon chagrin prit insensiblement la forme d'un fauteuil académique qui se cabrait et qui lançait des ruades de ses quatre pieds.

Ah! que *Schiller* a fait un magnifique apologue! Jupiter partage le monde et ses trésors entre tous les mortels qui se précipitent ardemment à la vaste curée; le poëte, chaste et confiant, arrive le dernier, quand la terre est toute donnée, et le Roi des Dieux n'a plus à lui offrir qu'une place à son côté, dans l'Olympe! — Le poëte est de nature divine; son royaume n'est pas de ce monde... et ce monde est bien mauvais pour lui, me répétais-je à moi-même en continuant ma route et ma pensée: Homère vagabond, Ovide exilé, Dante proscrit, le Tasse enchaîné, Camoëns mendiant, Milton broyé dans les rouages de la machine politique, et tant d'autres!... Il est vrai que de nos jours, le poëte n'est point poursuivi, chassé, traqué, comme un animal pernicieux; mais on le dédaigne et on l'oublie: abominable supplice que Dante lui-même n'a pas osé introduire dans les cercles de son *Enfer*.

D'idées en idées de ce genre, j'étais parvenu tout naturellement à la rivière, quand je fus tiré de mon somnambulisme par la rencontre d'un homme qui m'examinait attentivement, et qui finit par me dire : « Je crois bien que c'est vous, monsieur Émile; bonjour, monsieur Émile. » — Eh! bonjour, mon pauvre Maurice, repris-je moi-même après une longue hésitation, et j'avançai pour lui prendre les deux mains; il ne m'en donna qu'une, et j'aperçus sous un grand collet qui lui servait de manteau, un habit d'invalide avec une manche vide et ballottante. Une sueur glacée couvrit mon front... C'était mon remplaçant aux armées, Maurice, dont je n'avais pas entendu parler depuis douze ans, et qui, parce que j'avais eu quelque argent alors, avait un bras de moins aujourd'hui. La balle qui lui était entrée sous l'épaule, le sang qui en était sorti avec douleur, la froide morsure de l'acier qui avait coupé ses chairs et ses os,

pour sauver le reste de son corps... je pensai, j'inventai, j'éprouvai tout cela, comme il dut l'éprouver lui-même. Je ne voyais plus Maurice, nous ne faisions plus qu'un : lui, c'était moi; ce bras coupé, c'était le mien ; on venait de m'en faire l'amputation, je n'avais plus de bras gauche et j'en souffrais horriblement, et je ne sais plus quel remords venait encore empoisonner mon mal et quels ongles de fer se promenaient sur ma plaie toute vive... Le cœur me manqua; je m'évanouis.

Quand je revins à moi, je me trouvai dans une petite salle basse, donnant sur de petits jardins, gardés par de gros canons. J'étais chez le concierge de l'hôtel des Invalides, et ce bon Maurice me présentait un verre d'eau-de-vie que je le priai de boire pour me remettre. — « Ma foi, monsieur, me dit-il, je n'aurais jamais pu vous porter ici, sans un bon enfant de batelier, un *ancien*, qui a ses deux bras, lui, qui a été marin sur la mer, voyez-vous, et qui est plus fort et plus serviable à lui tout seul que toute une caserne de conscrits. Je l'ai connu sur le *vaisseau-amiral* où étaient aussi le général Bourmont et l'amiral Duperré, deux fameux vainqueurs, c'est égal... et il m'a débarqué à la guerre d'Alger, que son vieux dey est venu à Paris, voir l'Opéra, vieux farceur, va! c'est là-bas que j'ai laissé mon bras, dans du sable tout chaud; mais pour en revenir au marin, il a eu son congé, bien content, et je l'ai retrouvé l'autre jour sur le bord de la Seine, où il s'amuse à sauver des noyés et à promener sur son batelet des jeunes filles et leurs amoureux. Tous les matins nous nous racontons nos campagnes et toutes sortes d'histoires; et aujourd'hui... Mais pardon, excuse, je voudrais seulement que vous regardiez, de pied ferme, ce bras qui me manque; car j'ai bien vu que c'était la sensibilité qui vous suffoquait. Allons, allons, je ris; ne soyez plus triste. Il y a de plus grands malheurs que ça, allez... Je suis jeune, et puis, ce n'est pas votre faute. Vous m'avez bien payé, et mes pauvres père et mère ont été fièrement heureux, Dieu merci! quand ils ont vu que je m'étais vendu si cher, et que je leur ai dit : Tenez, c'est pour vous *le magot !* — Ah! c'est qu'ils m'aimaient tant!

— Vous voilà mieux, bon! mais il ne faut pas nous quitter ainsi. Voulez-vous voir l'hôtel? j'ai une carte pour tout voir; on a fait bien des changements partout; il y a peut-être longtemps que vous n'êtes venu par ici? »

Or, comme je n'ai pas quitté Paris depuis quinze ans, je n'avais jamais visité les *Invalides,* ni bien d'autres choses fort curieuses. Seulement il ne s'est guère passé de jours qu'en voyant de loin le dôme des Invalides, je n'aie crié très-fort : Louis XIV était un grand roi! Je me gardai bien d'avouer mon ignorance des lieux à Maurice, qui ne l'aurait pas comprise, et j'acceptai la carte qu'il me remit en répétant qu'avec cela j'entrerais partout. Il s'excusa de ne pas m'accompagner, mais c'était l'heure du déjeuner, et d'ailleurs je trouverais des conducteurs pour tout m'expliquer, et il saurait bien me retrouver avant ma sortie.

Je remerciai encore Maurice et les hôtes qui m'avaient recueilli, et je m'éloignai avec le désir de bien mettre à profit l'occasion que le hasard m'avait offerte, et surtout avec l'intention formelle de ne profiter de l'érudition d'aucun *cicerone.* Ce sont gens que je redoute presque autant que les commentateurs d'un grand écrivain et les éditeurs d'œuvres choisies. J'aime à regarder et non qu'on me montre et qu'on me démontre.

Mon projet n'est point de donner une description minutieuse des *Invalides,* et de me faire le *guide des voyageurs* et le *cicerone des lecteurs,* après m'être expliqué si franchement sur le compte de ces messieurs. Ce n'est pas une topographie, ni une statistique, ni un inventaire que je veux offrir, mais la naïve histoire de mes sensations d'artiste, de mes émotions de philosophe pendant mon voyage dans cet immense édifice.

J'ai descendu dans les cuisines, j'ai monté dans les dortoirs et dans la lingerie, et je suis persuadé que le linge est entretenu à merveille, que les lits sont faits tous les jours, et que les casseroles sont nettes et brillantes comme les cymbales qui servent de miroir à une

Bayadère. Il y a probablement des inspecteurs payés pour voir tout cela. Je m'en rapporte. Je n'ai pas même goûté à la soupe, parce que je n'avais pas faim et que je ne suis pas roi; et je n'ai jamais voulu m'aventurer du côté de cette grande marmite, de fabuleuse renommée, où l'on fait bouillir, dit-on, des troupeaux entiers, et qui, lorsqu'elle est renversée, ressemble à la sœur jumelle du dôme. Peut-être y a-t-il quelque exagération dans ces récits de bonnes femmes auxquels j'ai toute confiance, et j'ai craint de me désenchanter de ma dernière illusion et de voir s'évanouir jusqu'au *merveilleux* de la marmite des Invalides.

Parvenu aux réfectoires, mon regard a parcouru l'immensité de ces tables, où apparaissent çà et là quelques mets : *rari nantes in gurgite vasto;* et l'étroite longueur de ces bancs, où tant d'habits bleus sont assis gravement devant leurs timbales... Je me suis rappelé tout à coup les dîners du lycée, et je cours encore. C'est pourtant un touchant spectacle que ces anciens convives de *la gamelle,* admis, par droit de blessures ou de glorieuse vieillesse, à l'abondance et à la propreté d'une table bourgeoise. En vérité, Louis XIV était un grand roi!

Armé de ma carte, comme Robert le Diable de son rameau, j'enfonçai toutes les portes. J'ai parcouru tour à tour les logements des officiers, les appartements de l'état-major et du gouverneur. Tout y est simple, convenable et noble. Le grand siècle s'y retrouve jusque dans les plus petits détails. Je demandai à voir la bibliothèque de l'hôtel. En y entrant mon âme fit silence. Une bibliothèque est pour moi un lieu sacré comme le champ des sépultures. N'est-ce pas là, en effet, que sont déposées les pensées immortelles des hommes, dont les cimetières n'ont que la dépouille périssable? La bibliothèque des Invalides est presque toute composée de livres de guerre, de sciences, de voyages et de piété. Ce sont les beaux souvenirs du soldat et sa sainte espérance. Je n'y trouvai à cette heure que deux personnes dans l'embrasure d'une croisée; et en approchant, je fus attendri jusqu'aux larmes.

C'était un vieux capitaine aveugle et un jeune sergent qui n'avait point de bras. Le capitaine tenait un livre ouvert sur ses genoux, et le sergent, assis à son côté, lui faisait tout haut la lecture, en l'avertissant quand il fallait tourner la page. Cette occupation les absorbait si agréablement que le vieillard ne m'entendit pas et que le jeune homme ne me vit point passer, quoique je me fusse assez approché d'eux pour apercevoir qu'ils lisaient l'*histoire du grand Condé*. Il faut déchirer une page de cette histoire, mais qui oserait y rien ajouter? — Ces deux hommes, qui oubliaient leurs infirmités en les unissant, et qui se complétaient, pour ainsi dire, l'un par l'autre, me semblèrent la manifestation vivante de cette parole du Maître : *Supportez-vous et entr'aidez-vous les uns les autres.*

Le cœur plein de pensers graves et pieux, je me dirigeai vers l'infirmerie où tant de braves mutilés achèvent de mourir. Rien n'égale la sollicitude des médecins et la prévenance des infirmiers, si ce n'est la sérénité des malades. Rien de contracté ni de convulsif dans les traits des agonisants eux-mêmes. Serait-ce qu'épurés par vingt baptêmes de sang, ils quittent tous ce monde, comme sûrs de celui où ils vont entrer? J'assistai aux derniers moments d'un vieil officier presque centenaire, qui avait fait toutes les campagnes sans la moindre blessure. L'âge seul l'avait amené lentement à l'hôtel des Invalides. Le voilà maintenant blessé, vaincu, terrassé par l'ange de la mort, celui qu'on nommait *l'invulnérable !* Sa famille est en pleurs et à genoux autour de son lit; le médecin s'est éloigné ; il a dit au prêtre : Cet homme est à vous; et le prêtre est là qui prie et qui console; autre vieillard qui demain aura lui-même besoin de consolation et de prières. Lorsqu'on souleva le corps décrépit du moribond et que le confesseur, courbé des ans, se baissa encore, soutenu par deux enfants, pour donner le saint Viatique à la bouche muette qui l'implorait par un dernier mouvement, je crus assister en réalité à cette sublime *Communion de saint Jérôme,* chef-d'œuvre du Dominiquin, où l'idéal et la nature, la béatitude et l'agonie,

l'âme et le cadavre, se fondent et se combinent dans une indicible harmonie. Je me prosternai avec les autres, et quand je relevai les yeux, ceux de l'agonisant brillèrent un instant d'une flamme si sereine, et son front et ses joues se colorèrent d'une teinte si pure, et un sourire si doux glissa sur ses lèvres, qu'il me sembla recevoir encore le dernier adieu de mon père!

J'appris que ce vieil officier était malade et alité depuis quinze mois, et que, durant ces quinze mois, il s'était vu mourir organe par organe, lambeau par lambeau, sans pouvoir trouver une position tenable, et avec des souffrances intolérables, à ce que disaient les médecins... et c'est là ce qu'on appelle *mourir de sa belle mort!* — Quelle est donc l'horrible mort? — Mourir de sa belle mort! Quelle atroce ironie!... Lorsqu'une tuile ou une apoplexie peut vous jeter à bas sans douleur et sans angoisse! Voilà ce qu'on dit et ce qu'on a raison de dire, lorsqu'on regarde les choses du point de vue humain. Tout change d'aspect si l'on se place à la perspective divine. Alors, on découvre avec les yeux de l'âme les mystérieuses délices que la matière nous cachait. On reconnaît que toute la science de la vie est d'apprendre à bien mourir et que la longueur et la violence du combat font la gloire du triomphe; que c'est une insigne bonté du Créateur d'avertir sa créature par quelque grande maladie, afin de lui inspirer le besoin et de lui laisser le loisir de se repentir de ses fautes, de pardonner à ses ennemis, de consoler et de bénir les êtres qui lui sont chers!... Oui, mourir de sa belle mort! les proverbes ne se trompent jamais. La vilaine mort, c'est la mort sans souffrance, mais sans préparation. Le peuple ne s'y méprend pas; une mort subite l'effraye comme un assassinat. Et pour peu que l'on croie à quelque chose, pour peu que l'on doute même, comment ose-t-on compromettre l'autre côté du tombeau pour celui-ci? Nous vivons si peu de jours, et nous serons morts si longtemps!... Cette salutaire réflexion (que j'aurai oubliée le soir même!) me poursuivait de salle en salle dans l'infirmerie, et il ne m'est pas arrivé une seule fois de souhaiter qu'une de ces

têtes souffrantes ou moribondes eût été cassée par un boulet de canon, quelque naturel et charitable que fût ce vœu.

Un gardien vint me dire que si je voulais voir les modèles en relief des places fortes de France, je n'avais pas un moment à perdre. Je le suivis. Je m'engageai dans un escalier très-large et surtout très-élevé, qui faisait chanter à mon guide, à chaque pallier :

Madame à sa tour monte
Plus haut qu'elle peut monter.

et moi, en changeant quelque chose au refrain de sa chanson, je psalmodiais tristement :

Un mort ne revient pas!

Toutefois, ce duo dialogué allait se ralentissant et s'affaiblissant de degrés en degrés; je me souvins que j'étais là pour voir, et je me mis à observer du haut en bas cet escalier aux marches misérablement carrelées, aux rampes de bois grossièrement taillées, tournant ou plutôt se cassant en angle droit à chaque étage, et s'appuyant, dans toute sa hauteur, sur une grosse poutre, comme un invalide sur sa béquille. J'en tirai la conséquence que les escaliers si hardis, si élégants, si sveltes aujourd'hui, étaient la partie honteuse de l'architecture de Louis XIV, et cependant les modèles anciens ou gothiques ne manquaient pas. Était-ce défaut d'études, défaut de goût ou d'imagination de la part des architectes du dix-septième? En tout cas, c'était un grand défaut, qui me trouva sans indulgence à la deux cent vingt-unième marche. Enfin, on m'ouvrit les places fortes. Je les aurais prises d'assaut que je n'eusse pas été plus harassé. Ces *reliefs* m'ont intéressé beaucoup plus que je n'y comptais; et malgré tout ce que nous avons vu depuis en ce genre, ils méritent encore d'être observés curieusement, à cause de l'exactitude de leurs proportions, de la précision des moindres détails et de l'idée générale qu'ils donnent de l'architecture militaire, et des changements successifs qu'elle a subis. On

voit, par exemple, les tours rondes et hautes disparaître graduellement pour faire place aux forts carrés et aplatis. L'invention de la poudre à canon a nécessité ces transformations. Il a fallu donner le moins de prise possible au vol du boulet et éviter les écroulements meurtriers. Peut-être, en adoptant l'aplatissement des bastions, aurait-on dû maintenir la forme circulaire ou au moins parabolique. Le boulet qui écorche si profondément les angles saillants des fortifications, et qui entre, de prime-saut, dans les murailles planes, aurait hésité, glissé ou rebondi plus d'une fois sur la courbe des redoutes; et l'obliquité de ses coups en eût atténué la force de projection. J'abandonne cette idée neuve (si c'est une idée et si elle est neuve) aux méditations de nos ingénieurs.

Mais, tout en parcourant ces grandes lignes de places fortes, dont l'immortel Vauban a couronné le front septentrional de la France, comme d'un triple bandeau d'airain, je ne pus me défendre de cette pensée : que de génie et d'argent perdus! deux fois les armées étrangères n'ont-elles point passé dédaigneusement au milieu de toutes nos forteresses, et ne sont-elles point venues saisir la France au cœur, sans s'informer des lointaines colères de *Maubeuge* ou de *Phalsbourg?*

De nos jours, l'art de la guerre, comme les autres arts, a perdu ses méthodes, ses limites, ses convenances. Une armée en campagne n'a pas plus de frein ni de patience que la jeunesse studieuse de nos écoles : l'une et l'autre vont où le vent du siècle les pousse, en laissant, par derrière, gronder les citadelles et les grand'mères. D'où il résulte que je sortis de toutes les places fortes en protestant contre le *chiffre* qu'elles dévorent au budget.

Je n'étais pas encore au bas de l'escalier que j'entendis un chant grave et lointain qui venait de l'extrémité *sud* de l'édifice. C'étaient les vêpres qui allaient finir. Je me rendis à l'église : quinze cents vieux soldats, dont la jeunesse avait été un triomphe, en remplissaient la nef.

Vaste et magnifique oratoire
Où ces guerriers, simples de cœur,
Venaient prosterner leur victoire
Devant l'autel du seul vainqueur.

Je m'appuyai sur quelque chose de froid... c'était le tombeau de Turenne!... « Dors, illustre capitaine, grand homme, véritable héros! dors en paix dans la maison du Dieu des armées, bercé par les saints cantiques, au milieu des nuages de l'encens qu'on prend sur l'autel même pour le brûler sur ta tombe!... Et vous, braves soldats d'un autre âge, compagnons qu'il n'a pas connus, qu'il n'a pu commander (seule gloire qui lui manque), faites une garde fidèle autour de ses reliques militaires, de peur que la fantaisie ne prenne de les emporter dans quelque Panthéon, temple sans prêtre et sans culte, deux fois rempli, deux fois vidé, où l'immortalité dure si peu, et dont les demi-dieux feront leur temps de gloire, expliqués et époussetés par un concierge! »

L'église des Invalides est un carré long, d'une grande simplicité. Peu d'ornements, de sculptures, peu de tableaux décorent la nudité des murailles. Une noble prévoyance s'en était fiée, sans doute, au courage de nos soldats et à la fortune de nos armes, pour y ajouter la plus imposante décoration et les plus fastueux ornements : les drapeaux pris sur les ennemis de la France! Certes, la pierre des voûtes et des piliers n'avait à craindre de rester nue que jusqu'à la première bataille. — Une fois, l'Europe coalisée a pu déchirer quelques parties de cette glorieuse tapisserie et éclaircir les rangs de ces trophées; mais les brèches de la gloire française se réparent vite : *uno avulso*... Allons, voilà le *classique* qui revient encore. Je m'arrête à temps, et je laisse à nos savants le soin de composer et de coller, sur les fontaines de Paris, des inscriptions latines à l'usage et pour l'amusement des porteurs d'eau.

Mais si l'église, c'est-à-dire l'enceinte comprise entre la porte d'entrée et le maître-autel, est modeste et sévère comme ceux qui doivent y prier, avancez de

quelques pas, pénétrez sous le dôme, et là, tout est riche, splendide et grandiose comme le règne et l'époque d'alors. Là, des colonnes de porphyre, des pavés en mosaïque, des balustrades d'or, des tableaux, des statues, des fresques, toutes les recherches du luxe, tout le luxe des arts. Cette large et haute coupole, toute chargée de peintures, et ces quatre chapelles latérales si pompeusement parées, les grands enfoncements des croisées, la brillante variété des couleurs et des dessins du marbre, où les pieds osent à peine se poser... et pas une chaise, pas un banc pour en déranger l'harmonie!... Où est-on, si ce n'est dans un coin de Saint-Pierre de Rome? Ce contraste de tant de magnificence avec tant de simplicité dit quelque chose à l'âme comme aux yeux. C'est Louis XIV qui, étant venu visiter la demeure de ses guerriers mutilés, a voulu y laisser un symbole éclatant de sa royauté; c'est le paradis avec toutes ses pompes et ses merveilles, au bout d'une voie humble et austère... Et maintenant, toute cette grandeur s'est encore agrandie de Napoléon, qu'on a rapetissé d'autant sans le vouloir peut-être.

Les mêmes consonnances, les mêmes impressions se reproduisent à l'extérieur. Le dôme des Invalides, s'élevant si haut et si étincelant sur les toits sombres du reste de l'édifice, comme une tiare d'or sur des fronts prosternés, compose à lui seul tout l'idéal du monument. Otez le dôme, et les Invalides ne sont plus qu'une caserne, un cloître, un hospice. Le dôme en fait un palais, un temple, mieux que cela. Si à présent il y a des personnes qui ne comprennent pas bien à quoi sert le dôme des Invalides, pour l'argent qu'il a coûté, qu'ils aillent le demander à ces vieux martyrs des batailles, dont il est comme la resplendissante auréole, ils répondront avec orgueil : Il sert à être beau!

On me proposa de monter tout en haut, jusqu'à la lanterne; je refusai. J'ai eu peur de voir mes contemporains trop petits. Je ne les trouve déjà pas trop grands de plain-pied.

L'office terminé, j'allai prendre le bras du bon Mau-

rice qui me guettait, et nous nous assîmes sous les arcades de cette grande cour intérieure, qui ressemblent aux portiques d'un monastère italien. Là, tandis que les plus gaillards des invalides couraient, sifflaient, fumaient, avec ce qui leur reste de jambes, de bras, de visage et de souffle, nous nous racontâmes l'un à l'autre, lui la guerre et ses fatigues, moi, la société et ses chagrins : tous deux, nos combats et nos blessures. Les existences les plus diverses d'aspect se ressemblent toutes au fond ; le trait de ressemblance, c'est le malheur. Les événements extérieurs ne sont que l'écorce de la destinée; le mystère est dans le cœur. La pêche est suave et veloutée; le noyau de la pêche est rude et amer.

C'est une relation, un sentiment, une parenté indéfinissables que la nature du lien qui unit un homme à son remplaçant aux armées. Bien que l'intérêt et le calcul aient formé ce nœud, un remplaçant est votre frère, comme une nourrice est votre mère. Il vous a donné son sang, comme elle son lait. L'une vous a fait vivre, l'autre vous a empêché de mourir. Qu'importe pour quel prix? Le lait et le sang ne seront jamais des marchandises. Cependant, malgré des rapports si intimes et si touchants, notre double récit achevé, Maurice était gêné avec moi, et je m'amusais tout au plus avec Maurice. C'est que, pour la conversation du moins, les confraternités, les convenances, les affections mêmes sont de tristes ressources, sans la conformité d'éducation et la correspondance des idées. Quant à moi, je ne trouve bientôt plus rien à dire à ceux qui n'entendraient pas tout; et j'aurais beaucoup d'esprit, que je serais toujours plus bête que la bête avec qui je causerais.

Nous levâmes la séance d'un commun accord, sans nous être concertés; et nous allâmes nous mêler aux différents groupes d'invalides qui s'étaient répandus de tous côtés. J'en vis quelques-uns qui bêchaient et plantaient un petit carré de terre, avec deux petits enfants, grimpés sur leurs épaules : tous les vieux soldats aiment les enfants et les jardins; d'autres qui écoutaient d'une oreille avide une espèce de Monsieur qui leur lisait le

journal de la semaine dernière; d'autres qui jouaient du flageolet ou qui chantaient de manière à faire désespérer de l'art musical en France; quelques autres qui recevaient d'un air contrit les criardes remontrances de leurs femmes, venues tout exprès pour les appeler fainéants, coureurs, libertins, que sais-je? et ces bordées d'injures tombaient grotesquement sur des jambes de bois, des yeux de verre et des mentons de cire. Ces pauvres invalides, il fallait qu'ils fussent bien coupables, car ils étaient bien doux. Moi, si j'étais le maître, je supprimerais les scènes de jalousie et les querelles de ménage dans l'intérieur de l'établissement. « S'il faut être harcelé par sa femme jusque dans ses derniers retranchements, j'aime autant rien; que diable! on est invalide ou on ne l'est pas. » Voilà ce que répondait le plus récalcitrant de ces mauvais sujets, et il avait cent fois raison, quelque tort qu'il ait eu.

Maurice me désignait et me nommait, en passant, les plus célèbres de ses camarades: celui-ci était un enfant, un tambour, je crois, qui, dans les premières campagnes d'Italie, avait amené prisonniers au quartier général six grenadiers hongrois, hauts de cinq pieds huit pouces et gros à proportion. Celui-là, ancien sergent à la 32e demi-brigade, ayant la peste en Égypte, se sauva en fraude du lazaret, et suivit sur un âne, à travers le grand désert, l'armée qui se dirigeait sur Saint-Jean-d'Acre. Sa seule crainte était qu'on ne le reconnût comme pestiféré avant qu'il pût se faire tuer. Son bonheur voulut qu'il montât le premier à l'escalade, qu'il sautât en l'air avec le bastion miné, qu'il fût guéri de la peste par cette secousse plus qu'extraordinaire, et qu'il reçût en retombant un fusil d'honneur des mains du général en chef. — Ce grand brun, dans je ne sais plus quelle affaire en Allemagne, voyant un boulet arriver droit sur l'Empereur, jeta rudement Sa Majesté à bas de son cheval, et perdit lui-même les deux cuisses. L'Empereur lui pardonna. — Ce vieux major, là-bas, qui a quatre-vingt-dix ans et trois cheveux qui lui font encore une queue sur la nuque et deux boucles sur les oreilles, étant lieutenant de cava-

lerie dans la guerre contre le grand Frédéric, eut le bras emporté très-loin par un boulet... « Ah! ma bague, ma bague, cria-t-il à un trompette, allez me chercher ma bague. » C'était une dame de la cour de Versailles qui la lui avait donnée. On la lui remit à l'autre main, et après un premier pansement, fait à la hâte, il poussa son cheval dans la mêlée, au cri de vive le Roi! Quatre ans après, il obtint la croix de Saint-Louis et le grade de capitaine, et il s'estima fort heureux. Tant de grâce et de sang-froid, de galanterie et d'intrépidité allaient parfaitement à la physionomie ouverte et aux manières *comme il faut* de ce vétéran de l'ancien régime, et je le saluai comme un monument encore debout d'une civilisation disparue.

Qui reconnaîtrait maintenant les jeunes et brillants vainqueurs de l'Amérique, de l'Italie, de l'Égypte, de l'Allemagne, du Portugal, etc., etc.; qui reconnaîtrait l'ombre de la grande-armée? Comment, avec ces chapeaux déformés, ces larges habits fuyants, aux retroussis mal agrafés; comment, avec tous ces invalides, recomposer par la pensée un dragon de la garde impériale, un hussard alerte, un élégant lancier, un carabinier herculéen, portant la pelisse écarlate, les bottines, le casque romain, les plumes polonaises, ou la cuirasse d'or?... Eh bien! il en est, parmi ces invalides, qui ont pu devenir époux de princesses, et qui ont préféré rester les favoris de la victoire, tant elle était belle sous la République et sous l'Empire! — Combien en vois-je, sans doute, qui, sortis des *guides de l'Empereur*, ont fait en 1805 retentir, sous leurs sabres recourbés, les pavés de Dresde et de Weymar! et les jeunes Allemandes, en apercevant passer le bout des plumets rouges et verts au-dessus des petits volets de leurs salles basses, jetaient vite leur ouvrage et entr'ouvraient toutes les fenêtres, et les Français se retournaient en roulant leur moustache dans leurs doigts, et, le soir, c'était la valse, et c'était l'amour, jusqu'au départ!... car les Allemandes étaient douces et bonnes, et si elles n'avaient point l'œil ardent, la taille voluptueuse et les pieds adorables des divines Andalouses, elles avaient la fraîcheur, le

sourire et la voix des anges, et leur ceinture ne cachait pas de poignard pour leurs amants français! Et je passai rapidement auprès de certains groupes, de peur d'entendre les conquérants des Pyramides et du Kremlin se raconter entre eux lequel des cabaretiers du *Gros-Caillou* donne le plus d'eau-de-vie pour dix centimes, ou entamer une grave discussion sur la meilleure qualité de trois détestables espèces de tabac. Car nos idées changent avec nos habitudes; car bien peu de gens ont le langage que supposerait leur destinée; bien peu de gens, rois ou soldats, ont le sentiment de ce qu'ils sont, et la conscience de la poésie de leur rôle. Le poëte sait cela pour eux.

Mais je ne pouvais me lasser d'admirer la cordiale fraternité qui règne entre tous ces hommes, de drapeaux, d'âges et de régimes si opposés. Vieille monarchie, République, Vendée, Empire, Restauration, tout est la France pour ces vrais Français. Aigle, coq, fleur de lis, ne sont à leurs yeux que des symboles ou des cocardes qu'il a plu à la France d'adopter, des parures que la folle qu'ils aiment a mises tour à tour à son bonnet. Et comme ils n'ont jamais vu que la France, dans toutes ces métamorphoses, ils ne se partagent point en vainqueurs et en vaincus pour se haïr ou s'opprimer, mais chacun d'eux garde et exprime ingénument ses affections, ses préventions même, ses espérances peut-être, sans dénoncer ni maudire celles de ses frères, et ils se tendent la main,... quand ils en ont. — Puissent les héros et les blessés de la politique venir prendre leçon des blessés et des héros de la guerre! Puissions-nous apprendre tous, citoyens ou sujets, que dans ce siècle de bouleversements sans nombre comme sans exemple, les diverses formes de gouvernement qui se succèdent, ne sont que les cultes différents d'une même divinité : la patrie! Et sachons surtout que, parmi tant d'opinions, d'intérêts, de luttes et de factions, quelles que soient les dénominations qu'on leur donne, il n'y a réellement que deux partis : les honnêtes gens et les intrigants; les hommes distin-

gués et les esprits vulgaires; en un mot, les bons et les mauvais...

« Avis aux électeurs et aux ministres pour le choix des fonctionnaires et des députés, » reprit Maurice, en parodiant mon geste et ma voix; car, sans m'en apercevoir, j'avais débité fort intelligiblement ce monologue politique. Je persiste dans mes conclusions, en me réunissant à la motion de Maurice.

Cependant le jour tombait, et mon *remplaçant* me reconduisit cérémonieusement jusqu'à la grande porte. Comme je lui disais adieu, en l'engageant à venir me voir, deux vieilles gens lui sautèrent au cou, c'étaient sa mère et son père... Je regardai autour de moi s'il ne me viendrait pas aussi... pauvre insensé!

« Maurice, lui dis-je, en secouant sa manche sans bras, vous aviez raison, il y a de plus grands malheurs que cela! »

Et je m'éloignai sans retourner la tête.

MON FANTASTIQUE

> Si l'homme ne croyait qu'à ce qu'il comprend, il ne croirait ni à Dieu, ni à lui-même, ni aux astres qui roulent sur sa tête, ni à l'herbe qui pousse sous ses pieds.
>
> ANONYME.

Miracles, prophéties, rêves providentiels, visions, fantômes, intuitions, pronostics, pressentiments, coïncidences surnaturelles, etc., etc.; que faut-il penser de tout cela? Les esprits forts s'en tirent avec deux mots: *mensonge* ou *hasard*. C'est on ne peut plus commode. Les âmes superstitieuses s'en tirent... ou plutôt ne s'en tirent pas. Ces pauvres âmes s'y jettent à corps perdu; elles n'ont foi qu'à l'*inconcevable* et se font un petit *ordinaire* de

phénomènes. C'est un amusement qui a son charme et surtout son innocence. Je préfère de beaucoup ces âmes-ci à ces esprits-là. D'abord je rencontre moins des unes que des autres : c'est tout bénéfice. En effet, il faut avoir de l'imagination pour qu'on puisse l'avoir malade; et n'a pas qui veut la tête perdue dans les nuages; tandis qu'il suffit d'être électeur et abonné à deux ou trois journaux industriels pour en savoir aussi long et en croire aussi peu que Voltaire et Diderot.

Et puis, j'aime mieux la folie que la sottise, la superstition que l'incrédulité, le chaos que le néant. Mais ce que je préfère à tout, c'est la vérité, la lumière et la raison. Je les cherche avec une foi vive et un cœur sincère. J'examine toute chose, et j'ai pris le parti de n'avoir de parti pris sur rien.

En fait de choses merveilleuses, sans doute on ne saurait trop tenir sa croyance sur la défensive, car rien n'est plus aisé à feindre, ni plus difficile à constater; mais n'oublions pas que Dieu est grand. Quand on me raconte de ces choses, je me dis : Il y a mille à parier contre un que cela est faux; mais il y a un à parier contre mille que cela est vrai. Voyons. — Quoi! le monde matériel et visible est encombré d'impénétrables mystères, de phénomènes inexplicables, et on ne voudrait pas que le monde intellectuel, que la vie de l'âme, qui tiennent déjà du miracle, eussent aussi leurs phénomènes et leurs mystères! Pourquoi telle bonne pensée, telle fervente prière, tel mauvais désir n'auraient-ils pas la puissance de produire ou d'appeler certains événements, des bénédictions ou des catastrophes, comme le gland produit le chêne, comme les fleurs attirent la rosée, comme l'aiguille aimantée appelle le tonnerre? Pourquoi n'existerait-il point des causes morales, comme il existe des causes physiques dont on ne se rend pas compte? et pourquoi les germes de toutes choses ne seraient-ils pas déposés et fécondés dans la terre du cœur, pour éclore plus tard sous la forme palpable des faits?

Combien de péripéties terribles, de dénoûments imprévus dans le drame toujours renaissant de la vie

des nations, des familles ou de chaque individu!... Combien de fois se dit-on : Qui aurait cru cela? quel fléau sans nom! quelle injustice du sort! Ce n'est pourtant que la conséquence rigoureuse, la déduction nécessaire de quelque principe déterminant, la moisson fatale de quelques mauvais grains qu'on a semés, puis oubliés. Les maladies du corps ont aussi dans nos imprudences et nos excès leurs motifs certains, qui souvent échappent à notre souvenir ou à notre perspicacité. Il y a des comètes qui embarrassent fort les astronomes, et dont les retours ne sont pas calculés, tant est longue et indéfinie la parabole qu'elles décrivent. Est-ce à dire qu'elles ne soient pas soumises, comme tous les astres, à une loi régulière? non, certes; mais l'homme n'a pu encore soumettre cette loi à son compas. Il en est ainsi de la loi qui régit les événements humains. Or, quand Dieu, en de rares circonstances, et pour quelques-uns de ses enfants, a daigné soulever un coin du voile éternel et répandre sur leur front un rayon fugitif du flambeau de la prescience, gardons-nous de crier à l'absurde et de blasphémer ainsi la lumière et la vérité même!

Voici une réflexion que j'ai faite souvent : il a été donné aux oiseaux et à certains animaux de prévoir et d'annoncer l'orage, les inondations, les tremblements de terre. Tous les jours les baromètres nous disent le temps qu'il fera demain... Et l'homme ne pourrait point, par un songe, par un signe quelconque de la Providence, être averti quelquefois de quelque événement futur qui intéresse son âme, sa vie, peut-être son éternité? L'esprit n'a-t-il donc pas aussi son atmosphère dont il peut pressentir les variations? Du moins quelques éclats brisés, quelques facettes éparses du vieux miroir prophétique surgissent encore, çà et là, aux regards de quelques hommes maladifs plutôt qu'inspirés. Enfin, et quelle que soit la misère du merveilleux dans ce siècle trop positif, il y aurait du charme et de l'utilité à en retirer, si tous ceux qui en réfléchissent de faibles éclairs rapportaient à un foyer commun tous ces rayons divergents; si chacun, après avoir consciencieusement interrogé ses souvenirs, rédigeait avec

bonne foi et déposait dans quelques archives le procès-verbal circonstancié de ce qu'il a éprouvé, de ce qui lui est advenu de surnaturel et de miraculeux. Peut-être quelqu'un se trouverait un jour, qui, en rapprochant les symptômes et les événements, parviendrait à recomposer en partie une science perdue... En tout cas, il composerait un livre qui en vaudrait bien d'autres.

Quant à moi, je suis apparemment ce qu'on appelle *un sujet,* car j'ai eu de tout cela dans ma vie, si obscure d'ailleurs; et je viens, le premier, déposer ici mon tribut, persuadé que cette vue intérieure du personnage le moins intéressant a toujours une sorte d'intérêt.

Donc, voici *mon fantastique,* c'est-à-dire un choix de *mon fantastique;* j'ai dû en élaguer des choses trop semblables entre elles, qui feraient double emploi et triple ennui; puis celles que l'on ne peut dire qu'à son confesseur, à moins qu'on ne soit un Jean-Jacques Rousseau; enfin, celles qui se rapportent à des problèmes mystiques dont je n'ai pas eu moi-même la solution, et qui composent une espèce de logogriphe sans mot ou d'apocalypse *pour un* entièrement dénuée d'importance pour les autres comme de clarté pour moi. Tout le *petit merveilleux* que je vous donne, lecteur, s'est vérifié dans ma vie réelle. Je ne vous demande qu'une grâce, ami lecteur; c'est de croire que, si j'inventais, j'inventerais mieux, quelque peu d'imagination que vous m'accordiez. Depuis que je me connais, depuis que je sais lire et écrire, tout ce qui m'arrivait de surnaturel, je le consignais sur le premier papier que je trouvais... Ce sont des mémoires d'un singulier genre. Je ne puis en ouvrir les premières pages sans pleurer beaucoup : il y est parlé de ma mère, qui m'a dit adieu sitôt! Ne riez donc pas, lecteur, des extraits que j'en vais mettre sous vos yeux, tout naïfs et puérils qu'ils sont.

Je commence.

La première chose, plus qu'étonnante, qui m'arriva, j'avais à peine huit ans. — J'étais, depuis la veille au soir, dans la ville d'Orléans, où l'on m'amenait de Paris pour faire mes études chez un bon prêtre, ancien ami

de ma famille, qui venait d'y établir un pensionnat. Nous étions descendus chez une de mes parentes qui m'a toujours traité comme un fils chéri. Quand je fus bien reposé, quand je fus lesté d'un excellent déjeuner, elle me donna un domestique pour courir la ville avec moi et m'en montrer les curiosités. Je ne connaissais Orléans que par la peur et la haine que j'en avais. Voilà six semaines qu'avec mes huit ans je me disais le plus malheureux des hommes d'être condamné à partir pour Orléans. Orléans, c'était pour moi ne plus jouer à la balle aux Champs-Élysées, ne plus effaroucher les rondes des petites filles aux Tuileries; ne plus embrasser tous les matins ma mère et mon père; c'était un exil, une prison, la pension, enfin! Jamais il ne m'était venu à l'idée de demander si cette ville était belle ou laide : je ne savais rien d'Orléans et n'en voulais rien savoir. Seulement, ma terreur avait fini par me créer un fantôme de ville que je ne pouvais plus écarter de ma pensée ni de mes rêves pendant les derniers moments de mon séjour à Paris. J'étais comme enfermé dans cette ville d'imagination, je marchais dans ses rues, je lisais les enseignes de ses boutiques... Eh bien! lorsque je sortis dans la véritable Orléans, je m'y reconnus tout de suite, rien ne m'embarrassait : j'allais, je volais de rue en rue, de place en place, sans la moindre hésitation, les appelant d'avance par leur nom : la rue des *Carmélites,* la rue de la *Bretonnerie,* la rue *Banier,* la place du *Martroy,* la rue *Royale,* la rue *Bourgogne,* la rue de l'*Évêché,* la place de l'*Étape,* le *Mail,* le *Cloître Saint-Aignant,* etc., etc., tellement que ce brave *Popodisch* (c'est ainsi que se nommait le domestique de ma tante, pauvre prisonnier de guerre autrichien), tellement, dis-je, que ce brave Popodisch, tout ébahi de me suivre au lieu de me conduire, s'écriait à chaque détour : « Petit Français, sorcier, *ia, ia,* sorcier, petit Français! » Je me rendis de cette manière jusqu'à la porte du pensionnat, dans une rue étroite derrière la magnifique église de Sainte-Croix, et je retournai de même à la maison. Et, ce qui n'est pas moins étrange, c'est que cela me paraissait tout simple dans le moment.

ma bonne; ils me répondirent qu'on ne l'avait pas vue et que je n'étais pas assez près de ma fin pour qu'on eût cru devoir avertir ma famille. Je demandai la lettre de mon père... il n'y avait point de lettre. Alors je leur racontai ma vision, ils en rirent beaucoup; ils riaient encore... lorsque ma bonne entra réellement et me donna une lettre de mon père qui, sans autre raison qu'une inquiétude vague, voulait avoir de mes nouvelles. — La lettre était mot pour mot celle que j'avais cru lire et que j'avais redite de mémoire à mes amis, et la charade s'y trouvait!... — Nous nous regardâmes tous les trois, et personne n'eut plus envie de rire.

.... Bien des fois, il m'arrive dans les rues de me dire : Ah! voici monsieur un tel, je ne le croyais pas ici. J'approche, je me trompais, mais je le rencontre lui-même un peu plus loin, comme s'il eût été précédé du spectre de sa ressemblance.

.... Le jour de ma première communion, j'entendis un concert aérien d'une douceur ineffable. Ces accords invisibles, qu'aucune musique de la terre ne peut reproduire, se renouvelèrent de loin en loin pour mon oreille jusqu'à ce que j'eusse vingt ans, à tel point que je m'arrêtais tout court dans mes promenades pour écouter en extase la lointaine harmonie. Jusqu'à l'âge de vingt ans, ma vie fut sainte et pure. Hélas! depuis lors, quelquefois la divine sérénade s'est changée en un infernal charivari.

.... Dans l'été de 1824, vers minuit, je revenais par les champs à un château de la Brie où je devais passer quelques jours. Je m'étais égaré dans une longue promenade, et je hâtais la marche pour arriver avant que le gros chien ne fût lâché. La lune courait de nuage en nuage, comme un ballon lumineux, et d'intervalle en intervalle, sa lumière se réfléchissait éclatante sur un grand mur blanc, à ma droite. Tout à coup, j'aperçois sur ce mur une silhouette gigantesque de femme voilée et parée, qui allait du même côté que moi. Je me retourne, il n'y avait personne sur le chemin. Je reporte mes yeux à la muraille, la grande silhouette marchait encore. Dix fois je fis le même mouvement de tête, du

chemin au mur, du mur au chemin, toujours la silhouette de la femme, jamais personne. C'était une ombre que ne projetait aucun corps. Mon cœur battait comme le marteau d'une cloche, une sueur glacée roulait de mes cheveux sur mon visage. — Je parvins de la sorte jusqu'à un endroit où le mur, comme la route, forme un coude; je voulus y jeter un dernier regard... le fantôme ne s'était pas évanoui; seulement, il se trouvait étendu dans une position horizontale et avançait ainsi, comme soutenu et porté par des bras qu'on ne voyait point. Le profil de cette figure se dessinait vivement à la clarté de la lune, et je reconnus, à n'en pas douter, une jeune demoiselle de Bordeaux, que j'avais vue l'année précédente chez mes hôtes. — J'appris au château qu'on venait de recevoir la nouvelle de son mariage; — et je frémis en racontant mon aventure.... Huit jours après, nous reçûmes l'avis de sa mort.

.... Un pauvre me suivait dans la rue en me demandant l'aumône. Je n'avais sur moi que deux pièces de vingt francs et deux pièces de vingt sous. Un ridicule accès d'avarice me saisit, et je refusai l'aumône parce que j'étais trop riche. A quelques pas de là, j'entrai dans la boutique d'un papetier pour y acheter des plumes métalliques. On me demanda un franc. Il faisait déjà nuit. Je jetai ma pièce sur le comptoir et partis en courant, car on m'attendait à l'Opéra. Au bureau des billets, je m'aperçus que j'avais donné une pièce d'or pour vingt sous. — C'était bien fait. Je n'eus garde d'aller réclamer.

.... A quatre ou cinq reprises dans ma vie, j'ai été doué d'une bizarre faculté : c'est de pouvoir dire, à une seconde près, l'heure qu'il est, en quelque moment qu'on m'interroge et dans quelque position que je me trouve, au bal, sur l'eau, en visite, n'importe. Une fois même, pour m'éprouver, on m'a réveillé au milieu de la nuit en sursaut : quelle heure est-il? — Deux heures vingt-trois minutes, ai-je répondu. — *J'allais* comme l'horloge des Tuileries! — Dans ces sortes de paroxysmes, j'ai en moi comme un pendule intérieure dont je

Cette inconcevable prévision des lieux a été remarquée depuis dans trois ou quatre personnes : mystérieuse faculté ou maladie qu'on appelle la *loconotion.*

.... Quelques mois après, l'abbé de Fomblaves (mon maître de pension) entra un matin, avant six heures, dans le *dortoir des jeunes,* comme la cloche du lever sonnait. Il s'arrêta devant mon lit, et, au milieu de beaucoup d'autres paroles, il balbutia : « Votre mère est malade. — Non, monsieur, elle est morte, repris-je avec force, en me levant à moitié. — Qui donc vous l'a dit, mon enfant? ce n'est que cette nuit... » Et alors ma tête tomba sur son épaule et je demeurai immobile de désespoir, mais non de surprise, car, cette nuit même, j'avais vu en rêve une femme, bien jeune encore, en large robe blanche, qui s'enlevait au ciel, toute seule, une palme verte à la main comme les saintes, et appelant : « Émile, Émile, mon fils! » avec une voix très-faible, mais si claire que je l'entendais tinter comme une petite clochette d'argent dans l'air. — Rien au monde ne m'avait préparé à cette nouvelle ni à ce rêve, et la veille encore, ainsi que tous les enfants, je ne songeais pas même que ma mère dût mourir un jour! Comment veut-on que mon cœur ne soit pas devenu superstitieux?

.... Assis dans un fauteuil de maroquin très-élégant, la tête coiffée et poudrée comme les petits-maîtres d'autrefois, des pantoufles jaunes et pointues à ses petits pieds, dont il était coquet, malgré ses soixante-dix ans, ou plutôt à cause de ses soixante-dix ans, mon aimable et vénérable père s'occupait sans relâche d'affaires administratives ou de recherches littéraires, devant un grand bureau encombré de livres et de papiers; et moi, je travaillais sur une petite allonge à refaire mon éducation de collége, ne m'interrompant que pour écouter des anecdotes et des vers dont mon père avait la mémoire si bien remplie, ou pour aller l'embrasser cent fois par matinée. Il n'aimait pas que je sortisse ni pour la promenade, ni pour le spectacle. Il avait peur de me voir perdre mon temps, ou faire de mauvaises connaissances, ou prendre de mauvaises habitudes... Il avait

peur surtout de ne me voir plus là, car, avec son cœur et son esprit si jeunes, il se sentait vieux pourtant, et, quand je le quittais, il ne grondait pas, oh! non, mais son regard suppliait et semblait dire : Tu reviendras peut-être trop tard! mais je n'entendais pas toujours; j'avais seize ans et l'âme ardente au plaisir!

Un matin, deux de mes camarades vinrent me prier de passer trois jours à la campagne de leur mère, près de Sèvres. Nous devions y composer des proverbes et les jouer avec deux demoiselles dont j'étais amoureux fou, parce que l'une était blonde et rose, et l'autre, brune et pâle. Trois jours!... je ne sais plus comment je fis pour partir, mais rien ne m'en eût empêché. Arrivé là-bas, je fus pris subitement d'une fièvre ardente. Il paraît qu'on me veilla toute la nuit. A la pointe du jour, étant plus calme, j'avançai ma tête hors du lit; il n'y avait personne dans la chambre en ce moment. Je vis la fenêtre à gauche avec ses rideaux blancs rayés de bleu, la porte en face, la cheminée avec une bouilloire devant le feu à moitié couvert, la grande commode de noyer avec ses mains de cuivre et sans marbre dessus, et, au pied de mon lit, la chaise où j'avais jeté mes habits, enfin tout. J'étais éveillé, corps et idées, autant qu'on peut l'être. La porte s'ouvrit, une femme entra. C'était *ma bonne*... oh! bien bonne en effet, ma seconde mère, qui m'a sauvé de mille maux dans mon enfance et de mille sottises dans ma jeunesse, car elle avait de la science et de l'éloquence à force de tendresse et de piété. Elle courut droit à moi, m'embrassa très-fort, me rattacha mon madras, et me remit les bras dans mon lit; puis elle tira de son sac une lettre de mon père, qu'elle décacheta et tint devant mes yeux, et que je lus ainsi sans me déranger ni me découvrir. Je devinai même une charade que ce bon père m'envoyait pour me divertir. Ensuite, je vis ma bonne se baisser à la cheminée comme pour y chercher quelque tisane, et le sommeil me reprit, et je ne vis plus rien. Quand je me réveillai, au bout de trois grandes heures, mes deux camarades éatient là. Je leur demandai

sens et dont je compte involontairement les vibrations. Plaisir ou ennui, rien n'y fait. Le temps me semble avoir des pattes ou des ailes, il est vrai; mais que je sois près du piano d'une jolie femme qui chante, ou à la lecture d'une tragédie mérovingienne, j'ai toujours la conscience de l'heure précise. — Je n'ai pas eu d'accès bien décidé depuis quelques années.

... A la dernière revue de la garde nationale, passée par Charles X, dans le Champ-de-Mars, au mois d'avril 1827, je venais d'être nommé capitaine; mais je ne faisais pas blanc de mon épée. Une vague tristesse m'obsédait, j'étais absorbé dans une pensée qui se débrouillait péniblement, je marchais comme un somnambule et avec cet air idiot qui précède et souvent accompagne l'inspiration chez les poëtes. C'est qu'en effet je faisais, à mon insu, une complainte moitié funèbre, moitié burlesque sur le *licenciement de la garde nationale,* dont, certes, personne ne se doutait alors dans le Champ-de-Mars, pas même le roi. Comment cette idée m'était-elle tombée dans la tête? Dieu le sait. Je sais seulement que, tout en défilant, je ne pouvais m'empêcher d'ajouter couplets sur couplets, jusqu'au douzième, qui prédisait positivement la chute du trône, dans trois ans, et le bannissement du roi et des princes. Les canons auraient été braqués sur moi qu'il eût fallu que ma chanson s'accomplît. Le soir, je la chantai chez des personnes qui fermèrent les portes et frémirent de tout leur corps. On me dit au reste que j'étais un faux prophète, car il venait de paraître un ordre du jour excellent pour la garde nationale... Le lendemain matin, une de ces personnes vint faire amende honorable chez moi en m'annonçant que l'ordonnance de licenciement avait été signée la nuit. Moi, je n'y pensais plus. J'ai vingt témoins de ce fait. Ma complainte courut vite tout Paris. — Elle est si singulièrement applicable que je regrette de ne pouvoir l'imprimer comme pièce fantastiquement historique. Mais l'infortune et l'exil sont des censeurs dont je respecterai toujours l'autorité.

. . . . Au mois de mai 1828, je fus visiter le château de Versailles en compagnie de quelques dames. La soli-

tude désolée de cette royale résidence me consterna; puis, une sorte d'illumination subite me saisit, et j'écrivis, en sortant, les deux strophes suivantes, où se trouva la prévision du musée de Versailles, conçu sept ans après par le roi Louis-Philippe :

Voilà le fastueux, l'abandonné Versaille,
Qu'ose seule habiter l'ombre du grand Louis!
Des fêtes d'autrefois mon cœur encor tressaille ;
Je rêve et les héros de Lens et de Marsaille,
Les dames et le roi, sous mes yeux éblouis;
Tous, fantômes de gloire et de magnificence,
Repeuplent ce palais, solitaire cité,
Dont aucun roi vivant, dans toute sa puissance,
Ne peut remplir l'immensité!

Levez-vous donc, géants exhumés de nos fastes!
Habitants du passé, pressez-vous sur le seuil!
Héroïsme, génie, arts féconds, vertus chastes,
Hôtes sacrés, à vous ces olympes tròp vastes,
A vous parcs et château, nation du cercueil!
Si jamais, dans ce lieu, par un appel suprême,
Tout ce qu'a vu de grand la France est évoqué,
La gloire y fera foule, et, dans Versailles même,
L'espace, un jour, aura manqué!

Certes, il n'était pas possible de prédire plus explicitement ce qui devait être réalisé beaucoup plus tard et sous un roi qui n'y songeait pas alors, qui ne devait pas même penser être jamais roi. Ces deux strophes furent imprimées dans une des éditions de mes *Études françaises et étrangères,* de cette même année 1828. — Une autre circonstance fort singulière, c'est que je les envoyai, le jour même, à un de mes amis, aide de camp du duc d'Orléans (depuis, Louis-Philippe), et que, par une erreur de plume, qui n'était peut-être encore qu'une intuition involontaire, j'écrivis sur l'adresse : A. M. ***, aide de camp du ROI!

. . . . . Par une froide matinée du mois de février 1832, je m'étais enfermé pour écrire un chapitre du *Livre des Cent-et-Un*. Cela s'appelait une *Visite aux Invalides*. Au commencement de ce chapitre, je suppose que je rencontre mon remplaçant aux armées, qui se nomme Maurice. J'écrivais ce nom, lorsque j'entendis sonner, et aussitôt on vint me dire que quelq'uun

me demandait. « Mais j'avais défendu ma porte. — Mais la personne dit que, si monsieur savait qui elle est, il ne ferait pas difficulté de la recevoir. C'est un nommé Maurice qui se prétend le remplaçant... Qu'il entre. » Et il m'embrassa, et je lui montrai son nom sur mon papier, et il crut peut-être que je m'occupais de lui... Depuis dix ans, je n'en avais pas entendu parler. Il était passé dans les colonies et il en arrivait tout juste et comme évoqué par mon appel magique; ou plutôt, il y a des circonstances où notre pensée se porte d'avance et par un instinct spontané sur un objet qui va se présenter à nous.

. . . Dans la même semaine du mois de février 1832, je m'étais couché souffrant, et je me réveillai au milieu de la nuit en poussant un grand cri. Je venais de voir beaucoup de jeunes gens se réfugier et se barricader dans un escalier tortueux, et un d'entre eux tirer un coup de pistolet dans la poitrine d'un sergent de ville qui venait pour les arrêter. — Cette même nuit et à la même heure, avait eu lieu l'affaire de la rue des Prouvaires, où un sergent de ville reçut, en effet, de la main d'un jeune homme, une balle dans le corps. Je n'ai pas voulu voir ce jeune homme au tribunal, dans la crainte de reconnaître celui de mon rêve. — C'était bien assez comme cela.

. . . . En l'année 1846, j'étais encore très-malade d'une affection nerveuse qui avait dégénéré en une mélancolie noire; je voyageais pour fuir un mal qui voyageait avec moi. Arrivé dans une riche et grande ville, que je ne nommerai pas, j'allai promener mon *spleen* devant les beaux-magasins dont elle abonde. La pluie vint à tomber. — Quand on est triste il pleut toujours. — Je m'abritai dans une élégante galerie, où sont des boutiques de toutes sortes, et que j'arpentais à grands pas... Tout à coup, me voilà immobile; mes yeux ne pouvaient se détacher de la figure d'une jeune fille, toute seule derrière un étalage de petits bijoux.

Cette jeune fille était fort belle, mais ce n'était point sa beauté qui m'enchaînait là. Je ne sais quel intérêt mystérieux, quel lien inexplicable dominait et prenait

tout mon être... Trois jours de suite je revins dans ce passage, le même effet se reproduisit invariablement. C'était une sympathie subite et profonde, dégagée de tout alliage sensuel, mais d'une force irrésistible, comme l'*inconnu* en toutes choses. Je fus poussé dans la boutique comme une machine mue par une puissance surnaturelle. Je marchandai quelques petits objets que je payai en disant : « Merci, mademoiselle Sara. » La jeune fille me regarda d'un air un peu surpris. « Cela vous étonne, repris-je, qu'un étranger sache votre nom... un de vos petits noms; mais, si vous voulez bien penser attentivement à tous vos noms, je vais vous les dire sans hésiter. Y pensez-vous? Oui, monsieur, répondit-elle à demi riante et à demi tremblante. — Eh bien! continuai-je en la regardant fixement au front, vous vous nommez Sara, Adèle, Benjamine N... (je tais ici le nom de famille). — C'est vrai, répliqua-t-elle; et, après quelques secondes de stupeur, elle se prit à rire tout à fait, et je vis qu'elle pensait que j'avais eu ces informations dans le voisinage, ce dont je m'amusais... Mais moi, qui savais fort bien que je n'en savais pas un mot, je fus effrayé de cette divination instantanée... Le lendemain, et bien des lendemains, je courus à mon miracle... Nous causions, *elle* et moi, comme deux compatriotes sur une rive étrangère. — Elle avec une confiance d'enfant, moi avec une ardeur bizarre. C'est que le phénomène de ma divination se renouvelait à tout moment. Je la priais de penser à quelque chose sans me le dire... et, presque aussitôt, je lisais sur son front cette pensée non exprimée. Je la priais d'écrire quelques mots avec un crayon, en me les cachant... et, après l'avoir regardée une minute, j'écrivais de mon côté les mêmes mots dans le même ordre.

Ces expériences, ainsi répétées, m'avaient donné sur elle une autorité sans exemple; et je subissais moi-même un joug dont je ne pouvais ni ne voulais m'affranchir. Je lisais dans sa pensée comme dans un livre ouvert, et elle ne lisait pas dans la mienne : voilà ma supériorité. Mais elle m'imposait ses idées et ses émo-

tions, elle forçait mon cerveau de se modeler sur le sien : voilà sa domination. Chose singulière!... C'était évidemment un phénomène magnétique des plus déterminés, une sorte de somnambulisme éveillé des plus lucides... J'aurais dû, selon toutes les observations, deviner un objet, épeler un écrit dans sa poche et dans sa main... Vingt fois je tentai cette épreuve et toujours sans succès. — Mais, qu'elle pensât sérieusement à cet objet, qu'elle répétât en elle-même les mots de cet écrit... et soudain je devinais tout. Le mystère était entre son cerveau et le mien, non entre mes facultés d'intuition et les choses matérielles.

Quoi qu'il en soit, il s'était établi entre nous deux un rapport d'autant plus intime qu'il était plus pur. J'avais appris d'elle-même qu'elle appartenait à une famille juive de Nancy, qu'elle avait perdu sa mère depuis douze ans, que son père vivait encore à Nancy avec beaucoup d'autres enfants, dans une position bien gênée, et qu'on l'avait envoyée *ici* chez une tante pour s'instruire au commerce : mais j'avais appris surtout qu'elle était une jeune fille d'une rare distinction naturelle, pour l'intelligence et les sentiments ; que tout le monde respectait sa jeunesse et sa beauté, et qu'elle avait la passion innée des arts et de la poésie. Elle parlait trois ou quatre langues par routine, écrivait le français sans trop de fautes, chantait avec une charmante expression, et ne désirait rien tant que de s'instruire. Elle avait copié par-ci par-là un assez grand nombre de vers, et il s'en rencontrait des miens avec mon nom au bas. Elle me les récitait complaisamment sans savoir qui j'étais, et je jouissais doublement de ce suffrage anonyme. — Ému de tout cela, j'avais trouvé moyen de lui faire faire la connaissance d'une dame professeur qui s'était offerte à lui donner, *d'amitié,* des leçons de grammaire et de musique dans ses moments perdus et les jours de fête. Cette dame me rendait compte de ses progrès; et puis j'écrivais de grandes lettres à Sara. Elle me répondait chaque fois, et je lui corrigeais ses fautes, et bientôt elle n'en fit plus. Notre correspondance roulait sur des questions de morale,

d'art et d'histoire, et sur quelques particularités qui la concernaient; moi, je gardais toujours l'*incognito,* et elle m'en faisait la guerre : mais cette innocente intrigue me plaisait, et ma sombre mélancolie s'en trouvait bien dans la journée, sauf à me reprendre le soir. Nous causions presque toujours de religion; elle me répétait : « N'est-ce pas que les différentes religions sont autant de langues diverses qui disent les mêmes choses au même Dieu? — Je voudrais bien, lui répondis-je, que vous parlassiez la même langue que moi... »

Un matin, je la trouvai en pleurs. « Qu'avez-vous donc? — Mon Dieu, c'est que j'ai fait un rêve... — Et moi, repris-je bien vite, j'ai rêvé que vous aviez rêvé : et voilà votre songe tel qu'il m'est apparu... C'est votre mère qui descendait vers vous et qui vous parlait... » Et, disant cela, je lui remis un papier sur lequel j'avais écrit quelques strophes avec une espèce de refrain, car cette vision m'avait tellement frappé qu'à mon réveil je l'avais formulée en vers. Sara jeta les yeux sur le papier, elle pâlit beaucoup, et, entr'ouvrant un tiroir, me fit signe de prendre un petit cahier, puis elle tomba sur sa chaise, s'efforçant de contenir son trouble, car nous étions vus de tous ceux qui passaient. — Je pris en effet le cahier, et quel fut mon trouble à moi-même!... Son rêve, qu'elle venait d'écrire (en prose bien entendu)... tout semblable à celui que je lui remettais en poésie!... C'était sa mère qui, sous sa robe de fantôme, lui avait tenu un discours triste et touchant, divisé en versets qui se terminaient tous par un refrain identiquement pareil au refrain de mes strophes! — Nous restâmes comme pétrifiés et n'osant lever les yeux!... Enfin : « Mais qui êtes-vous donc? s'écria-t-elle... J'ai peur. » Je sortis sans rien dire; mais je courus faire imprimer, dans un journal de la ville, le rêve avec un préambule et une conclusion, et, dès le surlendemain, le journal était sous les yeux de Sara; seulement j'avais changé son nom... et j'avais signé le mien! — J'arrivai quelques minutes après cet envoi... Elle était tout heureuse de me connaître, et aussi des pronostics qui couronnent le rêve, et sur lesquels j'appuyais encore

dans mes derniers vers : — elle croyait... comment ne pas croire après de si miraculeuses évidences?

Voici ce rêve, encadré, comme je viens de le dire, dans une petite composition, et tel que je le fis imprimer dans le temps... au nom près; et, si j'avais retenu le petit cahier, on verrait quelle effrayante identité!

UNE APPARITION.

La jeune israélite, au logis retournée,
Se reposait des longs travaux de la journée,
Dans la couche modeste, où l'innocent sommeil
Caresse, chaque nuit, son sourire vermeil. —
Cette nuit-là, des pleurs roulaient sur son visage.
Quel souvenir troublait son rêve? ou quel présage?...
Soudain elle étendit, leva ses bras, et puis
Les laissa retomber, murmurant : Je ne puis;
Et, faible, se reprit à pleurer, comme on pleure
Ceux qui n'entendent plus avec nous sonner l'heure.
C'est que, minuit frappant, elle avait vu s'ouvrir
La porte de sa chambre, et tout à coup s'offrir,
Sous la robe qu'on garde au cercueil... une morte!
Le fantôme ferma soigneusement la porte,
Et, venant droit au lit, en tira les rideaux...
Ce n'était pas un spectre, une charpente d'os
Avec des vides noirs et hideux; mais une âme,
Visible aux yeux de chair sous sa forme de femme,
Et n'ayant de la mort que la sérénité
Qu'au front des bienheureux pose l'éternité. —
La sainte vision, des feuilles de sa palme,
Toucha la jeune fille, et d'un air tendre et calme
La regardant, lui dit ces mots, du son de voix
Dont un ange abordait les Hébreux autrefois :

« Sara, ma fille préférée,
Non, ce n'est point un songe vain;
C'est moi, ta mère tant pleurée,
Qui descends du séjour divin.
Le Seigneur, cette nuit, m'envoie
(Car j'étais triste dans le ciel)
Pour qu'un moment je te revoie,
Ma jeune rose d'Israël!

« Chère enfant, es-tu grande et fraîche,
Depuis douze ans, douze ans si longs!
Ta joue a l'éclat de la pêche;
L'or ne vaut pas tes cheveux blonds;
Tes yeux sont comme deux étoiles
Rayonnant au front du Carmel;

Ton sein palpite sous ses voiles
Comme deux ramiers d'Israël.

« Mais, si le printemps te décore
D'un diadème de beauté,
Joins y la vertu, belle encore
Quand l'aube passe avant l'été.
Ah ! je sens que ta vie est pure !
(Rien n'échappe à l'œil maternel)
Tu seras, comme sa parure,
L'exemple et l'honneur d'Israël !

« J'admire comment dans la foule
Tu gardas ton chaste trésor;
Près du ruisseau fangeux qui roule,
Tel brille intact un anneau d'or;
Pourtant, du plaisir non profane,
Que ton cœur savoure le miel!
C'est comme la divine manne
Dont se délectait Israël.

« Belle entre toutes tes compagnes,
Sous mes invisibles regards,
Va folâtrer par les campagnes,
Ou chercher l'ivresse des arts;
Loin du fracas de Babylone,
Suis leur flambeau, phare éternel,
Semblable à l'ardente colonne
Qui marchait devant Israël.

« A la voix qui trompe et qui flatte,
Tremble de te laisser charmer;
Surtout, oh! ne sois pas ingrate,
Au cœur qui sait vraiment aimer.
Ainsi tu pourras, sage et tendre,
Tes grâces pour dot, à l'autel,
Me donner, dans ma tombe, un gendre
Parmi les premiers d'Israël.

« Ainsi, de ton vertueux père,
Chargé de labeur et d'enfants,
Tu pourras, mon âme l'espère,
Dorer les vieux jours triomphants. —
Comme à la voix de nos prophètes,
Il accourrait à ton appel,
Fier de présider à tes fêtes
Dans un des palais d'Israël!

« Mais le coq chante... le jour brille...
J'entends qu'on m'appelle là-haut...
Quoi! déjà nous quitter, ma fille ! —
Oh! séparons-nous — il le faut!

Puisse du moins mon auréole
Éclairer ton chemin mortel !...
Adieu ! — malgré moi je m'envole...
Sois heureuse dans Israël ! »

. . . .

Un jour où, plus rêveur encor que d'habitude,
Sans entendre le bruit que fait la multitude,
Je traversais, d'un pas distrait, un grand bazar,
Caressant quelques vers dans mon cœur... le hasard
(Si le hasard jamais est pour rien dans ce monde)
Me fit porter les yeux sur une tête blonde,
Jeune fille occupant ses deux mains au travail
D'un commerce élégant et de menu détail.
Mais fière de nature, et laissant ses pensées
S'aventurer, bien loin et bien haut élancées;
Mystère que j'avais d'un coup d'œil reconnu...
Il est des fronts si clairs qu'on y voit l'âme à nu ! —
Du reste, un col de neige, une taille d'élite,
Et, sous ses cheveux blonds, le type israélite :
Profil accentué, pure distinction,
Primitive fraîcheur des roses de Sion !

Et je me dis : Ce front que la grâce environne,
Comme Esther, à bon droit, porterait la couronne !...
Un riche hymen du moins, par l'amour ennobli,
Réparera du sort l'injurieux oubli...

Je le sais... je le vois... et de ces belles noces
Vers le temple déjà s'avancent les carrosses...
Et de la mariée on vient de tout côté
Admirer le bonheur, égal à sa beauté !
Or, cette jeune fille, ainsi qu'on le devine,
(Et je l'ai su depuis de sa bouche divine),
Est celle qui, la nuit, a cru voir revenir
Une ombre pour lui dire : « Espère », et la bénir.

Oh ! ne soyez pas inquiète,
Sara ; le ciel est noir, le destin peu brillant...
Mais vous avez pour vous un rêve d'Orient,
Et l'horoscope du poëte !

Vous voyez que la conclusion de tout cela était un mariage magnifique et inespéré dans la position de Sara. — Cependant plusieurs partis se présentèrent assez sortables; mais c'étaient d'honnêtes ouvriers ou de bons petits commerçants... le tout vulgaire de paroles et d'idées. Sara soupirait et refusait : « Vous m'avez rendu un triste service, me disait-elle... et

pourtant je vous bénis!... je ne veux plus des miens... et les vôtres ne voudront jamais de moi! — Et notre rêve! lui répliquais-je toujours. Soyez forte, Sara, et ne donnez votre main qu'avec votre cœur, et en échange du sort brillant que votre mère vous a prédit. »

Après trois refus, la tante et tous les parents se fâchèrent et menacèrent. J'avais vu quelquefois cette tante, si différente de sa nièce... Elle s'imagina que c'était moi qui détournais Sara de tous les partis qui se présentaient; elle avait raison; mais elle crut... et elle avait tort. Les gens communs croient toujours au mal, qui est en effet fort commun aussi.

Une nuit, j'entendis dans mon oreille une voix forte qui me criait: « Sara est malade, très-malade! » Je volai de grand matin chez la tante, sans passer par la galerie. Je monte, la tante m'ouvre, l'injure à la bouche; je n'entends rien et je vais droit au lit de Sara... Un médecin israélite la veillait et attendait une crise. La veille au soir, Sara était rentrée avec une fièvre très-forte, le délire avait continué toute la nuit, et maintenant une prostration générale succédait, entrecoupée de mouvements convulsifs. — Le médecin me prit à part dans une pièce voisine et me fit entendre qu'il craignait beaucoup. — De cette pièce je voyais en plein le front de Sara, et mon intuition l'emportant sur mon inquiétude même : — Docteur, lui dis-je tout bas, voulez-vous savoir de quelles images son fiévreux sommeil est occupé?... Elle se croit, en ce moment, au grand Opéra de Paris, où elle n'est jamais allée, et une danseuse coupe, parmi d'autres herbes, une plante de ciguë, et la lui jette en criant : C'est pour toi! — Le médecin me crut en délire. — Quelques minutes après, la malade s'éveilla lourdement, et ses premières paroles furent : « Oh! que c'est beau, l'Opéra!... Mais pourquoi donc cette ciguë que me jette cette belle nymphe?... » Le médecin resta stupéfait. — La tante changea tout à coup sa colère en une sorte de vénération. — Une potion où il entrait de la ciguë fut administrée à Sara, qui se trouva guérie en quelques jours. — Peut-être deux mois après, un jeune homme, très-riche israélite

étranger, passe dans la galerie où Sara était revenue; il est frappé de sa beauté; il cherche à la connaître; il est plus frappé encore de son esprit et de ses sentiments; il met à ses pieds soixante mille livres de rente et demande sa main... Je donne mon consentement... et il emmène sa femme à Paris. — Et, le jour même du mariage, une toile se lève devant mes yeux, si longtemps abattus par la maladie nerveuse... qui s'évapore comme un léger brouillard au soleil. Quelles sympathies mystérieuses! quel long accès de seconde vue!...

Et ce n'est pas tout. J'oubliais un détail curieux. — Une des grandes préoccupations de Sara était de revoir son père et de le garder près d'elle, lorsque nous causions, autrefois, de ce mariage fantastique!... « Mon père, homme simple, me disait-elle, ne pourrait pas vivre de notre vie, si en effet ce grand mariage du rêve se réalisait... et, cependant, je ne serais heureuse que si je le sentais là. — Mon Dieu! lui répondis-je, Sara, il m'a semblé dans mon rêve (je ne vous l'ai pas dit dans toutes ses particularités), il me semblait que ce mari, qui doit venir, avait un hôtel et un grand jardin, et au bout de ce jardin un joli pavillon isolé où votre père pourrait vivre indépendant et près de vous. »

Je ne songeais plus à cette chose, lorsqu'un matin, le mari de Sara, que j'avais connu là-bas, vint me trouver, à Paris, où j'étais retourné, guéri, et dans mon cabinet au ministère des finances, où j'avais repris mes fonctions. Il me dit presque tout de suite : « C'est dans un mois la fête de Sara, vous connaissez son amour pour son père; son bonheur serait de l'avoir avec nous... elle n'en dit rien, car bien des obstacles s'y opposent; les habitudes, l'éducation... Mais le hasard vient de me faire trouver un hôtel que j'achète aujourd'hui même, et au bout du jardin se trouve... — Un pavillon, n'est-ce pas? interrompis-je avec une vivacité fébrile, et vous voulez y loger ce bon père, et qu'il y soit tout installé pour la fête de Sara, à qui vous ménagez cette délicieuse surprise! — Qui donc vous a dit cela? répliqua le mari étonné; à peine si j'y ai pensé moi-même!... »

Il ne manquait plus que ce pavillon pour compléter

le miracle de mon intuition, et le bonheur non moins miraculeux de Sara.

Ce fut là mon dernier et mon plus singulier accès de seconde vue, et vous avez pu reconnaître, lecteur, tous les phénomènes du somnambulisme magnétique poussé à son point culminant de lucidité. Seulement, j'étais parfaitement éveillé, et, èn apparence, dans un état normal. C'est donc une variété très-remarquable du magnétisme. Mais qu'importe? les effets sont tous les mêmes. — Il résulte pour moi, de cet exemple et de ceux qui précèdent, que tous les phénomènes magnétiques sont possibles et réels. Je crois donc que, dans certaines conditions très-rares de surexcitation maladive et chez certains individus, fort rares aussi, la faculté de voir à distance ou dans l'avenir peut se développer soudainement; je crois que, dans cet état exceptionnel, les choses de demain sont aussi perceptibles que les choses à cent lieues. — Le temps et la distance sont deux obstacles vaincus également par la seconde vue. Je crois, puisque je l'ai éprouvé, qu'à l'aide de certaines sympathies inconnues, un cerveau peut lire dans un autre cerveau; je crois que certains rêves, certaines visions ouvrent quelquefois des perspectives miraculeuses. Shakspeare a mis, dans la bouche du médecin qui suit, d'un œil effrayé, le somnambulisme de lady Macbeth :

> Désordre monstrueux! jusqu'où l'être dévie!
> Ce sommeil accomplit les actes de la vie :
> L'oreille n'entend pas, les yeux ouverts sont morts,
> Un organe invisible en tient lieu dans le corps,
> Et, comme un roi jaloux de son pouvoir suprême,
> L'âme, des sens éteints, fait l'office elle-même!

Je crois à ce que dit Shakspeare, et à cette fonction immédiate de l'âme dégagée du secours des sens, et bien plus puissante que les organes. — Je crois que le magnétisme peut, dans certains cas et sur certains sujets, produire tous ces phénomènes, à époques indéterminées... mais, ce que je ne crois pas, c'est qu'à tout moment, des milliers de somnambules, moyennant dix ou vingt francs,

puissent être tout prêts à se mettre en rapport sympathique avec qui que ce soit, et à lire ou deviner quoi que ce soit; — il y a là comme un sacrilége du phénomène; et je dois avouer que, dans les séances industrielles de magnétisme où j'ai assisté, tout le monde, au bout d'une heure, dormait excepté la somnambule. Et, cependant, je ne nie point; mais je reviens à dire que le magnétisme ne s'élèvera pas facilement à l'état de science, autant à cause de ces caprices insaisissables que du nombre des industriels qui l'exploitent. Il en est de même des rêves, des pressentiments, des intuitions, des visions... Tout cela est quelquefois sérieux et providentiel!... — Mais quand? on ne le sait qu'après; et c'est toujours à recommencer.

J'ai dit tout à l'heure que mes expériences magnétiques avec Sara étaient les derniers phénomènes de ce genre qui se soient manifestés dans ma vie jusqu'à ce jour; je dois pourtant mentionner encore un fait extraordinaire qui a surgi épisodiquement au milieu des scènes intimes de ce drame physiologique et psychologique.

C'était au commencement de l'année 1847; une dame, ancienne amie de ma famille, m'écrit de Suisse, où elle habitait depuis longtemps, qu'elle avait l'intention de venir montrer Paris à son jeune fils, vers la fin de cette année 1847, ou dans les premiers mois de 1848. Elle me consultait sur le choix entre ces deux époques, et sur quelques arrangements pour son séjour *dans la capitale du monde civilisé.* Quand je reçus sa lettre, j'étais dans le paroxysme d'une grande surexcitation nerveuse... je venais d'apprendre par une voix, dans la nuit, cette maladie de Sara que vous savez... Un des aspects de l'avenir politique m'apparut de nouveau, comme à cette revue de la garde nationale, que vous vous rappelez peut-être, et je répondis à la dame suisse, sous la dictée d'un maître invisible, qu'elle eût à venir avant la fin de l'année, *car il se passerait d'effrayantes choses dans les premiers jours de 1848...* C'étaient là mes expressions. Elle n'en tint compte, et ne vint à Paris que le 10 ou le 12 février 1848; et elle se moquait et riait beaucoup de mes prédictions, quelques jours après, au

fameux bal de l'ambassade ottomane, où je l'avais conduite... Encore quelques jours, elle ne se moquait plus. — Elle voulut repartir sur-le-champ. « Non, lui disje, il n'y a rien à craindre d'ici à quatre mois, et, pourvu que vous quittiez Paris vers la mi-juin .. mais pas plus tard... je réponds de vous et d'Eugène. » Cette fois, elle me crut, et le bruit terrible des journées de juin arrriva presque en même temps qu'elle sur les bords de son lac de Constance.

Si quelque nouvelle *illumination* divinatrice venait à se faire dans mon esprit, je m'empresserais, mon cher lecteur, de vous en lancer les reflets et de partager avec vous la notion des choses futures, qui me serait envoyée, mais en n'accueillant moi-même qu'avec la sagesse du doute chaque perspective qui se rouvrirait à mes regards dans le champ du merveilleux.

Parlons, pour finir, de M. de Fontgibu.

Un dimanche (il se perd vraiment dans la nuit des temps), un dimanche qu'une dame d'Orléans m'avait fait sortir de ma pension, je trouvai là M. de Fontgibu, émigré, qui revenait d'Angleterre. « Parbleu ! dit-il en me voyant, voilà un petit jeune homme à qui nous ferons goûter du *plum-pudding.* » C'était une importation nouvelle à laquelle M. de Fontgibu n'avait pas nui. Je trouvai le *plum-pudding* excellent et je rentrai dans ma pension, et je n'entendis plus parler de M. de Fontgibu ni de *plum-pudding.*

Dix ans après, en 1815, je passais sur le boulevard Poissonnière. J'avais faim, j'entrai dans un restaurant et je demandai d'un *plum-pudding* qui était sur le plateau et qui avait fort bonne mine. « Il est retenu me dit le garçon, et nous n'en avons pas d'autre de prêt pour le moment. » La dame du comptoir, voyant ma grande contrariété et ma grande jeunesse, me sourit d'un air d'intelligence protectrice, et, se tournant aussitôt vers une table à sa gauche : « Monsieur de Fontgibu, dit-elle, auriez-vous la complaisance, si vous ne mangez pas tout, de partager votre *plum-pudding* avec monsieur ? » A ce nom de Fontgibu, mon attention s'était éveillée, et je vis un homme assez âgé, poudré à blanc, qui portait

des épaulettes de colonel, très-minces, sur un habit bourgeois, gros bleu, avec des boutons d'uniforme et une épée d'acier. A travers ce déguisement et sous cet air quasi martial je reconnus pourtant mon Fontgibu d'Orléans, et m'approchant de lui : « Colonel... monsieur le marquis, lui dis-je, c'est donc à vous que je devrai toujours l'avantage de goûter du *plum-pudding!* Je suis un tel, ce petit écolier que vous avez régalé ainsi chez madame une telle, à Orléans, en telle année, vous vous rappelez? » Il rassembla un moment ses souvenirs, et me tendant la main avec cordialité : « En vérité, je ne vous aurais pas reconnu ; vous voilà si grand! c'est que je ne vous ai jamais revu .. » — « Et moi, repris-je vivement, je n'ai jamais *remangé* du *plum-pudding.* » Il me fit les honneurs du sien en riant de cette singularité, et me raconta, toujours en riant, comment, ayant été blessé trois fois à l'armée de Condé et ruiné une fois pour toutes par la révolution, il se trouvait maintenant en pension chez ce traiteur obscur, en attendant que le ministre voulût bien s'occuper de lui. Une rougeur de honte me monta au front en songeant que je m'étais moqué, un instant, de cet uniforme peu militaire sans prévoir quel brave et noble cœur pouvait battre dessous. Nous nous quittâmes, lui riant encore, moi presque pleurant... Et, depuis ce jour, plus de M. de Fontgibu, partant plus de *plum-pudding.*

L'hiver dernier, je venais de lire, chez mes cousines anglaises, les cinq actes de mon *Roméo et Juliette* shakspearien, qu'on jouera peut-être au Théâtre-Français dans quatre-vingt-dix ans : cela me fera grand plaisir. Comme je finissais, une autre dame anglaise m'aborda gracieusement avec deux de mes vers qu'elle avait retenus par esprit de nationalité, et me dit : « Est-ce que, pour l'amour de Shakspeare, monsieur, vous ne voudriez pas accompagner demain vos cousines, qui viendront, à six heures, chez moi, prendre leur part d'un *plum-pudding,* aussi bon anglais que votre *Roméo?* » J'acceptai après les cérémonies d'usage. « Mais prenez garde, ajoutai-je gravement, je dois vous prévenir d'une chose : si j'ai l'honneur de dîner demain avec vous, M. de Fontgibu y vien-

dra aussi... et il ne doit pas être jeune! — Qu'est-ce que M. de Fontgibu? » Et je racontai à ces dames mes deux anecdotes de plum-pudding pour les égayer un peu. Elles s'en égayèrent beaucoup; — on n'est pas difficile en amusement après la lecture d'une tragédie. « Je vous promets bien, reprit l'aimable lady, que nous n'aurons pas M. de Fontgibu, je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam, et je vous attends demain, tout seul. » Et elle sortit. Le lendemain, j'étais chez elle avec mes cousines à six heures précises. Nous nous mettons à table. Elle me fait asseoir à son côté, et devant un magnifique plum-pudding. Il y avait dix-huit couverts et toutes les places étaient prises comme au repas de Macbeth. « Eh bien! vous voyez qu'on n'attend plus personne, me dit-on de toutes parts. Et votre M. de Fontgibu? » — « M. de Fontgibu! » annonça un laquais d'une voix éclatante... et un étranger parut entre les deux battants de la porte. Nous étions au plus fort du carnaval, et je compris tout de suite que c'était une mystification, une plaisanterie que ces dames m'avaient préparée. Cependant l'étranger, soutenu par un domestique, presque aussi vieux que lui, circulait péniblement autour de la table, mettant ses deux mains devant ses yeux pour n'être pas ébloui des lumières et cherchant sa place et la maîtresse de la maison d'un air tout désorienté. Il approche, il approche, il approche, il est à deux pas de ma chaise. Je regarde fixement. Je me lève. Cette douillette puce, ces lunettes bleues, cette perruque rousse, c'était lui, lui-même, M. de Fontgibu! Mes cheveux se hérissaient. Don Juan, dans le chef-d'œuvre de Mozart, n'est pas plus terrifié devant son convive de pierre. « Parbleu, monsieur, m'écriai-je enfin, qui suis-je? Qui êtes-vous? et qu'y a-t-il dans ce plat (je lui montrais le plum-pudding)?» M. de Fontgibu, malgré le cornet qu'il appliquait à son oreille, n'avait pas entendu un mot, et tout cela ne lui représentait rien. Pour toute réponse, il me demanda : « Où est donc Mme de N...? Je ne la vois pas. — C'est la porte en face, sur le même palier, dit ma voisine. — C'est la porte en face, sur le même palier, » répéta d'une voix de stentor le vieux domestique dans

le cornet de son maître. Et M. de Fontgibu s'éloigna tout aussi lentement qu'il était venu, en se confondant en excuses et sans rien comprendre à notre stupéfaction. Il dînait chez cette autre dame, et il s'était trompé de porte, parce j'étais là et que j'y étais avec un plum-pudding! « Ce n'était donc pas un jeu joué, une chose arrangée? — Pas plus par moi que par vous, milady! »

Trois fois du plum-pudding dans ma vie, et trois fois M. de Fontgibu! Pourquoi cela? — Une quatrième fois, et je suis capable de tout, ou je ne suis plus capable de rien.

LA SAINTE-BAUME

Notre pays de France est couvert de merveilles naturelles et artistiques qui n'auraient besoin, pour être connues et plus vantées par nos compatriotes, que d'être situées par delà les monts ou par delà les océans. On dirait que la curiosité et l'admiration suivent elles-mêmes la loi mathématique, et s'accroissent en raison directe du carré des distances. Nous ne regardons guère le Beau ou l'Étonnant qu'il nous est facile de voir, et il faut, pour que nous prenions plaisir à une chose, qu'elle nous ait coûté de la peine et des fatigues. Il entre aussi de la vanité dans cette disposition de l'esprit; on veut pouvoir dire aux autres : « J'arrive de la Perse et du Brésil, où vous ne pouvez pas aller, vous, et je vais vous apprendre ce que vous ne sauriez pas sans moi. » Certes, les voyages lointains sont une source d'intérêt puissant, mais doit-on toujours *enjamber* la France, pour aller chercher au bout du monde des phénomènes ou des antiquités que notre sol ou nos arts nous offrent en égale qualité? Et parce que nous pouvons visiter promptement et facilement telle ou telle magnificence, est-ce une raison suffisante pour nous en abstenir?

Pour mon compte, je n'ai jamais adopté cette logique transcendante, et, en fait de voyages, comme en toutes choses, j'aime à procéder du centre à la circonférence, et je vais d'abord à ce qui est plus près. Ce mode me paraît n'avoir rien d'absurde.

J'ai donc exploré un peu les campagnes et les villes de la France centrale, et, d'encore en encore, je suis arrivé dans notre Provence, grave et brûlée, dont le ciel est plus beau que le sol, dont le territoire est plus fertile qu'il n'est pittoresque, mais où l'âme respire quelque chose de grand et de voluptueux à la fois et une sorte de majestueuse mélancolie; et où se rencontrent çà et là quelques sites sauvages, quelques fraîches solitudes, quelques magnifiques scènes de forêts et de montagnes, oasis provençales d'autant plus attrayantes qu'elles sont moins espérées.

C'est ainsi que m'est apparue tout à coup la SAINTE-BAUME, après une journée de soleil, dans les champs de mûriers et à travers les oliviers, les orangers, les jasmins, les héliotropes et les tubéreuses qui embaument l'air de leurs haleines variées!... L'aspect de cet imposant accident de la nature me frappa d'une religieuse admiration, que je voudrais faire passer dans l'âme de ceux qui me liront, et pour cela, j'emprunte, en grande partie, ma narration à une excellente notice que j'ai trouvée sur les lieux, accompagnée de très-beaux dessins par Michallon. — De cette notice sur la Sainte-Baume, complétée par mes impressions personnelles, j'ai tiré l'analyse que voici, en faisant encore quelques emprunts à la description très-fidèle et en même temps très-brillante de coloris qu'en a publiée M. le comte de Villeneuve dans la *Ruche provençale :*

« A quelques lieues des bords de la Méditerranée, au centre de la chaîne de montagnes qui sépare le département du Var de celui des Bouches-du-Rhône, et du sein d'une forêt de chênes, d'ifs, de pins et d'érables aussi vieux que la mémoire des hommes, s'élève une roche calcaire dont les flancs, partout escarpés et d'un accès difficile, se présentent, du côté de la forêt, comme une vaste muraille, et dont la crête surgit au loin par-

dessus les dômes de verdure qui l'environnent. C'est dans cet endroit sauvage, éloigné de tout habitacle, que, selon d'anciennes traditions, fut transportée miraculeusement sainte Magdeleine, à laquelle il a été beaucoup remis parce qu'elle avait beaucoup aimé, et dont les fautes furent expiées par une si longue et si rigoureuse pénitence.

« On conçoit aisément que la foi des premiers chrétiens ait expliqué par des moyens surnaturels le choix d'un pareil séjour; et il fallut en effet quelque chose de semblable à une inspiration pour découvrir, au milieu de ces rochers taillés à pic, la grotte où la sainte pénitente se condamna à passer dans la solitude et la prière plus de trente ans de sa vie. Cette *Baume* (en langage du pays) devint bientôt célèbre; et chaque année encore, à la même époque, le lundi de la Pentecôte, un pieux pèlerinage y amène une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, accourus de toutes les parties de la Provence. Ce pèlerinage avait quelque chose de si saint, qu'il n'était pas rare autrefois de le voir stipulé dans les contrats de mariage comme clause obligatoire, et la crainte d'être frappées de stérilité ne permettait guère aux femmes d'en affranchir leurs époux. »

Et, encore cette année, j'y ai vu trois jeunes couples dévotement agenouillés, qui, après quatre ou cinq ans de mariage, appelaient en vain un fruit de leur amour, qu'ils n'attendront pas longtemps à présent, ainsi que j'en reçois la nouvelle.

« Cette grotte, divisée naturellement en trois parties qui communiquent entre elles, fut consacrée à sainte Magdeleine peu de temps après sa mort. — Saint Maximien, évêque d'Aix, qui l'assista dans ses derniers moments, lui fit ériger là une chapelle où fut placée la statue de la sainte, et des religieux de différents ordres furent chargés, à différentes époques, de l'entretien et du service de ce saint lieu.

« Il paraît toutefois que ce n'est qu'en 1280 qu'un couvent y fut construit sur une des saillies du rocher, et que l'arrangement intérieur de la grotte fut établi d'une manière convenable. C'est à Charles II, prince de

Salerne, et depuis comte de Provence, qu'on doit ces pieuses fondations. Quelques années auparavant, saint Louis, revenant de la Terre-Sainte, avait visité la Sainte-Baume et y avait laissé des marques de sa dévotion. Plusieurs des rois, ses successeurs, et plusieurs reines de France firent également ce pèlerinage; et l'on peut citer dans le nombre Jean Ier, Charles VI, Louis XI avec Marie d'Anjou, sa mère; Anne de Bretagne, épouse de Charles VII, et depuis de Louis XII; Louise de Savoie, mère de François Ier; Claude de France, sa première femme, et la duchesse d'Alençon, sa sœur. Éléonore d'Autriche, seconde femme de ce monarque, entreprit ce même pèlerinage avec le Dauphin, depuis Henri II, et les ducs d'Orléans et d'Angoulême. — Charles IX vint ensuite à la Sainte-Baume, accompagné du duc d'Anjou, son frère, et du roi de Navarre, depuis Henri IV. — Enfin, Louis XIII, Anne d'Autriche et Louis XIV visitèrent successivement ce saint lieu, et voulurent y rendre hommage à la mémoire de Magdeleine.

« Mais de tous ces rois, François Ier est celui dont la munificence s'est exercée avec le plus d'efficacité sur cette pieuse solitude. Le portail surtout, construit par les ordres de ce prince, présentait tous les caractères de bon goût et d'élégance qui caractérisent l'architecture et la sculpture de son temps. Les ornements, tels que guirlandes, festons, arabesques, étaient d'un style remarquable. En face de l'entrée est le maître-autel, placé sous un dôme, jadis en marbre blanc, dont Louis XI donna les dessins sur les lieux en 1447, et dont il fit ensuite tous les frais. Une balustrade, aussi en marbre blanc, entourait cet autel et formait une espèce de sanctuaire. Derrière, dans une grotte particulière, est ce qu'on appelle le lieu de la *pénitence,* que la piété des fidèles avait clos par des grilles de fer. Une statue de la sainte, étendue sur le sol, attestait que c'était dans cette place même que la Magdeleine avait passé tant d'années à pleurer ses fautes et à prier son Sauveur. Au fond de la grotte est une source d'où jaillit une eau abondante, fraîche et limpide, que les pèlerins ne manquent pas de boire, persuadés qu'elle a des propriétés

singulières. Près d'un autel dédié à la sainte Vierge, est un escalier de vingt-deux degrés, qui descend dans une grotte inférieure, où l'on assure que demeuraient les moines avant la construction du monastère.

« A quelques mètres au-dessus de l'ouverture principale est la saillie, dont nous avons parlé, qui forme une terrasse assez large, creusée dans le rocher ou naturellement ou par la main des hommes. C'est là qu'on avait bâti l'ancienne auberge et le couvent. Dans la partie inférieure du rocher, on avait pratiqué, moyennant des terres rapportées, une sorte de jardin où les cénobites cultivaient des légumes et des fleurs, et venaient se promener quand l'âge leur interdisait de plus longues courses.

« Ce lieu, dans lequel on se sent pénétré d'une sainte terreur, autant par les souvenirs qu'il retrace à l'âme que par les aspects dont il frappe les regards, éprouva un commencement de dévastation en 1792 et 1793 (de funeste mémoire), mais les objets précieux en furent seuls atteints, et on se contenta de changer en une maison inhabitée un monastère jadis florissant.

« La dévotion publique garantit, en quelque sorte, pendant notre longue tempête politique, la Sainte-Baume et ses accessoires de tout nouvel outrage; puis vint l'empire, qui était une sauvegarde pour tout et pour tous... et ce ne fut qu'en juillet 1815, qu'une bande armée, quelques misérables forcenés, quittèrent la grande route qu'ils suivaient et firent trois à quatre lieues pour aller ravager le monument que recommandaient tant de pieux et antiques souvenirs. Les portes furent anéanties, les murs et les toits renversés, les autels brisés, les statues mutilées; l'hospice et le couvent devinrent des masures, et les rochers qui forment la grotte de la pénitence purent seuls la garantir d'une destruction si honteuse pour ceux qui s'en faisaient les instruments.

« Mais une éclatante réparation devait bientôt effacer la trace de ces indignes outrages, et, dès 1821, la Sainte-Baume sortit de ses ruines. Ce qui restait des constructions du XVe siècle a été réuni et employé avec

goût; partout où elles manquaient, on y a suppléé par des dispositions nouvelles; les bâtiments qui servaient d'asile aux voyageurs ont été relevés, et le pèlerin peut se diriger maintenant avec sécurité vers cette thébaïde où le sacrilége avait passé; il peut venir confier ses vœux et ses prières à l'intercession de la Magdeleine. — Il trouvera une lampe brûlant toujours devant l'image vénérée et un toit hospitalier pour reposer sa tête. »

Moi, qui n'ai vu la Sainte-Baume que toute restaurée, je ne pouvais me lasser d'admirer la majesté pittoresque des sites, l'originalité savante des bâtiments, le silence religieux de la grotte, et je me suis longtemps complu dans les miraculeuses légendes qui y sont empreintes, et dans les tableaux de naïves et touchantes dévotions qui se multipliaient sous mes yeux, parmi cette foule de pèlerins auxquels je n'étais pas étranger, du moins par les sentiments... et j'éprouvai une nouvelle émotion de plaisir quand j'entendis prononcer par toutes les bouches, avec grande vénération, un nom que j'avais vu cité de même dans la notice; c'était le nom de M. le baron de Caunan, un de nos plus honorables concitoyens de Versailles, et qui, préfet du Var en 1820, employa tout son crédit alors pour obtenir du gouvernement la réparation complète de la Sainte-Baume, et en accéléra et surveilla les travaux avec autant de goût que de zèle. J'eus la même satisfaction un mois après, en revenant de ma tournée méridionale par le département des Landes. J'y cherchais le berceau de saint Vincent de Paul, l'illustre et modeste apôtre de la charité, et je trouvai tout auprès un spacieux et bel hospice des Incurables, portant la date de 1828, et encore le nom de M. le baron de Caunan, préfet des Landes à cette époque. Je m'informai et j'appris que cet hospice, construit sur le plan de deux habiles architectes, MM. Lecointe et Hittorf, était dû à l'initiative chaleureuse de M. de Caunan, toujours occupé avec une rare intelligence de ce qui pouvait ajouter à l'éclat et à la prospérité des départements qu'il administrait. — Versailles, ma ville d'adoption, m'est apparue deux fois, avec ce nom, dans le cours de mon voyage.

comme une douce et chère perspective. Je voudrais qu'à la place de mes descriptions de la Sainte-Baume, qui sont fort insuffisantes (toute description comme toute analyse est un squelette), les lecteurs pussent avoir sous les yeux les neuf planches si exactes et si vivantes qui reproduisent les aspects les plus frappants du paysage et les vues intérieures de la grotte, des bâtiments et de la chapelle. Un de mes vœux sera du moins rempli si je fais naître dans l'esprit de quelques-uns le désir de visiter un monument de la nature et de l'art chrétien, plus merveilleux que bien d'autres merveilles qui, encore une fois, n'ont d'autre supériorité relative que celle de la longueur et des difficultés du voyage.

SOUVENIRS D'AUVERGNE

Si jamais (le mois des fleurs étant venu) les doubles files des arbres poudrés des boulevards, et celles des voitures qui se croisent et s'évitent sous leur maigre ombrage, les bavardages des salons et des clubs, le bourdonnement étourdissant de tous ces milliers d'intrigants et de coquettes, sans compter les autres mendiants, tant de pavés brûlants et de cœurs glacés, la fièvre continuelle des visites et la fièvre intermittente des émeutes et de la Bourse, l'oisiveté laborieuse de sept jours par semaine, si remplis et si vides, avec la perspective de quatre mois de poussière après huit mois de boue; si jamais, toute cette vie factice et nerveuse de Paris, vous éprouve au point que vos muscles se tendent comme les cordes d'une harpe prêtes à casser et que votre corps chauffe, comme un cylindre, le bain froid qui devait vous rafraîchir, alors, n'hésitez pas un instant, partez, partez! douze heures de plus sur cette

terre de feu, et elle se creuserait pour votre sépulture dans un de ces trois grands cimetières toujours béants! Partez donc, et prenez la route qui s'allonge après la barrière des Gobelins, courez vite; ne regardez pas Bicêtre, ancienne demeure royale, Bicêtre!... franchissez sans respirer, Villejuif, bourg fétide, qui semble encore garder l'odeur de ceux dont il a gardé le nom; mais voyez au nord Vincennes, où saint Louis rendait la justice... où l'on jugea le dernier Condé! Traversez la Cour-de-France, où Napoléon s'arrêta, parce qu'il entendit la chute de son trône; Essonnes la fabricante, qui cache derrière ses toiles peintes Corbeil la rieuse, pays des fêtes passées et des éternelles amitiés, dont Jules de Saint-Félix a dit :

« Corbeil, tu serais ma folie,
Si je n'aimais l'Espagne et le Guadaleté. »

Allez encore, visitez Fontainebleau, sa forêt sacrée; ses rochers aussi vieux que le monde, son château de la renaissance, glorieux séjour de tant de rois, plus tard prison d'un pape, et théâtre de l'abdication d'un empereur; pressez le postillon, voilà bientôt Montargis et ses marais fertiles; Briare et son canal commerçant, Cosne et sa coutellerie classique; la Charité, qui s'appelle ainsi à cause des abondantes aumônes que son monastère y répandait autrefois, et qui se vante aujourd'hui de son beau pont coupé par une île; puis Nevers, assise, vieille et sombre, sur la Loire dorée, dont les bateaux ont des voiles comme les navires de l'Océan.

Passez la Loire qui, large et ondoyante, comme la ceinture d'une guerrière, sépare en deux le grand corps de la France, dont Paris est la tête, et dont les pieds se posent fièrement, l'un sur les Alpes, l'autre sur les Pyrénées. Après la Loire, c'est déjà le midi. Continuez votre fuite à travers les campagnes et les collines du Bourbonnais, peuplées de gibier et de chasseurs, où les villageoises ont des chapeaux moitié paille et moitié velours, qui se relèvent par derrière comme la carène d'un vaisseau, ingénieuse coiffure qui ne garantit ni du

soleil ni de la pluie. Ne vous arrêtez pas, entrez dans Moulins, ville noble et calme, avec ses maisons régulières et coloriées, où l'on ne s'agite que pour le plaisir, et que n'a jamais pu attrister le lugubre et magnifique tombeau du dernier connétable de Montmorency, enseveli sous sa tête. Allez toujours, et si la nuit vous surprend, vous vous éveillerez le matin, longeant des montagnes, traversant des hameaux, aux maisons basses, aux portes écrasées, aux fenêtres rares et étroites, et dont quelques habitants parlent quelquefois le *français*. Là, commencent les patois et les accents, c'est l'Auvergne. Courage! ne jugez pas de la province par les frontières; marchez sans vous ralentir, vous arriverez à Riom, cité noire et sévère, toujours en deuil de son ancienne sénéchaussée, dont la morgue parlementaire est restée empreinte sur les hauts murs et dans les majestueuses salles de son palais de justice. — Encore, encore plus loin : voici la Limagne, belle comme si elle n'était pas riche; admirez-la en marchant toujours. Voici Clermont, sa superbe cathédrale gothique, aux piliers gigantesques, aux vieux vitraux si frais, à travers lesquels apparaît le Puy-de-Dôme, autre géant, qui semble garder toutes les portes de la ville; Clermont, avec sa grande place, sa grande promenade, sa fontaine pétrifiante de Saint-Alyre, et ses quarante fontaines d'eau vive, alimentées par les admirables cascades de Royat qui l'avoisinent et qui sont soignées et tenues sous clef comme les cascades artificielles de Versailles ou de Saint-Cloud.

Au couchant, et après une journée de marche, on s'engage dans la chaîne tourmentée des Monts-d'Or qui, de leurs pieds brûlants jusqu'à leurs têtes gelées, vous font parcourir l'échelle de tous les climats et de toutes les saisons. Un grand ennui, mêlé d'un grand effroi, saisit le cœur au milieu de ces pics énormes, de ces précipices rugissants, de ces gorges âpres et ténébreuses, où le jour pénètre blême et triste, comme par le soupirail d'un cachot. Ces masses de rochers difformes, entassés tumultueusement, pareils à un camp d'éléphants monstrueux, furent sans doute jetés

là par le déluge, comme le sable colossal de cette colossale inondation. A la population morne et lourde qui suit silencieusement les sentiers rocailleux de ces montagnes, et dont les chairs grises et terreuses se détachent à peine d'un vêtement gris et terne, on dirait d'un hôpital à la promenade. Mais si vous approchez du quartier des *buveurs d'eaux,* si vous tournez vos yeux vers les malades, c'est le luxe et la joie d'un bal; c'est une ville en fête!... Pourquoi donc vous ai-je amené là, puisque vous fuyez Paris?

Retournez vite à Clermont; sortez-en par la porte du sud, et poursuivez votre chemin. Quel chemin pittoresque, varié, toujours imprévu! montagnes, vallons, rochers nus, vignes riantes, jaunes moissons, pins sauvages, et l'Allier, l'Allier, faible ruisseau, puis, large et calme rivière, puis torrent déchaîné... Arrêtez-vous à Coude, où le torrent tourne brusquement sur lui-même, comme un bras qui ploie et se tord de douleur; regardez bien ce quai naturel, dont un seul roc forme le pavage et les parapets; ce ravin profond, étranglé, où l'Allier mugit comme un fleuve de l'enfer, et devant vous cette chaussée longue et quasi verticale, qui semble un des chemins du ciel; et tout là-haut, dans les nues, cette tour ruinée, dont les crevasses, d'où s'élancent en gerbes les rayons du soleil, brillent comme des yeux ardemment ouverts sur toute cette grande et forte nature... Regardez bien à droite, à gauche, en bas, en haut, partout; regardez bien; et cependant, ce n'est point là encore. Fouettez les chevaux et repartez. Traversez Issoire, dont l'église est un des plus sévères monuments de l'architecture romane, et dont la halle, nouvellement bâtie en colonnades, est percée de tous côtés sur des horizons de Suisse ou d'Italie. Ne vous ralentissez pas. Enfin voilà Brioude avec ses rues tortueuses et son bel hôtel de ville, d'où les jeunes mariées aperçoivent un passage enchanté, une campagne immense, des aspects délicieux, qui ne ressemblent guère aux perspectives de leur avenir; Brioude l'hospitalière, où la vie serait douce en d'autres temps, mais on ne quitte Paris pour aucune autre cité. *Rome ou le désert*

est toujours le cri des âmes troublées. Ce n'est donc pas encore là. Marchez toujours au midi, marchez rapidement jusqu'à cet amas de maisons gothiques, pressées autour d'une église courbée par l'âge; rien de tout cela n'a bougé depuis le XII[e] siècle, et les figures qui vous regardent passer compléteraient au besoin l'illusion : c'est Vieille-Brioude, qui avait naguère encore sur l'Allier un pont d'une seule arche, dont la parabole s'élevait et se dessinait hardiment dans un des sites les plus merveilleux qu'un poëte puisse rêver. Ce pont était aussi renommé par le phénomène de son écho. Une parole à peine articulée, confiée tout bas à la pierre angulaire d'une de ses piles, s'élançait, décrivant, comme un projectile invisible, la grande courbe de la voûte, et allait s'abattre et éclater retentissante à l'angle de la pile opposée. Bien souvent, un *Roméo* montagnard, séparé de sa rustique *Juliette*, par le courroux du torrent, moins que par la haine des familles, se servit de l'écho du pont pour de tendres messages qu'aucune police n'interceptait; et plus d'un rendez-vous nocturne fut ainsi demandé et accordé à la barbe des tuteurs et sous les lunettes des grand'mères. Le pont de Vieille-Brioude s'est écroulé, comme un trône antique. On en a construit un nouveau, à la même place, et d'une seule arche aussi; on le dit plus commode, et il sera solide, peut-être... Mais l'écho! hélas! hélas! où est l'écho? c'était comme la voix des fées, la voix miraculeuse s'est éteinte avec tous ses secrets. Tous les ingénieurs du monde ne la ressusciteront pas. — Tout s'efface, tout change! fier et joyeux amant, un jour viendra où ton cœur même n'aura plus d'écho dans le cœur qui ne répond qu'à tes soupirs; où tes regards interrogeront en vain l'écho des yeux qui te parlent aujourd'hui un si doux langage!

Mais, nous nous arrêtons, et vous n'êtes point arrivés. Allons, reprenez votre marche. Bien, bien, par ici. Faites fuir la terre sous vos pas sans regarder autour de vous, comme un cheval qui sent la crèche; car vous approchez. Voyez-vous, sur la côte, cette petite église rouge, avec son clocher carré, aplati et porté sur qua-

tre piliers, comme un tombeau? Voyez-vous ce château élégant, tout neuf, tout blanc, au milieu de ces sombres et vieux arbres?... C'est Chassaignes, c'est là, c'est là! Pilotes, brûlez vos vaisseaux. Vous abordez au port inconnu et désiré. Prosternez-vous sur les sables du rivage; essuyez votre front humide et brûlant aux grandes herbes du chemin, et adorez longtemps en silence la divinité du lieu; car je vous le dis : C'est là!

Relevez-vous maintenant et contemplez le large cercle de montagnes, boisées ou cultivées, qui vous environnent de toutes parts, et dont les sommets devraient écarter de ce vallon les orages de la vie comme ceux du ciel. Venez sur les terrasses du château, et par un soleil splendide admirez au loin, vers le nord-ouest, les neiges éclatantes des Monts-d'Or et du Puy-de-Dôme, qui, dominant toutes les autres montagnes vertes, rougeâtres ou azurées, ressemblent à des aïeux en cheveux blancs, noblement assis pour présider aux fêtes des jeunes filles!...

Pourquoi ne resterions-nous pas ainsi tous et toujours là, dans ce bon château, dans ce beau pays, loin de tout fracas, de tout tracas? Quelques hommes, quelques femmes, n'est-ce pas l'univers? Après les gens qu'on aime, tout le reste est de trop. C'est une exubérance de population. Pourquoi ne pas mêler nos destinées quand nos âmes sont si bien unies? Pourquoi ne pas arranger les choses quand les personnes s'arrangent si bien? Pourquoi, enfin, cette visite de quelques semaines ne serait-elle pas une vie aussi longue qu'il plairait à Dieu de nous la laisser! Il y a des époques où la société humaine se désorganise et se dissout pour se recomposer, où elle entre, pour ainsi dire, en travail de transformation. Alors, le monde moral craque de toutes parts, et tout s'abîme sous un cataclysme de systèmes, d'expériences, de folies et de fureurs. C'est alors que les thébaïdes s'ouvrent, comme l'arche de salut, pour les âmes de choix que les passions brutales et les intérêts matériels ne touchent pas. C'est alors que les cités stupéfaites voient une *foule de solitaires* s'éloigner d'elles et prendre le chemin du désert. Peut-être som-

mes-nous arrivés à une de ces années climatériques de l'âge du monde. Serrons nos rangs, amis, et prenons l'horizon des montagnes pour les bornes de la terre. Voulez-vous une chose?... Appelons quelques êtres chéris qui nous manquent encore, et quand ils seront ici, coupons les chemins, faisons sauter les ponts, *barricadons-nous* à notre façon, et n'ayons plus de communications qu'entre le ciel et nous. Réalisons tout notre avoir et mêlons tout cet argent. Que nous allons être riches et libres! Ah! par exemple, si vous m'en croyez, nous prendrons une espèce d'agent comptable, de gérant responsable de la colonie; il nous volera bien un peu, mais nous y gagnerons beaucoup : il nous évitera les détails prosaïques de la vie, et nous n'aurons qu'à vivre, à nous aimer, à jouir de la nature et des arts!

« Le ciel devient-il bleu? Voulons-nous voyager? voir Naples, Tolède ou Constantinople ou Bagdad? Notre trésorier dispose tout, pourvoit à tout, et il part avec nous. Peut-être ne reviendrons-nous pas, qui sait? la terre est grande, la terre est belle, et tout nous sera patrie. Mes amis, ne serons-nous pas ensemble, là-bas comme ici? Vraiment, la vie est courte; qu'elle soit au moins bien faite! Pourquoi se traîner dans les ornières du chemin! Vivons à notre fantaisie, à notre gré, à notre guise. Chacun de nous a des chagrins chez soi; c'est bon! qu'ils y restent; et nous, restons ainsi, tous et toujours, dans ce bon château, ou partons pour je ne sais où, pour revenir je ne sais quand!... Quelques hommes, quelques femmes; n'est-ce pas l'univers! »

Voilà ce qu'on dit, le soir, quand on est quinze à table, après une journée de promenades, de lecture ou de musique; quand les femmes sont belles de fatigue, quand la lune se bat sur les vitres avec la lumière des bougies; quand les petits enfants ont dit bonsoir à tout le monde, et qu'ils font tous leurs prières avec leurs *bonnes*... et on s'anime mutuellement à ces beaux projets, et on y croit, on en est sûr... on ne comprend pas qu'il en puisse être autrement, et la nuit vient, vos yeux se ferment sur cette belle image, sur cet avenir

d'amitié, et votre pensée devient votre rêve, et elle y gagnera encore quelque chose !...

Mais le lendemain... oh! le lendemain! arrivent journaux et lettres, la vie réelle vous reprend, la société vous enveloppe de son indestructible réseau. Un écho criard de tous les domiciles vient retentir misérablement dans votre délicieux Éden, et vous avertir que tout cela n'est qu'une halte au pénible voyage, une vacance aux rudes travaux, un sursis à votre supplice. Le poisson se débat en vain dans les filets du pêcheur, et l'oiseau dans ceux de l'oiseleur; la mouche pend éternellement aux fils de l'araignée, et l'homme qui croit se dégager des liens de la société, est bien vite repris par cette bête à mille pattes, et rejeté dans les rouages de la grande machine, où son cœur sera broyé quelque jour.

Mais, n'anticipons pas sur l'avenir, n'escomptons pas les malheurs. Nous arrivons, nous sommes ensemble, nous sommes si bien! Parlons un peu des joies du séjour et voyons, comme dans un cercle magique, se dérouler les événements de cette vie de château... Je crois qu'il y en aura de toutes sortes.

On vous en fera part, lecteur, si vous en témoignez le moindre désir. . . . .
. . . .

TOUTES SONT COQUETTES

Quand on a lu attentivement tout ce que les philosophes de l'antiquité et les moralistes modernes ont écrit sur les femmes; qu'on a bien médité, comparé, discuté leurs divers systèmes et opinions, afin de se créer à soi-même une opinion et un système raisonnables, on finit, comme *Bridoison,* par ne savoir que

dire et que penser. — De grands peuples consultaient les femmes comme des êtres divins; un saint concile leur a contesté une âme; tel poëte nous les présente tendres et pudiques comme des colombes; tel autre nous les peint aussi légères qu'un colibri, ou plus perfides qu'une couleuvre. Il y a longtemps qu'on a épuisé toutes les épithètes, depuis les plus gracieuses jusqu'aux plus sanglantes, pour les leur appliquer tour à tour avec une apparence de justesse. Comment se reconnaître dans ce dédale inextricable, au milieu de ce *tohu-bohu* de jugements contradictoires? Les livres, en cela comme en beaucoup d'autres matières, ont bien moins d'utilité qu'on ne pense; ce sont autant de lunettes qui rapprochent, grossissent, éloignent, rapetissent, colorent ou ternissent les objets, et dont il faut se servir avec ménagement, si on a de bons yeux, de peur de se fausser la vue. — Les femmes sont inexplicables, cent gros volumes d'explications sont là pour nous le certifier : mais osez voir par vous-mêmes; interrogez vous-mêmes ces malins anges enveloppés de tant de mystères; étudiez ces capricieux protées qui changent à chaque instant de conduite... et jamais de projet; et vous vous convaincrez bientôt qu'en effet le cœur d'une femme renferme une grande énigme dont le mot est : *coquetterie*.

Que si l'on m'oppose l'étonnante diversité d'humeurs et de caractères répartis par la nature entre les femmes (ce dont j'ai commencé par convenir) et que l'on veuille en conclure que je ne procède pas logiquement en cherchant à généraliser la coquetterie, je répondrai qu'il existe, en très-grand nombre, des femmes douces, sensibles, constantes même; qu'il en est peut-être aussi qui sont tout autre chose; mais quelles qu'elles soient, elles sont de plus coquettes. La coquetterie est le trait caractéristique de *l'espèce*. Quand il se rencontrerait, de loin en loin, quelques exceptions, elles ne devraient être considérées que comme des *variétés* dont les exemples isolés ne peuvent prévaloir contre le principe. C'est ainsi que l'on peut rencontrer trois ou quatre grands seigneurs sans dettes, deux ou trois orateurs

sans bavardage, un ou deux *parvenus* sans sottise.

Je soutenais, un jour, cette thèse devant plusieurs jolies femmes, et, bien entendu, il n'y eut qu'un cri contre moi : j'étais un monstre, un homme affreux, que sais-je? un ours ou un philosophe qui ne sait rien du monde et se mêle de le juger. Enfin, d'assaillant que j'avais été d'abord, je me trouvai réduit à songer à ma propre défense, et je m'en acquittai avec toute la réserve qu'on doit à de si chers ennemis; mais le coup était porté et la douceur de mes paroles ne faisait qu'aigrir leur offense, comme certaines blessures que l'huile et les corps moelleux rendent plus cuisantes. « Vous voyez, se disaient-elles, comme monsieur est établi dans son opinion ; il ne se donne pas même la peine de disputer; et s'il osait dire tout ce qu'il pense, nous serions nous-mêmes... des coquettes!... » et ces dames étaient déjà toutes rouges, — je me trompe, toutes roses de colère, car, par un instinct vraiment admirable, elles s'arrêtaient juste au point où elles allaient devenir laides. En vain je leur disais : « Mais, de grâce, mesdames, laissez-moi expliquer toute ma pensée. Avant de me condamner il faudrait m'entendre. J'ai dit que la coquetterie est inhérente à la nature de la femme... Je l'ai dit parce que j'en suis sûr... Je suis désolé d'en être sûr, et je vous en demande mille pardons; mais enfin, est-ce toujours une si vilaine chose que la coquetterie? elle est quelquefois un vice, souvent un ridicule, et plus souvent une grâce et même une qualité : semblable à ces poudres équivoques dont la chimie peut faire à son gré un poison ou un spécifique salutaire. Tout dépend de la dose, et certes, mesdames, *une coquette* et une femme qui *a de la coquetterie* sont deux personnes fort différentes... » Il n'était plus temps de conjurer l'orage, et tout ce que je pus dire ne désarma point mes charmantes adversaires, qui ne pouvaient même pas supporter l'hypothèse d'une once de coquetterie, et qui m'auraient, je crois, arraché les yeux, si elles n'avaient réfléchi que ce serait pourtant deux yeux de moins pour les trouver jolies.

Le combat était trop inégal, et comme *Horace* devant

les trois *Curiaces* blessés, j'opérai une retraite savante, mais sans me tenir pour battu, et me promettant bien, au moyen d'une contre-marche étudiée, de surprendre et de vaincre en détail les belles amazones dont l'union faisait toute la force.

Dès le lendemain, je projetai d'aller passer la soirée chez l'une d'elles, Mme de Saint-Elme. Je trouvai la maison presque en deuil; les domestiques marchaient sur la pointe du pied ; on m'annonça à demi-voix, dans un boudoir éclairé par un demi-jour d'albâtre, et au fond duquel Mme de Saint-Elme était à demi couchée. Sa meilleure amie, femme sans esprit et sans beauté, se tenait auprès d'elle, des sels dans une main, et un roman nouveau dans l'autre. Je m'aperçus aussitôt que j'étais tombé dans un jour de vapeurs.

« Vous êtes souffrante, madame, je crains d'être indiscret, et je vais...

— Prendre un siége, monsieur, et vous constituer garde-malade, si je ne vous fais pas trop de peur.

— Je n'ai peur que d'une chose, madame, mais j'en ai grand'peur, c'est de vous déplaire, et je vous avouerai que notre petite altercation d'hier m'a poursuivi comme un remords... je venais faire ma paix.

— Il faut bien que j'y consente, monsieur, car je suis hors de combat. Si vous saviez comme je souffre! Madame est là pour vous le dire. Voyez vous-même comme ma peau est rude et brûlante. »

Et elle me tendit une main bien douce et bien fraîche, que je portai respectueusement à mes lèvres en signe de réconciliation.

« Vous me pardonnez donc, madame, l'impolitesse de ma faute, en faveur de la sincérité de mon repentir?

— Moi, monsieur, je n'ai rien à vous pardonner pour mon compte! j'étais fort désintéressée dans toute cette discussion; mais je vous gardais rancune pour ma bien bonne amie Mme de Folleville. En vérité, je ne sais à quoi vous pensiez de répéter vingt fois devant elle ce mot de coquetterie, avec une affectation qui me faisait mal... Il faut qu'elle ait un bien excellent caractère pour n'avoir pas pris vos discours comme des person-

nalités brutales... parce qu'enfin c'est une femme qui passe pour être assez coquette.

— En vérité?

— Est-ce que vous l'ignoriez?

— Je m'en doutais un peu; maintenant, je n'en doute plus, puisque son amie me l'assure, cependant...

— Cependant, que voulez-vous que pense le monde?... une femme qui est toujours partout; qui accapare les hommes pour le seul plaisir de les accaparer, qui ne veut ni ne peut aimer personne, qui ne tient pas même à être aimée, pourvu qu'elle soit suivie, servie et adulée par une foule de soupirants imbéciles; qui est égale pour tous parce que tout lui est égal; qui ne cherche que des hommages et non des sentiments; et à qui on sait gré de son sourire perpétuel, comme si elle n'avait pas quelques jolies dents à montrer. Ne voyez-vous pas dans ce portrait tous les symptômes d'une coquetterie bien conditionnée?

— J'aime à y voir surtout ceux de votre très-prochaine convalescence, madame; la maladie ne saurait être sérieuse quand la malade est si gaie. »

Je me retirai triomphant, et disant en moi-même : Voilà qui va bien; mais continuons le cours de mes expériences.

Le surlendemain, je me présentai à la porte de Mme de Folleville, vers deux heures après midi. Il ne faisait pas encore jour chez Madame. Je repassai à quatre heures, et je la trouvai prête à monter en calèche, et se confondant en excuses et en tendresses avec une dame fort enveloppée, que je ne reconnus pas d'abord.

« Vous arrivez on ne peut mieux, monsieur; je vais au bois de Boulogne, et je vous recevrai chemin faisant... vous m'accompagnerez.

— Je suis assez malheureux, madame, pour qu'il me soit impossible...

— Je ne vous dis pas que cela se peut, mais je vous dis que cela sera. Je le veux! est-ce clair? »

Il n'y avait rien à répliquer, et nous partîmes. Quand Mme de Folleville eut parcouru légèrement quelques lettres d'affaires, étudié à fond vingt ou trente cartes

de visite que son concierge venait de lui remettre :

« A propos, dit-elle, vous êtes donc toujours en délicatesse avec Mme de Melcourt depuis la grande querelle de l'autre soir? Il me semble que vous ne vous êtes pas même salués tout à l'heure.

— Elle était déjà loin, madame, lorsque j'ai eu l'honneur de la reconnaître à son voile épais, à son châle bien croisé et à sa simplicité...

— Bien prétentieuse, n'est-ce pas? Tenez, j'étais bien furieuse contre vous, mais je ne pouvais pas m'empêcher de rire de sa contenance embarrassée pendant notre discussion sur la coquetterie; car Mme de Melcourt, telle que vous la voyez avec sa robe brune, sa coiffure négligée et son petit air de *Carmélite,* est peut-être la femme la plus coquette... Comme elle n'est pas jolie, elle se montre peu; si elle se trouve avec d'autres femmes, elle ne cherchera pas à lutter de grâce et de gentillesse, mais elle se tiendra silencieuse ou à l'écart, et bien enfoncée dans son chapeau. Tout son espoir est qu'un homme à la fin s'apercevra qu'elle se cache et s'approchera d'elle avec cet empressement délicat qu'inspire d'abord la timidité ou la mélancolie. C'est alors qu'elle essayera un sourire triste, et que peu à peu elle laissera percer son esprit et son érudition, en ayant grand soin d'amener l'entretien sur la paix domestique, la simple amitié et la solitude, et de se faire interroger pour ne répondre que par des réticences sur les causes de son abnégation du monde et de tous ses plaisirs quand on est si jeune encore. Elle ne commence jamais par plaire, elle finit quelquefois par intéresser; aussi *soigne-t-elle* sa langueur comme une autre sa toilette. Le peu d'agrément de sa figure, son regard sans vivacité, ses lèvres pâles, elle trouve moyen de mettre tout cela sur le compte de ses chagrins. Pour les nouvelles connaissances, elle n'est pas laide, elle est *changée.* Le bonheur lui rendrait peut-être sa fraîcheur et ses grâces; du moins serait-elle douce et fidèle, c'est bien la moindre chose... on s'y laisse prendre, et voilà ce que c'est qu'une prude. Pour moi, j'aime beaucoup mieux la coquetterie franche et pour ainsi dire pas-

sionnée de Mme de Saint-Elme, par exemple. On voit tout de suite qu'elle a dévoué son existence aux épreuves romanesques; son langage, ses regards, ses lettres, tout chez elle respire une sensibilité qui est certainement dans sa tête. Je ne crois pas qu'elle aime, parce qu'il est dit qu'on ne peut aimer qu'une fois; mais je crois qu'elle se trompe elle-même plus qu'elle ne cherche à tromper, et si je n'avais pas à lui reprocher quelques noirceurs de femme... »

Mme de Folleville en était là de sa phrase, lorsque des cavaliers vinrent caracoler et babiller autour de sa voiture; elle ne s'occupa plus que des nouveaux venus; j'en profitai pour descendre, et il me fut impossible de lui faire apercevoir que je la quittais.

C'est égal, le succès passait mes espérances, et mon système se corroborait singulièrement. Je voulais cependant faire encore une tentative auprès de Mme de Melcourt; j'allai chez elle, un matin, d'assez bonne heure; je sais qu'elle ne dort point et qu'elle se lève avec l'aurore. Je l'aperçus de loin dans son jardin occupée à soupirer. Dès qu'elle me vit, elle prit un arrosoir et balbutia quelques mots à un petit serin.

« Vous me trouvez au milieu de ma société ordinaire, me dit-elle, avec des fleurs, des oiseaux, des arbustes. »

Sa femme de chambre vint lui demander ce qu'elle désirait pour son déjeuner.

« Tout ce que vous voudrez, » répondit-elle.

Et quelle robe elle mettrait pour sortir :

« Celle qui vous tombera sous la main. »

Nous causâmes longtemps; mais, il faut lui rendre cette justice : je ne pus lui faire dire aucune parole contre aucune femme. Je me mis alors à faire l'éloge de toutes les femmes de sa connaissance, et je crus voir qu'elle se pinçait fréquemment les lèvres. Enfin, je lui dis en la quittant que j'allais chez la jolie madame de Belval; un : *Ah!* bien insignifiant, fut toute la réponse que j'obtins.

J'avais besoin de me récréer les yeux et le cœur, et fus heureux de rencontrer Mme de Belval chez elle;

c'est une jeune veuve qui a déjà refusé vingt seconds maris. Faites le plus joli rêve possible, il ressemblera beaucoup à Mme de Belval. Je la trouvai assise au milieu de fraîches robes de bal, de rubans, de colliers, de ceintures... Madame *avait demandé toute sa toilette.* A la bonne heure, voilà une femme !

« Je ne veux pas vous déranger, lui dis-je en entrant ; nous sommes de vieux amis ; je viens seulement pour vous prêcher.

— Allons, monsieur, prêchez ; j'aime beaucoup les sermons des prédicateurs que j'aime, et je vous écouterai en préparant une coiffure. Voyons, que dois-je faire pour être tout à fait bien ?

— Rester comme vous êtes, madame ; mais ce n'est pas chose facile. Vous avez un peu de coquetterie... ne vous fâchez pas, vos défauts sont aussi jolis que vous. Ce n'est pas même un défaut, telle qu'elle est maintenant, c'est une vague envie de plaire, bien pardonnable à qui plairait sans le vouloir. Mais cette envie devient insensiblement un besoin ; le cœur se déshabitue d'aimer, il n'est plus sensible qu'aux plaisirs égoïstes de la vanité. On se crée une existence où il n'y a que des femmes à éclipser, des galanteries à entendre et des conquêtes à faire. On s'enivre de ses propres triomphes, on s'abandonne avec d'autant plus d'ardeur à ce jeu charmant, qu'on ne croit pas y engager son cœur et qu'on ne s'informe pas de l'*enjeu* des autres... et l'on finit souvent par être victime d'un fat, après avoir fait mourir de chagrin l'homme qui aimait de tout son cœur. Oh ! puisqu'il en est temps, rentrez dans la nature et dans la vérité... Mais on ne sort pas de la coquetterie pour revenir à la tranquille innocence ; il faut passer par l'amour... et si...

— Mais il me semble, monsieur, que le sermon dégénère en déclaration, et je n'étais là que pour un sermon.

—Me pardonnerez-vous ? lui dis-je avec un trouble que je ne pouvais cacher.

— Je ferai mieux ; je me corrigerai ! reprit-elle presque tendrement.

— Mais... quand ? » hasardai-je d'une voix timide.

Un petit groom, ouvrant la porte:

« Madame, c'est un billet de M. de Valder, et le domestique de M. de Riancourt, qui vient...

— Ah! oui, oui, je sais. Me pardonnerez-vous à votre tour? me dit-elle, sans le moindre embarras... il faut que j'écrive. Vous reverrai-je bientôt?... »

Et elle entra dans un cabinet.

Après deux minutes de réflexions philosophiques, je me dirigeai vers l'escalier, où une perruche, qui m'avait vu souvent, me salua de ces mots parfaitement articulés : *Toutes sont coquettes ! toutes sont coquettes !*

CLÉMENCE ISAURE

Oui, c'est à Toulouse qu'il y a fête! c'est aux jeux Floraux, avec les souvenirs des troubadours, au milieu des brillants cortéges, parmi les flûtes et les guitares, quand revient le 3 mai, le jour de la moisson des amarantes d'or et des beaux lis d'argent! On sent qu'une femme a passé par là, tant il y a de douceur dans cette gloire. La veille au soir, le blanc fantôme de Clémence Isaure est encore venu déposer son bouquet sur le seuil de sa chère Académie: c'est en son nom qu'on va en distribuer les débris aux jeunes poursuivants de la *gaie science;* et les poëtes, amoureux de ces fleurs, semblent en parsemer leur poésie, et mêlent toujours une molle et suave harmonie aux chants les plus sévères, se ressouvenant sans doute que, dans les temps antiques, pour être bien accueilli des Muses, il fallait avoir sacrifié aux Grâces.

Vers le XIII[e] siècle, quand toute l'Europe, longtemps écrasée sous les pieds des barbares, n'avait encore que des cris de guerre ou des gémissements de douleur,

Toulouse élevait déjà sa voix mélodieuse et jetait aux échos surpris les notes timides de ses poétiques chansons, comme ces oiseaux hâtifs qui, sous les branches toutes noires encore, hasardent leurs notes précoces parmi le fracas des vents et des froides giboulées. Ce fut deux cents ans avant la renaissance des lettres qu'une société de sept poëtes ou troubadours institua, dans un faubourg de Toulouse, un collége de poésie sous le nom de collége de *gai Savoir*. On leur doit la première poétique connue en Europe. Voici une lettre qu'ils adressèrent en 1323 aux personnes les plus distinguées de la province, et qui donnera une idée de leur caractère :

« La très-gaie compagnie des sept poëtes de Toulouse aux honorables seigneurs, amis et compagnons qui possèdent la science d'où naît la joie, salut et vie joyeuse!

« Nous vous invitons à vous rendre le 1er mai prochain dans le verger que nous tenons des poëtes nos devanciers; notre plus grande attention et nos désirs les plus ardents sont de nous réjouir en nous récitant nos vers et nos chants poétiques.

« Nous vous supplions et requérons de venir le jour assigné, si bien fournis de vers harmonieux et d'un si beau feu, que le siècle en devienne plus gai, que nous soyons plus disposés à nous réjouir, que le mérite revienne en vigueur, que la vertu soit récompensée et le vrai savoir exalté! »

Certes, voilà des vœux qu'on pourrait former de siècle en siècle et même dans le nôtre, nonobstant les merveilleuses améliorations dont nous jouissons, d'après l'incontestable principe de la perfectibilité indéfinie.

Telle est la haute origine de cette première académie des temps modernes, où les prix étaient des fleurs dont les germes poétiques furent bientôt répandus et fécondés non-seulement dans tout le midi de la France, mais par delà les Alpes et les Pyrénées. — En 1388, des poëtes toulousains, sur la demande de Jean, roi d'Aragon, allèrent instituer la *gaie science* à Barcelone, et quelque temps après à Tortose, sous le roi Martin. Les pro-

ductions des troubadours furent longtemps les seuls ouvrages de poésie lus et admirés par tout l'Occident. C'est à cette riche collection que les Muses italiennes puisèrent leurs premiers trésors. Dante et Pétrarque, comme on l'a dit, sont les fontaines de la poésie toscane ; mais fontaines qui prirent leur source dans notre poésie provençale et languedocienne. Si un homme de l'esprit et de l'érudition de M. Paulin Paris consentait à jeter dans les manuscrits des troubadours la fécondante lumière qu'il a répandue lui-même sur les plus précieux manuscrits des trouvères, et qu'il les coordonnât, commentât et traduisît au besoin, nous aurions un monument complet et parfait de la double origine d'où sortent la poésie et la langue française. Mais M. Paulin Paris ne peut pas tout faire, et il ne se fait guère de savants et d'écrivains comme lui.

Cependant l'astre de Clémence Isaure ne s'était pas encore levé ; il ne devait paraître que pour conjurer de nouveaux orages et dissiper de nouveaux brouillards ; car, tandis que le joyeux consistoire voyait grandir au dehors des institutions, filles de la science, deux fois le faubourg des Augustins, la maison, le verger des sept *mainteneurs,* furent détruits par les guerres. Les belles fleurs périrent arrosées de sang, et les murs de l'Académie, qui s'étaient élevés aux doux appels de la gentille langue d'oc, s'écroulèrent au rauque sifflement de l'idiome anglais. Les capitouls alors recueillirent les poëtes dans l'hôtel de ville et subvinrent à tous leurs frais ; mais les sept chanteurs se croyaient en exil dans le Capitole toulousain ; ils rêvaient toujours les beaux ombrages de leur jardin paisible ; d'année en année les fleurs fournies par les autorités semblaient se faner sous la poussière municipale ; les *gais exercices* prenaient peu à peu quelque chose de guindé et d'officiel ; puis la ville se lassait de voter des fonds pour une chose qui n'était point d'utilité publique, n'étant que belle et charmante. Enfin, languissante depuis près d'un siècle, cette ancienne et brillante institution allait mourir. — Clémence Isaure parut.

C'est merveille de voir comme le hasard, ou plutôt la

Providence, car il n'y a point de hasard, suscite à point nommé les vengeurs ou les sauveurs. L'histoire du monde est pleine de ces miracles. Toujours quelqu'un envoyé d'en haut vient arranger les affaires d'ici-bas. On se demande incessamment : Qui donc punira ou réprimera le désordre? qui donc relèvera la société penchant vers l'ancien chaos?... On cherche, on se creuse la tête; et cependant arrive un général ou un saint, un enfant ou une femme, que personne n'attendait, et tout se réorganise et se formule d'après les nouvelles nécessités dont le Roi du ciel a seul le secret. Ce qui est écrit pour les empires l'est aussi pour chaque famille ou agrégation. Une même loi régit l'univers et l'atome. Dieu me préserve de prendre jamais des académiciens pour des atomes!... Mais enfin Clémence Isaure parut, et le collége de la *gaie science* ressuscita plus frais et plus rayonnant.

A la voix d'une jeune femme, les troubadours dispersés se rassemblent de nouveau; les luths détendus s'accordent; la fête de mai se célèbre avec plus d'éclat que dans les plus belles années. C'est que Clémence Isaure prodigue tous ses biens et toute son imagination; le plus grand des biens, pour restaurer le palais et les jardins des *Mainteneurs*, pour tracer et assurer à jamais la pompeuse ordonnance des solennités du joyeux consistoire, et pour multiplier les fleurs annuelles qui doivent couronner les poëtes vainqueurs jusqu'aux dernières limites de l'avenir. Grâce à elle, grâce au noble et intelligent emploi de ses richesses, cette éclatante moisson ne peut plus manquer; et, tous les ans et toujours, on verra fleurir sur le tombeau de Clémence Isaure, une amarante et une églantine d'or, une violette, un souci et un lis d'argent... Il n'y a qu'à se hausser pour en prendre.

« Non contente de protéger les voyageurs inspirés qui portèrent leur joie par toute la France, et rendirent nos mœurs presque aussi douces que leurs chants, Clémence Isaure voulut mériter les couronnes qu'elle décernait; et, devinant toutes les grâces, toutes les séductions du langage de nos troubadours, elle sut être

à la fois leur rivale et leur patronne. Mais le temps a effacé ses vers; ses accords légers n'ont pas retenti jusqu'à nous, et ses chants, consacrés par nos regrets, se sont perdus pour nos souvenirs. »

J'emprunte ces lignes si élégantes à M. le comte Jules de Rességuier, dont les vers, plus heureux que ceux de Clémence Isaure, sont dans toutes les mémoires. Le proverbe dit : « On ne prête qu'aux riches », mais on leur emprunte beaucoup aussi, et on ne le dit pas toujours.

Et, après tant de bienfaits et de génie, et en présence de tous les monuments d'une vie glorieuse, il s'est trouvé des hommes pour douter de Clémence Isaure, pour lui disputer son nom et nier son existence. Il y a déjà longtemps qu'un nommé Catel (personne ne lui disputera son nom, à lui) voulut faire de cette illustre fille un personnage imaginaire. La muse de Toulouse serait un fantôme et sa gloire une fable! et cette opinion est encore l'opinion... et la consolation de beaucoup de gens. Quand l'envie et la médiocrité, ces deux vieilles sœurs, ne peuvent plus arrêter l'admiration pour quelque belle œuvre ou quelque belle action, elles prennent leur revanche contre l'auteur; trop heureuses si elles parviennent à jeter une vague incertitude et la vapeur épaisse de leur grossière haleine sur une figure, sur un nom qu'il faudrait adorer. C'est bien assez de la chose sans la personne. Mais l'ouvrage ou le fait n'en sont pas moins sublimes, et il faut bien un auteur à toutes choses; oui, — mais on ne sait plus qui, le nom se perd, et c'est toujours autant de gagné. Les athées ne procèdent pas autrement. Certes, l'univers est beau, même à leurs yeux; eh bien! ils disent que ce n'est pas Dieu qui l'a fait, et les voilà dispensés d'un culte et d'une reconnaissance.

Cette répugnance à l'admiration est une des plus misérables infirmités du cœur humain; elle prend sa source dans ce qu'il y a de plus mauvais et de plus vulgaire en nous, et malheureusement c'est une contagion, ou une mode, la plus implacable des contagions. Parlez avec enthousiasme, dans un salon, d'un homme ou d'une œuvre de génie de nos jours, votre voix trouvera

de chauds contradicteurs et à peine quelques échos de politesse, et la grande majorité se taira en vous regardant d'un air contraint et méfiant, et tout le salon sera mal à l'aise. Ressouvenez-vous au contraire de quelques vers un peu étranges, de quelques situations contestables, de quelques expressions bizarres, comme il y en a dans les plus beaux ouvrages, ou bien moquez-vous agréablement de la tournure et des habitudes d'un homme supérieur (rien n'est plus facile), et voyez alors comme tout s'éveille et rayonne autour de vous; quel chorus universel! Tous ces messieurs et toutes ces dames, si mornes il n'y a qu'un instant, comme les voilà joyeux et animés! ce serait plaisir de les voir si ce n'était pitié. — Oh! chères lectrices, défendez-vous de cette disposition dénigrante; rejetez-la ainsi qu'une pensée de l'enfer; laissez aller votre âme aux pures émotions de la poésie et des arts, et plaignez ceux qui se moquent (la moquerie est l'esprit des sots), plaignez ceux qui cherchent des orties dans un jardin, et qui croient avoir gagné la bataille d'Austerlitz quand ils ont trouvé une tache dans le soleil ou dans Chateaubriand.

Donc on a nié l'existence de Clémence Isaure; mais les incrédules ont été victorieusement combattus par le savant bénédictin dom Vaissette, dans son *Histoire du Languedoc,* et par La Faille dans ses *Annales de Toulouse,* et encore par le mémoire imprimé en 1776, au nom des *Mainteneurs,* où il est solidement prouvé que l'illustre Toulousaine a existé; qu'elle est la fondatrice ou plutôt la régénératrice des *Jeux Floraux,* et qu'elle en a voulu assurer à perpétuité la célébration, en laissant de grands biens aux capitouls ou officiers municipaux, à condition qu'ils en feraient l'emploi prescrit.

On ne s'accorde point pourtant sur l'époque précise de la naissance et de la mort de Clémence Isaure; mais il paraît certain qu'elle vivait en 1478, et qu'elle n'existait plus en 1523. La même obscurité qui couvre son berceau et sa tombe nous dérobe aussi son origine : quelques auteurs la prétendent issue des anciens comtes de Toulouse; son épitaphe porte seulement que, sortie

d'une famille illustre, elle vécut célibataire et mourut à cinquante ans. A sa mort, elle confirma par testament les donations qu'elle avait faites pendant sa vie. Indépendamment des fleurs qui feront l'éternelle parure de Toulouse, elle a encore légué à la ville une halle et un pré : on voit qu'elle a pensé à tout le monde.

Ne nous étonnons pas que l'on sache si peu de chose sur Clémence Isaure ; elle n'est pas la seule dont la vie soit ignorée et le nom célèbre : telle a été plus d'une fois la destinée des bienfaiteurs de l'humanité ; le temps, qui respecta leur nom, cache souvent leurs actions communes sous un voile impénétrable ; et si quelque radieux souvenir, comme un trait de lumière, a percé la nuit de leur tombeau, tout le reste s'est éclipsé aux regards du monde. Nous les contemplons comme ces divinités qui n'inspirent jamais un respect plus grand que lorsque, placées au fond de leur sanctuaire, une religieuse obscurité les environne. Loin que ce mystère soit un motif de doute, il est un symptôme d'immortalité.

Ainsi, Clémence Isaure n'existe dans l'histoire que par les Jeux Floraux ; une resplendissante lumière éclaire cette face de sa vie, dont tous les autres aspects sont voilés de ténèbres. Heureux qui ne laisse voir à son siècle et aux siècles futurs que le côté rayonnant de son âme et de sa destinée ! Peut-être Clémence Isaure traînait-elle avec soi quelque poignante souffrance ; peut-être éprouva-t-elle quelque amère déception du cœur ; que sait-on ? Ses fleurs d'or et d'argent n'auront-elles pas été souvent arrosées de ses larmes ? a-t-on impunément du génie et de la vertu ? N'importe. Nous ne la verrons jamais qu'une violette ou une églantine à la main et un divin sourire sur les lèvres, présidant les joûtes de la poésie et couronnant les vainqueurs de ce tournoi pacifique, où il n'y avait d'autre danger pour les combattants que de trop aimer les grâces et les perfections de la souveraine des Jeux.

Hélas ! ce danger valait bien ceux de la guerre ; témoin ce qui advint, raconte la légende, au gentil sire de la Landelle :

Il revenait à Toulouse, d'un pays bien loin, chevauchant vers son petit manoir, sans songer à rien qu'à sa bonne épée, comme un vrai chevalier le doit. Tout à coup une grande foule l'environne et le presse. « Place! place! c'est le *gai collége* qui s'avance au son des hautbois et des trompettes d'argent. » Sire de la Landelle n'eut garde de résister aux flots qui l'entraînaient; il n'avait jamais vu pareille fête et ne s'en faisait aucune idée, ne sachant écrire que tout juste ce qu'il en faut pour signer un cartel ou un tendre message... toujours comme le doit un vrai chevalier. Il entre et se place dans l'enceinte... Tous les hommes étaient debout, la tête découverte, les dames assises devant eux; au fond, un trône, et sur ce trône une femme : c'était Clémence Isaure. Il y avait de la déesse, de la sainte et de la nymphe dans sa beauté magique. Les Jeux étaient commencés, et sire de la Landelle, qui était venu pour écouter, pouvait à peine suffire à regarder. Deux poëtes furent proclamés vainqueurs. Clémence Isaure leur distribua les couronnes fleuries. Le premier avait fait une *canson;* c'était Bertrand de Roaix, lauréat célèbre; il lut ses vers lui-même; les hommes l'applaudirent, les femmes lui jetèrent des bouquets. L'autre, la dame de Villeneuve, fameuse aussi, avait composé une pastorale; mais, toute confuse de se trouver en si grande et brillante assemblée, elle pria humblement Isaure de lire sa poésie, ce que celle-ci fit avec une telle grâce dans le maintien et dans le parler, que maintes et maintes fois les vitraux s'ébranlèrent au bruit des acclamations. Lorqu'elle eut fini, plus n'était souvenir de la *canson* de Bertrand de Roaix, sans pareille tout à l'heure. Mais voilà, pour clore magifiquement les Jeux, qu'Isaure se prend à réciter un poëme de sa propre création, et la pastorale de la dame de Villeneuve fut à son tour comme si elle n'eût jamais été. Toutes les inspirations, celles de la voix, du regard, du geste et de la poésie, se trouvaient mêlées à tous les enchantements de la jeunesse et de la beauté. C'était la Muse elle-même.

Sire de la Landelle ne se tenait pas d'aise. Il trépi-

gnait, battait des mains et criait plus fort que tous. Dame Clémence faisait le délice de son oreille et de son cœur de vingt ans. Une nouvelle vie semblait s'ouvrir devant lui; il était ivre, bien plus, il était fou... bien plus, il était poëte... oui, poëte dans l'âme! C'en est fait, il n'aura point d'autre dame. Mais, pour la mériter, il lui faut de la fortune et de la gloire. Déjà une inspiration miraculeuse fermentait dans son sein; mais, faute de science, il ne pouvait exprimer toutes les belles pensées qui l'obsédaient. Il part, disant en lui-même qu'il va conquérir la science et la richesse, pour tout rapporter aux pieds d'Isaure.

Bien des années s'étaient écoulées sans que personne eût connaissance de lui, lorsqu'un soir, un paladin, tout couvert de poussière, s'agenouilla devant une petite chapelle, à une demi-lieue de Toulouse, sur la route d'Italie. « Sainte Vierge, disait le paladin, reçois mon vœu. J'étais pauvre, et je suis riche comme le pacha de Syrie; j'étais inconnu, et maintenant ma renommée de troubadour me précède en tout lieu. Je tiens le luth aussi adroitement qne l'épée. Je dois tout, tu le sais, à dame Clémence Isaure; eh bien! tout est pour elle. Puisse-t-elle, par ta grâce, Vierge sainte, consentir à m'accorder ce que je n'oserai dire sans émoi et tremblement de lèvres! — Monseigneur, y pensez-vous? s'écria vivement son page, en le tirant par son manteau? dame Clémence a plus de cinquante ans, je vous jure. — Taisez-vous, enfant, répondit avec gravité le bon chevalier : sa renommée aura plus de mille ans et sera toujours jeune. »

Puis il courut à Toulouse tant que son cheval avait de jambes, et se rendit droit au Capitole, car c'était le 3 mai. Il venait disputer le prix avec une ballade qui lui avait coûté bien des nuits sans sommeil et la moitié des cheveux de sa tête, et il aspirait, pour suprême récompense, à demander la douce main qui l'aurait couronné... Mais pourquoi donc Clémence Isaure n'est-elle pas là?... et pourquoi donc cette statue de marbre portant les fleurs du concours? Il approche... Ah! ce marbre, c'est elle! la déesse, la sainte, la nymphe, la

muse est retournée au ciel. Son ombre seule, pour la première fois, préside à la poétique solennité. La ballade tombe des mains du chevalier, qui tombe lui-même aux pieds de la statue. Un *Mainteneur* déploie le rouleau et lit la poésie de sire de la Landelle. Un vote unanime lui décerne le prix : c'était l'amarante d'or. Il réclame, comme une faveur, le souci d'argent; il le porte à ses lèvres, le presse sur son cœur, lève les yeux et les bras vers le marbre adoré; il prononce trois fois : « Clémence Isaure! Clémence Isaure! Clémence Isaure! » et plus onc ne prononça une parole. On dit, mais je n'y étais pas, que la statue tressaillit sur sa base ; ce qui est certain, c'est que toutes les fleurs dont elle était parée se détachèrent comme des fruits mûrs de leur tige, et couvrirent de leurs débris, comme d'un linceul embaumé, le corps et le visage du chevalier. Fut-il du moins enseveli auprès de Clémence Isaure? la légende n'en parle pas, mais avouez qu'il l'aurait bien mérité. — Quant à la ballade couronnée, ni le livre rouge, ni le livre vert, ni aucunes archives n'en ont conservé souvenance; seulement, sur une pierre dégradée par le temps, un antiquaire en a déchiffré la fin, dont voici une imitation :

Inspire-moi, dame Clémence,
Et soudain... je suis troubadour;
Soudain, l'œil au ciel, je commence
A moduler un lai d'amour.
Je crains la mer où je m'engage ;
On dit que, malgré chants et pleurs,
Mille et bien plus ont fait naufrage,
Sans trouver le pays des fleurs :
Pays d'aimable poésie,
Comme de Sapho, d'Aspasie,
Mais encor mieux comme de toi.
Viens donc, viens guider mon navire,
Dame Clémence au doux sourire,
Dame Clémence, inspire-moi [1].

1. Ces vers et la plupart des détails qui précèdent sont empruntés à un bel éloge de Clémence Isaure, prononcé par M. de Puibusque, un des quarante Mainteneurs.

En 1513, dans les dernières années de la vie d'Isaure, le collége de la *gaie science* changea son nom en celui de *Jeux Floraux,* lesquels furent érigés en académie par lettres patentes rendues en 1594, lesquelles portèrent à trente-six le nombre des *Mainteneurs* qui sont aujourd'hui quarante, chiffre éminemment académique. — C'est donc, comme nous l'avons déjà observé, la plus ancienne académie des temps modernes; c'en est aussi la plus ingénieuse et la mieux ordonnée dans l'intérêt des lettres. — Tandis que l'Académie française elle-même n'a qu'un prix pour la poésie, qui se décerne en général à une épître, c'est-à-dire à ce qu'il y a de moins poétique dans les ouvrages en vers, les *Jeux Floraux* couronnent, chaque année, outre l'épître, tous les autres genres de poésie : l'ode, le poëme, l'élégie, l'idylle ou l'églogue, le sonnet ou l'hymne. Ils ont également un prix pour le discours en prose, comme toutes les académies. Certes, avec une pareille institution, si Toulouse eût été le centre français de la vie sociale et politique qui, dès le moyen âge, reflua presque toute vers Paris, notre poésie élégiaque et lyrique, notre poésie de cœur et d'imagination, n'aurait pas été si étrangement en retard. Et qui sait? la France aurait peut-être aussi son épopée.

Telle est cependant l'influence de l'astre de Clémence Isaure, que ses rayons ont toujours fait éclore des générations de poëtes. — Toulouse a son atmosphère littéraire comme Paris. Son ressort comprend le Languedoc, la Provence et la Guyenne; jamais les poëtes n'y ont manqué; jamais ils n'y ont été si nombreux et si brillants que de nos jours.

C'est sans doute aussi à l'harmonieuse mémoire d'Isaure, aux suaves symphonies qui ouvrent ses Jeux annuels, que Toulouse est redevable de sa musique populaire et de tant de chœurs délicieux, qui, le soir, parcourent ses rues et ses promenades; concerts instinctifs auxquels répondent brutalement nos sauvages chansons du Nord.

Et voici venir encore le 3 mai!... Dès le matin, de nombreuses aumônes seront distribuées; l'éloge d'Isaure

sera prononcé dans la grande salle du Capitole, au pied de sa statue couronnée d'immortelles; puis on ira parsemer sa tombe de roses consacrées et cueillir avec pompe les fleurs d'or et d'argent sur le maître-autel de la Daurade, où reposent ses cendres; une messe en musique sera célébrée, et le cortége reviendra au Capitole pour proclamer les vainqueurs, au bruit des fanfares, devant tout ce qu'il y a d'esprits et de beautés dans la ville d'Isaure. Vous voyez bien qu'il y a fête à Toulouse! c'est une fête qui commence; dans toute autre académie, c'est une séance qui s'ouvre... Allons jeunes poëtes, à vos lyres! disputez-vous ces nobles fleurs qui n'ont point de revers comme les médailles. Et pourquoi donc les femmes, élues de la muse, ne vont-elles plus en foule briguer ces glorieuses parures? Trente bouquets de Clémence Isaure ont été autrefois décernés à des femmes. Quelle sera leur académie, sinon les *Jeux Floraux!* Certes, je ne conseillerai jamais aux femmes la poésie avec préméditation, mais quand le ciel les a dotées du génie poétique, qu'elles tentent au moins des combats gracieux comme elles, et des prix qui se gardent parmi leurs colliers ou s'enlacent à leurs cheveux!

ANECDOTE

SUR

MOZART ET SON *DON JUAN*

Pauvre Mozart!... N'est-ce pas ainsi, à de rares exceptions près, que l'on crie le nom de tout grand poëte, de tout grand artiste! les uns, parce qu'ils ont été diffamés, outragés, jetés dans l'exil ou dans les cachots; les autres, parce qu'ils sont morts de faim

les autres (et ce ne sont pas les moins malheureux), parce que leur génie a été méconnu par la sottise ou nié par l'envie. Pauvre Mozart, donc!

Je ne parle point de ceux qui l'ont persécuté ou raillé; je n'ai ni le temps ni le papier nécessaires pour cela. Mais je dirai un mot de ses étranges protecteurs. — C'est l'archevêque de Salzbourg qui lui donne l'hospitalité dans son palais et l'admet à la table de ses deux valets de chambre et de ses deux cuisiniers!... C'est la duchesse de Rohan-Chabot qui, sur la recommandation de Grimm, lui fait dire par un laquais, au bout de quelques heures, qu'il ait à repasser dans huit jours, et qui, ce jour-là (jour d'hiver, s'il en fut!), le fait attendre longtemps dans une antichambre sans feu, et l'invite à poser ses doigts gelés sur un piano discord, tandis qu'elle continuait un mauvais dessin et que la conversation allait son train dans un cercle de vicomtesses et de marquis! — C'est l'électeur de Bavière et le comte Jean, maréchal de la cour, qui, pour fixer à Munich un compositeur comme Mozart, lui marchandent quatre opéras, dont il demandait trois cents florins, — environ mille livres, — et finissent par trouver le prix exorbitant et l'artiste bien exigeant. Et cependant, il ne demandait point d'être admis à la table des domestiques!...

Et puis, après tout cela, qu'on s'étonne que Mozart soit mort à trente-sept ans, tenant entre ses mains la partition de son immortel *Requiem,* qu'il avait composé, disait-il, pour ses propres funérailles! — Hélas! ce *Requiem* ne fut pas même chanté sur sa bière! Le corps de Mozart fut jeté sans honneurs dans la fosse commune du cimetière de l'église Saint-Marx, à Vienne; et lorsqu'en 1808 on voulut chercher ses restes pour les placer dans une tombe plus digne de lui, on ne put les reconnaître!

L'opéra de Mozart le plus complet, le plus élevé, le plus synthétique, ce *Don Juan*, qui, à la richesse d'harmonie, à la vigueur d'instrumentation, au luxe varié du chant le plus expressif, le plus suave, le plus passionné, joint encore, par bonheur, l'intérêt pittoresque et poétique d'un drame shakespearien, ce chef-d'œuvre,

cet *opéra* des *opéras*, comme l'appelle Hoffmann, eut à peu près la même destinée que son auteur.

Composé en 1792 sur le *libretto*... l'excellent poëme de Casti, *Don Juan*, fut représenté à Vienne en 1793, le jour même où Marie-Antoinette tendait sa belle et noble tête au bourreau de Paris, peut-être pour avoir autrefois tendu la main au jeune Mozart, que tout le monde dédaignait à la cour d'Autriche ; la gracieuse et divine archiduchesse !... *Don Juan* fut d'abord accueilli froidement, même en Allemagne. Plusieurs fois il passa en France, mais n'y séjourna point. Le *Beau*, qui est le *Vrai*, ne se comprend pas tout de suite, il ne fait fortune qu'à grand'peine : plus on s'élève, moins on a de gens pour vous suivre. Le *Joli* est plus heureux, mais, heureusement, ce n'est pas pour longtemps ; fêté de prime saut par des applaudissements unanimes, il va toujours pâlissant et décroissant, tandis que son rival sévère s'avance à pas lents, mais sûrs, jusqu'au trône lointain, dont il ne descendra plus. Après quelques tentatives assez malheureuses, *Don Juan* fut écouté pour la première fois avec attention, sinon avec charme, au théâtre Italien, en 1805 ; mais, au bout de quelques représentations, le désert envahit la salle. Vers cette époque, on le transporta au grand Opéra, mais tellement défiguré et mutilé, que c'était le cadavre d'Hippolyte qui pend à toutes les ronces,

Et que méconnaîtrait l'œil même de son père !

Malgré cette grotesque métamorphose, il n'eut aucun succès devant le public parisien. C'était déjà un progrès... bien insensible, il est vrai.

Depuis, le théâtre Italien en donna tous les ans quelques représentations, par une sorte d'acquit de conscience, et les *dilettanti* mirent de la probité dans leurs applaudissements. Cependant, chaque année le chef-d'œuvre gagnait dans ce public d'exception, et peu à peu nos dames chantaient au piano les célestes mélodies du maître. Garcia parut, après lui mademoiselle Sontag, après elle Rubini, Lablache et Mme Perziani... et ces grands artistes prêtèrent à l'ouvrage de

Mozart la vogue de leur immense talent. On courut et on court encore au théâtre Italien pour entendre quatre ou cinq morceaux du *Don Juan,* chantés comme ils le sont probablement dans le ciel. Mais le coloris général de l'œuvre, mais les masses d'harmonie, mais la terreur de l'homme de pierre, mais l'intelligence scénique, mais la plupart des morceaux d'ensemble, que devient tout cela dans l'exécution italienne!... Peu importe à des auditeurs qui ne veulent que des sonates vocales, qui préfèrent le chanteur à la musique, et qui se disent (et cela du reste a son côté très-raisonnable) : « J'aime mieux être transporté d'enthousiasme quatre ou cinq fois dans la soirée et causer le reste du temps, que d'assister à la représentation plus continuellement soignée d'un ouvrage que je sais par cœur. »

Cependant les besoins de la foule diffèrent de ceux des *dilettanti :* beaucoup moins accessible à certaines perfections du chant, elle l'est beaucoup plus à l'émotion dramatique. Or, Mozart est un génie fait pour le monde entier et qui ne veut rien d'exclusif. Il comporte la popularité comme la royauté. C'est cette pensée tout artistique qui a dirigé l'administration du Grand-Opéra de Paris dans la mise en scène de notre *Don Juan* français, dont l'apparition eut lieu le 10 mars 1834. Déjà M. Castil Blaze père, quelques années auparavant, avait rendu un véritable service à l'art musical par la traduction très-habile et très-heureuse qu'il donna de ce chef-d'œuvre sur le théâtre de l'Odéon. Pour la première fois, le public parisien y prit plaisir : c'est une chose à noter. Toutefois, le dialogue en prose et l'insuffisance de l'exécution scénique durent nécessairement altérer le caractère de l'ouvrage et nuire à son effet. Ce fut toujours une excellente et nécessaire transition. Il a fallu toutes ces choses, il a fallu le culte intime et obstiné de quelques dévots à Mozart, il a fallu quarante ans d'une sorte d'*infiltration* musicale, pour que *Don Juan* parvînt à se tenir debout sur notre première scène lyrique ; il a fallu surtout les ressources et l'intelligence de l'administration de l'Opéra, dans cette année 1834, et sa bonne grâce à recevoir, sans brigues,

sans recommandations, notre consciencieuse et respectueuse reproduction de l'œuvre du poëte Casti dans l'idiome de Quinault; il a fallu enfin la chance rare et fortunée d'une réunion de tant d'artistes éminents, Nourrit, Levasseur, Mme Damoreau-Cinti, Mlle Falcon, pour que la consécration française fût enfin donnée à la gloire de Mozart. Triomphe tardif, hélas! où manque le vainqueur!

Heureux du moins nous, tes adorateurs, ô divin maître, d'avoir appelé de plus nombreux néophytes dans ton temple, et d'avoir éveillé de nouveaux échos pour ta sublime voix!

Heureux si, d'une main timide,
Nous avons sans gloire ajouté
Une pierre à la pyramide
De ta jeune immortalité!

Après avoir parlé dans le cours de cet article des tribulations de Mozart et de son chef-d'œuvre, j'ai l'intention, dans une seconde partie, d'aborder la composition même du *Don Juan,* avec quelques développements, ainsi que le système de traduction et de mise en scène adopté pour sa naturalisation sur notre Grand-Opéra, tant par le directeur que par les auteurs français, quoique je sois l'un d'eux... mais, lorsqu'il s'agit des intérêts de l'art, il ne faut pas plus s'effacer que se poser.

Voici les observations dont nous avons fait précéder notre traduction de *Don Juan :*

« La gloire est plus belle en France que partout ailleurs, et tous les grands hommes étrangers recherchent les suffrages de Paris, comme dans les temps antiques on recherchait les suffrages d'Athènes. C'est que, prise dans sa généralité, la France est toujours la reine des nations; c'est qu'elle donne à toutes le mot d'ordre de la politique, de la philosophie, de l'art et du goût; c'est que nulle part les succès ne font plus de bruit; c'est qu'une jeunesse ardente et instruite fermente sur les bancs de ses Universités; c'est qu'enfin, au milieu même de ces brillants salons, de ce *monde* qu'on croirait superficiel à force d'élégance, on rencontre une foule

choisie, femmes et hommes, dont l'âme est aussi poétique et aussi rêveuse que dans les montagnes de l'Écosse ou sur les rives de l'Arno, et qui ne possèdent pas moins cette promptitude de conception, ce jugement sain, cette délicatesse de tact que rien n'égale et ne remplace chez les autres peuples.

« C'est surtout lorsqu'il s'agit de musique et d'opéras que les célébrités étrangères sont avides de cette sorte de consécration française. Il faut croire qu'à toutes les époques (et cela depuis Lully) les compositeurs ont trouvé dans les représentations de notre grand théâtre lyrique, des ressources, un ensemble, une convenance et une puissance dramatique qui compensent, et au delà, tous les avantages et quelques supériorités spéciales des autres théâtres de l'Europe. Italiens ou Allemands, ils nous apportent leur génie et leurs chefs-d'œuvre, et nous leur donnons en échange notre scène et toutes ses magnificences, notre salle et tous ses échos.

« Cette gloire de naturalisation, Mozart est mort trop jeune pour en jouir, comme avant lui Gluck, Piccini et Bellini; comme de nos jours Rossini et Meyerbeer, Niedermeyer et Donizetti. Certes, il serait bizarre, aujourd'hui qu'on en est venu enfin à la juste appréciation du génie sans aucune prévention de nationalité, que notre Grand-Opéra ne s'ouvrît pas à Mozart, comme le Louvre à Raphaël, comme le Théâtre-Français à Shakspeare!

« Le temps des imitations est passé; il faut inventer ou traduire. — C'est *Don Juan* qui paraît sur notre scène, libre dans son allure, dépouillé de tous les oripeaux d'emprunt dont on l'avait affublé, chantant la note de Mozart, et tel qu'il est sorti du cerveau du grand maître.

« La division en cinq actes, que nous avons adoptée, et qui est devenue aujourd'hui presque indispensable dans toute grande composition musicale, pourra d'abord sembler étrange à propos d'une œuvre écrite en deux actes, il y a soixante ans. Mais qui voudra examiner attentivement l'ordre et le style des morceaux de musique et les situations dans lesquelles ils se trouvent

placés, ainsi que la marche générale de l'action, reconnaîtra que, sous cette forme compacte adoptée en Italie, il en existe une autre plus svelte et mieux proportionnée, et que les deux actes si pleins du *Don Juan* se brisent d'eux-mêmes en quatre parties, et cela sans rien perdre de leur unité première. Quant à la partie ajoutée pour compléter la division en cinq actes, la musique s'en trouve dans l'appendice de la partition allemande. Avec quelques-uns de ces fragments peu connus on a composé les premières scènes du quatrième acte, qui du reste se termine par le duo dans l'enceinte du Commandeur. — Dans cet appendice, tous les personnages reparaissent après la catastrophe, et viennent s'entretenir de projets d'amour ou de désespoir. Mais que peut-on écouter après la mort et la damnation de Don Juan? Aussi, cette espèce d'épilogue a-t-elle été supprimée sur les théâtres mêmes de l'Allemagne. Toutefois, l'esprit des spectateurs n'est pas satisfait, puisqu'il ignore ce que sont devenus les plus intéressants personnages. C'est pour obvier à ce double inconvénient et tâcher de tout concilier, que nous avons transporté au quatrième acte quelques situations de cet épilogue qui jetteront de la clarté sur notre nouveau dénoûment, où Don Juan assiste, sous la main de pierre du Commandeur, aux funérailles fantastiques de Dona Anna, et finit par tomber foudroyé au milieu des démons et de toutes les victimes trépassées de ses fatales amours, tandis que des spectres chantent le *Requiem* de Mozart, et que la statue prend racine dans les terres du damné.

« Le texte de Mozart n'a subi aucun changement : tel il est exécuté dans les grandes villes d'Allemagne et d'Italie, tel on l'entend au Grand-Opéra de Paris, avec le concours de ces imposantes masses d'harmonie que les artistes appelaient depuis longtemps à l'aide d'un pareil chef-d'œuvre, et environné de tous les prestiges qui peuvent faire à cette musique-reine un cortége digne d'elle. Le respect dû à la mémoire de l'illustre maître n'a pas été un instant oublié dans la mise en scène du *Don Juan* français. On s'est interdit la moindre altération comme un sacrilége, au point que les *récita-*

tifs parlés ont été maintenus au piano, comme ils sont écrits dans l'original, quoique cette bonne coutume des Italiens soit encore pour nous une innovation. L'art et le plaisir gagneraient à l'adoption de cette méthode. En effet, lorsque après un dialogue intime ou familier, soutenu par l'accord d'un seul instrument, l'orchestre entonne à pleine voix sa ritournelle, le chant se détache plus glorieux et plus magnifique de ce fond simple et léger. Ce sont de beaux vers d'inspiration, sonores et cadencés comme ceux de l'ancienne école, qui jaillissent d'une scène écrite dans un rhythme jeune et vif, affranchi de la censure et tout indépendant. C'est le poétique adieu du More de Venise à ses drapeaux, qui monte noble et pur au milieu des ironies et des périodes brisées d'Iago dans le drame de Shakspeare. Le récitatif continuellement *orchestré* allonge et alourdit un opéra, et il étouffe les paroles du dialogue, qui doivent au moins servir à poser clairement les situations musicales. Puis, un tel abus du récitatif *orchestré* a été fait, jusqu'à nos jours, sur notre grande scène lyrique, qu'en vérité l'oreille se demande trop souvent où finit ce récitatif et où commence le chant; tant il y a de vague dans les rhythmes et une continuelle énergie dans les accompagnements. Gluck, si grand, si vrai, si admirable, est tombé lui-même dans ce défaut et dans cet excès. Pour trop chercher la réalité dramatique incessante, il a négligé un peu la musique pure, en sorte que ses opéras, par l'absence des contrastes dans les procédés de la composition, ressemblent trop longtemps à une mélopée et trop peu à du chant. C'est la seule erreur de ce puissant génie, erreur née d'une belle intention, mais qui a exercé une bien triste influence sur l'école française, dont quelques maîtres modernes s'abstiennent scrupuleusement de toutes mélodies, dans leurs grands opéras, pour surcharger d'effets mathématiques un récitatif prétentieux qui n'a pas, comme celui de Gluck, le souffle dramatique et lyrique qui le fera vivre éternellement.

« Cependant, Mozart est loin de bannir le grand récitatif, mais il ne le prodigue pas. Il le réserve comme

un moyen héroïque dont il se servira dans l'occasion. — La fille reconnaît dans la nuit son père assassiné ; sa douleur se répand, sa furie éclate, la situation devient solennelle et terrible : Mozart laisse le piano et commande l'orchestre... Vous avez le premier récitatif d'Anna, si suffocant, si déchirant. Plus tard, Anna découvre l'assassin et le désigne à la vengeance d'Ottavio ; mêmes transports, même orchestre, même récitatif. Mozart avait trop profondément marqué les différences et les limites des deux natures de récitatifs, pour qu'on ne s'attachât point à suivre avec une rigoureuse exactitude les indications de sa pensée, jusque dans la partie ajoutée au *Don Giovanni* italien. C'est ainsi que les développements de quelques situations dramatiques ont exigé de nouveaux *récits,* dont l'intercalation ne sera pas critiquée, puisqu'ils sont tous empruntés aux différents *motifs* de l'ouvrage. Par exemple, le *récit* d'Anna au quatrième acte n'est autre chose qu'un écho de l'*introduction,* comme celui de Bertram dans le cinquième acte de *Robert.*

« Certes, si Mozart avait conduit les répétitions de son *Don Juan* français, il n'aurait pas été remuer ses diverses partitions pour y chercher les airs de danse, les entr'actes, les marches, et tous les accessoires que ne comportaient pas les formes lyriques et les ressources théâtrales de son temps. La tête de cet homme était assez fertile pour enrichir de nouvelles beautés musicales cette merveille déjà si complète. Mais, comme nous l'avons dit, le vainqueur manque à son triomphe, et, dans son absence, il a fallu demander à ses symphonies, à sa musique religieuse, à la *Clémence de Titus,* à la *Flûte enchantée,* toute cette harmonie où nul dans notre temps n'aurait voulu s'aventurer. Quel autre que Mozart oserait grossir d'un air la partition de *Don Juan?* Quel autre que Raphaël ajouterait une tête à la *Transfiguration?...*

« Le but que nous nous sommes proposé est de rendre populaire en France la gloire de Mozart. Pour y parvenir, le plus sûr moyen était de choisir dans la foule de ses chefs-d'œuvre l'opéra le plus complet, le plus

élevé, le plus synthétique, *Don Juan,* celui qui au luxe de l'harmonie et du chant, et au style toujours irréprochable, comme s'il n'était pas toujours entraînant, joint encore le hasard d'un drame original, saisissant, et dans ses situations les plus terribles comme dans ses imbroglios les plus bouffons, conçu et présenté à la manière des pièces de Shakspeare.

« Donc, respect pour le poëme comme pour la musique. Outre que le style de Mozart est approprié de telle sorte à chaque situation et à chaque personnage, qu'on ne peut jamais faire dire à ses notes ce qu'elles ne disent pas, le *libretto* de Casti est par lui-même une œuvre d'art qu'il eût été malséant de déranger ou d'arranger. Nous nous sommes seulement efforcé d'écrire les vers du récitatif comique ou passionné avec le plus de précision et de couleur que le comportent nos facultés, et d'appliquer exactement la prosodie française aux différents rhythmes musicaux de Mozart, de manière à ce que la note ne soit jamais gênée ni tourmentée par le mot. »

Si nous avions pu y réussir ce ne serait pas une petite affaire, car il ne s'agit de rien moins que de la fidélité au sens original, jointe à la fidélité rhythmique, sans compter la fidélité à une certaine élégance française. Voilà bien des fidélités pour notre siècle et notre nation. Aussi, peu d'auteurs en viennent-ils à bout : les uns, vrais poëtes, ne sont pas du tout musiciens, et ne savent pas plier leurs vers aux exigences musicales; d'autres savent cela, mais n'ont point de style ni de talent de versification... On s'en tire en disant que la langue française n'est propre ni à la poésie ni à la musique. On s'en tire fort mal : la langue française est, en effet, la plus rebelle; mais, une fois domptée, elle a autant de souplesse que toute autre, en conservant plus d'énergie. Seulement, la langue italienne est mélodieuse et douce sous toutes les plumes, et par elle-même, tandis que c'est chaque écrivain français qui fait sa langue, et surtout sa langue poétique. Tout dépend de l'homme. Si donc nous échouons comme tant d'autres, la faute en est à nous, sans conteste et sans excuse.

UN ARTICLE DE DICTIONNAIRE

LES ABOYEURS

Aboi, aboiement, aboyer, aboyeurs; en vieux langage *abai;* « c'est, dit M. Charles Nodier dans un de ses ex« cellents livres, une des onomatopées qui expriment « le cri des chiens. Quelques étymologistes font déri« ver ce mot de *ad baubare* ou de *boare,* qui sont des « onomatopées latines. On peut présumer, au reste, « que les Grecs de la colonie de Massilia introduisirent « dans les Gaules le mot βαΰζειν (*bauzein*), moins expres« sif qu'*aboyer*, mais dont celui-ci doit être fait. »

Au sens propre, on appelle *aboyeurs* les chiens qui annoncent de loin la présence et le départ des sangliers ou de toute autre bête chassée. *Aboyeurs* s'emploie au *figuré* pour désigner des gens qui crient après quelqu'un avec acharnement. *Ce critique est un aboyeur.* (*Dictionnaire de l'Académie.*)

Qu'est-ce que des hommes qui insultent par leurs vociférations à tout ce qui tombe et à tout ce qui s'élève? des *aboyeurs.* — Ce mot est fort usité de nos jours dans cette acception. Mais la méprise est facile sur sa signification réelle, dont on est tenté d'outrer le sens en mauvaise part. Il ne faut cependant faire tort à personne, pas même aux *aboyeurs.* Le moment est venu, à présent que nous avons tant à nous en servir, de faire rentrer ce mot dans les limites de sa juste valeur.

Il n'y a pas autant de lâcheté et d'envie chez les *aboyeurs* que leurs actes paraissent le comporter. C'est plutôt chez eux une sorte d'instinct brutal, un aveugle besoin qui procède du tempérament plus que du caractère. Tout spectacle étrange, tout bruit extraordinaire les fait hurler sans que leur jugement ou même leurs passions y soient pour rien; pareils en cela aux dogues

dont on leur a donné si équitablement une des qualifications. — Une voiture verse avec fracas; un ballon s'envole avec pompe... et les chiens d'aboyer. — Un trône s'écroule, une fortune ou une gloire s'éclipse, un génie s'égare et chancelle, voici hurler les aboyeurs... Une victoire ou une grande prospérité se manifeste, un poëte ou un empereur surgit, une puissance s'établit... encore, toujours des *aboyeurs*...

Le lâche, avant de crier *haro* sur ce qui s'en va, calcule si cela ne reviendra pas, et ce qui lui en reviendra; il a soin de ne tomber sur la chose qui tombe qu'après s'être assuré qu'elle ne rebondira point. — L'*envieux* ne mêle ses huées aux bravos du monde que lorsque le triomphe et le triomphateur en valent la peine et menacent de durer et de grandir : il néglige les succès sans conséquence et les vainqueurs éphémères; il souffre, mais il attend. C'est lorsqu'il y a mérite réel dans l'œuvre ou dans l'homme, justice ou avenir dans le succès, que l'envieux s'époumone à couvrir les acclamations du bruit de ses sifflets et de son rire tristement burlesque. — Les *aboyeurs* sont beaucoup moins habiles, mais beaucoup plus complets. Ils crient, n'importe contre qui, n'importe contre quoi, sans cesse et partout. Ils ne sont rien par eux-mêmes, et avec eux on ne peut rien être, pas même mort, sans qu'ils aboient : c'est leur manière de parler, et ils ne se taisent ni le jour ni la nuit.

Que Dieu meure sur le Calvaire; que César règne au Capitole; que Shakspeare, Mozart, Raphaël triomphent ou succombent; que la fortune élève un fripon ou s'élève jusqu'à un honnête homme; que le même exil, que le même cachot s'ouvre pour la vertu ou pour le vice; qu'une femme impudique déshonore son mari et ses enfants, ou qu'une pauvre fille périsse déshonorée par un *roué*... les *aboyeurs* crieront comme des sourds et des aveugles, sans distinction des choses ni des personnes, car ils n'ont aucune préférence, même pour le mal, même contre le bien. C'est l'impartialité de la brutalité.

On conçoit que, dans notre temps, les *aboyeurs* soient

cent fois plus nombreux et fassent cent fois plus de bruit. — Jamais, en effet, ils n'ont eu tant d'occasions de développer la vigueur de leurs poumons et l'étourdissante sonorité de leurs voix; jamais non plus l'imprimerie, ce porte-voix universel, n'avait grossi et multiplié tous les sons et toutes les paroles comme cela se pratique de nos jours.

République, empire, monarchies de toutes sortes, vingt législations, cinquante systèmes opposés ont dominé tour à tour depuis à peine un demi-siècle, et les mêmes *aboyeurs* les ont toujours poursuivis des mêmes vociférations... C'est peut-être que la Providence a voulu établir pour nos oreilles ce contre-poids aux chanteurs éternels de tous les pouvoirs, autre race d'une monotonie aussi insipide, et qui a, pour toute vertu, l'impartialité de la bassesse.

Puissent ces deux ennemis, *aboyeurs* et *louangeurs,* se neutraliser et se détruire entre eux par la liberté même qui leur est laissée! Quand on ne peut pas dessécher un marais infect, on l'inonde : c'est encore un moyen d'épurer l'air. Des jours viendront où tous les faux jugements seront jugés, et où la voix de la vérité, la voix de l'Évangile, sera seule entendue des peuples et des rois. Durant un temps l'humanité semble faire fausse route; mais, pour nous rassurer, souvenons-nous du proverbe plus catholique qu'on ne pense : *Tout chemin conduit à Rome.*

UNE DERNIÈRE CONTREDANSE

Voilà cinq heures au moins que la fête durait, et la plus jolie danseuse du bal, où il n'y en avait que de charmantes, s'engageait encore pour un long avenir de valses et de contredanses, avec un sourire petillant qui

affirmait qu'on pouvait regarder la chose comme sérieuse. Mon tour arriva donc fidèlement, naturellement, quelque éloigné qu'il fût, et sans que j'eusse à faire aucune démarche ni supplication auprès de personne ; rare et admirable phénomène, quand toutes les pendules sonneraient trois heures de nuit, si des pendules de bal, bien apprises, avaient jamais dit un mot de vérité.

« J'avais grand besoin de ce dédommagement, dis-je à ma danseuse, et j'y avais presque des droits. Vous rappelez-vous, madame, qu'au dernier bal, comme je vous présentais la main pour vous conduire en place, sur la première ritournelle de l'orchestre, une autre main vous emmena du côté opposé en vous disant . « Allons, madame, il est minuit depuis plus d'une heure, et la voiture est avancée. » J'étais bien avancé moi-même! après avoir attendu toute une éternité, toute une soirée... mais vous n'avez sans doute nul souvenir...

— Vous me croyez donc, monsieur, une tête bien mal organisée? Je me rappelle mieux que vous toutes ces circonstances, et j'y ai pensé plus d'une fois... j'en ai même rêvé! Seulement, je ne me souvenais plus que c'était vous à qui cette petite contrariété est arrivée... Du reste, voyez si j'ai bonne mémoire : j'avais encore promis deux valses, la première à monsieur... le nom ne me revient pas ; et la seconde à monsieur... je ne sais plus qui.

— Ces messieurs et moi nous avons de grandes obligations à votre mémoire, madame, je vois que vous n'oubliez pas une valse ni une contredanse; quant aux...

— Aux danseurs, n'est-ce pas? Eh! mais, monsieur, on ne les oublie point, tant que dure le bal... on les inscrit par ordre de numéros sur l'ivoire de son éventail, et puis le bal fini, qu'y faire? ils rentrent dans le droit commun.

— Enfin, madame, je me félicitais et je me félicite encore après des explications si complètes, qu'il n'en soit pas aujourd'hui ce qu'il en a été l'autre jour, où

vous vous êtes éclipsée à minuit sonnant, comme à l'appel d'une fée, sans même nous laisser un petit soulier... ni une petite pensée. Ce jour-là, c'était votre mari qui vous accompagnait; aujourd'hui, c'est avec votre mère que vous êtes venue, et jamais je n'ai si fort remarqué l'immense supériorité des mères sur les maris en cas de bal.

— Soyons juste, monsieur, lorsqu'un mari a quitté la table de bouillotte où il a été décavé quatre ou cinq fois, et qu'il revient dans la salle de danse s'asseoir :

Sur le rouge velours de ces mornes banquettes,
Où gisent les débris des anciennes coquettes,

(Je n'ai pas une si mauvaise mémoire, qu'en dites-vous?) quel grand plaisir voulez-vous qu'il ait à voir sa femme danser et valser...

— Eh! mon Dieu, madame, je ne veux point qu'il ait un grand plaisir, je vous jure.

— Mais vous comprenez...

— Je comprends à merveille que le mari d'une femme comme vous désire rentrer chez lui le plus tôt possible, dût-il l'emporter toute bouillante dans les vestibules glacés; cependant, les maris devraient comprendre aussi que les femmes n'ont qu'un seul exercice : la danse; tandis que nous avons, nous, la chasse, la natation, l'escrime, la paume, les courses au clocher, que sais-je encore?... Ces considérations équitables les amèneraient sans doute à prendre vos plaisirs en patience. Cependant, assister, à titre de spectateur, aux triomphes de sa femme, la regarder plaire et se plaire dans un tourbillon étranger, être parfaitement sûr qu'elle oublie tout dans ce moment pour s'enivrer du bal, d'où l'on ne retire soi-même que les coups de pieds et les chocs redoublés des groupes tournoyants, vous avez raison. Madame, c'est une position qu'un mari ne doit pas aimer à prolonger, malgré la satisfaction de vanité qui lui en revient nécessairement comme chef de la communauté. Parce qu'enfin, il a beau se dire (ce que vous savez très-bien et moi aussi) que le bal est tout, et que les danseurs ne sont rien, c'est une nuance dé-

licate qui échappe malheureusement à son esprit, quand il voit ce qui est à lui entre les mains d'un autre, ne fût-ce que pour fort peu d'instants, et pour fort peu de chose. L'instinct de la propriété est inquiet et ombrageux; il craint toujours les empiétements des voisins, et jusqu'aux menus pillages des promeneurs; il permet qu'on admire et n'admet pas qu'on ait envie; or un mari est un propriétaire qui est, au bal, dans une situation très-dramatique; une mère... c'est tout différent, sa jouissance est pure, et sans trouble et sans mélange, et son orgueil n'est tempéré par aucun souci; les grâces, les plaisirs, les succès de sa fille, voilà sa joie et sa gloire. Elle suit des yeux tous les mouvements de son corps, de ses cheveux, de ses rubans; elle remercie du cœur tous les yeux qui disent que sa fille est belle. Son cœur maternel sait l'innocence de tous ces enchantements, et n'invente aucun danger. Voyez : votre mère, là, près de cette glace qu'elle regarde souvent, afin de vous voir deux fois; l'heure de son sommeil est venue depuis longtemps, mais point de fatigue pour elle tant que vous ne serez point lasse. L'amour et l'amour-propre d'une mère sont confondus dans son enfant. Une mère est heureuse et glorieuse; elle s'aime, elle se contemple, elle vit dans sa fille, elle se console de bien des peines en se disant : Je suis sa mère! Oh! le matin, l'odieux matin viendrait, que votre mère ne le saurait pas si vous êtes encore la reine du bal! elle ne bougerait pas, elle serait comme enlacée dans les hommages qui vous entourent. C'est que...

— C'est que si un mari, monsieur, nous garde comme son bien, une mère nous pare comme son ouvrage; tous deux sont excellents, mais il y a entre eux la différence du propriétaire à l'auteur.

— Bravo!.... Nous demanderons souvent l'auteur, madame. »

La conversation et la contredanse finirent ainsi. J'allai me perdre... ou me sauver dans un groupe d'hommes tous noirs comme nous sommes les jours de fête. — « Ce vêtement noir que portent les hommes de notre temps, a dit Alfred de Musset, est un symbole terrible;

pour en venir là, il a fallu que les armures tombassent pièce à pièce, et les broderies fleur à fleur. C'est la raison humaine qui a renversé toutes les illusions; mais elle en porte elle-même le deuil, afin qu'on la console.»
— Je fus accosté par M. de C..., ce littérateur si prodigieusement spirituel et qui me déplaît souverainement, parce qu'il n'a point de sensibilité ni d'imagination. Un homme qui n'a que de l'esprit est comme une salade où il n'y aurait que du vinaigre. Je n'avais pas besoin de lui pour regretter ce que je quittais.

De tout ceci, la morale est que :

Une femme doit suivre son mari partout, mais qu'un mari n'est pas tenu de suivre sa femme au bal, quand elle a sa mère.

LA FÊTE DE M. D'APREVILLE

A MONSIEUR ALEXANDRE DUMAS

DIRECTEUR DU *Mousquetaire*

Versailles, jeudi matin, 13 juillet 1854.

Cher ami poëte,

Les yeux me font mal à force d'écrire. Pourvu qu'il n'en soit pas de même de ceux qui me lisent, — si on me lit.

Voici encore un nouvel article; je le recommande à votre amitié.

Bien à vous,

ÉMILE DESCHAMPS.

Que devenir avec deux cent mille livres de rente, à la campagne, dans une maison d'agrément? Toujours des gazons et des fleurs; point de fermes à visiter, de

granges à remplir, de travailleurs à surveiller, de douces ondées à espérer, de grêle ou d'orage à craindre ! On a lu, dans quelque livre, qu'il y a, de par le monde, des laboureurs, de grands bœufs, et des moissons, et de jeunes villageois qui élèvent la meule en chantant, et vont danser, le soir, pour se reposer des travaux de la journée.

Mais vous, pauvres riches, qui vous délassera de la fatigue de n'avoir rien à faire ? Qui vous dédommagera de l'horrible privation de n'avoir rien à désirer... sais que vous vous éveillez le plus tard poss... c'est autant de pris sur l'ennui ; que vous faites... toilettes avant le dîner, voilà encore quatre ou c... heures bien employées ; mais cette courte vie est composée de si longs moments ! et les jours d'été n'en finissent jamais ! les arts seuls et l'amour pourraient les remplir... Or, nos gens à la mode se soucient des arts à peu près comme de la nature ; et, quant à l'amour, depuis que notre morale est si sévère, il n'est plus reçu en bonne compagnie. Il faut pourtant bien qu'il aille quelque part. — Et, tout bien considéré, je ne vois pas trop ce que les mœurs y gagnent.

— Si nous jouions la comédie ? s'écria étourdiment la jeune baronne de Saint-Ange, au milieu d'un cercle ennuyé, rassemblé pour se divertir dans le grand salon de Mme d'Apreville. Voilà une heure que ces messieurs réfléchissent à nous amuser, nous perdons tout notre temps à chercher comment nous l'emploierons. Mais il me semble qu'il n'y a rien de mieux pour la campagne que la comédie.

— Ah ! oui, la comédie ! c'est mon fort, dit un gros capitaliste, en bâillant, et en pensant à tout autre chose.

— La comédie ! la comédie ! répétèrent, en sautant, des petits enfants, pas plus hauts que cela, qui ne pensaient à rien.

— Savez-vous, ma chère, que vous avez eu là une charmante idée ! reprirent toutes les dames, qui pensaient déjà à leurs costumes.

— En effet, je ne vois pas pourquoi nous ne jouerions

pas la comédie, ajouta le plus tard et le plus bas possible la maîtresse de la maison, qui ne songeait qu'à la dépense.

— Vous y mettez trop de grâce, reprit bien vite Mme de Saint-Ange, pour que nous craignions de commettre une indiscrétion... Aussi, messieurs et mesdames, puisque Mme d'Apreville l'exige, nous allons faire construire un théâtre, peindre des décorations, et nous nous occuperons, dès ce soir, du choix de la pièce et de la distribution des rôles.

Tout le monde sortit, en riant, du salon, à l'exception de quatre hommes, qui n'avaient rien entendu de la conversation, et qui continuèrent, dans l'embrasure d'une fenêtre, à frapper de grands coups sur la table, à se regarder avec des yeux menaçants, à se dire des injures et à se montrer le poing; ces messieurs jouaient au tric-trac : le tric-trac est sans contredit un des plus agréables jeux de société.

Cependant, comme il faut toujours prêter à un amusement une apparence d'utilité, et comme les femmes ne manquent jamais de nous donner leurs caprices pour des attentions, il fut convenu que le spectacle aurait lieu à l'occasion de la fête de M. d'Apreville, et que l'on garderait jusque-là *le secret de la comédie,* ce qui serait d'autant plus facile que M. d'Apreville, en sa qualité de banquier, partait tous les matins pour Paris et n'en revenait que fort tard. On l'attendait, pour servir le dîner, jusqu'à sept et neuf heures du soir; je crois même qu'un jour, on ne dîna que le lendemain, tant il avait fait d'affaires. Au reste, il fallait voir comme sa femme et toute la compagnie le plaignaient, chaque fois, d'être obligé de gagner tant d'argent, et de sacrifier ainsi sa santé, son repos, ses plaisirs et ceux des autres, à ce qu'on appelait les devoirs de son état.

Le comité dramatique est assemblé. Il s'agit de décider sur l'ouvrage que l'on jouera.

— Mais tout ce que vous voudrez, dit d'abord chacun à ses voisins.

Mme DE SAINT-ANGE, *d'un ton leste.* — Encore, faut-il s'entendre. Sera-ce du Molière ?

M. DE SAINT-ANGE, *qui n'avait encore rien dit.* — Bien choisi! du Molière! avec son gros comique, sa gaîté de mauvais goût, et ses expressions!... car, enfin, vous avez beau rire, madame, il y a dans votre Molière de ces mots que je ne trouve pas du tout plaisants, et auxquels je ne pourrai jamais m'habituer, quoi que vous fassiez.

Mme DE SAINT-ANGE, *avec un peu plus d'assurance.* — du Marivaux?

M. LENOIR, *auteur d'un vaudeville sifflé.* — Oh! du petit esprit, des phrases bien pointues, du style à facettes! Ah! madame, de grâce, point de marivaudage!

Mme DE SAINT-ANGE, *un peu vivement.* — Aimez-vous mieux les drames de la Chaussée, de Mercier, de Sedaine?

LE CAPITALISTE, *avec un sourire très-fin.* — C'est cela; des grands sentiments, de la vertu, de la nature, du romanesque enfin!

Mme DE SAINT-ANGE, *très-posément.* — Alors, messieurs, puisque vous ne voulez ni gaieté, ni sentiment, ni esprit...

M. DE SAINT-ANGE, *d'une voix brusque.* — Nous n'avons qu'à faire la pièce nous-mêmes, n'est-ce pas? Vous êtes fort aimable!

Les choses en étaient là, lorsque Mme d'Apreville, qui n'avait point assisté à la délibération du comité, entra, suivie d'un élégant très-empesé, portant un gros rouleau sous le bras : — Je vous présente, dit-elle, M. de Belcourt, qui veut bien nous faire cadeau d'une comédie de sa façon.

Ce M. de Belcourt est un jeune diplomate qui a renoncé à faire représenter ses ouvrages, à cause de la gravité de ses fonctions, et peut-être aussi parce qu'ils ont été refusés à tous les théâtres. Sa comédie mit tout le monde d'accord, et on la trouva charmante sur le titre seul. Il n'y eut que l'auteur de vaudevilles qui prit l'air le plus froid, et choisit les mots les plus pâles pour féliciter le nouveau poëte; mais, comme on lui demanda aussitôt des couplets de circonstance pour la fin de la pièce, M. de Belcourt lui rendit son compli-

ment avec la même physionomie et dans les mêmes termes; et les deux aigles de la maison s'observèrent longtemps entre eux.

Des confrères!... ce mot fait seul tout mon effroi...,

a dit M. Montalant, dans une bonne et malicieuse satire.

Quand on vint à la distribution des rôles, il s'éleva une petite difficulté. Toutes dames voulaient faire la *soubrette*, à cause du joli tablier de gaze et de l'air mutin qu'il fallait prendre. Elles furent obligées de tirer au sort! mais aucune d'elles ne voulut du rôle de l'*amoureuse*. C'est un emploi fort embarrassant que celui des amoureuses au théâtre; c'est à peu près comme dans le monde, si ce n'est qu'à la comédie elles épousent toujours celui qu'elles aiment. On alla donc chercher Clara, la petite nièce de M. d'Apreville, et on fit venir de Paris le jeune Eugène, l'un de ses commis, et on signifia à ces pauvres enfants qu'ils eussent à se préparer pour jouer les deux amants. Ils furent d'abord stupéfaits; mais, peu à peu, ils prirent goût aux répétitions, et ils finirent par trouver assez doux de se dire : *Je t'aime !* devant toute la compagnie, sans que personne pût se fâcher.

— Avez-vous vu de près les intrigues des coulisses et toutes les machinations des artistes d'un grand théâtre subventionné? — Oui. — Eh bien, vous ne pouvez pas vous faire une idée des amours-propres et des prétentions d'une troupe d'amateurs !

Vingt fois tout fut au moment de se rompre, au grand déplaisir de l'auteur; et, la veille même de la représentation, une *actrice* renvoya son rôle, pour cause d'indisposition subite; on en chargea une autre dame, de bonne mine et de bonne humeur, qui, sans s'informer du titre ni du sújet de la pièce, s'acquitta assez bien du rôle pour redoubler les souffrances de la malade.

Depuis trois semaines, la maison ne se désemplissait pas d'ouvriers; on coupait les arbres du parc, on élevait des estrades, on cognait, jour et nuit, sur des

planches; mais M. d'Apreville n'entendait et ne voyait rien... il ne devait rien voir. Et quand l'heure fut arrivée et qu'on le fit passer dans la salle de spectacle avec les deux cents amis accourus pour le fêter, il est impossible d'exprimer quelle fut sa surprise. Il était à mille lieues de s'y attendre!... Mais quelle fête est-ce donc aujourd'hui?... On eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que c'était la sienne. — Il prit fort bien la chose... il y avait longtemps qu'il ne s'était montré si affable et si gai. Il est vrai qu'il avait terminé, le matin, une excellente affaire, dans laquelle un de ses amis se trouvait bien un peu lésé... mais ce n'était rien en comparaison du bénéfice qui lui en revenait à lui-même.

La toile ne se leva pas de bonne heure, comme de raison. Les coiffures n'en finissaient plus, et Eugène fut bien long à étendre du vilain rouge sur les jolies joues roses de Clara. Le public s'impatientait et s'ennuyait; le spectacle commença : le public ne s'impatienta plus, voilà tout. Il est juste pourtant de dire que M[me] de Saint-Ange, sous les traits de la grande coquette, et un vieux courtisan dans un rôle de valet, jouèrent avec beaucoup d'aisance et de naturel. Quant à M[me] d'Apreville, elle était costumée et grimée à merveille ; elle jouait tout uniment un rôle de bonne femme : c'était à ne pas la reconnaître.

M. Lenoir s'était chargé du modeste personnage de souffleur, et il souffla tout de travers. Aussi, quand arriva le vaudeville final, de la composition de M. Lenoir, M. de Belcourt eut soin de faire une faute effroyable dans le dernier vers, dans le *trait* du couplet qu'il avait à chanter : toujours les confrères! Au reste, les couplets n'en furent pas moins écrasés d'applaudissements; l'émotion était à son comble; il n'y était parlé que de bienfaisance et de reconnaissance, de probité et de sensibilité, de tendresse et de délicatesse... Comment tenir à de si jolies rimes et à des pensées si ingénieuses! Et ce bon M. d'Apreville qui prenait la peine de se troubler et de rougir à chaque vertu! et tout le monde qui le regardait et fondait en larmes!... Mais, c'est

lorsque Mme d'Apreville vint à chanter d'une voix fausse un couplet sur l'amour conjugal, que les trépignements et les sanglots se succédèrent avec une effrayante rapidité. Heureusement la toile tomba ; chacun était fatigué de son rôle, dans la salle comme sur le théâtre, à l'exception d'Eugène et de Clara, qui furent les seuls à trouver les leurs un peu courts... aussi n'est-il pas bien prouvé qu'ils ne les aient pas répétés quelquefois depuis la représentation.

Pendant près d'un mois, après la fête de M. d'Apreville, les visites ne discontinuèrent pas; on ne parlait que du plaisir qu'on avait eu, et chacun fut presque persuadé de celui des autres.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

DE LA PREMIÈRE PARTIE

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. [2323]





